

NEOPHILOLOGICA

36



UNIWERSYTET ŚLĄSKI
WYDAWNICTWO

NEOPHILOLOGICA

volume 36

Syntaxe, sémantique, lexique

sous la rédaction de
Salah Mejri, Wiesław Banyś et Beata Śmigielska

Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego / University of Silesia Press
Katowice 2024

Rédacteur en chef / Editor-in-Chief: **Wiesław BANYŚ** (Université de Silésie, Pologne)
Rédacteur en chef adjoint / Deputy Editor-in-Chief: **Beata ŚMIGIELSKA** (Université de Silésie, Pologne)

COMITÉ SCIENTIFIQUE / EDITORIAL BOARD

Denis APOTHÉLOZ	Université Nancy 2, France
Laura CALABRESE	Université Libre de Bruxelles, Belgique
Jean-Pierre DESCLÉS	Université Paris-Sorbonne, France
Francis GROSSMANN	Université Grenoble Alpes, France
Zlatica GUENTCHÉVA	CNRS, France
Anna KRZYŻANOWSKA	Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin, Pologne
Katarzyna KWAPISZ-OSADNIK	Université de Silésie à Katowice, Pologne
Fabrice MARSAC	Université de Strasbourg, France
Salah MEJRI	Université Sorbonne Paris Nord, France
Igor MEL'ČUK	Université de Montréal, Canada
Teresa MURYN	Université de la Commission de l'éducation nationale, Pologne
Małgorzata NOWAKOWSKA	Université de la Commission de l'éducation nationale, Pologne
Michele PRANDI	Université de Bologne, Italie
Monika SUŁKOWSKA	Université de Silésie à Katowice, Pologne
Dan VAN RAEMDONCK	Université Libre de Bruxelles, Belgique
Joanna WILK-RACIĘSKA	Université de Silésie à Katowice, Pologne

CORRECTION LINGUISTIQUE / LANGUAGE EDITORS

Paweł GOLDA (français, italien), Ewa ŚMILEK (espagnol)

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION / EDITORIAL SECRETARY

Anna CZEKAJ anna.czekaj@us.edu.pl

Institut de Linguistique
Université de Silésie à Katowice
ul. Grota-Roweckiego 5
41-205 Sosnowiec
Pologne

Accessible sous forme électronique en accès libre / Available in open access electronic form :

www.journals.us.edu.pl/index.php/NEO/

Central and Eastern European Online Library
www.cceol.com

Śląska Biblioteka Cyfrowa
www.sbc.org.pl

TABLE DES MATIÈRES

Salah MEJRI : Présentation

Thouraya BEN AMOR : La part de la modalisation dans le défigement

Ilona CIEŚLAR-ŚLIŻ : Análisis contrastivo de las formas prefijadas del verbo polaco “pisać” y sus equivalentes en castellano

Katarzyna GABRYSIAK, Alicja HAJOK : Traduire l’image, traduire la mimique, décrire les émotions : joie

Mieczysław GAJOS : Les noms propres dans les textes des chansons d’Édith Piaf

Leila HOSNI : Modalisation et anaphore : une relation prédicative complexe

Grair MAGAKIAN : L’intelligence artificielle dans la terminologie (française) – ses propriétés « d’humanisation »

Aleksandra PALICZUK : Il ruolo delle preposizioni nella percezione del mondo. Analisi cognitiva del confronto di alcuni casi in italiano e polacco

Antonio PAMIES : L’anti-exhaustivité comme fonction linguistique

Hanna POŁOMSKA : Las repeticiones como exponentes estilísticos en la traducción: Análisis comparativo polaco – español – francés

Jingyao WU : La conceptualisation métaphorique dans les proverbes

Lichao ZHU : La polylexicalité en chinois : double perspective phonique et scripturale

Anissa ZRIGUE : Le rôle des unités de la troisième articulation du langage dans le contexte de la PNL

CONTENTS

Salah MEJRI: Presentation

Thouraya BEN AMOR: The share of the modalization in the defrosting

Ilona CIEŚLAR-ŚLIŻ: A contrastive analysis of prefixed forms of the Polish verb *pisać* and their Spanish equivalents

Katarzyna GABRYSIAK, Alicja HAJOK: Translating the image, translating the mimicry, describing the emotions: joy

Mieczysław GAJOS: Proper names in the songtexts of Edith Piaf

Leila HOSNI: Modalization and anaphora: a complex predicative relationship

Grair MAGAKIAN: Artificial intelligence in (French) terminology – its “humanizing” properties

Aleksandra PALICZUK: The role of prepositions in perceiving the world. Cognitive analysis of the comparison of some cases in Italian and Polish

Antonio PAMIES: Anti-exhaustivity as a linguistic function

Hanna POŁOMSKA: Repetitions as Stylistic Features in Translation: A Comparative Polish – Spanish – French Analysis

Jingyao WU: The crystallization of conceptualization modes in proverbs

Lichao ZHU: Polylexicity in Chinese: a double phonic and scriptural perspective

Anissa ZRIGUE: The role of units of the third articulation of language in the context of NLP



Présentation

Si l'on oublie pour un moment les divisions en champs disciplinaires et qu'on s'intéresse à ce qui fait sens dans la langue, on s'aperçoit aisément que tout converge vers le lexique. Les phonèmes (ou graphèmes) servent de matériaux vocaliques (ou scripturaux) pour donner une consistance aux unités lexicales, les morphèmes y apportent des contenus sémantiques non pourvus de connectivité combinatoire leur permettant de créer par eux-mêmes des énoncés. C'est seulement avec les unités lexicales que ce pouvoir connectif est acquis. Ainsi la langue devient-elle, d'un point de vue phylogénétique, dotée de l'ensemble des caractéristiques sémiotiques que sont la matérialité phonique (ou scripturale), les ingrédients sémantiques (contenus de nature lexicale et/ou grammaticale) et les possibilités combinatoires d'unités « concaténables ». Ces trois types d'unités occupent dans le langage le versant de la *langue*.

À l'autre versant, qui est virtuellement prévu par le premier, figure tout ce que la *production langagière* peut fournir comme énoncés, énoncés qui peuvent prendre toutes sortes de formes allant du syntagme au texte en passant par la phrase. De telles réalisations, qui ne relèvent pas du préconstruit de la langue, spécifique au premier versant, se distinguent par un ensemble de règles de réarrangement entre morphèmes lexicaux et morphèmes grammaticaux sous forme d'unités lexicales. De telles règles assurent deux fonctions essentielles : la bonne formation grammaticale des énoncés et leur ancrage référentiel. Même si l'on ne peut pas dissocier complètement ces fonctions dans une langue comme le français, il est toujours possible d'en avoir des cas prototypiques : les déictiques assurent la référence, les constructions verbales, la bonne formation ; les désinences verbales, les deux (référence temporelle et bonne formation grammaticale).

Si le premier espace langagier est occupé par le premier versant et le second par la production langagière, l'on peut s'interroger sur la nature du type d'espace où se déclenchent les règles de bonne formation et de référencement. En d'autres

termes, il s'agit de savoir quand s'opère le passage de la virtualité de la langue à l'actualité des énoncés et où de telles opérations s'effectuent. L'hypothèse que nous avons défendue ces derniers temps (S. Mejri, 2023, 2024¹) consiste à poser l'existence d'une portion espace-temps comme *interface* entre le premier et le second versant de cette trilogie constitutive des espaces langagiers. Cette interface qui relève à la fois de la langue et de la production langagière constitue une zone de transition où le virtuel s'actualise (génération d'énoncés) et où l'actuel se virtualise (fixité de tout ce qui est lexicalisé ou grammaticalisé). Elle se distingue par une dynamique constante dont le siège est le *je*, agent de l'élocution et de l'interprétation. C'est le *moi* locuteur qui dispose de l'ensemble des préconstruits de la langue et qui déclenche, en tant qu'agent de l'acte de la production langagière, l'ensemble des processus d'actualisation.

Les messages qu'il cherche à transmettre (ou à interpréter) sont conçus sur la base de la structure universelle de la relation prédicative établissant des liens entre des entités appelées *arguments*. Le tout est schématisé comme suit : $P_{(a)}$; P le prédicat, et a l'argument. La relation $P_{(a)}$ s'inscrit dans une relation qui la subsume, celle du *je*, couramment appelée modalisateur (M), d'où la formule complète : $M P_{(a)}$ ². Le modalisateur est à la fois le siège du préconstruit de la langue, avec ses trois articulations, l'agent de l'élaboration de la relation prédicative et celui par lequel l'énoncé, formé à partir des unités constitutives de la langue et de la relation prédicative structurante, s'inscrit dans la référence, c'est-à-dire dans l'univers extralinguistique cristallisé linguistiquement dans le *je* qui est à la fois espace, temps et subjectivité.

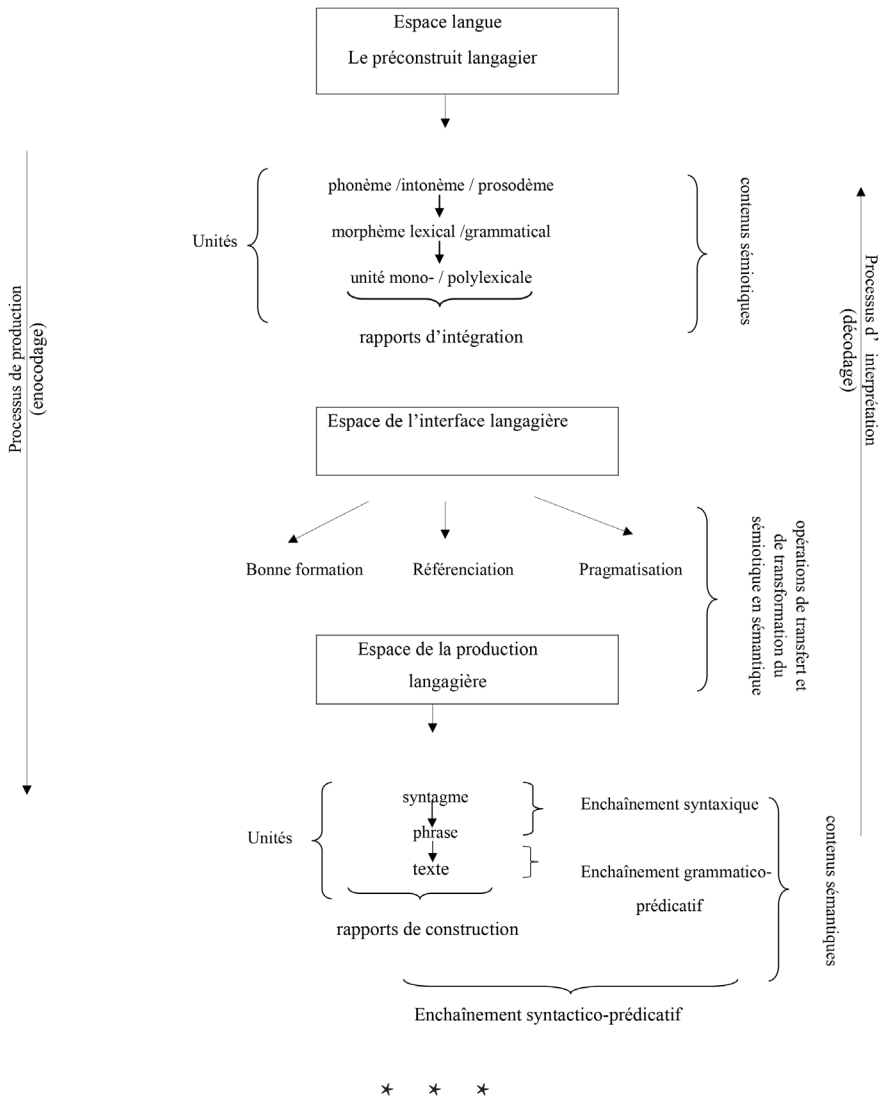
La relation prédicative qui comporte les trois fonctions primaires mentionnées *supra* sert d'assise conceptuelle très abstraite à des schèmes combinatoires faisant du cadre phrastique le lieu où s'élaborent les règles de la syntaxe propres à chaque langue. L'enchaînement des phrases selon les règles prédicatives et grammaticales donne lieu à des textes finis. Le tout peut être représenté comme suit :

¹ Mejri, S. (2023). Prédicats, sens, polylexicalité et figement : un parcours heuristique. *Neophilologica* 35, 1–40. Mejri S. (2024, à paraître). Psychomécanique et sémantique grammaticale. À propos du récent livre, *Le sens sous tension* d'Olivier Soutet. *ZFSL, Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*.

² Pour plus de détails, cf. les travaux de :

- Harris, Z. S. (1973). Les deux systèmes de la grammaire : prédicat et paraphrase. *Langages* 29, 55–81.
- Gross, M. (1981). Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique. *Langages* 63, 7–52.
- Gross, G. (1996). *Les expressions figées en français*. Ophrys.
- Martin, R. (1992 [1983]). *Pour une logique du sens*. PUF.
- Martin, R. (2021). *Linguistique de l'universel*. Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

Figure : Les trois espaces langagiers et leurs unités respectives



Le présent numéro de *Neophilologica* fournit l'ensemble des ingrédients qui jalonnent le parcours du phénomène langagier que nous venons de décrire. Les contributions qui y figurent embrassent l'ensemble du double spectre disciplinaire et langagier. *Lexique*, *syntaxe* et *sémantique* sont croisés avec phonème, morphème, unité lexicale, phrase et texte. Ce croisement d'une double structuration par domaine et par type d'unité langagière donne à ce numéro toute sa

cohérence et toute sa pertinence. La cohérence renvoie à la complémentarité entre les différentes contributions qui viennent s'intégrer dans l'ensemble des espaces langagiers. La pertinence se vérifie à l'aune de l'adéquation entre le détail des phénomènes analysés et le canevas général résumé dans la figure *supra*.

Tout en s'inscrivant dans ce canevas langagier, les contributions de ce numéro se répartissent selon les objets d'investigation qui leur servent d'ancrage, dont nous retenons les cinq suivants : la polylexicalité, la dénomination, les catégories générales, la structuration textuelle et la mise en regard de plusieurs langues ou codes différents. Une telle répartition n'exclut nullement les interférences entre ces domaines.

La polylexicalité :

Il s'agit d'un phénomène massif dans les langues. Fruit d'un processus universel, le figement, la polylexicalité émerge dans la production langagière pour doter les langues, grâce au processus de fixité, de l'ensemble des unités polylexicales formées d'au moins deux mots (un mot = unité monolexicale). Qu'il s'agisse d'unités polylexicales de nature grammaticale comme la locution conjonctive *en attendant que* ou de nature lexicale comme *prendre la poudre d'escampette*, cet arsenal phraséologique constitue en réalité l'ossature du système linguistique. Il prend en charge les spécificités du système et véhicule par conséquent leur idiomaticité. Dans une langue comme le chinois, la polylexicalité s'exprime certes dans des unités lexicales formées de plusieurs mots comme les *chengyu*, mais également et d'une manière spécifique, elle prend forme dans son système scriptural, ancestral, comme le détaille Lichao Zhu à propos de la composition des caractères chinois. Bien qu'il n'y ait pas de correspondance systématique entre la graphie et la phonie, – c'est-à-dire tout ce qui est graphique n'est pas nécessairement prononcé –, la complexité des idéogrammes traduit une structuration sous-jacente impliquant une pluralité construite à partir de plusieurs traits « placés à l'intérieur d'un carré selon une composition graphique précise ». Les éléments intégrés dans cet espace scriptural sont porteurs de significations renvoyant soit à des catégories générales comme c'est le cas pour les *clefs*, sorte de classifieurs sémantiques du type « bois », « eau », etc. (cf. Zhu, note 10, p. 8³), soit des contenus lexicaux

³ L'ensemble des renvois concerne les contributions à ce numéro. Les pages sont propres à chaque article.

spécifiques comme dans *chevaucher*, *pédaler*, etc. qui figurent sous la clef « cheval ». L'analyse de Lichao Zhu vise un double objectif : comparer le système sinogrammique à celui des langues syllabiques pour souligner les spécificités sous l'angle des articulations des langues naturelles.

Si Lichao Zhu s'est intéressé au système idéogrammique du chinois, Jingyao Wu a privilégié la polylexicalité proverbiale telle qu'elle s'exprime dans cette langue, comparée à celle du français et de l'espagnol. Elle se sert de la notion de métaphore conceptuelle en tant que cadre cognitif permettant la catégorisation du monde. Situait la comparaison à un niveau d'analyse très abstrait, elle réussit à isoler l'universel partagé par ces trois langues et l'idiomatique spécifique à chacune d'elle. Se profile derrière les spécificités une dimension culturelle révélant une vision du monde propre à chaque communauté, « un mode de pensée » faisant des parémies « un outil d'argumentation » (cf. Wu, p. 1).

La problématique de la polylexicalité n'est pas limitée à ces deux contributions. D'autres auteurs l'ont évoquée sans en faire pour autant l'aspect fondamental de leur réflexion. Tel est le cas de Thouraya Ben Amor qui en parle à propos du défigement et de la modalisation et de Grair Magakian qui s'y intéresse en rapport avec la terminologie de l'intelligence artificielle (IA) (cf. *infra*).

La dénomination :

Il s'agit de la fonction sémiotique première des unités lexicales par laquelle un contrat sémiotique s'établit d'une manière durable entre un signe linguistique et un concept ou un référent. C'est par ce biais que les langues, notamment leur fonds lexical, s'enrichissent et se développent. La contribution de Magakian en fournit une illustration qui nous éclaire sur la dynamique dans laquelle s'inscrit le double mouvement du vocabulaire de l'IA qui migre progressivement vers la langue générale et qui épouse également le mouvement inverse. Même si l'auteur insiste sur la manière dont ces phénomènes sont perçus par les humains en pointant particulièrement « la connaissance très limitée de l'IA », et focalise sur « la question de l'humanisation » de la terminologie de ce domaine (cf. Magakian, p. 14), il construit sa démonstration sur l'analyse d'un échantillon de séquences polylexicales comme *neurone artificiel*, *langue naturelle*, *traitement automatique des langues*, etc.

La dénomination est également abordée par Mieczysław Gajos qui aborde la question des noms propres dans les textes des chansons d'Édith Piaf. Comme on

le sait, le nom propre se distingue du nom commun et s'y oppose par le caractère étroit de son extension et le caractère large de son intension. C'est pourquoi il serait plus pertinent de parler dans ce cas de désignation. Les noms propres désignent des entités extralinguistiques précises. D'où le caractère rigide de ce genre de dénomination. L'auteur sélectionne 231 textes des chansons de Piaf et se fixe comme objectif de dresser une typologie détaillée des noms propres qui y figurent. Cette typologie comporte des noms de familles (« paronymes »), de pays (« coronymes »), de villes (« urbonymes »), etc. Derrière cette analyse se profile leur intérêt didactique dans un contexte de FLE : outre les dimensions linguistiques certaines que ces noms comportent (l'emploi des déterminants, des prépositions, etc.), il faut attirer l'attention sur leur richesse en matière de contenus culturels liés à leur intension : événements, connotations, histoires, etc. Cette contribution peut être rattachée également à la structuration textuelle par le biais des fonctions stylistiques de ces noms (*cf. infra*).

Les catégories générales grammaticalisées :

Si les noms se distinguent par leur fonction sémiotique principale, la dénomination, certains morphèmes, unités lexicales et opérations énonciatives se chargent de l'expression de catégories générales comme la notion d'« anti-exhaustivité » retenue par Antonio Pamies. Optant pour une approche onomasiologique, il définit cette notion et cherche à en analyser les différentes manifestations dans plusieurs langues comme le finnois, l'estonien, le basque, le latin, le hongrois, le turc, le polonais, le français, l'italien, l'espagnol, le catalan, l'anglais, le russe, le chinois, le roumain, etc. Définie par rapport à son corollaire, l'exhaustivité, en tant que « pluralité maximale de référents comptables ou totalité d'une masse indivisible », l'anti-exhaustivité est la « faculté d'y sélectionner un sous-ensemble spécifique [...], faculté de créer dans le discours un sous-ensemble d'une espèce, par extraction d'un échantillon de ses spécimens ». Recourant à la notion de métaphore grammaticale, l'auteur illustre ce phénomène par une panoplie d'exemples. Le partitif n'en est qu'un cas ; l'auteur y ajoute les cas du génitif, de l'élatif et de l'ablatif. D'autres phénomènes qui s'y rattachent sont détaillés par le menu : l'omission du déterminant, la négation, l'adjectivation, l'ordre des mots et l'aspect verbal. La précision de l'analyse, l'abondance des illustrations et la comparaison des langues inscrivent cette contribution tout naturellement dans la linguistique générale, montrant en même temps la diversité des

marques linguistiques mise au service de l'expression des mêmes catégories générales.

Une telle conclusion s'applique aisément aux contributions de Leila Hosni et de Thouraya Ben Amor qui privilégient la catégorie de la modalité : l'une l'aborde sous l'angle de l'anaphore axiologique, l'autre à travers l'implication de l'énonciateur lors des opérations de défigement qu'il met en place (*cf. infra*).

La structuration textuelle :

Le texte étant le lieu privilégié de la prédication (*cf. supra*), Leila Hosni détaille dans sa contribution l'un des éléments structurant le texte, le mécanisme anaphorique. S'inspirant des trois fonctions primaires, elle analyse un type particulier d'anaphores, celles qui ont une dimension axiologique traduisant la subjectivité de l'énonciateur. Comme ce type d'anaphore assure au moins deux fonctions, la reprise et la modalisation, l'auteur en analyse le caractère complexe et détaille l'enchevêtrement des liens créés entre l'anaphore et le support auquel elle renvoie. Ainsi, la modalisation apparaît au niveau de la totalité du texte comme un prédicat cadratif dans lequel s'inscrivent l'ensemble des enchaînements prédictifs formant son contenu global. Un tel prédicat cumule à la fois une sorte de moule-cadre de nature cognitive « coloré » par une subjectivité venant renforcer l'empreinte de ce canevas grâce auquel émerge l'entité textuelle.

Hanna Połomska cherche de son côté la caractéristique textuelle dans un aspect formel : la répétition. Travaillant sur des textes de Wiesław Myśliwski traduits en français et en espagnol, elle cherche à mesurer le degré de préservation des répétitions dans les textes obtenus dans ces deux langues d'arrivée. Elle montre par là que loin d'être de simples tics langagiers, les répétitions jouent un double rôle de marqueur de style et d'oralité. Préserver un tel marqueur, c'est tenir compte de l'un des traits qui fait la spécificité des textes de cet auteur. Vu sous cet angle du système langagier en général (*cf. supra*), cette contribution permet de valoriser la part du phonologique et du prosodique dans la production du sens au niveau textuel.

Toujours au niveau de la structuration textuelle, Anissa Zrigue aborde la question, tout comme Leila Hosni et Thouraya Ben Amor, sous l'angle de la prédication. Considérant que les unités de la troisième articulation du langage sont le lieu privilégié où se concentrent les prédicats virtuels, elle montre comment s'opère l'interaction entre ce type d'unités avec les « méta-programmes » de la

« programmation neurolinguistique » (PNL). L'adéquation entre le contenu de ces programmes et le choix des thématiques qui se dégagent des séquences lexicales choisies, récapitulées dans plusieurs tableaux, assure leur efficacité selon le profil des personnes prises en charge dans le cadre de ces PNL (*cf.* référentiel des prédicats virtuels, auditifs, kinesthésiques). D'où la nécessité de mise en place d'un référentiel lexical pour les praticiens de la PNL, référentiel assurant une meilleure structuration des programmes.

Tel est également le fil conducteur de la fonction des noms propres dans les textes des chansons de Piaf : Mieczysław Gajos a réussi à dégager l'unité textuelle au niveau de la totalité de son corpus, pourtant constitué d'unités discontinues, les 231 textes. Les noms propres y jouent le rôle de marqueurs de continuité venant contrebalancer la discontinuité textuelle du corpus.

Il en est de même chez Thouraya Ben Amor qui nous invite au cœur de la scène d'énonciation où se forge le discours : elle détaille les mécanismes énonciatifs à l'œuvre lors des opérations de défigement, où l'on assiste à un dédoublement où se superpose le dit et la façon de le dire, c'est-à-dire une stratification prédictive. Loin d'être une simple déformation formelle, le défigement est présenté comme une opération complexe qui implique des catégories ontologiques imposées par un nouvel ancrage énonciatif favorisant toutes sortes de manipulations des fixités propres aux séquences faisant l'objet de défigement. Parmi elles, l'auteur focalise sur la dimension aspectuelle montrant par-là que le défigement est également un facteur de modalisation faisant du point de vue de l'énonciateur un enjeu essentiel dans la structuration des énoncés.

La mise en regard de plusieurs systèmes sémiotiques (langues et codes) :

Les contributions que nous avons évoquées jusque-là, à l'exception de celle de Pamies, s'inscrivent dans une perspective principalement monolingue. Les trois dernières contributions, celles d'Aleksandra Paliczuk, d'Ilona Cieślars-Śliż d'un côté, et celle de Katarzyna Gabrysiak et Alicja Hajok, de l'autre, portent sur plusieurs langues. Les deux premières confrontent dans une perspective comparée et contrastive des systèmes linguistiques différents (l'italien et le polonais pour Paliczuk et l'espagnol et le polonais pour Cieślars-Śliż). L'une traite du rôle des prépositions dans la perception du monde à travers chaque langue dans le cadre de la linguistique cognitive, l'autre a pour objet la temporalité et l'aspect à travers

l'analyse du verbe polonais *pisac* et ses équivalents espagnols. Les deux contributions réussissent à isoler ce qui est strictement idiomatique de ce qui est partagé, révélant ainsi des mécanismes langagiers profonds dépassant les particularismes de chaque langue.

La confrontation entre les systèmes langagiers est mise à l'épreuve également dans la contribution de Gabrysiak et Hajok qui s'intéressent à la traduction intersémiotique, c'est-à-dire la traduction en langue, des images et des mimiques portant sur les émotions en contexte de « transcription de l'audiodescription de la première saison de la série française *Lupin* » (cf. Gabrysiak & Hajok, p. 3) pour un public de personnes non ou mal voyantes. L'émotion choisie étant la *joie*, les auteurs s'appliquent à analyser les contenus prédicatifs que ce type de traduction réussit à transférer des images et des mimiques vers un support textuel, montrant par là que les langages, qu'ils aient la forme de langues naturelles ou de codes visuels et vocaliques non linguistiques (comme la musique), ont pour fonction principale de produire du sens, c'est-à-dire un contenu prédicatif transférable d'un code à un autre.

* * *

Arrivé à la fin de cette présentation, le lecteur est en droit de s'interroger sur la cohérence générale entre la conception tripartite des espaces langagiers et l'ensemble des contributions de ce numéro. Si l'on se réfère à la figure des espaces langagiers et leurs unités fournies *supra*, et qu'on en inverse la lecture en allant du bas vers le haut, on comprendra que les systèmes langagiers, qui ne peuvent être abordés qu'à travers des échantillons de la production langagière, conduisent inéluctablement vers les trois articulations du langage sans lesquelles aucune réalisation discursive ne serait possible. Peu importe le bout par lequel on aborde le système langagier (la dénomination, la structuration textuelle, les manipulations énonciatives, les catégories générales, etc.), l'orientation des investigations se fait selon une montée des faits empiriques vers le modèle interprétatif que l'on se fait de la langue. La différence entre un modèle et un autre réside dans leur pouvoir explicatif et leur degré de généralité. Cette manière de concevoir le système langagier en trois espaces rejoint en quelque sorte d'autres modèles comme celui de la psychomécanique (cf. O. Soutet, 2022⁴). Ce numéro est une belle illustration

⁴ Soutet, O. (2022). *Le sens sous tension : psychomécanique et sémantique grammaticale*. Champion.

du besoin de la linguistique en approches intégratives conçues en dehors de l'enfermement théorique pourvu que l'analyse des faits langagiers (empiriques) soit pertinente. Nous espérons que ce numéro de *Neophilologica* y contribuera.

Salah Mejri
Université Sorbonne Paris Nord



Thouraya Ben Amor

Université de la Manouba
Tunisie

 <https://orcid.org/0000-0002-0035-4920>

La part de la modalisation dans le défigement

The share of the modalization in the defrosting

Abstract

The defrosted statement is a form of language production where the support of enunciation is not only particular, but above all very salient to the point where one could say that everything is modalization in the defrosting, since it constitutes a dominant predication. However, few linguistic studies specifically describe this phenomenon behind which there is a real complexity that manifests itself at the level of the various factors that participate interactively in the modal component whose aspects of grammatical type and lexical.

If the defrosting is accompanied by reworking of sequences with a certain fixity by including a subjectivity, the latter must, in principle, meet the general conditions of congruence ; between the marks of the modalisation inherent in the follow-up to the defrosting operation and those which follow it, we will seek to understand how aspectual and modal conflicts are managed according to the meaning of the enunciator of a defrosting. Knowing that defrosted statements necessarily subsumes three broad ontological categories: the person, space and time, is there a hierarchy within the modalities of action of verbal defrostings, even phrastic?

Keywords

Defrosting, enunciation, modalisation, predication, grammatical/lexical aspects, congruence

Introduction

La modalisation est un phénomène objectivement complexe. La doxa ne parvient pas encore à en donner une vision globale quand elle n'en fournit pas une vision morcelée. Ce caractère fragmentaire s'explique sans doute par le fait que

la modalisation regroupe entre autres les dimensions aspectuelles grammaticales et lexicales, les diverses modalités (Martin, 1971, 1988 ; Gosselin, 2005, 2010, 2021 ; Haßler, 2022, etc.) les composantes logiques, vériconditionnelles et énonciatives, un pan entier relatif à la dimension extralinguistique, voire pragmatique, etc. De même, l'abondance de la littérature portant sur la modalisation et la diversité des typologies s'appuyant sur différents cadres théoriques contribuent probablement à ce flou.

Face à un premier risque de considérer que tout est modalisation dans un énoncé sans pouvoir cerner les principes structurants qui permettraient d'en organiser hiérarchiquement les manifestations linguistiques et face à un second risque celui d'appréhender le défigement comme un simple marqueur supplémentaire de modalisation sans autre précision, notamment sans pouvoir discriminer ce qui est le plus prégnant dans l'expression de la subjectivité, nous opterons pour une acception suffisamment générale et intégrative. Afin de pallier l'absence d'acception univoque ou du moins consensuelle de la modalisation en linguistique française et pour dépasser l'obstacle du caractère diffus et nébuleux de la subjectivité dans l'énoncé défigé, nous inscrivons aussi bien l'appréhension de la modalisation que celle du défigement dans le cadre général de la prédication. « On en vient ainsi à l'idée qu'une proposition comporte en elle, non seulement un prédicat et ses arguments, mais un opérateur modal qui est le lieu obligé de sa prise en charge. Dans la forme générale $M(Pa)$, M symbolise le modalisateur, P la prédication et a l'argument. Le modalisateur M est le lieu de la modalité » (Martin, 2016 : 100). Ce choix théorique et méthodologique permet de proposer une analyse intégrative des deux phénomènes.

Si nous admettons comme définition opératoire de la modalisation qu'elle signifie essentiellement « la prise en charge par le locuteur de l'énoncé qu'il produit » (Martin, 2016 : 99), notre objectif est d'interroger l'un des lieux d'inscription du processus de modalisation (Bouali, à paraître) les moins étudiés : le défigement linguistique car comme le souligne Martin (2016 : 100), en évoquant les marques de la modalité, « la difficulté est que la modalité est loin de s'attacher exclusivement à des opérateurs modaux qui seraient propres au modalisateur (M) ».

En croisant la modalisation et le défigement (Ben Amor, 2018, 2021), nous cherchons à focaliser notre attention sur cette prise en charge dans les énoncés défigés quelle que soit l'incidence du défigement. Derrière l'évidence que le défigement constitue en soi une marque saillante de modalisation se profile donc une complexité réelle qui se manifeste au niveau des différents facteurs qui participent de manière interactive à la composante modale dont les aspects grammatical et lexical. Si le défigement apporte des modifications à des séquences ayant

une certaine fixité en vue d'y inscrire un point de vue subjectif, ce dernier ne peut se soustraire aux règles générales de la congruence.

Entre les marques de la modalisation inhérentes aux suites figées et celles que fait émerger le procédé de défigement, on cherchera à comprendre comment sont gérées, d'une part les modalités d'action des formes verbales et d'autre part les propriétés modales et temporelles des formes non verbales comme les séquences nominales, sans oublier certaines séquences phrastiques.

Nous commencerons par ce qu'on pourrait appeler les principaux préalables inscrits dans le système linguistique et qui sont de nature à prévoir toutes les possibilités de manipulations créatives dont les principes d'articulation et d'intégration et le conditionnement des parties du discours. Nous nous pencherons sur les modalités de l'ancrage énonciatif selon essentiellement les catégories ontologiques de la personne, du temps et de l'espace. Nous décrirons enfin la gestion de certaines fixités aspectuelles des suites figées face aux transformations transgressives que génère le défigement.

1. Principes d'articulation et d'intégration dans le défigement

Les principes généraux d'articulation et d'intégration prédisposent toute unité lexicale à la manipulation à la fois de sa forme et de son contenu. Commençons par le principe de la double articulation du langage (Martinet, 1960), si nous prenons le cas d'une séquence figée, son défigement ne peut revisiter, de manière plus ou moins importante, « le contrat sémiotique établi entre un signifiant pluriel et un signifié global » (Mejri, 1999 : 91) que parce que la suite est le produit non seulement du principe d'articulation, mais aussi de ce contrat sémiotique de base comme dans cet exemple :

1. *Et c'est au cours de l'une de ces nuits où le sommeil **donne à retordre** que l'homme Ithmène eut soudain la nostalgie de son enfance, à l'époque où le père annonçait sans prévenir ; demain nous irons à la mer, femme, on nous prête la monture.*

(Ben Salah, *Récits de Tunisie*, L'Âge d'homme, 2004, p. 9)

Ce n'est pas tant la simple troncation de « donner du fil à retordre » qui est importante dans le défigement « donne à retordre », mais ce qui préside à une telle manipulation. Autrement dit, le principe d'articulation autorise en quelque sorte, dans ce contexte littéraire, certaines omissions, en l'occurrence les lexèmes

« du » et « fil ». Tout en étant relativement non congruente, la combinatoire interne de la séquence verbale « donne à retordre » répond, dans le cadre modalisateur du défigement, à une nouvelle congruence interne. Mis à part l'effacement, toute autre forme de manipulation d'une suite figée par adjonction ou par substitution solliciterait le principe de l'articulation du langage.

Pour ce qui est du principe d'intégration, il faut rappeler qu'« un signe est matériellement fonction de ses éléments constitutifs, mais le seul moyen de définir ces éléments comme constitutifs est de les identifier à l'intérieur d'une unité déterminée où ils remplissent une fonction *intégrative*. Une unité sera reconnue comme distinctive à un niveau donné si elle peut être identifiée comme « partie intégrante » de l'unité de niveau supérieur, dont elle devient l'*intégrant* (...) /sal/ est un signe parce qu'il fonctionne comme intégrant de: - à manger; - de bains... » (Benveniste, 1966 : 125). Le défigement tire parti dans une large mesure de cette relation intégrante. Afin d'illustrer ce principe d'intégration, nous prendrons l'exemple de la séquence nominale « *plan B* » :

2. *Il n'y a pas de planète B. Comment être soi-même un acteur du changement.*

(Berners-Lee, 2020¹)

Dans un contexte inféré de crise écologique, économique et sanitaire surtout après la pandémie de la Covid-19, le titre de cet ouvrage (2), renferme le défigement « planète B » qui est obtenu en créant une relation (Buvet, 2023) entre une unité autosuffisante, le nom « planète » et une autre unité autosuffisante de nature nominale figée « plan B ». Il s'agit d'une forme néologique polylexicale (Mejri, 2023 : 109). Cette relation entre deux unités autonomes fait émerger une nouvelle unité syntagmatique intégrante de nature néologique qui obéit au principe général qui gère les relations *support/apport* ; dans ce cas, le support « planète » reçoit l'apport « plan B » pour signifier qu'il n'y a pas de planète de substitution dans la mesure où « Il n'y a pas de planète B » serait paraphrasable par :

Il n'y a pas de plan B pour la planète

Il n'y a pas d'alternative possible à la planète terre.

Il n'y a pas de planète de substitution.

Bien que le principe sémantique d'intégration permette la création d'unités lexicales et de relations virtuelles condensées, le lien entre ces formes néologiques polylexicales et la modalisation est rarement établi de manière explicite.

¹ Traducteurs : Jérôme Duquène et Françoise Rajewski.

Pourtant, malgré la forme impersonnelle « Il n'y a pas », l'exemple trahit bien la présence d'un point de vue à travers l'affirmation « il n'y a pas de planète B », c'est-à-dire une prédication (Lemaréchal, 2004 ; Mizouri, 2020) d'existence qui est niée, qu'elle soit vraie ou non. De plus, l'implication de cette assertion engage le locuteur qui prend en charge l'énoncé défigé puisque du point de vue sémantique, sa perspective est orientée vers un monde possible (« Comment être soi-même un acteur du changement ») qui défend l'environnement de manière active.

Ainsi, le cadre intégratif fonctionne tel une matrice qui peut générer à l'infini, à partir de suites figées, de nouveaux signes en l'occurrence des séquences défigées.

Par ailleurs, étant donné que les unités lexicales sont versées initialement dans des catégories grammaticales, la langue française prévoit potentiellement, pour les constructions des parties du discours respectivement le nom et le verbe, la combinatoire *Nom + Nom* et *Nom + Verbe*. Ce préalable disponible dans le système linguistique permet le défigement suivant :

3. DE PROFUNDIS

Le 25 août 1984, Truman capote

(Desproges, *L'Almanach*, 1988, p. 72).

Si le patronyme de l'écrivain américain *Truman Streckfus Persons*, dit *Truman Capote* fait l'objet d'un défigement de la part de l'humoriste Desproges, c'est d'abord parce que ces deux combinaisons sont prévues dans la langue :

Nom (nom propre *Truman*) + Nom (patronyme *Capote*)

Nom (nom propre *Truman*) + Verbe (*capoter*)

La prière pour les défunts (« de profundis ») active le sens de « décéder ». Ainsi, la visée de jouer sur les mots de la part du locuteur émerge à la fois de la dimension grammaticale, à travers la combinatoire catégorielle, et de la dimension lexicale.

Pour la clarté de la démonstration, nous choisissons, au niveau méthodologique, d'illustrer les principes d'articulation et d'intégration et d'appartenance catégorielle par un exemple différent, mais en réalité dans le discours, les trois préalables agissent de manière concomitante.

Finalement, si les principes d'articulation et d'intégration ainsi que le choix des unités lexicales et leur inscription dans une partie du discours conditionnant leur combinatoire expliquent largement les fondements du phénomène de la modalisation, ils ne l'épuisent pas étant donné que le locuteur a également la possibilité d'adapter ces unités lexicales grâce à un nouvel ancrage énonciatif.

2. Le défigement : catégories ontologiques et nouvel ancrage énonciatif

S'il n'y a pas d'énoncé sans marque de modalisation, à plus forte raison les énoncés défigés. Nous conviendrons dans la perspective de Martin (2016 : 102) que « la modalité est l'ensemble des opérations qui, à partir d'éléments linguistiques très variables sémantiquement interprétés, déterminent la prise en charge de la proposition, en suspendant ou en modifiant l'opérateur inhérent de vérité et en injectant la proposition dans un modèle de mondes possibles et d'univers de croyance ». Cette prise en charge du locuteur de son énoncé inscrit automatiquement trois instances relevant de catégories ontologiques : la personne, l'espace et le temps. Ce triptyque serait suffisamment puissant pour assurer une fonction explicative de la recontextualisation des séquences figées par défigement.

Nous savons que l'aréférentialité est l'une des propriétés des séquences figées dont tire parti le défigement. Prenons le cas de ces exemples :

4. *Refus d'obtempérer et tirs policiers : un rapport parlementaire ménage la chèvre police et le chou Cazeneuve.*

Au terme de six mois de travaux, les députés Thomas Rudigoz (Renaissance) et Roger Vicot (PS) refusent de faire le lien entre l'augmentation du nombre de tirs policiers sur des véhicules lors de refus d'obtempérer, réels ou supposés, et l'assouplissement du cadre légal voté en 2017.

(Mediapart, Polloni, 29 mai 2024²).

5. « *Dans l'oreille du cyclone* »

(Meurice, 2024, Seuil).

En (4), dans le sens non compositionnel de la séquence verbale *ménager la chèvre et le chou*, il n'est question ni de « chèvre », ni de « chou », mais bien de « ménager des intérêts contradictoires » (Rey & Chantreau, 1989[1997] : *chèvre*). Ce « contenu prédicatif » (Mejri, 2023 : 109) est appelé à subir différents éclairages. Le propre de la composante modalisatrice du défigement est d'acclimater l'unité lexicale à l'environnement extralinguistique qui engage essentiellement la personne, l'espace et le temps. Quand le journaliste précise quels sont, à ses yeux, les deux « intérêts contradictoires » ménagés par le rapport parlementaire,

² Consulté le 30 mai 2024.

en ajoutant deux arguments (« police » et « Cazeneuve³ »), il sature ce prédicat en greffant un nouveau prédicat de modalisation : celui de l'expression de sa voix qui endosse la véracité ou non de cette assertion. Son commentaire relatif au rapport parlementaire trahit sa visée à travers un nouvel ancrage énonciatif de la personne, du temps et de l'espace.

De même, le titre qu'a choisi l'humoriste Guillaume Meurice pour son dernier ouvrage *Dans l'oreille du cyclone* en (5) est, à première vue, non congruent dans la mesure où l'expression attestée est (*être*) *dans l'œil du cyclone* pour signifier qu'une personne est dans la tourmente, qu'elle est la cible de toutes les attaques. Or, l'auteur s'est retrouvé au cœur d'une tempête politico-médiatique liée à la diffusion d'une blague lors d'une chronique dans une émission radiophonique. Dans ce titre, il s'approprie l'expression en l'adaptant au contexte situationnel ; par défigement, « l'oreille », qui renvoie métonymiquement au support médiatique, se substitue à « l'œil ». Ainsi, l'ancrage énonciatif, en tant que marqueur de modalisation vient s'agréger aux formes initiales.

La catégorie ontologique de la personne subsume, en réalité, celle de l'espace et celle du temps comme nous pouvons le vérifier dans ces exemples :

6. *Je furetais un peu partout. Je bâillais aux corneilles (c'est le cas de le dire : de vraies corneilles tournaient en vol épais, trouant l'azur), mais je n'avais pas les yeux dans ma poche. C'était l'âge : treize ans. Je me suis aperçue avant tout le monde que Madame Sibylle faisait les yeux doux au domaine (on le dit, par la suite, mais trop tard).*

(Giono, *Dragoon*, Gallimard, 1982, p. 137)

7. *Le domaine de Mademoiselle Alphonsine, c'était la cuisine, où elle ne travaillait pas, puisqu'il y avait là les Antonin, mari et femme, lui, **homme à tout faire (et tout, c'était peu, depuis la mort de maman)**, elle, préposée aux petits plats dans les grands comme disait Roger-Hector, pour Pâques, la Noël et le 6 septembre.*

(Giono, *Dragoon*, Gallimard, 1982, p. 128)

En (6), la séquence verbale *bâiller aux corneilles* signifie « ouvrir naïvement la bouche en contemplant (ou en désirant) une chose aussi insignifiante que l'est la corneille pour le chasseur ou la cornouille pour l'amateur de fruit » (Rey & Chantreau, 1989[1997] : *bayer*). La modalisation intègre également l'expression de l'avis du locuteur sur son propre discours notamment dans le cadre des commentaires parenthétiques. Rappelons que « c'est le cas de le dire » est un

³ Ancien premier ministre français.

acte de langage stéréotypé qui n'engage pas seulement le sujet parlant, il est censé agir sur l'interlocuteur-interprétant. L'allocutaire est invité à reconsidérer le sens et à saisir le modalisateur ciblé. Dans ce commentaire métalinguistique, la précision « de vraies corneilles tournaient en vol épais, trouant l'azur » constitue une forme de désignation indexicale, signe de coprésence dans le cadre spatio-temporel du locuteur référent de la personne « je ».

Dans l'exemple (7), le commentaire parenthétique « (et tout, c'était peu, depuis la mort de maman) » est aussi un marqueur explicite de modalisation par défigement sémantique de la suite figée « un homme à tout faire ». Le locuteur se présente en tant qu'évaluateur qui formule une estimation quantitative personnelle comme si « un homme à tout faire » était une expression intensive. Cependant, la recontextualisation motivée par l'environnement situationnel ne prend pas nécessairement la forme d'une insertion parenthétique. C'est le cas dans cet exemple :

8. *Macron veut débarquer en messie en Nouvelle-Calédonie. Encore **une idée à lagon** !*

(*Le Canard enchaîné*, 22 mai 2024)

Le locuteur inscrit sa subjectivité à travers une tournure qui se veut euphémique en substituant le nom *lagon*, renvoyant aux célèbres lagons de la Nouvelle-Calédonie, au nom prévisible « con ». L'exemple illustre les modalités appréciatives qui relèvent « des jugements subjectifs portés sur le monde (...) elles servent à dire le *désirable*, i.e. à évaluer les objets et les procès sous l'angle des désirs (ou des aversions) qu'ils sont susceptibles de susciter (...) Partant, elles indiquent, à proprement parler, des « jugements de valeur », énoncés au nom de la subjectivité collectives ou individuelle » (Gosselin, 2010 : 332-333). Ici, la modalité appréciative du « je » se manifeste à travers le jugement axiologique de la suite adjectivale figée « (une idée) à la con ! » qui, par défigement lexical, se transforme en réalité en jugement faussement atténué.

Cependant, la modalisation par recontextualisation ne se réalise pas seulement par un ancrage exophorique qui fait référence à un contexte extralinguistique, elle s'accomplit également par un ancrage endophorique renvoyant au cotexte discursif comme dans l'exemple suivant :

9. *Il restait toutefois quantités d'amertumes au fond des rires, et tant d'infortunes en point de mire, que les éclats de rire se fracassaient trop souvent **en tessons de voix**.*

(Ben Salah, *Récits de Tunisie*, L'Âge d'homme, 2004, p. 8)

La modalisation par défigement est aussi incidente à la combinatoire qui n'est pas figée, mais plutôt contrainte comme en (9) où les « tessons de voix » se substituent aux « tessons de bouteille ». L'ancrage endophorique de cette recontextualisation renvoie au cotexte et notamment aux « éclats de rire » et à « se fracasser ».

Dans le cadre du défigement, en changeant l'ancrage énonciatif, le locuteur adapte les prédicats figés aux instances ontologiques, essentiellement la personne ainsi que ses catégories afférentes, c'est-à-dire l'espace et le temps. Cette recontextualisation peut avoir une incidence exophorique ou endophorique, mais l'énonciateur réadapte toujours la suite plus ou moins figée au prisme de l'un des paramètres de la prise en charge de l'énoncé dont les fixités aspectuelles.

3. Défigement et manipulations des fixités aspectuelles

Même si les fixités aspectuelles comptent parmi les propriétés syntaxiques et lexicales définitoires des expressions figées, elles ne nient pas toutes les transformations autorisées dictées par des contraintes discursives comme dans cet exemple :

10. *On perquisitionne, on fait des sondages partout, on met tout à feu et à sang, on fait un sac complet de la maison, des écuries, des étables, des jas, des granges; quand ils ont fini, une mère truie n'y retrouverait pas ses petits. Si on ne dénêche rien, c'est parfait, car **la puce étant mise à l'oreille**, ils se croiront floués et ils retourneront recommencer le travail. C'est une des ruines les plus spectaculaires qui soit, agréable à regarder, et à épisodes. Bonardi, bien entendu, ne se laissa pas faire, il n'était pas d'origine italienne pour des prunes, mais là n'est pas encore la question.*

(Giono, *Ennemonde*, 1968, Gallimard, p. 51)

Sans former un défigement, « la puce étant mise à l'oreille... » marque le choix du locuteur d'employer la séquence verbale *mettre la puce à l'oreille*, dans le sens contemporain d'« éveiller l'attention, la méfiance » (Rey & Chantreau, 1989[1997] : *puce*) à la voix passive et de ne pas actualiser l'argument sujet, en l'occurrence l'agent. La forme du participe présent signale une valeur causale. La proposition subordonnée participiale étant antérieure à la principale, elle marque un procès accompli.

Toutefois, le changement de diathèse incident à la séquence verbale peut faire correspondre la transformation à un défigement comme dans cet exemple :

11. *Mon petit copain Pardi en tête des colonnes de pignoufs qui vont voler au secours de la victoire du peuple (s'il y a victoire); et je te roule (en clignant de l'œil) notre bonne petite andouille de copain Pardi dans la chapelure de la compromission la plus totale, pour le cas où l'on aurait besoin d'un bon petit bouc émissaire. J'ai tiré cet olibrius par le pan de la veste. Il s'est tourné vers moi. Ah ! bougre ! Ça ne pue pas le vin, des types comme ça, ça pue la sacristie laïque, l'encre d'imprimerie, la couleuvre avalée et mal digérée. Il n'a pas aimé du tout mon « dites donc, jeune homme ! » Mais j'ai rengainé.*

(Giono, *Le Bonheur fou*, IV, 1993, Gallimard, p. 384)

En (11), « avaler des couleuvres » qui signifie « supporter des affronts, des avanies, sans pouvoir se plaindre » (Rey & Chantreau, 1989[1997] : *couleuvre*) reçoit une série de manipulations au niveau de l'actualisation (Lajmi, à paraître) de tous ses composants, aussi bien le verbe, le déterminant que le nom :

- l'adoption d'une forme non personnelle de la séquence verbale ;
- le choix d'une forme participiale (« avalée ») qui n'actualise pas l'argument agent ;
- le changement de diathèse (« la couleuvre » devient un agent) ;
- le changement du nombre dans la détermination nominale : du pluriel indéfini (« des couleuvres ») au singulier défini (« la couleuvre ») ;
- la coordination (« et mal digérée ») qui contredit les inférences de la séquence verbale figée.

Toutes ces transformations transgressives dans l'actualisation ne sont pas sans implication modale de nature aspectuelle. En effet, l'affront est désormais, aux yeux du locuteur, bien déterminé et doté d'un aspect accompli.

Par ailleurs, nous avons jusque-là choisi des exemples de suites figées nominales ou verbales. Cependant, les transformations transgressives de la subjectivité aspectuelle peuvent également s'appliquer à des prédications phrastiques défigées. Ainsi, la séquence phrastique « les carottes sont cuites », dans l'exemple suivant, signifie que la situation est sans espoir et sous-tend un aspect perfectif, autrement dit, le procès ne peut être réalisé que lorsqu'il parvient à son terme. C'est d'ailleurs en cela qu'il est perçu dans son achèvement et qu'il présente un aspect résultatif :

12. *Il suffirait d'un bon policier déguisé qui ouvrirait l'œil, et dans deux heures d'ici irait faire son rapport au château, se disait Angélo et, adieu, veaux ! **Les carottes sont cuites.***

(Giono, *Le Bonheur fou*, IV, 1993, Gallimard, p. 226)

Toutefois, l'expression d'une situation compromise peut recevoir, de la part du locuteur, différentes modalisations incidentes à l'aspect véhiculé par cette même séquence figée comme dans cette série d'exemples littéraires :

13. – *On va prendre probablement un bon coup dans les gencives, Achille, dit le commandant. On s'image à Turin que Radetzky tombera dans les pommes dès qu'on fera péter trois coups de pistolet sous le nez de ses officiers. **Les carottes ne sont pas tellement cuites.***

(Giono, *Le Bonheur fou*, IV, 1993, Gallimard, p. 165)

14. *À Césene, une compagnie de jeunes libéraux armés et ornés de la cocarde tricolore parcourut les boulevards de la ville au son du tambour. Le soir, le peuple chanta dans les rues le chœur des soldats de la Donna Caritea de Mercadante. « Mourir pour la gloire est le sort le plus beau. » Ils avaient changé le mot de gloire en celui de patrie. « Quand le peuple commet des lapsus de ce genre, se dit Cerutti, **si les carottes ne sont pas cuites elles sont néanmoins sur le feu.***

(Giono, *Le Bonheur fou*, IV, 1993, Gallimard, p. 35)

15. *Sais-tu ce qui s'est passé cette nuit ? dit Michelotti. On ne t'a plus vu dehors. Je parie que tu as dormi tranquille comme Baptiste. Je vais te dire ce que j'ai fait, moi : j'ai collé le petit coiffeur de garde devant la porte ; je lui ai tendu l'esprit vers trois ou quatre coins de la nuit et je suis allé faire un petit tour dans les bois jusqu'à un surplomb qui domine les fonds, vers Rovereto. Tout le mic-mac de Rivoli pète le feu en première. Ça n'est plus de la broderie anglaise : c'est du bon gros machin. **Les carottes sont en train de cuire pour quelqu'un.** Dans notre région, d'après ce que j'ai vu, ça défile continuellement vers en bas. L'Autriche doit déboucher comme une chiasse dans les plaines de Mantoue. A mon avis, nous en prenons un bon coup. Mais, tout compte fait, pour nous trois c'est cocagne.*

(Giono, *Le Bonheur fou*, IV, 1993, Gallimard, p. 491).

En (13), l'introduction de la gradation par l'adverbe d'intensité « tellement » associée à la négation « ne...pas » inscrit une nouvelle visée de la part du locuteur qui suspend partiellement le procès. Nous pourrions la paraphraser ainsi :

« Les carottes ne sont pas tellement cuites » = tout n'est pas tout à fait/
complètement perdu.

Cette modalisation transgresse la « perfectivité lexicale » (Martin, 1971 : 83) initiale de la suite figée en versant tout l'énoncé défigé phrastique dans l'aspect

imperfectif. En revanche, en (14) tout n'est pas perdu, mais le procès de la perte est bien engagé grâce à l'apport lexical d'un autre prédicat figé (« sur le feu »). Par conséquent, le locuteur met l'accent sur l'aspect inchoatif. Enfin en (15), la locution prépositive « en train de » marque un procès en cours de réalisation donc nécessairement duratif, « l'aspect progressif étant l'aspect du procès qui se développe sans interruption, par accroissement ou par décroissement, c'est-à-dire par degré. » (Martin, 1971 : 51).

Ces divers défigements (13, 14 et 15) qui opèrent des transferts aspectuels de l'aspect perfectif ponctuel (12) aux aspects respectivement : imperfectif, inchoatif et progressif-duratif montrent finalement que le même prédicat, c'est-à-dire le caractère désespéré de la situation, est perçu selon un prisme modalisateur qui acquiert des variations aspectuelles dont la cohérence et la congruence globales sont assurées par un locuteur qui ne fait que décliner l'expression d'une issue censée être fatale et ne se réaliser que sous une modalité unique et exclusive.

Pour revenir au défigement incident à une catégorie grammaticale, il peut aussi révéler au sein de la composante aspectuelle de la suite figée d'autres valeurs comme dans cet exemple :

16. *Bien sûr, des fois, j'ai pensé **mettre fin à mes jours, mais je ne savais jamais par lequel commencer.***

(Prévert, *Fatras*, 1966)

Dans la locution verbale « mettre fin à ses jours », l'action est envisagée comme réalisée une seule fois. Cependant, par la reprise anaphorique partielle « mais je ne savais jamais par lequel commencer », cet aspect semelfactif se transforme, par défigement, en aspect itératif ou fréquentatif (Martin, 1971 : 51). Le poète pointe l'incongruité entre l'aspect, en principe, semelfactif de se donner la mort et la forme grammaticale de l'actualisation figée au pluriel de « jours » qui infère l'aspect multiplicatif (Martin, 1971 : 51) comme si cette action pouvait se prêter à la multiplication du procès.

En définitive, les diverses nuances modalisatrices prédicatives, sur lesquelles intervient le locuteur et qui sont imposées au destinataire-interprétant de ces énoncés défigés, prennent leur source dans les diverses fixités aspectuelles des prédicats figés qu'ils soient phrastiques ou non phrastiques.

Conclusion

Toute sémantique du défigement ne peut faire l'économie de la composante modalisatrice. Nous avons tenté de cerner la part de modalisation dans le défigement de manière holistique en mobilisant plusieurs facettes des enrichissements sémantiques d'une forme prédicative d'autant plus que « la modalité n'est plus fixée sur un élément linguistique déterminé. On abandonne l'idée que la modalité est en relation biunivoque avec telle ou telle donnée linguistique. Les sources de la modalité peuvent être en très grand nombre » (Martin, 2016 : 103). La part de modalisation que nous avons privilégiée est essentiellement conditionnée par des principes généraux tels que l'articulation du langage, l'intégration des unités lexicales et leur appartenance catégorielle qui dictent leur combinatoire interne et externe. Cette part de modalisation se manifeste à travers des formes prédicatives ainsi que des contenus grammaticaux et lexicaux.

Toute la plasticité du système linguistique exploite les fixités du figement en créant de nouveaux ancrages énonciatifs selon les catégories ontologiques en particulier celle de la personne. La modalisation que véhicule le défigement contribue à bâtir le propre domaine de vérité du locuteur, son univers de croyance et à révéler, par conséquent, quasi directement son positionnement subjectif qu'il soit de nature affective, esthétique, idéologique, intersubjective ou autre.

Références citées

- Ben Amor, T. (2018). Les contextes de la déconstruction phraséologique. *Lublin Studies in Modern Languages and Literature* 42(4), 93–109.
- Ben Amor, T. (2021). *Linguistique du défigement*. Université de la Manouba, Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités, Imprimerie Officielle de la République Tunisienne.
- Benveniste, E. (1966–1974). *Problèmes de linguistique générale, I et II*. Gallimard.
- Bouali, M. (à paraître). Le prédicat de modalisation dans les trois fonctions primaires. *Colloque international en l'honneur du Professeur Salah Mejri, Langues et productions langagières : unités, combinatoires et énoncés* Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 15–16 avril 2024.
- Buvet, P.-A. (2023). La prédication : une relation. *Neophilologica* 35, 1–23.
- Gosselin, L. (2005). *Temporalité et modalité*. Duculot-de Boeck.

- Gosselin, L. (2010). *Les modalités en français. La validation des représentations*. Éditions Rodopi B. V.
- Gosselin, L. (2021). *Aspect et formes verbales en français*. Classiques Garnier.
- Haßler, G. (éd.) (2022). *Manuel des modes et modalités*. De Gruyter.
- Lajmi, D. (à paraître). L'actualisation, au centre du système langagier. *Colloque international en l'honneur du Professeur Salah Mejri, Langues et productions langagières : unités, combinatoires et énoncés, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Sousse, 15–16 avril 2024*.
- Lemaréchal, A. (2004). Typologie et théories de la prédication. Dans J. François & I. Behr (éds.), *Les constituants prédicatifs et la diversité des langues, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, 2ème série, XIV* (13–28). Peeters.
- Martin, R. (1971). *Temps et aspect. Essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*. Éditions Klincksieck.
- Martin, R. (1988). Temporalité et « classes de verbes ». *L'information grammaticale* 39, 3–8.
- Martin, R. (2021). *Linguistique de l'universel, Réflexions sur les universaux du langage, les concepts universels, la notion de langue universelle. 2e édition*. Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris. (édition consultée 2016).
- Martinet, A. (1960). *Éléments de linguistique générale*. Armand Colin. (édition consultée 1980).
- Mejri, S. (1999). Unité lexicale et polylexicalité. *Linx* 40, 79–93.
- Mejri, S. (2023). Néologie polylexicale et contenus prédicatifs. *Synergies Tunisie* 6, 109–153.
- Mejri, S. & Mizouri I. (2023). L'analyse prédicative : éléments méthodologiques. *Synergies Tunisie* 6, 17–67.
- Milcent-Lawson, S. (2013). Poétiques du défigement chez Giono et Beckett. *Pratiques* 159–160, 127–146.
- Mizouri, I. (2020). *L'enchaînement polylexical : du prédicat à la polylexicalité*. Thèse de doctorat, Université Sorbonne Paris Nord.
- Rey, A. & Chantreau, S. (1989)[1997]. *Dictionnaire des expressions et locutions*. Les Usuels du Robert.



Ilona Cieřlar-řliz

Universidad de Bielsko-Biala
Polonia

 <https://orcid.org/0000-0002-9118-6263>

Análisis contrastivo de las formas prefijadas del verbo polaco *pisać* y sus equivalentes en castellano

A contrastive analysis of prefixed forms of the Polish verb *pisać* and their Spanish equivalents

Abstract

The present paper presents a comparative study of the prefixed forms of the Polish verb *pisać* and their Spanish equivalents. In the first part, we describe theoretical bases of prefixing in Polish, and we compare it with temporality and aspect of the verb in Spanish. In the second part, we show the results of the contrastive analysis trying to find and classify Spanish equivalents for Polish prefixed forms of the verb *pisać*. Every meaning is illustrated by examples of use and formal description by the syntactic-semantic scheme. The purpose of our investigation is not only to show relations between two languages that treat temporality and aspect of the verbs differently, but to create formal schemes that could be also used in automatic translations for didactic aims purposes.

Keywords

automatic translation, prefixed verbs, verbal aspect, object classes

1. Introducción

La experiencia lingüística de la que disponemos tanto como hablantes de la lengua materna como de las lenguas extranjeras indica que el método de codificación de las ideas no es igual en todos los idiomas. Las lenguas eslavas se caracterizan por la abundancia de formas verbales prefijadas que suelen carecer de equivalentes con prefijos en lenguas románicas. Tomando en consideración lo

mencionado, en el presente artículo pretendemos realizar un análisis contrastivo polaco-español de las formas prefijadas del verbo polaco *pisać* confrontándolas con sus equivalentes españoles.

Nuestro proyecto se enmarca en los ámbitos de la lexicología, semántica y glotodidáctica. Además del presente trabajo semántico-lexicográfico que pretende formalizar convenientemente los resultados de nuestro estudio con el fin de poder utilizarlos en los programas de la traducción automática, también aspiraremos a proponer los ejercicios didácticos aprovechables en el proceso del aprendizaje del español como lengua extranjera para los estudiantes en los niveles intermedio y avanzado. No obstante, dado el volumen limitado de este texto, consideramos necesario dividir la presentación de nuestro trabajo en dos artículos.

2. Cuestiones teóricas

2.1. Esbozo de estudios sobre los verbos prefijados polacos

En polaco los prefijos permiten crear una serie de verbos perfectivos a base de un solo verbo imperfectivo, mientras que en castellano el aspecto de los verbos está relacionado con el sistema temporal y modal. El aspecto en las lenguas eslavas funciona no solamente como una categoría gramatical, sino también semántico-lexical. Cabe destacar que los lingüistas no están del todo de acuerdo en cuanto a la categorización de los verbos prefijados en polaco. En lo que sigue, presentaremos algunas nociones que nos parecen más relevantes para nuestro estudio. En polaco los verbos, incluida la forma de infinitivo, tienen una característica aspectual que se define por la oposición entre lo perfectivo y lo imperfectivo. Los verbos imperfectivos denotan situaciones estáticas y eventos en curso, mientras que los perfectivos expresan sucesos terminados. Esta oposición lleva a pensar que la mayoría de los verbos imperfectivos forma pares aspectuales con sus equivalentes perfectivos, diferenciándose exclusivamente por el aspecto (cf. Wilk-Racięska, 2020). En polaco la derivación aspectual se hace mediante la aplicación de dos reglas de la formación de palabras. La primera consiste en añadir un prefijo al verbo imperfectivo que sirve como base derivacional (*pisać* / *napisać*), y la segunda toma como punto de partida el verbo perfectivo al que transforma mediante los interfijos (*przepis-a-ć* / *przepis-ywa-ć*) (Wróbel, 2001: 213–215). En nuestro análisis nos concentramos en el primer tipo de la derivación aspectual tomando como base el verbo intransitivo *pisać*.

Según Wróbel, la versión moderna de la lengua polaca distingue diecisiete prefijos, sin embargo, la capacidad de combinarse con diferentes verbos está limitada (como se citó en Grzegorzczkowska et al., 1999: 539). Miremos tres ejemplos donde *pisać* constituye una base para 12 formas derivadas, *uczyć* de siete y *ranić* solamente dos:

Pisać → ***dopisać***, ***napisać***, ***opisać***, ***odpisać***, ***podpisać***, ***przepisać***, ***przypisać***, ***rozpisać***, ***spisać***, ***wpisać***, ***wypisać***, ***zapisać***

Uczyć → ***douczyć***, ***nauczyć***, ***oduczyć***, ***pouczyć***, ***poduczyć***, ***przyuczyć***, ***wyuczyć***

Ranić → ***poranić***, ***zranić***

La gramática tradicional polaca divide las funciones de los prefijos en tres categorías en función de grado de modificación que el prefijo introduce al significado del verbo (Wróbel, 2001: 208–215). La primera categoría tiene que ver con las funciones aspectuales, en este caso el papel del prefijo es puramente gramatical y la única diferencia entre los elementos de la pareja conceptual reside en su perfectibilidad (p. ej. *pisać* – *napisać*). La segunda engloba las funciones de modificación, el prefijo modifica el contenido semántico del verbo añadiendo una característica adicional (p. ej. *pisać* – *wypisać*, donde la forma prefijada se compone de *pisać* y de la característica semántica “*en forma del listado*”). La tercera contiene las funciones de mutación, donde el prefijo aporta el contenido semántico primordial para el verbo derivado (p. ej. *pisać* – *podpisać*). Durante el análisis del verbo *pisać* hemos notado que es posible clasificar un verbo derivado en dos categorías: p. ej. cuando *przepisać* significa *transcribir*, *reescribir*, el prefijo tiene función de modificación, mientras que cuando se traduce como *recetar* o *prescribir*, posee la función de mutación. Lo ejemplificaremos en el estudio práctico con más ejemplos.

Włodarczyk y Włodarczyk (2001b) plantean la pregunta sobre la existencia de los prefijos “vacíos”, lo que se traduciría por las formas enteramente gramaticalizadas. En su análisis concluyen que sería difícil analizar las formas perfectivas únicamente en categorías gramaticales debido al hecho de que sus prefijos siempre acarrear matices al significado inicial, aunque sean clasificados “semánticamente vacíos”. Como prueba, los estudiosos citan cuatro valores perfectivos: límite de la evolución (*zestarzeć*), límite espacial de la acción alcanzada (*spaść*), resultado alcanzado (*skonstruować*), efecto inmediato (*spotkać*) (Włodarczyk & Włodarczyk, 2001a: 98). Estos lingüistas definen el aspecto perfectivo como una hipercategoría de dos niveles: uno general y abstracto, que llaman *superior*, y otro específico y concreto, *inferior*. Postulan la posibilidad de llegar al nivel superior quitando las características sémicas comunes para todos los miembros

del nivel inferior. La división en niveles permite introducir la noción de *herencia lingüística*, la cual consiste en la posibilidad de compartir las propiedades entre los conceptos generales y los más precisos. Esta característica se traduce por una relación de dependencia donde la clase *inferior* hereda las propiedades de una o varias clases *superiores* (Włodarczyk & Włodarczyk, 2001b: 116–117). En nuestro análisis postulamos incluir al estudio todas las formas prefijadas perfectivas derivadas del verbo *pisać* (*escribir*) presentes de forma relativamente frecuente en el polaco contemporáneo.

2.2. Algunas notas sobre la temporalidad y el aspecto en el verbo español

Realizando un análisis comparativo del comportamiento de los verbos prefijados polacos en relación con el aspecto que les viene intrínseco, consideramos necesario oponerlos a la noción del aspecto en castellano. Tradicionalmente, la gramática española trataba como perfectivas todas las formas temporales compuestas, es decir, las que expresaban una relación de anterioridad. En su análisis de las relaciones entre temporalidad y aspecto en los verbos Rojo (1990) constata que “existe una evidente concomitancia entre la consideración de las formas como perfectivas y la relación temporal primaria de anterioridad: todas las formas perfectivas expresan una relación temporal primaria de anterioridad y ninguna forma imperfectiva expresa esa relación” (35). Este lingüista afirma que la relación temporal de anterioridad y la perfectibilidad se asocian de modo que la oposición entre ellas es redundante. En lo que se refiere a la posición del aspecto en el sistema verbal español, Sławomirski (1983) apunta que “el error que más comúnmente se comete es la identificación de imperfectibilidad con duración y, sobre todo, de perfectibilidad con puntualidad o terminación” (100). Lo argumenta con la tesis que el sistema aspectual del castellano está fundido con el temporal y modal, lo que se opone a los sistemas eslavos donde las oposiciones de aspecto se realizan por medio de afijos derivados, por lo que parecen más claras. Como nota Esteves (2004), la categoría del aspecto verbal “parece ser la categoría verbal en la que hay más desacuerdo entre los varios lingüistas y, para muchos, resulta difícil precisar la distinción entre temporalidad relativa o secundaria y aspecto” (18).

3. Análisis contrastivo de los empleos de los verbos prefijados creados a base del verbo polaco *pisać* y sus equivalentes en el español contemporáneo

Es bien sabido que a nivel aspectual los sistemas verbales eslavos no son simétricos con los románicos, lo que dificulta el estudio comparativo entre ellos. En nuestro análisis reflexionamos sobre los matices semánticos que aportan los prefijos descartando la presuposición de la existencia de los prefijos semánticamente vacíos. Para asegurar la máxima complejidad posible incluimos cada prefijo frecuentemente usado en polaco moderno aplicable a la base *pisać*.

Nos concentramos en un análisis contrastivo polaco-español de los verbos perfectivos prefijados que se forman a partir del verbo imperfectivo polaco *pisać* (*escribir*). Observando las oraciones que incluyen los verbos prefijados con este verbo básico y comparándolas con sus versiones en castellano, crearemos modelos de traducción de los verbos derivados mediante los prefijos, a base de los cuales elaboraremos los esquemas semántico-sintácticos. Estos esquemas se harán según los principios del enfoque orientado a objetos de Banyś (2002a, 2002b), quien postula su aplicación al tratamiento automático de datos y a la traducción automática.

En nuestro estudio tomamos como punto de partida los verbos prefijados polacos y, mediante los ejemplos de traducciones provenientes de tres corpus paralelos disponibles en Internet: *Glosbe* (<https://es.glosbe.com>), *Linguee* (<https://www.linguee.es/>) y *Reverso Context* (<https://context.reverso.net>), proponemos los equivalentes españoles más frecuentes para cada verbo en relación con el ámbito semántico en el que aparece. Si los contextos difieren significativamente el uno del otro, elaboramos tablas separadas para cada uno de ellos.

3.1. DOPISÁĆ

Según algunos lingüistas, la función principal del prefijo *do-* consiste en expresar la característica terminativa (Stawnicka, 2010: 91). Wróbel dice que este derivado puede señalar que “la acción básica se realiza con referencia al acontecimiento anterior o posterior” (como se citó en Grzegorzcykova et al., 1999: 554). El análisis del corpus nos ha llevado a la conclusión de que existen dos empleos más frecuentes que rigen la elección del equivalente en español. En el primer caso el prefijo *do-* introduce el significado de “adicionalmente” y denomina las acciones que completan la acción anterior. En español existen dos verbos habi-

tualmente usados como equivalentes de este empleo de *dopisać*: *añadir* (1), (2) y *agregar* (3), (4).

	dopisać (a)	
	PL	ES
(1)	Wszystkie niewykorzystane pola muszą być przekreřłone tak, aby nie można było nic dopisać .	Toda casilla en blanco deberá rayarse para que no se pueda añadir nada.
(2)	Prosiłbym więc o dopisanie mojego nazwiska.	Por lo tanto, le solicito que se añada mi nombre.
(3)	Dopisz swój tygodniowy cel biznesowy do twoich zobowiązań na następnej stronie.	Agregue su meta semanal para el negocio a sus compromisos en la siguiente página.
(4)	Jeřli ta odpowiedź nie została wymieniona, możesz dopisać ją do listy znajdujęcej się na tablicy.	Si esa idea todavía no se ha escrito en la pizarra, sería bueno que la agregue a la lista de respuestas.

Los esquemas que proponemos a continuación incluyen la información tanto sobre el comportamiento sintáctico como sobre el entorno semántico-contextual en ambos idiomas:

- X [ANMhum] – **dopisać** – Y [ABSTR <rodzaj informacji>] – do – Z [CONC <rodzaj tekstu w formie pisanej>]
- X [ANMhum] – **añadir/agregar** – Y [ABSTR <tipo de información>] – a – Z [CONC <tipo de texto en forma escrita>]

El segundo empleo del predicado¹ polaco *dopisać* es bastante específico, dado su restringida conectividad con los elementos de las clases de objetos². Basándonos en el corpus, hemos constatado que hay únicamente dos elementos que aparecen en la posición del argumento³ X: *szczęřcie* (*suerte*) y *pogoda* (*tiempo/clima*).

¹ En este estudio el término *predicado* se entenderá como un concepto que refleja una situación extralingüística (cf. Czekaj & řmigielska, 2009).

² *La clase de objetos* se define como un conjunto de sustantivos que comparten un cierto número de operaciones y atributos (Banyś, 2002a: 22). La pertenencia de un sustantivo a una clase de objetos se establece a base de condiciones lingüísticas, es decir, la conectividad semántico-sintáctica con los mismos operadores que otros elementos de la clase.

³ Aquí y en lo que sigue entenderemos el término *argumento* como posición para un participante de una acción, que en el momento de saturarse de expresiones referenciales, cumple la función referencial e indica objetos concretos del mundo real (cf. Czekaj & řmigielska, 2009).

	dopisać (b)	
	PL	ES
(1)	I to jeśli szczęście ci dopisze !	¡Eso solo si tienes suerte!
(2)	Dopisało nam szczęście.	¿Ves la suerte que tenemos ?
(3)	Wtedy, jeśli nam szczęście dopisze dożyć następnej wojny, zobaczymy jaki będzie wdzięczny każdemu kto przywiezie mu jego żonę.	Si tenemos la suerte de vivir, para ver otra guerra, le veremos agradecido con cualquiera que le traiga a su mujer.
(4)	Nawet pogoda idealnie dopisała .	Incluso el clima fue ideal.
(5)	Oby pogoda dopisała na łowy.	Espero que siga haciendo buen tiempo.

Los esquemas semántico-sintácticos que hemos elaborado muestran tanto poca variabilidad de los argumentos como la específica forma sintáctica que adaptan los usos estudiados:

X [ABSTR <„szczęście”/„pogoda”>] – **dopisać** – (Y [ANMhum])
Y [ANMhum] – **tener** – X [ABSTR <“suerte”>]
Hacer – buen/mal – X [ABSTR <“tiempo”>]

3.2. NAPISAĆ

La pareja *pisać* – *napisać*, para algunos lingüistas, es un ejemplo de la verdadera función aspectual del prefijo (cf. Grzegorzcykowa et al., 1999: 564; Wróbel, 2001: 214). En los ejemplos del corpus analizados, la traducción más frecuente del verbo polaco *napisać* es *escribir*, seguida por *redactar* y *decir*. El uso más frecuente de *escribir* (que sería un equivalente adecuado en la mayoría de los empleos tanto del verbo *pisać* como de *napisać*) demuestra que esta pareja de verbos tiene carácter de un par aspectual. El equivalente *redactar* suele aparecer en un contexto más formal, mientras que *decir* gestiona los significados más coloquiales. Aparte de esta característica, no puede pasar desapercibido el hecho de que en los ejemplos donde la forma polaca aparece en el pasado, el equivalente español *decir* tiene la forma del presente. Para explicarlo volvamos a la noción de aspecto. De acuerdo con lo que hemos dicho al principio de nuestro trabajo, el sistema aspectual polaco no es simétrico al sistema español, lo que sería una introducción necesaria al análisis de los tiempos verbales y la distribución de los diferentes pares aspectuales polacos en el tiempo pasado en polaco, hecho que rebasa los límites de este estudio.

	napisać	
	PL	ES
(1)	Nauczyciel powiedział mi, ęebym przeczytał przed całą klasą to, co napi-salem .	El profesor me dijo que leyerá en fren-te de la clase lo que había escrito .
(2)	Susan, chciałbym, abyś i tak to napi-sała .	Susan, me gustaría que lo escribieras de todos modos.
(3)	Wybitny szwedzki felietonista, Johan Hakelius, napisał w wiodącej szwedz-kiej gazecie co następuje: (...).	El ilustre columnista sueco, Johan Hakelius, escribió lo siguiente en un conocido periódico sueco: (...).
(4)	Podręcznik szkoleniowy powinien być napisany w używanym na statku języku roboczym.	El manual de formación estará redac-tado en la lengua de trabajo del buque.
(5)	Deklaracja powinna być napisana w tym samym języku co dokumenta-cja techniczna i zawierać co następu-je: (...).	La declaración se redactará en la misma lengua que la documentación técnica y contendrá los elementos siguientes: (...).
(6)	Na wszystkich stronach napisali , ęeby spakować jak najmniej, jeśli chce się zniknąć.	Todos los sitios web dicen empacar lo menos posible cuando vaya a desapa-recer.
(7)	Panie Erickson, tutaj jest napisa-ne , ęe był pan w Marines przez nie-mal 3 dekady.	Sr. Erickson, aquí dice que estuvo con los Marines la mayor parte de las últi-mas tres décadas.

X [ANMhum] – **napisać** – Y [CONC <rodzaj tekstu>] – po/w/na – Z [ABSTR <język>], [CONC <rodzaj nořnika informacji>]

X [ANMhum] – **escribir** – Y [CONC <tipo de texto>] – en – Z [ABSTR <idioma>] / [CONC <tipo de soporte de informaci3n>]

X [ANMhum] – **redactar** – Y [CONC <tipo de texto de nivel mäs formal>] – en – Z [ABSTR <idioma >] / [CONC <tipo de soporte de informaci3n>]

X [ANMhum] – **napisać** – ęe – Y [ABSTR <rodzaj informacji>] – po/w/na – Z [ABSTR <język>] / [CONC <rodzaj nořnika informacji>]

X [ANMhum] – **escribir** – que – Y [CONC <tipo de informaci3n>] – en – Z [ABSTR <idioma >] / [CONC <tipo de soporte de informaci3n>]

X [ANMhum], [CONC <tipo de texto escrito>] – **decir** – que – Y [ABSTR <tipo de informaci3n>]

3.3. ODPISAĆ

Para el derivado polaco *odpisać* hemos diferenciado tres significados más frecuentes en el castellano.

En el primer caso el prefijo *od-* aporta el significado de ‘reaccionar a una acción anterior del otro’, mientras que el verbo de base expresa la manera de reaccionar, en nuestro caso se trata de la forma escrita. Sin embargo, los equivalentes castellanos no dan la información sobre la manera de reaccionar, están en relación de hiperonimia con sus equivalentes polacos.

	odpisać (a)	
	PL	ES
(1)	Nie odpisała mi.	Todavía no me ha respondido .
(2)	Przepraszam, że nie mogłam odpisać , kiedy zostałam osadzona.	Perdón por no haber podido responder cuando estaba encarcelada.
(3)	Napisałam do Iana, ale nie odpisał .	Y le he mandado un mensaje a Ian, pero no me ha contestado .
(4)	Później uświadomiłam sobie, że jest już za późno, by odpisać .	Y luego sentí que era demasiado tarde para contestar .
(5)	Nie odpisałeś na listy mego bratanka.	No has contestado a las cartas de mi sobrino.
(6)	Wybacz, muszę odpisać na tego esa.	Lo siento, tengo que contestar este mensaje.

X [ANMhum] – **odpisać** – Y [ANMhum] – na – Z [CONC <rodzaj korespondencji>]

X [ANMhum] – **responder/contestar** – a – Y [ANMhum] – (a) – Z [CONC <tipo de correspondencia>]

El segundo empleo expresa la idea de ‘restar o substraer’ en el contexto financiero:

	odpisać (b)	
	PL	ES
(1)	Trzeba mieć dochody, żeby sobie coś odpisać .	Debes tener ingresos para una deducción de impuestos.

	odpisać (b)	
	PL	ES
(2)	Wielki Jim przekonał mojego męża, że można to odpisać od podatku, kiedy się wprowadzaliśmy.	Big Jim convenció a mi marido que podíamos deducirlo de los impuestos cuando nos mudamos aquí.
(3)	Pamiętajcie, to można odpisać od podatku.	Y recuerden, pueden descontar esa cantidad.
(4)	I tak odpisze to sobie od podatku.	Lo descontará de sus impuestos.
(5)	Program ten pozwala firmom odpisać 10 % kosztów zakupu specjalnego wyposażenia wykorzystywanego do celów ochrony przyrody, (...).	Este programa permite a las empresas descontar el 10 % del coste de adquisición de los equipos especiales utilizados para la protección del medio ambiente, (...).

X [ANMhum] – **odpisać** – Y [ABSTR <kwota pieniędzy, ilość procentowa>] – od – Z [ABSTR „podatek”]
X [ANMhum] – **deducir/descontar** – Y [ABSTR <cuota de dinero, porcentaje>] – de – Z [ABSTR “impuestos”]

Según Wróbel, con el prefijo *od-* se pueden formar los verbos que designan la “elaboración de un objeto haciendo una copia mediante la acción de la base” (como se citó en Grzegorzczkowska et al., 1999: 558). Esta aplicación del prefijo *od-* se refleja en los siguientes ejemplos:

	odpisać (c)	
	PL	ES
(1)	Lecę odpisać zadanie z hiszpańskiego, żeby zdążyć przed dzwonkiem.	Voy a copiar mi tarea de español antes del timbre.
(2)	Chcesz ode mnie odpisać ?	¿Quieres copiar de la mía?
(3)	Podkreśl raz jeszcze, że nie należy odpisywać zadania od kolegi lub „pożyczać” pracy z Internetu i przedstawiać jej jako swojej.	Recalque nuevamente que está mal copiar la tarea de un compañero o „pedir prestado” un trabajo que apareció en Internet y presentarlo como propio.

X [ANMhum] – **odpisać** – Y [ABSTR <rodzaj zadania pisemnego>] – od – Z [ANMhum]

X [ANMhum] – **copiar** – Y [ABSTR <tipo de tarea escrita>] – de –
Z [ANMhum]

3.4. OPISAĆ

Inny słownik języka polskiego (Diccionario diverso de la lengua polaca), de M. Bańko (2000), en una de las acepciones del prefijo o- define su función como “la acción de rodear algo desde varios lados o en su conjunto” (1052) y en la otra, como “detallada realización de una acción respecto a una persona o una cosa” (1052). En castellano es el verbo *describir* el que constituye un equivalente adecuado para los ejempls estudiados.

	opisać	
	PL	ES
(1)	Ocena oddziaływania na środowisko określa, opisuje i ocenia we właściwy sposób dla każdego indywidualnego przypadku (...).	La evaluación del impacto ambiental identificará, describirá y evaluará de forma apropiada, en función de cada caso (...).
(2)	Sposób, w jaki opisuje pan wybór osób, które są tak ważne dla Unii Europejskiej (...).	La forma en que ha descrito la selección de estas personas tan importantes para la Unión Europea (...).
(3)	Ojciec opisuje cię jako kogoś, kto lubi pobrudzić sobie ręce.	Tu padre te describe como a alguien que le gusta meterse en problemas.
(4)	Programy powinny opisywać podejmowane lub planowane działania w ramach polityki budżetowej i gospodarczej służące osiągnięciu celów programu (...).	Los programas habrán de describir las medidas presupuestarias y otras medidas de política económica que se estén adoptando o se prevea adoptar para alcanzar los objetivos del programa (...).
(5)	Autorka Le Blog Boukornine opisuje sytuację na swojej stronie Facebooka (...).	La autora de Le Blog Boukornine describe la situación en su página de Facebook: (...).

X [ANMhum] / [CONC <rodzaj tekstu, dokumentu, oprogramowania>] – **opisać** – Y [ABSTR <sytuacja, dane>] / [CONC]
X [ANMhum] / [CONC <tipo de texto, documento o software>] – **describir** – Y [ABSTR <situación, datos>] / [CONC]

3.5. PODPISAĆ

El verbo prefijado *podpisać* está formado por el verbo *pisać* y el prefijo derivado de la preposición espacial *pod*. Guarddon Anelo (2005: 135–154) constata que existe un grupo de prefijos derivados de las preposiciones locativas y examina el modo en que afectan la semántica de los verbos con los cuales se unen. Los resultados de sus estudios muestran que la función estructuradora básica de las preposiciones permanece estable una vez convertidas en prefijos (Guarddon Anelo, 2005). Según Wróbel, la formación locativa compuesta de un verbo y el prefijo *pod-* describe una acción que se realiza sobre la parte inferior de un objeto (como se citó en Grzegorzczkowska et al., 1999: 558). Este es el sentido que añade dicho prefijo al verbo *pisać*; aunque la acción no necesariamente se realiza en la parte inferior de un objeto físico, se trata de realizarla ‘al final del texto escrito’. A base del corpus analizado hemos elegido dos equivalentes más frecuentes que se usan dentro del mismo marco: *firmary suscribir*. No obstante, el verbo *suscribir* es frecuentemente usado con el argumento *contrato* y no se aplica a la mayoría de otros tipos de documentos.

	podpisać	
	PL	ES
(1)	Proszę podpisać .	Firme aquí, por favor.
(2)	Wynegocjowana przez Komisj Umowa powinna zostać podpisana i być stosowana tymczasowo przez Wspłnotę.	El Acuerdo negociado por la Comisión debe ser firmado y aplicado provisoriamente por la Comunidad.
(3)	Tego samego dnia przewodniczący Parlamentu podpisał ten akt.	El mismo día, el Presidente del Parlamento firmó el acta.
(4)	Państwa członkowskie zapewniają rwnie, aby przedsibiorstwa oferowały uytkownikom moliwość podpisania umowy na okres nieprzekraczający 12 miesicy.	Los Estados miembros garantizarán, asimismo, que las empresas ofrezcan a los usuarios la posibilidad de suscribir un contrato con una vigencia máxima de 12 meses.
(5)	(...) podpisujc umow kredytu denominowan w obcej walucie, ponosi pewne ryzyko kursowe (...).	(...) al suscribir un contrato de préstamo denominado en una divisa extranjera, se expone a un riesgo de tipo de cambio (...).

- X [ANMhum], [CONC <rodzaj instytucji lub organizacji>] – **podpisać** –
Y [CONC <rodzaj dokumentu>]
X [ANMhum], [CONC <tipo de institución u organización>] – **firmar** –
Y [CONC <tipo de documento>]
X [ANMhum], [CONC <tipo de institución u organización>] – **suscribir** –
Y [CONC <“contrato”>]

3.6. PRZEPISAĆ

El prefijo *prze-* constituye un derivado de la preposición *przez* y, en la mayoría de los contextos, alude a la transferencia de un elemento desde un lugar hasta el otro. Sin embargo, en nuestro análisis mostramos también otro contexto (para las necesidades de este trabajo lo llamaremos “médico”) que carece del carácter espacial propio de este prefijo.

	przepisać (a)	
	PL	ES
(1)	Lekarz przepisał pacjentowi lekarstwa.	El doctor recetó medicina para el paciente.
(2)	Chcę, żebyś poszedł do swojego lekarza, żeby przepisał antybiotyki.	Quiero que veas a tu médico de cabecera y que te recete antibióticos.
(3)	Lekarz może przepisać środki uspokajające bądź antydepresyjne w celu złagodzenia objawów	El médico podría recetarle sedantes o antidepresivos que alivien tales síntomas.
(4)	W tym celu Bułgaria ograniczyła się do powtórzenia, iż przepisane leczenie nie jest ujęte w jej ustawodawstwie.	A este fin, Bulgaria se ha limitado a reiterar que el tratamiento prescrito no está contemplado en su legislación.
(5)	Osoby przepisujące leki to wszyscy pracownicy służby zdrowia posiadający uprawnienia do przepisywania środków przeciwdrobnoustrojowych.	Prescriptores son los profesionales sanitarios facultados para prescribir antimicrobianos.

- X [ANMhum <lekarz, specjalista z zakresu medycyny>] – **przepisać** –
Y [CONC <rodzaj lekarstwa/leczenia>] – Z [ANM]
X [ANMhum <médico, especialista de la medicina>] – **recetar/prescribir** –
Y [CONC <tipo de medicina/tratamiento>] – a – Z [ANM]

Otro empleo del verbo prefijado *przepisać* tiene que ver con la modificación de la base verbal *pisać* mediante la reformulación que lleva a la aparición de un nuevo objeto o mediante la creación de una copia del objeto ya existente.

	przepisać (b)	
	PL	ES
(1)	Możesz go poprosić, aby przepisał tę listę na tablicy.	Tal vez desee pedirle que copie la lista en la pizarra.
(2)	Zapisz na tablicy następujące słowa i poproś, by uczniowie przepisali je na kartkach.	Escriba las siguientes palabras en la pizarra e invite a los alumnos a copiar-las en un papel.
(3)	Potrzebowałam go, by przepisać notatki ze sprawy baletu.	Oh, sí, lo necesitaba para transcribir las notas del caso del ballet.
(4)	Ustne oświadczenia przedsiębiorstw będą nagrywane i przepisywane przez Komisję.	Las declaraciones de empresa verbales serán grabadas y transcritas en las oficinas de la Comisión.
(5)	Przepisanie serii cyfr nie wymaga szczególnych kompetencji.	No necesitas cerebro para transcribir unas pocas sumas.
(6)	Proszę mi to przepisać .	¿Podrías transcribir esto para mí por favor?
(7)	Poprawiłem pismo i przepiszę je na czysto.	He corregido el escrito y lo pasaré a limpio .
(8)	To są decyzje, które muszą być przepisane do tych tabeli.	Éstas son las resoluciones que tiene que pasar a limpio en esta mesa.

- X [ANMhum] – **przepisać** – Y [CONC <rodzaj tekstu istniejącego w formie pisanej>]
- X [ANMhum] – **copiar/transcribir/pasar a limpio** – Y [CONC <tipo de texto ya existente en forma escrita>]

Wróbel constata que cuando el prefijo *prze-* se refiere a la pérdida o al cambio de estado de un objeto, tenemos que ver con el derivado semántico referente a una acción creativa, quasi-creativa o de anihilación (como se citó en Grzegorzkykova et al., 1999: 545–546). Los ejemplos del empleo del verbo derivado *przepisać* presentados a continuación conciernen a la propiedad privada cuyo traspaso se puede efectuar únicamente de forma oficial en la notaría.

	przepisać (c)	
	PL	ES
(1)	Czyli Claypool nabyli nieruchomość i przepisali na Pearce'a.	Así que Claypool compró la propiedad y luego la puso a nombre de Pearce.
(2)	Przypomnij mi, żebym kazała mu przepisać ten dom na mnie, żeby nigdy nie wpadł w ręce chciwej, manipulującej dziwce.	Recuérdame hablar con él acerca de poner esta casa a mi nombre así nunca caerá en manos de alguna zorra caza-fortunas y manipuladora.
(3)	Najlepiej kupić nieruchomość za gotówkę i przepisać na członka rodziny.	Lo mejor es comprar propiedades en efectivo y ponerlas a nombre de un miembro de la familia.
(4)	Rano radny przepisał na ciebie swoje mieszkanie.	El concejal te cedió la escritura de su condominio esta mañana.
(5)	Rodzic, który przepisuje dom swojemu dziecku, robi to nie oczekując w zamian niczego więcej niż wdzięczności.	El padre que cede una casa a su hijo lo hace porque sí, sin esperar nada más que el agradecimiento de su hijo.
(6)	Czy można przepisać część domu bez płacenia podatku?	¿Se puede ceder parte de una casa sin pagar impuestos?
(7)	Jak nie trafię, przepiszę ci dom.	Si pierdo, te cederé la casa.
(8)	Jeśli chodzi o przepisanie nieruchomości na bliskiego członka rodziny, okazuje się, że czynności, jakich musimy dokonać nie są tak skomplikowane.	Cuando se trata de transferir tu propiedad a un familiar cercano nos damos cuenta de que las gestiones que deben efectuarse, al final, no son tan complejas.
(9)	Przepisanie nieruchomości może być procesem skomplikowanym, długim, a nawet kosztownym.	Transferir una propiedad puede ser un proceso complejo, largo e incluso costoso.

X [ANMhum] – **przepisać** – Y [CONC <rodzaj własności, nieruchomości>] – na – Z [ANMhum]

X [ANMhum] – **poner** – Y [CONC <tipo de propiedad o inmueble>] – **a nombre de** – Z [ANMhum]

X [ANMhum] – **ceder/transferir** – Y [CONC <tipo de propiedad o inmueble>] – a – Z [ANMhum]

3.7. PRZYPISAĆ

En polaco, el prefijo *przy-* habitualmente alude a la adaptaci3n de un objeto o situaci3n al otro mediante la acci3n expresada por el verbo de base (cf. Grzegorzczkowska et al., 1999: 561). En nuestro estudio, a base del an3lisis contextual de los ejemplos del corpus, hemos diferenciado dos esquemas que corresponden a usos parecidos, sin embargo, aparecen acompa1ados por diferentes clases de argumentos que condicionan la elecci3n de uno u otro equivalente en castellano.

	przypisać (a)	
	PL	ES
(1)	Spadek ten naleŹy przypisać wpływowi światowego kryzysu gospodarczego.	Esta reducci3n debe atribuirse a los efectos de la crisis econ3mica mundial.
(2)	Błęd w oszacowaniach w ramach badania, którego nie można przypisać zmienności doboru próby.	Error en los cálculos de la encuesta que no puede atribuirse a las fluctuaciones del muestreo.
(3)	Wzrost średnich cen importowych można przypisać poniŹej wymienionym czynnikom.	El incremento de los precios medios de importaci3n puede atribuirse a los siguientes factores.
(4)	Brak zaangażowania ze strony pozostałych udziałowców przypisano ówczesnej trudnej sytuacji gospodarczej na Cyprze.	La falta de participaci3n de otros accionistas se atribuyó a la difícil situaci3n de la economía chipriota en ese momento.

X [ANMhum] – **przypisać** – Y [ABSTR <sytuacja>] – Z [ABSTR <czynnik powoduj3cy sytuacj3>]
X [ANMhum] – **atribuir** – Y [ABSTR <situaci3n>] – a – Z [ABSTR <factor causante de una situaci3n>]

	przypisać (b)	
	PL	ES
(1)	MoŹesz przypisać specjalny skr3t klawiszowy do uruchamiania Twojego programu.	Puede asignar un acceso r3pido especial de teclado para iniciar su programa.
(2)	To pozwoliło nam przypisać każdemu udziałowcowi stopień wpływu.	Esto nos permiti3 asignar un grado de influencia a cada accionista.

	przypisać (b)	
	PL	ES
(3)	Tak więc możemy przypisać kod lokalizacji do klienta.	Así que podemos asignar un código de ubicación a un cliente.
(4)	Kod identyfikacji pozwolenia jest przypisany jednemu operatorowi.	Cada código de identificación del permiso deberá ser asignado a un titular.
(5)	W załączniku I do tej decyzji ustanowiono ten wykaz, jak również przypisano państwa trzecie lub ich części do określonych grup sanitarnych.	En el anexo I de dicha decisión se expone la lista y también se asignan los terceros países, o partes de los mismos, a grupos sanitarios específicos.

X [ANMhum] / [CONC <system komputerowy>] – **przypisać** – Y [ABSTR <element zbioru>] – do – Z [ABSTR <element zbioru>] / [ANMhum]

X [ANMhum], [CONC <sistema electrónico>] – **asignar** – Y [ABSTR <componente de una colección>] – a – Z [ABSTR <componente de una colección>] / [ANMhum]

3.8. ROZPISAC

En la mayoría de los usos, el prefijo *roz-* introduce el significado de distanciamiento mutuo de los objetos o sus fragmentos (Grzegorczykowa et al., 1999). Sin embargo, en el caso del verbo prefijado *rozpisać*, hemos observado cierto grado de fijación que se traduce por un número restringido de elementos que forman parte de las clases de objetos y por poca referencia al distanciamiento entre objetos o ideas. Observamos además que los equivalentes en castellano carecen del rasgo introducido por el prefijo *roz-* citado antes.

	rozpisać (a)	
	PL	ES
(1)	Ja również przyłączam się do żądania natychmiastowego uwolnienia wszystkich więźniów politycznych oraz ponownego rozpisania wyborów przy uczestnictwie długoterminowej misji obserwacyjnej UE.	Ahora también me sumo a la petición de que se libere a todos los presos políticos de inmediato y se vuelvan a celebrar elecciones poniendo en marcha una misión de observación de la UE.

	rozpisać (a)	
	PL	ES
(2)	W marcu 1933 roku rząd niemiecki rozpisał wybory powszechne.	En marzo de 1933, el gobierno alemán convocó elecciones generales.
(3)	W przypadku gdy właściwy organ podejmie decyzję o zleceniu usługi użyteczności publicznej usługodawcy zewnętrznemu, należy rozpisać przetarg.	En caso de que la autoridad competente decida externalizar los SIG, deberá convocar una licitación pública.
(4)	Áñez twierdzi, że dzisiaj rano mogą zostać rozpisane nowe wybory.	Áñez dice que hoy en la mañana se podría lanzar la convocatoria a nuevas elecciones.
(5)	Organizacja Handicap International rozpisała konkurs dla organizacji nienastawionych na zysk, aby włączyć osoby niepełnosprawne w ich działalność.	«Handicap Internacional» ha lanzado un concurso destinado a organizaciones sin ánimo de lucro, con el fin de que las personas con discapacidad participen en sus actividades.

X [ANMhum], [CONC <rodzaj instytucji lub organizacji>] – **rozpisać** – Y [ABSTR <konkurs>]

X [ANMhum], [CONC <tipo de institución u organización>] – **celebrar/ convocar/lanzar/lanzar (la convocatoria a)** – Y [ABSTR <tipo de concurso>]

	rozpisać (b)	
	PL	ES
(1)	Możemy wam też rozpisać plan działania.	También podemos preparar un plan de acción para ustedes.
(2)	W trakcie tygodnia rozpiszemy plan pracy.	Durante la semana crearemos un plan laboral.
(3)	(...) natomiast odpowiedzialność za szczegółowe rozpisanie planu na nadchodzącą dekadę spoczywała na zainteresowanych stronach.	(...) pero los propios agentes interesados fueron los encargados de establecer el plan de acción a seguir durante la próxima década.

X [ANMhum], [CONC <rodzaj instytucji lub organizacji>] – **rozpisać** – Y [ABSTR <plan>]

X [ANMhum], [CONC <tipo de institución u organización>] – **preparar/crear/establecer** – Y [ABSTR <plan>]

3.9. SPISAC

El prefijo *s-* habitualmente añade dos aspectos al verbo de base. Primeramente, la función acumulativa, señala la suma de las acciones, y, segundamente, introduce el significado del máximo nivel de la acción. Los ejemplos que presentamos abajo muestran una gran variedad de equivalentes en castellano que varían según la clase de objetos que rigen. Los esquemas propuestos tienen como objetivo diferenciar estos usos para dar cuenta del equivalente adecuado para cada contexto.

	spisać	
	PL	ES
(1)	Chodzi o to, że spisali wszystko co wiemy.	Lo que trato de decir es, ellos anotaron todo lo que sabíamos.
(2)	Czy ktoś spisał numery?	¿Alguien anotó el número de placa?
(3)	Zacznijmy od spisania wszystkich, którzy byli na imprezie.	Bien, comenzaremos por hacer una lista de todos los que estaban en la fiesta.
(4)	Spróbuj spisać wszystkie zadania, które masz wykonać.	Procure hacer una lista de todas las tareas que tiene que efectuar.
(5)	Dlatego proroctwa, które Baruch spisał pod kierunkiem Jeremiasza, wskazywały przeważnie na zbliżanie się nieszczęścia.	Por lo tanto, las profecías que registró Baruc bajo la dirección de Jeremías señalaban en su mayoría a calamidad venidera.
(6)	Spisz jego zeznania.	Tómale la declaración.
(7)	Dobra, jadę do szpitala spisać jego zeznania.	Ok, voy al hospital para tomarle declaración.
(8)	Niestety muszę spisać raport dotyczący tego zdarzenia i dołączyć go do twoich akt.	Desafortunadamente, debo escribir un reporte del incidente y ponerlo en tu legajo del sindicato.
(9)	Ale spisał ostatnią wolę i zostawia nam, między innymi, domek na plaży.	Pero hasta redactó un testamento, y nos dejará la casa de la playa entre otras cosas.

	spisać	
	PL	ES
(10)	Nie ufa mi ze spisaniem testamentu, bo wciąż widzi we mnie małe dziecko.	No confía en mí para hacer el testamento porque me sigue viendo como a una niña.
(11)	Kto spisał testament?	¿Quién escribió el testamento?

- X [ANMhum] – **spisać** – Y [ABSTR <rodzaj informacji>, <„zeznania”>] / [CONC <rodzaj listy, rejestru>, <rodzaj oficjalnego dokumentu>, <elementy tworzące całość>]
- X [ANMhum] – **anotar/escribir** – Y [ABSTR <tipo de información>]
- X [ANMhum] – **registrar** – Y [ABSTR <tipo de información>] (formal)
- X [ANMhum] – **redactar/escribir** – Y [CONC <tipo de documento oficial>]
- X [ANMhum] – **hacer una lista** – de – Y [CONC <elementos que forman parte de una totalidad>]
- X [ANMhum] – **tomar** – Y [ABSTR <“declaración”>] – a – Z [ANMhum]
- X [ANMhum] – **hacer** – Y [CONC <“testamento”>]

El predicado *spisać* también aparece en una construcción que presenta cierto grado de fijación: *spisać na straty*. Dado que el corpus lingüístico analizado muestra dos construcciones equivalentes diferentes entre sí desde el punto de vista sintáctico, los esquemas presentados deberían tratarse como ejemplos posibles de formalización.

	spisać na straty	
	PL	ES
(1)	Jest spisany na straty .	Él está condenado.
(2)	Kiedy ktoś zasugerował, że ten budynek należy już spisać na straty , bracia odpowiedzieli: „W żadnym wypadku!”	Cuando se mencionó la posibilidad de dar por perdido el edificio, los hermanos dijeron: “¡Ni hablar!”

- X [ANMhum] – **spisać na straty** – Y [ANMhum], [CONC], [ABSTR]
- X [ANMhum] – **condenar** – a – Y [ANMhum]
- X [ANMhum] – **dar por predido/a** – (a) – Y [ANMhum], [CONC], [ABSTR]

3.10. WPISAĆ

A base de los ejemplos reales del uso podemos constatar que la adición del prefijo polaco *w-* al verbo *pisać* le añade el valor de inclusión en un documento, una lista o un tipo de formulario. Como equivalentes castellanos proponemos los verbos *poner*, *incluir* e *introducir*.

	wpisać	
	PL	ES
(1)	Nigdy w żadnym dokumencie nie wpi- sał imienia swojej matki.	Nunca puso el nombre de madre en ningún documento.
(2)	Po prostu wpisał ten adres, gdy zapisywał się na salę.	Sólo puso esta dirección al inscribirse en el gimnasio.
(3)	Powiesz mu, by cię wpisał z powrotem na listę.	Dile que te ponga de nuevo en la lista.
(4)	Po prostu powiedz, by podpisał się i wpisał datę.	Sólo haz que firme y ponga la fecha al final.
(5)	Powiem Kabirowi, by wpisał wasze nazwiska na listę.	Le diré a Kabirque incluya su nombre en la lista.
(6)	Tu możesz wpisać nazwę lokalizacji której poszukujesz.	Aquí puede introducir el nombre de la ubicación que está buscando.
(7)	Bardzo proste, wystarczy wpisać kod.	Muy fácil, sólo tienes que introducir un código.
(8)	Ponownie wpisać nowe hasło dla blo- kad rodzicielskiej.	Introduzca otra vez la nueva contrase- ña del seguro para niños.
(9)	Trzy pola wprowadzania danych pozwalające bezpośrednio wpisać wartości.	Tres cuadros de entrada para introdu- cir valores directamente.

X [ANMhum] – **wpisać** – Y [ABSTR <rodzaj informacji>] – na/do/w –
Z [ABSTR <rodzaj formularza>]
X [ANMhum] – **poner/incluir/introducir** – Y [ABSTR <datos>] – en –
Z [ABSTR <tipo de formulario>]

3.11. WYPISAĆ

En la primera acepci3n el prefijo *wy-* transmite el matiz anulativo en relaci3n a la base *pisać*. Wr3bel explica que “la relaci3n entre el prefijo y la base refleja la relaci3n entre el predicado y el argumento de acontecimiento en el papel del objeto” (como se cit3 en Grzegorzcykowa et al., 1999: 561): *X sac3 a Y de la escuela* ‘X hizo que Y dej3 de estar matriculado’. Dependientemente del contexto, hemos diferenciado dos esquemas que rigen dos situaciones diferentes: el contexto escolar, donde el predicado castellano empleado es *sacar*, y el m3dico, donde se usan las expresiones *dar de alta/firmar el alta*.

	wypisać (a)	
	PL	ES
(1)	George, tylko ty moŹesz go wypisać .	George, solo t3 puedes firmar el alta .
(2)	Personel medyczny wypisał najmłodszą pacjentkę, która wyzdrowiała po przebyciu Covid-19.	El personal m3dico le dio el alta a la paciente m3s pequeńa que se ha curado de la COVID-19.
(3)	Klinika ją wypisała .	La cl3nica la dio de alta .
(4)	Po leczeniu z powodu zatrucia czadem agenta Muldera wypisano ze szpitala w zadoławaj3cym stanie.	Tras el tratamiento por inhalaci3n de humo, el agente Mulder fue dado de alta del hospital en buen estado.
(5)	Chciał3m juŹ teraz wypisać dziewczynki ze szkoły, ale niech dokońc3ą klasy.	Y pens3 en sacar a las nińas de la escuela ahora, pero prefiero dejarlas terminar las clases
(6)	Nie moŹemy wypisać ich ze szkoły!	¡No podemos sacar a los nińos del colegio sin m3s!

- X [ANMhum <lekarz>] / [CONC <rodzaj plac3wki medycznej>] – **wypisać** – Y [ANMhum] – z – Z [CONC <rodzaj plac3wki medycznej>]
- X [ANMhum <m3dico>] / [CONC <tipo de centro m3dico>] – **firmar el alta/dar de alta** – a Y [ANMhum] – de – Z [CONC <tipo de centro m3dico>]
- X [ANMhum] – **wypisać** – Y [ANMhum] – z – Z [CONC <rodzaj plac3wki edukacyjnej>]
- X [ANMhum] – **sacar** – a – Y [ANMhum] – de – Z [CONC <tipo de centro educativo>]

El predicado derivado *wypisać*, al unirse con los argumentos *czek* (*cheque*), *recepta* (*receta*) y *mandat* (*multa*), exige traducciones particulares. Todos estos argumentos funcionan en castellano con el predicado *hacer*, pero no comparten otros posibles predicados. Dado el carácter similar de estas colocaciones, las hemos agrupado en una tabla debajo de la cual presentamos tres esquemas que dan cuenta de las diferencias del empleo de los predicados para los argumentos mencionados antes.

	wypisać (b)	
	PL	ES
(1)	Ona wypisała czek i była gotowa zeznawać.	Es la que extendió el cheque y estaba preparada para testificar.
(2)	Wypiszę na nie czek.	Extenderé un cheque.
(3)	James wypisał czek, ale... to był twój pomysł, prawda?	James firmó el cheque, pero... todo esto fuiste tú, ¿no?
(4)	Wypiszę ci zaraz czek.	Ahora mismo te hago un cheque.
(5)	Wypisać receptę?	¿Quieres que le dé una receta?
(6)	Wypiszę receptę na łagodny środek uspokajający.	Le haré una receta para un sedante suave.
(7)	To proszę wypisać receptę.	Entonces escriba una receta.
(8)	Wypisze mi mandat za niewłaściwe parkowanie?	¿Y me va a poner una multa por aparcar mal?
(9)	Wiesz co, nie wiem kiedy ostatni raz wypisałem mandat.	Ya sabes, no he puesto una multa de tránsito desde no sé cuándo.
(10)	Tym razem wypiszę mandat, dam ostrzeżenie i puszcze was wolno.	Bueno, voy a hacerles una multa y una advertencia esta vez y dejarlos ir.

- X [ANMhum] – **wypisać** – Y [CONC <„czek”, „mandat”, „recepta”>] – Z [ANMhum]
- X [ANMhum] – **extender/firmar/hacer** – Y [CONC ”cheque”] – a – Z [ANMhum]
- X [ANMhum <médico>] – **dar/hacer/escribir** – Y [CONC “receta”] – a – Z [ANMhum]
- X [ANMhum <tipo de agente o guardia>] – **poner/hacer** – Y [CONC “multa”] – a – Z [ANMhum]

El prefijo *wy-* puede tener la función completiva cuando precisa la cantidad de las acciones que tienen que realizarse para incluir todos los elementos de un conjunto (cf. Grzegorzcykowa et al., 1999: 549). El equivalente castellano que mejor muestra este matiz semántico es la expresión *hacer una lista de*.

	wypisać (c)	
	PL	ES
(1)	Zapewne wypisze wszystkie „za” i „przeciw” i pod koniec dnia wyrzuci nas obu.	Ella probablemente hará una lista de cosas a favor y en contra y al final del día, nos echará a ambos.
(2)	Na stronie trzeciej wypisałam najbardziej szkodliwe produkty, którymi obracamy.	Si vieron la página tres, hice una lista de los peores productos que vendemos.
(3)	Lindsay wypisała mu rzeczy do zrobienia.	Lindsay le hizo una lista de las cosas que hay que hacer.

X [ANMhum] – **wypisać** – Y [CONC / ABSTR <elementy zbioru>]
X [ANMhum] – **hacer una lista de** – Y [CONC / ABSTR <elementos de un conjunto>]

3.12. ZAPISAĆ

La primera acepción de *zapisać* está situada en el ámbito informático y transmite el significado de ‘poner un documento en formato electrónico en la memoria de un aparato electrónico o en el espacio virtual exterior’. En este caso, en la posición del segundo argumento pueden aparecer diferentes tipos de archivos, y no se trata solamente de textos escritos.

	zapisać (a)	
	PL	ES
(1)	(...) nie została ona pobrana ani nie doszło do zapisania obrazów, a więc nie ma mowy o „posiadaniu” lub „pozyskiwaniu” pornografii dziecięcej.	(...) sin descargar ni almacenar imágenes no equivale a la “posesión” ni a la “adquisición” de pornografía infantil.
(2)	Magnetyczne, optyczne, cyfrowe i elektroniczne urządzenia do zapisywania danych, takie jak kasety wideo i kasety magnetofonowe, (...).	Dispositivos magnéticos, ópticos, digitales y electrónicos para almacenar datos, como casetes de vídeo y audio, (...).

	zapisać (a)	
	PL	ES
(3)	W jakim folderze zapisales pliki?	¿En qué carpeta has guardado el archivo?
(4)	Jeśli plik został już zapisany, automatyczny zapis zostanie wykonany w tym samym katalogu co plik, a nazwa pliku zapisanego automatycznie będzie nazwą pliku z podanym przyrostkiem.	Si ya lo había guardado con anterioridad, cuando se guarde automáticamente se hará en la misma carpeta y con el mismo nombre que el archivo guardado , seguido por el sufijo especificado.

X [ANMhum] – **zapisać** – Y [CONCR <rodzaj pliku>] – na/w – Z [CONCR <rodzaj nośnika danych>]

X [ANMhum] – **almacenar/guardar** – Y [CONCR <tipo de archivo>] – en – Z [CONCR <tipo de soporte de datos>]

El predicado *zapisać* en uno de sus contextos se puede parecer a la pareja aspectual del verbo imperfectivo *pisać*. Lo observamos en las oraciones donde este verbo prefijado se traduce al castellano mediante *escribir*. En algunas ocasiones sería posible tanto el uso de *zapisać* como *napisać*. No obstante, existe un matiz que diferencia el contenido semántico del uno y del otro. En el caso de *napisać* se puede tratar de poner por escrito una idea concebida por la persona que está efectuando la acción de escribir, mientras que *zapisać* normalmente se aplica a la puesta por escrito o la idea de otra persona o de la misma que efectúa la escritura, pero poniendo de manifiesto la frontera temporal entre la acción de pensar y de poner por escrito la idea concebida como resultado de este pensamiento. Tras analizar el corpus, proponemos tres equivalentes en español, que presentamos en los esquemas debajo de la tabla.

	Zapisać (b)	
	PL	ES
(1)	Mam to gdzieś zapisane .	Lo he apuntado en alguna parte.
(2)	Powiedział – zapisalem te słowa – że nie mamy jeszcze uregulowań, które pozwalałyby udzielić wspólnej europejskiej odpowiedzi.	Ha dicho – lo he apuntado en su momento – que no contamos todavía con las normas que permiten dar una respuesta europea.

	Zapisać (b)	
	PL	ES
(3)	Możesz poprosić uczniów o zapisanie : Będę lojalny wobec Boga w każdej sytuacji.	Quizá desee pedir a los alumnos que escriban : Seré fiel a Dios en toda circunstancia.
(4)	Zapisz w dzienniku, w jaki sposób planujesz wzmocnić swoją obecną rodzinę.	Escribe en tu diario tu plan para fortalecer a tu familia actual.
(5)	Zapisałś wszystko?	¿Lo has escrito todo?
(6)	Zhu-Li, zapisz to.	Zhu-Li, toma nota .
(7)	Zapisuję przypowieści ludowe i rzedkie, niezwykajne słowa.	Sólo tomo nota de cuentos folklóricos y palabras raras.

- X [ANMhum] – **zapisać** – Y [CONCR <rodzaj tekstu>] / [ABSTR <rodzaj informacji>] – na/w – Z [CONCR <materia na której można pisać>]
- X [ANMhum] – **apuntar/escribir** – Y [CONCR <tipo de texto>] – en – Z [CONCR <material en el que se puede escribir>]
- X [ANMhum] – **tomar nota** – de – Y [ABSTR <tipo de información>]

El último empleo de *zapisać* puede funcionar acompañado tanto del postfijo reflexivo *się* (en castellano *se*) como del complemento directo. La equivalencia entre el polaco y el español es simétrica, por lo tanto, no requiere un análisis más profundo. En lo que sigue presentamos los ejemplos del corpus y los esquemas semántico-sintácticos.

	zapisać (c)	
	PL	ES
(1)	Poszedłem do szkoły, zapisałem się na zajęcia i zapłaciłem za nie.	Fui a la universidad, me matriculé y pagué el curso.
(2)	W 1913 zapisał się na Wydział Nauk Przyrodniczych na Uniwersytecie w Barcelonie i rozpoczął studia medyczne, (...).	En 1913 se matriculó en Ciencias en la Universidad de Barcelona e inició estudios de Medicina, (...).
(3)	Znalazłam jej miejsce do życia, zapisałam ją do szkoły.	Le encontré un lugar dónde vivir, la matriculé en la escuela.

	zapisać (c)	
	PL	ES
(4)	Nie była członkinią naszego Kościoła, ale zapisła się na seminarium razem z przyjaciółmi.	Ella no era miembro de nuestra Iglesia, pero se inscribió en seminario con sus amigas.
(5)	W tym też roku przeniosła się do Poznania wraz z mężem, architektem – Władysławem Czarneckim oraz zapi-sała się do Koła Architektów.	En el mismo año se trasladó a Poznań con su marido, el arquitecto Władysław Czarnecki, y se inscribió en el Círculo de Arquitectos.
(6)	Nie zapomnij zapisać się do małej ligi.	No te olvides de inscribirte en las ligas menores.
(7)	Mają z tobą problem, bo zapisales się do programu, czy dlatego, że już się z nimi nie trzymasz?	¿Están enfadados contigo porque te apuntaste en el programa, o porque ya no sales con ellos?
(8)	Od razu się zapisalam , przestrzegałam wszystkich zasad, robiłam wszystko, jak mi kazano.	Me apunté inmediatamente, seguí todas la normas, hice todo lo que me sugirieron.

X [ANMhum] – **zapisać** – Y [ANMhum] – do/na – Z [CONCR <wydział w placówce kształcenia wyższego>, <rodzaj placówki edukacyjnej>]
X [ANMhum] – **matricular** – a – Y [ANMhum] – en – Z [ABSTR <facultad en la universidad>, <tipo de institución educativa oficial>]
X [ANMhum] – **inscribir/apuntar** – a – Y [ANMhum] – en – Z [ABSTR <tipo clases y cursos>, <tipo de organización>]

4. Conclusiones

Para concluir, queremos resaltar que el verbo polaco *pisać* muestra una gran conectividad con los prefijos. Los verbos derivados que surgen como resultado del proceso de la prefijación se caracterizan por la riqueza de rasgos sémicos provenientes de la categoría de perfectivo. Algunos verbos derivados tienen varios empleos, además, en la mayoría de los casos es posible emplear más que un equivalente (verbos o construcciones perifrásticas) para cada empleo. Cada prefijo añade su parte semántica al significado de la base *pisać*, lo que supone la posibilidad de formar derivados hasta antónimas (p. ej. *zapisać* – *wypisać*). No obstante,

en cada caso resulta esencial especificar las clases de objetos para cada uno de los predicados para indicar el equivalente correcto para cada empleo.

La mayoría de los prefijos analizados se derivan de las preposiciones espaciales cuyos significados influyen en los sentidos de los verbos prefijados. Sin embargo, es posible que el prefijo verbal tenga significado diferente que la preposición de la que se deriva.

Los esquemas semántico-sintácticos elaborados de forma suficientemente detallada, en la mayoría de los casos constituyen una herramienta eficaz para diferenciar los empleos de cada derivado. Estos esquemas pueden, por un lado, contribuir a la mejora de la calidad de la traducción automática y, por otro, constituir un punto de partida para la elaboración de ejercicios prácticos para los estudiantes del español como lengua extranjera, cuyo fin sería saber reconocer los matices en el significado de los verbos derivados y emplear los equivalentes correctos para cada contexto. Dado el volumen limitado de este análisis, nos hemos limitado al análisis del corpus elegido, pero nos proponemos continuar el trabajo para presentar una propuesta de ejercicios prácticos basados en nuestro análisis.

Referencias bibliográficas

- Bańko, M. (2000). *Inny słownik języka polskiego*. PWN.
- Banyś, W. (2002a). Bases de données lexicales électroniques – une approche orientée objets. Partie I: Questions de modularité. *Neophilologica*, 15, 7–29.
- Banyś, W. (2002b). Bases de données lexicales électroniques – une approche orientée objets. Partie I: Questions de description. *Neophilologica*, 15, 206–249.
- Czekaj, A., & Śmigielska B. (2009). Autour de la notion de prédicat. *Neophilologica*, 21, 7–17.
- Esteves, A. L. (2004). Algunos apuntes sobre temporalidad y aspecto verbal en español. *Caligrama: Revista de Estudos Românicos*, 9, 7–28. <https://doi.org/10.17851/2238-3824.9.7-28>.
- Grzegorzczkova, R., Laskowski, R., & Wróbel. H. (Eds.). (1999). *Gramatyka współczesnego języka polskiego: Morfologia*. PWN.
- Guarddon Anelo, C. (2005). Configuraciones espaciales estables en procesos de gramaticalización: un ejemplo en polaco. *Eslavística Complutense*, 5, 135–154.
- Rojo, G. (1990). Relaciones entre temporalidad y aspecto en el verbo español. In I. Bosque (Ed.), *Tiempo y aspecto en español* (pp. 17–43). Cátedra.

- Slawomirski, J. (1983). La posición del aspecto en el sistema verbal español. *Revista Española De Lingüística*, 13(1), 91–120.
- Stawnicka, J. (2010). Czasownikowe formanty modyfikacyjne w języku polskim. *Studia z Filologii Polskiej i Słowiańskiej*, 45, 81–97.
- Wilk-Racięska, J. (2020). Sobre los pares aspectuales en polaco: un acercamiento a la aspectualidad eslava. *Revista Española de Lingüística Aplicada*, 33(2), 618–640. <https://doi.org/10.1075/resla.18021.wil>.
- Włodarczyk, A., & Włodarczyk, H. (2001a). La préfixation verbale en polonais I: Le statut grammatical des préfixes. *Studia Kognitywne*, 4, 93–109.
- Włodarczyk, A., & Włodarczyk, H. (2001b). La préfixation verbale en polonais II: L'aspect perfectif comme hypercatégorie. *Studia Kognitywne*, 4, 111–120.
- Wróbel, H. (2001). *Gramatyka języka polskiego*. Spółka Wydawnicza Od Nowa.



Katarzyna Gabrysiak

Université de la Commission
de l'éducation nationale
Pologne

 <https://orcid.org/0000-0003-2343-666X>

Alicja Hajok

Université de la Commission
de l'éducation nationale
Pologne

 <https://orcid.org/0000-0002-1653-220X>

Traduire l'image, traduire la mimique, décrire les émotions : *joie*

Translating the image, translating the mimicry, describing the emotions: joy

Abstract

The audio description, defined as an audiovisual and intersemiotic translation, makes it possible to make a film accessible to the blind. The objective of this article is to analyze the linguistic means of describing the emotions experienced by the characters in the film. By studying the audio description created for the French series entitled *Lupin*, we identify expressions referring to joy.

Keywords

Audio description, translation, mimicry, emotion, joy

1. Quelques remarques préliminaires

I.

Pendant des années, le handicap a été un sujet tabou et les personnes handicapées vivaient en marge de la vie sociale et culturelle. La situation a changé dans les années 80, lorsque les Nations Unies ont d'abord institué l'*Année mondiale*

des personnes handicapées, et puis la *Décennie des personnes handicapées*. Dès ce moment-là, on observe des changements profonds dans divers domaines de vie, visant non seulement à améliorer le quotidien des personnes en situation de handicap, mais avant tout à les intégrer dans la vie publique. Parmi de nombreux besoins et problèmes ayant surgi au cours de la réalisation de l'objectif visé, ceux liés à la culture sont passés au second plan. C'est juste au début du XXI^e siècle que la directive européenne 2007/65/CE du 11 décembre 2007 du Parlement Européen et du Conseil a indiqué le suivant¹ :

Le droit des personnes handicapées et des personnes âgées à participer et à s'intégrer à la vie sociale et culturelle de la Communauté est indissociable de la fourniture de services de médias audiovisuels accessibles. Les moyens pour parvenir à l'accessibilité devraient comprendre, mais de manière non exhaustive, la langue des signes, le sous-titrage, la description audio et la réalisation de menus de navigation faciles à comprendre.

Par conséquent, l'audiodescription a commencé à susciter l'intérêt des spectateurs non-voyants ou malvoyants, mais avant tout des producteurs de télévision et de cinéma pour qui elle est devenue un outil indispensable pour garantir l'accessibilité de leurs productions à tous et à toutes. D'ailleurs, cette accessibilité est imposée par la loi du 5 mars 2009² qui prévoit de : « Valoriser les dépenses d'audiodescription dans leur contribution obligatoire à la production cinématographique et audiovisuelle ».

À l'heure actuelle l'audiodescription a pris l'ampleur, aussi bien de point de vue social, de point de vue cinématographique que de point de vue linguistique. Dans les pays respectifs, des institutions appropriées ainsi que différents guides encadrent et formalisent l'audiodescription. Ce sont entre autres : Audio Description Coalition 2013, Independent Television Commission (Ofcom), Accès Culture, Fundacja Audiodeskrypcja, Fundacja Kultury Bez Barrier, Norma UNE 153020 (AENOR 2005), Guia de audiodescrição (Neves, 2011), Audio Description Guidelines Media Access Australia, Wenn aus Bildern Worte werden (Dosch & Benecke, 2004).

¹ Directive – 2007/65 – EN – EUR-Lex, europa.eu, consulté le 24 mai 2024.

² Loi n°2009-258 du 5 mars 2009 relative à la communication audiovisuelle et au nouveau service public de la télévision – Dossiers législatifs – Légifrance, legifrance.gouv.fr, consulté le 24 mai 2024.

II.

Le *Dictionnaire Larousse en ligne*³ définit l'audiodescription comme « procédé permettant de rendre un film, une exposition ou un spectacle accessible aux non-voyants grâce à une voix off qui en décrit les principaux éléments constitutifs ». Son but est donc de faciliter au public malvoyant l'accès aux produits audiovisuels (Vercauteren, 2013 : 210).

L'audiodescription remplit une double fonction : d'une part, elle remplace la partie du système sémiotique audiovisuel auquel le spectateur aveugle n'a pas accès, les images ; d'autre part, elle assure la compréhension totale de l'intrigue en expliquant la nature des sons lorsque celle-ci n'est compréhensible qu'en relation avec les images (López Vera, 2006 : 1).

En effet, l'audiodescription permet au public malvoyant d'apprécier pleinement un film en fournissant entre les dialogues une description brève, précise et vivante des principaux éléments de l'intrigue ainsi que des costumes, des gestes, des mimiques, des décors et de l'atmosphère du film.

Braun (2007 : 358) voit l'audiodescription comme une activité complexe de médiation cognitivo-linguistique et intermodale visant à produire un discours verbal décrivant les principaux éléments visuels et autres éléments importants (comme certains bruits difficilement identifiables sans accès à l'information visuelle) d'un discours multimodal, puisque le document audiovisuel source peut contenir des éléments aussi bien verbaux qu'auditifs et visuels.

III.

La transcription de l'audiodescription de la première saison de la série française *Lupin* (sous-titré *Dans l'ombre d'Arsène*) créée par George Kay et François Uzan en 2021 constitue le corpus de ce travail. La série raconte l'histoire d'Assane Diop, qui a quitté le Sénégal pour s'installer à Paris avec son père, Babakar. Babakar a pris la décision de déménager pour offrir une meilleure vie à son fils. Il part travailler pour la riche famille Pellegrini, où il est chauffeur et majordome. Leur vie change irrémédiablement lorsque Babakar est accusé par ses employeurs d'avoir volé un collier précieux⁴.

³ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/audiodescription/186878>, consulté le 12 septembre 2024.

⁴ 'D'après le synopsis accessible sur *Lupin* (Serial TV 2021-présent) – Filmweb, consulté le 25 avril 2024.

2. Les objectifs

En prenant en compte des postulats indiqués dans les remarques préliminaires, nous réfléchirons sur les possibilités de décrire des émotions vécues par les personnages. La description des émotions doit être soumise aux règles imposées à l'audiodescription, de plus qu'elle doit rendre compte, le plus fidèlement possible, des expressions exprimées par la mimique. Alors en quelques mots, justes, l'audiodescripteur doit rendre le pathos de la scène en question. Les mêmes émotions éveillées par l'image qui est invisible pour les personnes non-voyantes ou mal voyantes, doivent être éveillées par la description proposée par l'audiodescripteur. Une telle description devrait être accessible, compréhensible et suffisamment expressive pour tout public.

L'audiodescription constitue un texte spécifique dans lequel on *décrit* ou autrement dit on « représente en détail par écrit ou oralement, certains traits apparents d'un animé ou d'un inanimé » (TLFi). En revanche, la description sert à traduire l'image et quand on traduit on transpose « dans un autre système ce qui était exprimé dans un premier » (TLFi). Par conséquent, la transposition des images se fait par le biais de la description et se réalise par l'ouïe. L'audiodescription est une forme de traduction, les termes *texte source* et *texte cible* peuvent y être appliqués. Le produit final *texte cible* comprend donc le film original et l'audiodescription correspondante (C. Limbach, 2012).

Dans ce qui suit nous proposerons de nous pencher sur la question de l'audiodescription vue comme un texte spécifique ainsi que de sélectionner dans ce texte des unités linguistiques relatives à la description de la manifestations faciales des émotions et tout cela dans le but de voir comment la langue est capable de rendre ce qui est invisible.

3. La traduction d'image

Pour arriver à une bonne compréhension de l'histoire d'un film, il est indispensable d'appréhender les émotions et donc la personnalité et la psychologie des personnages. Mittal *et al.* (2011) affirment que l'audience se concentre au premier abord et le plus intensivement sur le visage des personnages pour comprendre les émotions de ceux-ci. La tâche du descripteur consiste à permettre au public malvoyant de construire un modèle mental de chaque situation du film,

et donc du film complet, similaire aux modèles mentaux créés par les spectateurs voyants, ou du moins à celui créé par l'audiodescripteur. Cette approche souligne la difficulté de cette tâche qui va bien au-delà de la simple traduction d'images en mots (Braun, 2007 : 361). De même que le terme traduction, l'audiodescription désigne aussi bien le processus que le produit (Szarkowska, 2011 : 143).

3.1. La traduction audiovisuelle et la traduction intersémiotique

La *traduction audiovisuelle* désigne un concept général qui englobe les diverses pratiques de traduction touchant aux médias audiovisuels et consistant à transférer un message d'une langue à une autre, dans un format dans lequel il existe une interaction sémiotique entre le son et les images (Díaz Cintas, 2007 : 13). D'après Remael (2010), la traduction audiovisuelle comprend tout type de traduction qui fait intervenir des signes verbaux comme non verbaux perçus à l'aide de la vue et de l'ouïe. La traduction audiovisuelle (Gambier, 2004) est considérée comme une traduction intersémiotique (Jakobson, 1963 : 79). Selon Jakobson, le sens d'un mot n'est que sa transposition en un signe (linguistique ou non) qui puisse le remplacer. Cette transposition peut se réaliser de trois façons : (i) le signe linguistique est traduit par d'autres signes appartenant au même système linguistique, (ii) ou bien il est traduit par des signes appartenant à un autre système linguistique, (iii) ou encore il est traduit par un système symbolique non linguistique. Ces trois formes de traductions ont été dénommées par Jakobson respectivement comme (i') traduction intralinguistique, (ii') la traduction interlinguistique et (iii') traduction intersémiotique. La traduction intersémiotique correspond le mieux à l'audiodescription car elle représente un transfert entre deux systèmes sémiotiques. Gottlieb (1998 : 245) considère que les films et programmes de télévision comprennent quatre canaux de communication : le canal auditif verbal (dialogues, voix de fond, paroles de chanson), le canal auditif non verbal (musique, sons naturels, effets sonores), le canal visuel verbal (texte visible à l'écran) et le canal visuel non verbal (composition et rythme des images). Si la traduction recourt aux mêmes canaux de communication que le texte source, on parle de traduction isosémiotique. Dans le cas contraire, comme celui de l'audiodescription, le transfert est diasémiotique. Ce transfert diasémiotique, ou changement de médias, comme le nomme Koch (2002 : 28), se compose de trois étapes. Tout d'abord, le sujet empirique pluriel (le scénariste, le metteur en scène, le directeur artistique, etc.) devient singulier (l'audiodescripteur). Ensuite, les éléments techniques et iconiques sont convertis en éléments linguistiques. Enfin,

la situation d'hétérogénéité expressive se transforme en situation d'homogénéité linguistique (Ballester Casado, 2007 : 161).

3.2. La textualité

Selon Ballester Casado l'audiodescription ne constitue pas un tout unifié et ne représente pas d'unité sémantique, de même que la bande-son d'un produit audiovisuel. Pour que la bande-son devienne un texte, le spectateur a besoin de l'audiodescription. Ces deux entités sont donc interdépendantes et ne forment un texte que lorsqu'elles sont réunies (idem : 165). Cependant, l'audiodescription respecte les sept critères de textualité établis par De Beaugrande et Dressler (1981), à savoir la cohésion, la cohérence, l'intentionnalité, l'acceptabilité, l'informativité, la situationnalité et l'intertextualité.

4. Les émotions

La question de l'émotion a été largement traitée en sciences humaines et sociales (Descartes [1649], 1990 ; Plantin, 2011 ; Buvet *et al.*, 2005 ; etc.). Le TLFi indique que l'émotion est « une conduite réactive, réflexe, involontaire vécue simultanément au niveau du corps d'une manière plus ou moins violente et affectivement sur le mode du plaisir ou de la douleur ». Alors, c'est à travers des indices physiques, non verbaux ou paraverbaux, qui se réalisent des émotions. Ces mouvements volontaires ou involontaires du corps manifestent de manière externe des émotions vécues qui sont observables par le spectateur. Or déjà Descartes ([1649], 1990) en distinguant six primitives : *l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse*, ajoute que :

« L'âme rayonne de cette glande sur tout le reste du corps par l'entremise des esprits, des nerfs et même du sang. On observe donc une liaison entre l'âme et le corps »⁵.

C'est pourquoi on peut combiner simultanément le ressentiment de l'émotion avec l'action corporelle. Cependant, Plantin (2011) traite les émotions par le

⁵ Les six passions primitives pour Descartes, les-philosophes.fr, consulté le 24 mai 2024.

biais de la raison. Les manifestations émotionnelles sont présentées comme « des signifiants produits pour l'autre » (Plantin, 2011 : 186) et précise que :

« L'émotion est vue moins comme une stratégie d'expression d'un contenu objectif qu'une stratégie d'interaction, où un construit cognitivo-langagier est signifié à l'autre » (idem : 189).

Les noms *sentiment* et *émotion* sont énumérés parmi les sept termes génériques : *pathos, humeur, passion, sentiment, éprouver/éprouvé, affect, émotion* (idem). Ce qui les distingue c'est leur origine, le sentiment est interne c'est-à-dire il trouve sa source dans l'individu, en revanche le stimulus de l'émotion est externe.

Du point de vue sémantique, on énumère des prédicats d'<affect>, des prédicats de <sentiment>, des prédicats d'<humeur>, et des prédicats d'<émotion>. L'hyperclasse d'<émotion> contient les classes <colère>, <enthousiasme>, <joie>, <peur>, <tristesse> (Buvet *et al.* 2005). La plupart des prédicats d'<émotion> ont un caractère intrinsèquement causatif, ils renvoient donc à des états associés à une cause. Alors, il y a un événement qui déclenche l'émotion chez le personnage qui se manifeste par un mouvement corporel et dans notre cas facial. On cherche à savoir comment et à l'aide de quels prédicats on peut décrire ces mouvements.

5. La mimique

La mimique et les gestes provoqués par différentes émotions constituent un élément essentiel dans la communication non verbale étant un échange n'ayant pas recours à la parole. Elle ne repose pas sur les mots mais sur plusieurs champs extralinguistiques correspondant à des signaux sociaux ou catégories fonctionnelles (Krejdlin, 2008). En cas de l'AD, on observe le passage de la communication non verbale – les gestes et la mimique d'un personnage – vers la communication verbale – une interprétation linguistique de l'audiodescripteur. Selon le modèle de Jakobson, tout type de communication se compose des éléments suivants : message, destinataire, destinataire, contexte, code, contact. Chacun d'eux réalise une autre fonction : fonction expressive – destinataire ; fonction référentielle – contexte ; fonction poétique – message ; fonction phatique – contact ; fonction métalinguistique – code ; fonction conative – destinataire. Étant donné que l'audiodescripteur décrit les émotions du personnage, la fonction expressive semble prédominer.

La mimique et les gestes sont indispensables pour une bonne interprétation des énoncés, des dialogues, etc. Dans les films, ils transmettent des informations portant sur les émotions des personnages si importantes pour la réception et la compréhension de l'intrigue. La mimique varie selon les émotions qu'elle exprime. Les indices se trouvent déjà dans les écrits de Darwin⁶, citons celle qui porte sur la *bonne humeur* :

« Un homme de bonne humeur a généralement de la tendance, sans sourire précisément, à **rétracter les coins de sa bouche**. L'excitation du plaisir accélère la circulation ; **les yeux deviennent plus brillants**, la figure plus colorée ».

Quant à la *joie* nous retenons la description proposée par Launet et Peres-Cour (2017) :

« **La joie** : la personne est souriante, ses **yeux pétillent**, sont plissés, le visage est détendu, **les mâchoires sont desserrées**, des larmes peuvent apparaître, la respiration est ample, les gestes sont fluides. Le rythme cardiaque s'accélère »⁷.

Les expressions faciales, à savoir le visage est la partie du corps où les émotions s'extériorisent le plus souvent, reflètent non seulement l'état émotionnel d'un individu mais aussi un aspect de communication sociale. Dans les deux descriptions, il y a deux éléments faciaux : *bouche* et *yeux* qui attirent plus particulièrement notre attention, nous les retrouvons aussi dans la définition du prédicat <sourire> proposée par *TLFi* : sourire signifie « esquisser un mouvement particulier des lèvres et des yeux ». Alors, la manifestation la plus prototypique de la joie est le sourire.

Comme les champs lexicaux des <émotions> sont exhaustivement décrits dans les dictionnaires et notamment dans le *Dictionnaire des combinaisons des mots* (éd. Robert, 2007)⁸, nous avons voulu savoir comment la *joie* est définie, et si le dictionnaire retient des prédicats permettant de manifester cette émotion. Regardons :

– Joie+ADJECTIF

intérieur, intime/affichée/fausse/grande, immense, particulière, profonde, pure, dans limite, sans mélange, débordante, éclatante, rayonnante, indescriptible,

⁶ <https://darwin-online.org.uk/manuscripts.html>, consulté le 24 mai 2024.

⁷ Les manifestations des émotions, e-marketing.fr, consulté le 24 mai 2024.

⁸ https://archive.org/details/lerobertdictionnairedecombinaisonsdemots2007_201910/page/n515/mode/2up, consulté le 24 mai 2024.

indicible, ineffable, délirante, bruyante/collective, partagée, communicative, contagieuse/bon enfant, tranquille, enfantine, simple, spontanée/amère, féroce/ contenue, discrète, dissimulée.

– Joie+VERBE

prédominer, régner, éclater, jaillir, se dégager, transparaître/envahir/ accompagner/être mêlé de

– VERBE+Joie

*(re)découvrir, éprouver, ressentir, se faire/déborder de, être fou de, être ivre de/ déclencher, faire, mettre en, provoquer, transporter de/ apporter, donner, communiquer, partager/clamer, confier, exprimer, laisser éclater, laisser exploser, manifester, donner, laisser libre cours à, se laisser aller à/bondir de, crier de, exploser de, hurler de, **pleurer de**, pousser un cri de, sauter de/afficher, laisser affleurer, montrer, rayonner de/imaginer/cacher, dissimuler/contrarier, gâcher, tenir/connaître, goûter à*

Dans les constructions VERBE+Joie, nous notons des prédicats verbaux qui précisent le mouvement et/ou une manifestation corporelle qui sont provoquées par la joie. Nous retenons des verbes de mouvement : *bondir de, sauter de, exploser de* et des verbes de bruit : *hurler de, pousser un cri de, crier de*. Un verbe a attiré plus particulièrement notre attention, car il est approprié à la fois à la tristesse et à la joie, à savoir *pleurer de* c'est-à-dire *verser des larmes (sous l'effet d'une douleur physique ou morale, d'une émotion pénible ou agréable)* (TLFi). Le verbe *sourire* est absent, en revanche la structure *Il sourit de joie* est attestable, mais il nous semble plus juste d'utiliser *un sourire de joie* : *Un sourire de joie apparaît sur son visage.*

6. Le sourire

Sourire est un *prédicat* dit 'de communication' dans son emploi de *communication non verbale* (Trybisz, 2015). Selon du classement de la gestuelle de Pease, le sourire en tant que mouvement facial appartient aux gestes universels parce qu'il provient d'une raison primitive, à savoir « le sourire est un signe de soumission » (Pease, 2006 : 84). Il communique que le destinataire n'est pas une menace pour le locuteur et, en plus, ce dernier demande de l'accepter au niveau personnel.

Selon Johnson, Ekman et Friesen (1975), le sourire fait partie des gestes adaptateurs. Ceux-ci sont des mouvements spontanés des émotions réalisés afin de donner du confort à l'individu lors de l'interaction. Voyons des exemples :

1. Assane s'assoit au milieu de la salle et sourit à sa voisine.
2. Assane sourit à ses voisins, la salle se lève.
3. Elle expire la fumée de sa cigarette et sourit pour elle-même.
4. Elle le regarde en souriant gentiment.
5. Il la suit de regard en souriant.
6. Il la fixe avec flegme, elle sourit.
7. Il la regarde placidement, un demi sourire aux lèvres.
8. Elle sourit sans retenue. Elle revient vers la cuisine, tasse à la main, et sourire aux lèvres.
9. Les deux amis font face. Ils se toisent et sourient à pleines dents.
10. Il se frotte les yeux et sourit à pleines dents.

Le cotexte de l'exemple (10) est plus large et contient une autre expression se référant à un geste, à savoir : *se frotter les yeux*.

Le jeune Assane s'accoue au bord de la piscine tout près de la jeune Juliette. Il se frotte les yeux et sourit à pleines dents. Elle l'approche ses lèvres. Il y cueille sa récompense.

Les deux expressions : *sourire à pleines dents* et *se frotter les yeux* peuvent avoir plusieurs significations :

- *Se frotter les yeux* manifeste l'étonnement ou la fatigue selon le contexte. Mais aussi il s'agit du verbe prédicatif de mouvement N0<Hum> frotter N1<partie du corps>.
- *Sourire à pleines dents* peut bénéficier d'une double interprétation, d'un côté l'adverbe *à pleines dents* ajoute une valeur intensive au prédicat *sourire*, de l'autre côté *à pleines dents* indique la façon dont on ouvre la bouche quand on sourit.
- *Sourire à pleines dents* c'est aussi un élément de la communication non verbale qui a lieu entre le jeune Assane et la jeune Juliette.

Étant donné que l'audiodescripteur a décrit une scène qui a lieu dans la piscine. L'interprétation devient évidente, *se frotter les yeux* renvoie au prédicat d'action, cependant *sourire à pleines dents* signifie être très heureux et manifester sa joie. Ainsi dans l'esprit du spectateur n'apparaît pas l'image d'une personne qui montre toutes ses dents en riant, mais celle d'une personne heureuse et d'une personne qui communique sa joie.

Il est possible que le prédicat <sourire> exprime une autre émotion. Elle est prédéterminée par le modifieur qui l'accompagne. Ainsi *sourire* s'interprète comme un mouvement de lèvres causé par une émotion qui prévaut sur la joie. Comparons :

<admiration>

11. Elle sourit affectueusement.

12. Il sourit admiratif puis reprend son travail.

<étonnement>

13. Esquissant un sourire intrigué, il l'ouvre à la page de titre.

<soulagement>

14. Il sourit, déconcerté.

<ingéniosité>

15. Il lève un sourcil et sourit malicieusement.

<dissimulation de la gêne>

16. Guédira sourit jaune.

Il est possible que d'autres mouvements corporels détournent la valeur du prédicat <sourire>. Par exemple *hausser les épaules* ou *baisser les yeux* peuvent manifester la tristesse ou le désespoir.

<tristesse>

17. Il acquiesce sourire au coin. Il hausse les épaules.

18. Il sourit et baisse les yeux.

Souvent l'audiodescription ne se limite pas à la description d'une seule émotion, et leur enchaînement est présenté à l'aide des phrases simples. Cela s'explique par le fait que, dans un film, les images passent très rapidement, et l'audiodescription note, par conséquent, toute une série des émotions qui se suivent. En voici une citation :

19. Au commissariat. Guédira bouquin a livre de poche d'Arsène Lupin. Son voisin se lève. Il s'empare d'un de ses livres et le feuillette. À quelque part, Belkacem travaille devant son écran. **Guédira sourit jaune**. Elle se lève et prend son sac. **Il pivote et lui fait un grand sourire**. Il revient concentré à sa lecture. **Il prend sa tête dans sa main puis se frotte les yeux**. Il lit la fiche d'identification judiciaire de Babakar.

Ainsi, les émotions exprimées dans ce fragment sont les suivantes :

- *Guédira sourit jaune* – malaise, gêne, contrariété,
- *Il pivote et lui fait un grand sourire* – contentement, satisfaction,
- *Il prend sa tête dans sa main puis se frotte les yeux* – fatigue.

7. Pour conclure

Les analyses menées montrent que la langue d'audiodescription servant à décrire la joie est assez pauvre et n'exploite pas la richesse lexicale de ce champ lexical. Cela se voit très bien quand nous comparons ce que nous propose le *Dictionnaire des combinaisons de mots* (Le Fur, 2007) à ce que nous trouvons dans l'audiodescription à propos d'un sourire.

Dictionnaire combinatoire des mots

sourire + ADJECTIF

■ (en) banane 0 • grand + nom • immense + nom (fendu) jusqu'aux oreilles 0 • large + nom • béat • extatique • franc + nom • éternel + nom • imperturbable * inamovible : la déception ne lui a pas ôté son sourire inamovible • long + nom : elle répondit par un long sourire approbateur

■ adorable - beau + nom • éclatant • épanoui • étincelant • gracieux • joli + nom • lumineux ■ merveilleux • pétillant • photogénique • radieux • rayonnant • charmant • charmeur • craquant ■ désarmant • enjôleur • ensorcelant • irrésistible • ravageur • séducteur • séduisant • débonnaire ■ espiègle • gourmand • joyeux • malicieux • malin • mutin

■ angélique • d'ange • d'enfant • doux + nom : « Mon Père, ce héros au sourire si doux » (V. Hugo, *La Légende des siècles*) • enfantin • ingénu • innocent • plein de douceur / bonté • tendre • paisible ■ placide • rêveur • tranquille
approbateur ■ confiant • encourageant * complice • de connivence ■ entendu • accueillant • affable • affectueux • aimable ■ avenant • bienveillant • chaleureux • engageant • généreux ■ rassurant • indulgent • amusé • attendri • ému • mouillé de larmes (en référence au sourire d'Andromaque à Hector)

■ conquérant • fier • satisfait ■ triomphant : il ressortit du bureau, un sourire triomphant aux lèvres • énigmatique ■ impénétrable • indéfinissable • insaisissable • insondable • mystérieux

■ commercial • convenu • diplomatique • poli • professionnel • de circonstance • de façade • factice • faux • figé • forcé • mécanique • contraint • crispé • pincé • bête • mielleux ■ mièvre ■ niais

■ carnassier • démoniaque ■ féroce • froid • inquiétant • machiavélique • méchant • méprisant • narquois • perfide • en coin 0 • goguenard • impertinent • insolent • ironique • irrespectueux • moqueur • taquin • voyou

■ édenté

■ fatigué • las • résigné • mélancolique • penaud • sceptique • triste • douloureux • craintif • contrit • désolé - embarrassé • gêné • navré

■ discret • imperceptible • léger + nom • mince • minuscule • pâle ■ petit + nom • timide • modeste

Dans l'AD en question, la joie est décrite surtout à l'aide du verbe *sourire*. D'autres verbes que nous pouvons y trouver, ce sont *rire* et *s'éclairer*. Nous avons retenu un seul adjectif *hilaré* et le nom *sourire* accompagné des adjectifs suivants : *grand*, *intrigué*. Nous avons remarqué que l'action de *sourire à quelqu'un* se lie très souvent à l'action de *le regarder*, les deux ont lieu en même temps.

On sait très bien que la langue de l'AD doit être simple mais à la fois précise pour assurer la meilleure compréhension possible. Il vaudrait donc de créer une base de données réunissant toutes les expressions possibles dont l'audiodescripteur pourrait profiter. En plus, de telles bases créées dans plusieurs langues, faciliteraient et accéléreraient le processus de la création des audiodescriptions.

Références citées

- AENOR. (2005). Norma UNE 153020. *Audiodescripción para personas con discapacidad visual. Requisitos para la audiodescripción y elaboración de audioguías*.
- Audio Description Coalition. (2013). <http://www.audiodescriptioncoalition.org>, consulté le 24 mai 2024.
- Ballester Casado, A. (2007). La audiodescripción: apuntes sobre el estado de la cuestión y las perspectivas de investigación. *TradTerm* 13, 151–169.
- Braun, S. (2008). Audio description research: state of the art and beyond. *Translation Studies in the New Millennium* 6, 14–30.
- Buvet, P.-A. et al. (2005). Les prédicats d'<affect>. *Lidil* 32, 80–92.
- De Beaugrande, R. & Dressler, W. (1981). *Introduction to text linguistics*. Longman.
- Descartes (1649). *Les passions de l'âme*. <https://www.les-philosophes.fr/penseurs/les-passions-de-lame/Page-2.html>, consulté le 24 mai 2024.
- Díaz-Cintas, J. & Remael, A. (2007). *Audiovisual Translation: Subtitling*. St Jerome.
- Dosch, E. & Benecke, B. (2004). *Wenn aus Bildern Worte werden. Durch Audio- -Description zum Hörfilm*. Bayerischer Rundfunk.
- Gambier, Y. (2004). La traduction audiovisuelle : un genre en expansion. *Méta Journal des Traducteurs* 49(1), 1–11.
- Gottlieb, H. (1998). Subtitling. Dans M. Baker & G. Saldanha (éds), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies* (244–248). Routledge.
- ITC Guidance on Standards for Audio Description. (2000). http://www.ofcom.org.uk/static/archive/itc/itc_publications/codes_guidance/audio_description/index.asp.html, consulté le 24 mai 2024.

- Jakobson, R. (1966). On linguistic aspects of translation. Dans R. Brower (éd.), *On Translation* (232–239). Harvard University Press.
- Johnson, H. *et al.* (1975). Communicative Body Movements – American Emblems. *Semiotica* 15, 335–353.
- Koch, S. (2002). Bilder zum Hören. Germanisten untersuchen Übersetzung. *Wrote*, 6–28.
- Krejdlin, G. (2008). *Le langage du corps et la gestuelle (kinésique) comme champs de la sémiotique non-verbale : idées et résultats*. *Cahiers slaves* 9, 4–5.
- Launet, M.-E. & Peres-Court, C. (2017). *La boîte à outils de l'intelligence émotionnelle*. DUNOD.
- Le Fur, D. (2007). *Dictionnaire des combinaisons de mots. Les synonymes en contexte*. Le Robert.
- Limbach, C. (2012). *La neutralidad en la audiodescripción fílmica desde un punto de vista traductológico*. Thèse de doctorat, Universidad de Granada.
- Lopez Vera, J.-F. (2006). Translating Audio Description Scripts: The Way Forward? – Tentative First Stage Project Results. *MuTra 2006. Audiovisual Translation Scenarios Conference Proceedings*, 1–10.
- Media Access Australia. (2012). *Audio Description Guidelines*. <http://www.mediaaccess.org.au/practical-web-accessibility/media/audio-description-guidelines>, consulté le 24 mai 2024.
- Mital, P. *et al.* (2011). Clustering of gaze during dynamic scene viewing is predicted by motion. *Cognitive Computation* 3, 5–24.
- Neves, J. (2011). *Guia de audiodescrição. Imagens que se ouvem*. Instituto Politécnico de Leiria.
- Ofcom Code on Television Access Services. (2010). <http://stakeholders.ofcom.org.uk/binaries/broadcast/other-codes/ctas.pdf>, consulté le 24 mai 2024.
- Pease, A. (2006). *El lenguaje del cuerpo*. Amat.
- Piperini, M. (2016). Reconnaissance des signes de fatigue. *Dictionnaire de la fatigue*, 711–716. <https://doi.org/10.3917/droz.zawie.2016.01.0711>, consulté le 24 mai 2024.
- Plantin, Ch. (2011). *Les bonnes raisons des émotions. Principes et méthode pour l'étude du discours émotionné*. Peter Lang.
- Remael, A. & Vercauteren, G. (2010). The translation of recorded audio description from English into Dutch. *Studies in Translatology* 18, 155–171.
- Szarkowska, A. (2011). *Audiodeskrypcja z synteza mowy*. <http://avt.ils.uw.edu.pl/ad-tts/>, consulté le 24 mai 2024.
- Trybisz, I. (2015). *Analyse Sémantique des Prédicats de Communication : Production et Interprétation des Signes – Emplois de Communication Non Verbale*. Peter Lang.
- Vercauteren, G. & Pilar, O. (2013). Describing facial expressions: much more than meets the eye. *Quaderns* 20, 187–199.



Mieczysław Gajos

Université de Łódź

Pologne

 <https://orcid.org/0000-0001-7625-9316>

Les noms propres dans les textes des chansons d'Édith Piaf

Proper names in the songtexts of Edith Piaf

Abstract

During her artistic career, Edith Piaf recorded over three hundred songs. Throughout her life, she sang about love and misfortune. In her rich repertoire, composed of realistic, popular, and poetic songs, she tells stories in which characters are often mentioned by their first or last names, thus not remaining anonymous. The use of proper names in Edith Piaf's song lyrics is a common stylistic feature. The settings of these stories can also be identified. The events in Piaf's songs usually take place in specific locations, which makes them even more authentic and dramatic. In this article, I present the results of onomastic research based on an analysis of all the proper names appearing in Edith Piaf's song lyrics and examine their functions. The article also includes suggestions for pedagogical use of proper names in French as a foreign language lessons.

Keywords

Edith Piaf, song lyrics, proper nouns, onomastical analysis, anthroponyms, toponyms, chrematonyms

Introduction

Le cinquantième anniversaire de la création de la Philologie Romane à l'Université de Silésie à Katowice coïncida avec le soixantième anniversaire de la disparition de la plus grande chanteuse française de tous les temps, Édith Giovanna Gassion, dite Édith Piaf. Cette coïncidence nous a donné l'idée de cet article, dans lequel nous avons choisi de traiter un sujet qui concerne la présence et la fonction des noms propres dans les textes des chansons d'Édith Piaf. Il suffit

seulement de parcourir une liste de titres des chansons interprétées par Piaf, (dans la terminologie onomastique: idéonymes, noms d'œuvres d'art, entre autres littéraires), pour se rendre compte de la richesse des noms propres qui s'y trouvent. À titre d'exemples, citons: *La goulante du pauvre Jean, Monsieur Saint-Pierre, Monsieur Lenoble, Sœur Anne, Les neiges de Finlande, Paris, Les amants de Venise, L'homme de Berlin, C'est à Hambourg, Entre Saint-Ouen et Clignancourt, Elle fréquentait la rue Pigalle*. Ce qui étonne dans ces titres-idéonymes et les chansons qu'ils désignent, c'est la place qu'y tiennent des prénoms (noms personnels par excellence), des noms de famille (paronymes), des noms de pays (coronymes/choronymes), de villes (urbonymes), de quartiers ou de rues (urbanonymes).

L'objectif de notre article est d'analyser et de décrire la place des noms propres dans les textes des chansons de Piaf et d'en faire une typologie onomastique détaillée. Cette analyse sera complétée par une réflexion stylistique qui vise à dégager les fonctions des noms propres dans le répertoire de Piaf. En grande partie, notre étude sera fondée sur le corpus des textes publiés dans l'anthologie *Édith Piaf. L'hymne à l'amour. Les chansons de toute une vie*. (Saka, 1994). 226 chansons du livre mentionné seront complétées par quelques titres emblématiques de Piaf qui ne figurent pas dans ce recueil, parmi lesquels: *La valse de Paris*, (Tabet, 1943), *Dans ma rue* (Datin, 1946), *Mademoiselle Sophie* (Piaf, 1946), *Dany* (Piaf, 1949), *Sous le ciel de Paris* (Dréjac, 1954). Au total, 231 textes serviront de base pour étudier la place, les types et la fonction des noms propres dans les chansons d'Édith Piaf. Cette étude linguistico-stylistique sera suivie d'une réflexion didactique concernant les pistes d'exploitation pédagogique des noms propres en classe de français langue étrangère.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, nous proposons de commencer par un hommage à Édith Piaf connue pour sa voix puissante, à la fois tragique et mythique, sa silhouette courbée enveloppée dans une robe noire très simple, son visage très expressif, ses gestes appartenant à la théâtralité de la chanteuse et surtout pour ses performances émouvantes¹.

¹ Tous ces éléments ont fait l'objet d'une étude anthropologique réalisée par Joëlle-Andrée Deniot (2012), professeur de sociologie à l'Université de Nantes.

1. Édith Piaf et ses chansons

« 19 décembre 1915 – 14 octobre 1963. Deux dates pour enfermer une vie au-delà du temps, immortelle, dans la mémoire des hommes, dans les entrailles des femmes, une voix, celle de Piaf l'inoubliable ».

(Routier, 1990 : 7)

Vingt-sept ans de carrière artistique et environ trois cents chansons enregistrées en plusieurs langues, cette chanteuse, charismatique et légendaire, a marqué l'histoire de la musique française comme personne d'autre. Bien que sa voix se soit tue il y a soixante ans, ses chansons vivent toujours, diffusées par les médias ou reprises par des plus jeunes générations de chanteurs et chanteuses. Tout au long de sa carrière, elle a gagné une énorme popularité en France et à l'étranger, y compris en Pologne où elle n'est jamais allée. Chanteuse de rue populaire avec son répertoire réaliste, elle fut entendue et découverte par Louis Leplée qui lui proposa son premier contrat professionnel au cabaret Gerny's à Paris, tout près des Champs-Élysées. Très vite, la maison de disque Polydor lui signa son contrat phonographique et Édith enregistra ses deux premiers titres : *Les Mômes de la cloche* (Decage, 1936) et *L'Étranger* (Malleron, 1934), cette dernière composée par Marguerite Monnot. La voie pour une grande carrière d'artiste fut alors ouverte à Édith Giovanna Gassion, baptisée par Louis Leplée la Môme Piaf. On demanda à Marguerite Monnot, qui devint la compositrice préférée de Piaf, d'écrire pour elle d'autres chansons « cousues » sur mesure. Très vite, d'autres auteurs et compositeurs apparurent chez Piaf en lui proposant de nombreuses chansons parmi lesquelles elle fit son choix et bâtit tout à fait consciemment son répertoire qui, aujourd'hui, fait partie du patrimoine national français. Comme l'a écrit Piaf (1958 : 105) dans son autobiographie *Au bal de la chance* :

« Des textes, on m'en soumet des quantités. D'excellents et d'exécrables. Des couplets maladroits, contenant une idée dont on n'a pas su tirer parti, et d'autres trop habiles, qui sont des démarquages de mes anciens refrains. J'écarte ceux-ci comme ceux-là et je tente de ne retenir que des œuvres originales, sincères et apportant « quelque chose ».

Parmi ceux qui ont écrit et composé pour Piaf, il faut mentionner, par exemple : Raymond Asso, Henri Contet, Michel Emer, Jacques Prévert, Léo Ferré, Georges Moustaki, Charles Aznavour, Pierre Delanoë, Michel Rivgauche, Michel Vaucaire,

Marguerite Monnot, Norbert Glanzberg, Francis Lai ou Charles Dumont. Édith Piaf, elle-même, fut auteure de ses propres succès. Il suffit d'évoquer deux grands titres : *La vie en rose* et *L'hymne à l'amour*.

Son riche et vaste répertoire a traversé les décennies sans prendre une ride et est encore apprécié par de nombreux auditeurs dans le monde entier. Édith Piaf a laissé un héritage durable dans le monde de la musique. Son impact sur la culture et la musique reste vivant grâce à ses chansons de qualité et à son interprétation intemporelles.

Tout comme l'a dit Jean Cocteau (1958 : 29), « Mme Édith Piaf a du génie. Elle est inimitable. Il n'y a jamais eu d'Édith Piaf, il n'y en aura plus jamais ».

2. Les catégories onomastiques des noms propres dans les chansons d'Édith Piaf

Les noms propres occupent une place importante dans le répertoire d'Édith Piaf. La présence des noms propres dans les textes de Piaf peut être définie sur plusieurs plans : quantitatif, qualitatif et distributionnel qui seront pris en compte dans nos analyses.

Pour les besoins de notre étude avec une visée didactique, nous avons adopté une définition très simple du nom propre proposée par Gaston Mauger (1968 : 5). Selon l'auteur :

« Le nom propre appartient en propre (= en privé) à tel homme, telle femme, tel enfant, tel animal. C'est par ce nom qu'on les appelle ; c'est à ce nom qu'ils répondent. Il désigne aussi en propre : tel peuple, tel pays, telle province, telle ville, tel fleuve, telle montagne, etc. »

Comme le remarque de son côté Martin Riegel (1997 : 175–176),

« Les noms propres s'écrivent avec une majuscule, n'ont pas de déterminant ou bien se construisent avec un déterminant contraint, l'article défini. Si, comme les noms communs, ils désignent des personnes, des objets, des lieux, etc., ils sont pourtant dépourvus de sens lexical : ils n'entretiennent pas de relations sémantiques et ne sont pas susceptibles d'une définition au sens ordinaire du terme ».

En regardant de près toutes les chansons du corpus (231), on y repère 56 titres qui contiennent des noms propres. En grande partie, il s'agit de toponymes et d'anthroponymes. La liste de ces titres se trouve dans le tableau qui suit. Tout nom propre fait l'objet d'une catégorisation onomastique.

Tableau 1.

Les noms propres dans les chansons d'Édith Piaf.

Titres de la chanson	Noms propres	Catégories	Auteurs/Compositeurs, Année de publication
<i>Entre Saint-Ouen et Clignancourt</i>	Saint-Ouen Clignancourt	toponymes/ oikonymes	M. Aubret/ A. Sablon, 1933
<i>La Julie jolie</i>	Julie	anthroponyme/ prénom féminin	G. Couté/ L. Daniderff, 1936
<i>La java de Cézigue</i>	Cézigue	anthroponyme/ surnom (en argot lui ou elle)	R. P. Groffe/ J. Eblinger, 1936
<i>Mon amant de la Coloniale</i>	Coloniale	chrématonyme social (selon la classification de Gałkowski, 2011)/ réduction syntaxique de l'armée coloniale	R. Asso/R. Juel, 1936
<i>Le fanion de la Légion</i>	Légion	chrématonyme social/ unité de l'armée	R. Asso/ M. Monnot, 1936
<i>Browning</i>	M. Browning	anthroponyme/ surnom	R. Asso/ J. Villard, 1938
<i>Paris-Méditerranée</i>	Paris-Méditerranée	chrématonyme/ poréionyme/ nom d'un train qui relie Paris avec le sud de la France	R. Asso/ R. Cloërec, 1938
<i>Elle fréquentait la rue Pigalle</i>	La rue Pigalle	toponyme/ urbanonyme/ hodonyme	R. Asso/ L. Maitrier, 1939
<i>Jimmy, c'est lui</i>	Jimmy	anthroponyme/ prénom masculin anglais, diminutif de James	G. L. L. Kamke/ V. Wal-Berg, 1942
<i>La valse de Paris</i>	Paris	toponyme/urbonyme	A. Tabet, 1943

Tableau 1 (Continuation)

Titres de la chanson	Noms propres	Catégories	Auteurs/Compositeurs, Année de publication
<i>Monsieur Saint-Pierre</i>	Saint-Pierre	anthroponyme/ nom d'un saint/ hagionyme	H. Contet/ J. Hess, 1943
<i>Monsieur Ernest</i>	Ernest	anthroponyme/ prénom masculin	M. Emer, 1945
<i>Céline</i>	Céline	anthroponyme/ prénom féminin	Chanson populaire
<i>Mademoiselle Sophie</i>	Sophie	anthroponyme/ prénom féminin	E. Piaf/ N. Glanzberg, 1946
<i>Qu'as-tu fait John ?</i>	John	anthroponyme/ prénom masculin anglais	M. Emer, 1947
<i>Les amants de Paris</i>	Paris	toponyme/urbonyme	L. Ferré/ E. Marnay, 1948
<i>Monsieur Lenoble</i>	Lenoble	anthroponyme/ paronyme/forme parlante stylisée sur un nom de famille	M. Emer, 1948
<i>Paris</i>	Paris	toponyme/urbonyme	A. Bernheim, 1949
<i>Le prisonnier de la Tour</i>	La Tour	toponyme/ urbanonyme/ forteresse, prison	F. Blanche/ G. Calvi, 1949
<i>Dany</i>	Dany	anthroponyme/ prénom masculin	E. Piaf/ M. Monnot, 1949
<i>La p'tite Marie</i>	Marie	anthroponyme/ prénom féminin	E. Piaf/ M. Monnot, 1950
<i>Le chevalier de Paris</i>	Paris	toponyme/urbonyme	A. Vannier/ M. Philippe Gérard, 1950
<i>Le Noël de la rue</i>	Noël	héortonyme	H. Contet/ M. Heyral, 1951
<i>Jezebel</i>	Jezebel	anthroponyme/ prénom	Ch. Aznavour/ W. Shankin, 1951
<i>Notre-Dame-de-Paris</i>	Notre-Dame-de-Paris	toponyme, urbanonyme/ ecclésionyme	E. Marnay/ M. Heyral, 1952

Tableau 1 (Continuation)

Titres de la chanson	Noms propres	Catégories	Auteurs/Compositeurs, Année de publication
<i>Johnny tu n'es pas un ange</i>	Johnny	anthroponyme/ prénom masculin anglais/ hypocoristique de John	F. Lemarque/ Les Paul, 1953
<i>Les amants de Venise</i>	Venise	toponyme/urbonyme (par ailleurs, nom d'île = nésonyme)	J. Plante/ M. Monnot, 1953
<i>Sœur Anne</i>	Anne	anthroponyme/ prénom féminin/ poétonyme	M. Emer, 1953
<i>N'y va pas Manuel</i>	Manuel	anthroponyme/ prénom masculin	M. Emer, 1953
<i>Sous le ciel de Paris</i>	Paris	toponyme/urbonyme	J. Dréjac/ H. Giraud, 1954
<i>La goulante du pauvre Jean</i>	Jean	anthroponyme/ prénom masculin	R. Rouzaud/ M. Monnot, 1954
<i>Marie la Française</i>	Marie la Française	anthroponyme/ prénom féminin / ethnonyme	J. Larue/ M. Philippe Gérard, 1956
<i>Milord</i>	Milord	anthroponyme/ surnom	G. Moustaki/ M. Monnot, 1956
<i>C'est à Hambourg</i>	Hambourg	toponyme/urbonyme	C. Delécluse/ M. Senlis/ M. Monnot, 1957
<i>Les neiges de Finlande</i>	Finlande	toponyme/nom de pays (coronyme/ choronyme)	H. Contet/ M. Monnot, 1958
<i>Tatave</i>	Tatave	anthroponyme/ surnom	A. Simonin/ H. Crolla, 1958
<i>Les orgues de Barbarie</i>	Barbarie	chrématonyme	G. Moustaki, 1959
<i>Le Blouses Blanches</i>	Blouses Blanches	chrématonyme social/ ou anthroponyme collectif	M. Rivgauche/ M. Monnot, 1959

Tableau 1 (Continuation)

Titres de la chanson	Noms propres	Catégories	Auteurs/Compositeurs, Année de publication
<i>Jérusalem</i>	Jérusalem	toponyme/urbonyme	R. Chabrier/ Jo Moutet, 1960
<i>Boulevard du Crime</i>	Boulevard du Crime	toponyme/ urbanonyme/ hodonyme/	M. Rivgauche/ C. Léveillé, 1960
<i>Le métro de Paris</i>	Paris	toponyme/urbonyme	M. Rivgauche/ C. Léveillé, 1960
<i>Mon vieux Lucien</i>	Lucien	anthroponyme/ prénom masculin	M. Rivgauche/ Ch. Dumont, 1961
<i>Qu'il était triste cet Anglais</i>	un Anglais	ethnonyme	L. Poterat/ Ch. Dumont, 1961
<i>Mon Dieu</i>	Dieu	théonyme	M. Vaucaire/ Ch. Dumont, 1961
<i>Marie-Trottoir</i>	Marie-Trottoir	anthroponyme/ surnom/sobriquet	M. Vaucaire/ Ch. Dumont, 1961
<i>Polichinelle</i>	Polichinelle	anthroponyme/ personnage de la littérature/ poétonyme	J. Plante/ Ch. Dumont, 1962
<i>Le diable de la Bastille</i>	La Bastille	toponyme/ urbanonyme	P. Delanoë/ Ch. Dumont, 1962
<i>Inconnu excepté de Dieu</i>	Dieu	théonyme	L. Amade/ Ch. Dumont, 1962
<i>Carmen's story</i>	Carmen	anthroponyme/ prénom féminin espagnol	M. Rivgauche/ Ch. Dumont, 1962
<i>On cherche un Auguste</i>	Auguste	anthroponyme/ prénom masculin	R. Gall/ Ch. Dumont, 1962
<i>Les amants de Teruel</i>	Teruel	toponyme/oikonyme	J. Plante/ M. Théodorakis, 1962
<i>Un dimanche à Londres</i>	Londres	toponyme/urbonyme	E. Piaf/F. Véran, 1963
<i>Chez Sabine</i>	Sabine	anthroponyme/ prénom féminin	E. Piaf/F. Véran, 1963

Tableau 1 (Continuation)

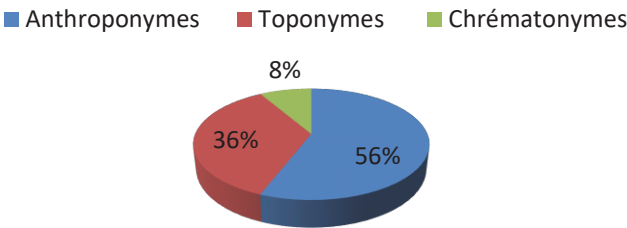
Titres de la chanson	Noms propres	Catégories	Auteurs/Compositeurs, Année de publication
<i>Monsieur Incognito</i>	Incognito	anthroponyme/ paronyme (le résultat de l'onymisation d'un lexème)/surnom	R. Gall/ F. Véran, 1963
<i>Les filles d'Israël</i>	Israël	toponyme/état/ choronyme	G. Moustaki, G. Bonnin/ C. Rolland, 1963
<i>Margot cœur gros</i>	Margot	anthroponyme/ prénom féminin/ hypocoristique	M. Vendôme/ F. Véran, 1963
<i>L'homme de Berlin</i>	Berlin	toponyme/urbonyme	M. Vendôme/ F. Lai, 1963

Seulement dans les titres, les noms propres apparaissent 58 fois. On peut les diviser en trois grands groupes : anthroponymes (33 occurrences), toponymes (20), chrématonymes (5).

Schéma 1.

Catégories des noms propres dans les titres des chansons d'Édith Piaf.

Catégories des noms propres dans les titres
des chansons d'Édith Piaf



Les tableaux ci-dessous contiennent une proposition de classification des noms propres dans les titres des chansons d'Édith Piaf.

Tableau 2.

La typologie des anthroponymes dans les titres des chansons d'Édith Piaf.

ANTHROPONYMES	EXEMPLES	OCCURRENCES
PRÉNOMS MASCULINS	<i>Jimmy, Ernest, John, Dany, Jezebel, Johnny, Manuel, Jean, Lucien, Auguste</i>	10
PRÉNOMS FÉMININS	<i>Julie, Céline, Sophie, Marie (2), Anne, Carmen, Sabine, Margot</i>	9
SURNOMS	<i>Cézigue, M. Browning, Milord, Tatave, Marie-Trottoir</i>	5
PARONYMES	<i>Lenoble, Incognito</i>	2
ETHNONYMES	<i>La Française, L'Anglais</i>	2
THÉONYMES	<i>Dieu (2)</i>	2
HAGIONYMES	<i>Saint-Pierre</i>	1
POÉTONYMES	<i>Polichinelle /Sœur Anne</i>	2
HÉORTONYME	<i>Noël</i>	1

Tableau 3.

La typologie des toponymes dans les titres des chansons d'Édith Piaf.

TOPONYMES	EXEMPLES	OCCURRENCES
URBONYMES	<i>Paris (6), Venise, Londres, Jérusalem, Hambourg, Berlin</i>	11
OIKONYMES	<i>Saint-Ouen, Clignancourt, Teruel</i>	3
URBANONYMES	<i>La Tour, La Bastille</i>	2
hodonymes	<i>Le rue Pigalle, Boulevard du Crime</i>	2
ecclésionymes	<i>Notre-Dame-de-Paris</i>	1
C(H)ORONYMES	<i>Finlande, Israël</i>	2

Tableau 4.

La typologie des chrématonymes dans les titres des chansons d'Édith Piaf.

CHRÉMATONYMES	EXEMPLES	OCCURRENCES
CHRÉMATONYMES SOCIAUX	<i>la Coloniale, la Légion, les Blouses Blanches</i>	3
PARÉÏONYMES	<i>Paris-Méditerranée</i>	1
Autres	<i>Orgues de Barbarie</i>	1

Sur 231 chansons du corpus, presque la moitié (113 textes) contient les noms propres de tout genre. Au total, on trouve 227 entités, mais leur occurrence dans les textes est plus élevée, étant donné que certains noms propres apparaissent dans des chansons différentes. Tel est le cas, par exemple, du toponyme *Paris*, qui se manifeste dans plusieurs textes (Gajos, 2023).

2.1. Les noms propres se référant aux personnes

Les plus nombreux sont les anthroponymes, noms se référant aux noms de personnes (87 occurrences). Parmi eux, il y a des patronymes qui désignent les noms de famille, les prénoms, les surnoms, les pseudonymes ou les sobriquets.

Il est intéressant de remarquer qu'à côté des patronymes des personnages fictifs présents dans les chansons de Piaf, on y évoque également des personnages historiques, artistes, hommes de sport ou de politique. Le tableau ci-dessous contient les patronymes des personnages fictifs et des personnes réelles.

Tableau 5.

Les patronymes dans les chansons de Piaf.

PATRONYMES	
Personnages fictifs	Personnages historiques
Harvey (49) ¹	Pompadour (39)
Garat (49)	Hitler (49)
Browning (69)	Garbo (70)
Nicot (119)	Chopin (79)
Lenoble (159)	Jésus (119, 192)
Belage (200)	Ravel (289)
Incognito (366)	
Lopez (304)	
Kobarsky (304)	
Aszlo (304)	

Dans les chansons de Piaf, à côté des prénoms français, on repère facilement des prénoms d'origine étrangère. Dans ce groupe, il y a également des noms de saints (hagionymes). Certains sont utilisés en tant qu'hagiotoponymes, par exemple : Canal Saint-Martin (40).

Le tableau qui suit contient la liste des prénoms utilisés par les paroliers dans les chansons de Piaf.

² Les numéros entre les parenthèses renvoient à des pages dans Saka (1994).

Tableau 6.
Les prénoms dans les chansons de Piaf.

PRÉNOMS				
MASCULINS		FÉMININS		SAINTS
FRANÇAIS	ÉTRANGERS	FRANÇAIS	ÉTRANGERS	
Léon (16)	Jimmy (99)	Marie (25, 177,	Greta (70)	Saint-Martin
Arthur (31)	Willy (143)	200, 249)	Margaret (147)	(40)
Dandy (38)	John (147)	Marlène (49)	Soledad (269)	Saint-Jean (30)
Philippe (111)	Johnny (215)	Fanny (49)	Carmen (336)	Saint-Pierre
Jean-François	Jim (269)	Liliane (49)		(110)
(119)	Don José (337)	Madeleine (53)		Sainte-Marie
Ernest (125)		Élise (119)		(192)
Jean-Pierre		Céline (134)		
(193)		Isabelle (164)		
François (200)		Suzon (193)		
Henri (203)		Anne (218)		
Jacques (206)		Christine (242)		
Manuel (221)		Marie-Lou		
Jean (229)		(245)		
Jules (234)		Catherine		
Adam (269)		(269)		
Pierrot (298,		Margot (298,		
371)		371)		
Lucien (308)		Sabine (353)		
Auguste (338)		Sophie		
Napoléon (342)				
Dany				

Dans les textes des chansons de Piaf, on distingue aussi des noms et des prénoms empruntés à la littérature: *Quasimodo* (203), *Roméo* et *Juliette* (175), *Croque-Mitaine* (275) ou encore *Arlequin* (298), *Polichinelle* (328) et *Colombine* (371).

Dans le répertoire de la chanteuse, il y a des chansons dans lesquelles on observe une accumulation de mots d'origine argotique (Gajos, 2022). Souvent, les personnages de ces chansons sont désignés par des surnoms et/ou des sobriquets :

Vous amusâtes-vous la même chose
Avec Topaze qu'avec Fanny ?
Vous réjouissez-vous d'avantage

*Avec Paganini qu'avec Nina Rosa
« Ah bah ! » fait Zidor « C'est dommage
Mais j'veus jure que j'connais pas toutes ces gonzesses-là » (Hély, 1936)*

En voilà deux autres exemples :

*On l'avait surnommé l'Chacal
C'était un type phénoménal (Asso/Seider, 1938)*

*Totor contrôle tout c'que Totoche lui raconte
Et fait ces comptes
Dans son bureau
(...)
Et malgré ça y a des jours où qu'la mô'm' Totoche
Fait sa caboche
Et r'prend l'dessus.
Ça fait qu'un soir a s'est fait voir avec Tatave,
Et c'qu'est l'plus grave,
Totor l'a su ! (Hély, 1938)*

2.1.1. La fonction pragmatique des anthroponymes dans les textes de chansons de Piaf

Grâce aux anthroponymes utilisés par les auteurs des textes, il est possible d'identifier les personnages impliqués dans l'histoire racontée par la chanson. Il ne s'agit plus des héros anonymes, mais il s'agit des personnages ayant leur nom de famille, leur prénom ou un surnom. Tous ces éléments d'identification personnelle apportent une dimension concrète aux personnages. Ils permettent de déterminer la nature et l'identité de l'individu. Les personnages impliqués dans l'histoire, identifiés par les anthroponymes, apportent une série d'informations utiles pour les auditeurs qui peuvent plus facilement décoder les informations concernant le sexe, l'âge, la nationalité, le milieu social, etc.

*Y'avait qu'à r'garder sa figure
Et tout de suite on comprenait
Monsieur Browning qu'on l'appelait
Un nom qui sentait l'aventure (Asso, 1938)*

*Voici qu'en la nuit étoilée
Un nouveau-né nous est donné*

*Jean-François Nicot qu'il se somme
Il est joufflu, tendre et rosé* (Villard, 1945)

*Monsieur Lenoble est très triste
Depuis que sa femme l'a quitté
Avec un tout jeune artiste
Qu'elle a connu cet été* (Emer, 1948)

*Vous connaissiez la p'tite Marie,
Si jeune, et surtout si jolie ?
Ben, elle est morte depuis ce matin...* (Piaf, 1950)

Certains anthroponymes, y compris ceux empruntés à la littérature, peuvent évoquer des traits de caractère de la personnalité des personnages.

*Pour faire pleurer Margot
Margot-chagrin, Margot-sanglot
Il lui faut des regrets
De belles amours contrariées
L'enfant du Paradis
Veut voir Colombine en folie
Et voir l'ami Pierrot
Pleurer avec Margot cœur gros.* (Vendôme, 1963)

Les exemples cités ci-dessus démontrent clairement que les anthroponymes aident à attribuer une identité spécifique aux acteurs de la chanson. Une référence aux anthroponymes dans les chansons de Piaf facilite un lien entre l'interprète et le public. Ce procédé stylistique fait naître chez les auditeurs le sentiment d'être impliqués dans l'histoire. Sur le plan affectif, les anthroponymes peuvent également renforcer le sentiment de proximité avec le personnage, notamment dans les chansons d'amour.

2.2. Les noms propres se référant aux lieux

Avec l'anthroponomastique, qui étudie les noms de personnes, la toponomastique est l'une des deux branches principales de l'onomastique. La toponomastique étudie les noms propres qui désignent des lieux, dits toponymes.

Dans la littérature onomastique (Bagajewa, 1993 ; Gałkowski & Gliwa, 2014 ; Pitz, 2014), on a l'habitude de subdiviser les toponymes (noms de lieux) en deux grandes catégories : les macrotoponymes et les microtoponymes. En principe, les deux catégories englobent les noms géographiques : noms de continents, de pays, de provinces et de villes, de mers, de fleuves, de montagnes, mais aussi les noms d'unités plus petites : quartiers, places, rues. Parmi les microtoponymes, il y a aussi des noms de monuments, d'édifices, etc. La question de catégorisation des toponymes est très complexe et même pour les onomasticiens, qui se spécialisent dans le domaine de la toponymie, il est difficile d'établir une frontière nette et rigoureuse entre les macro- et microtoponymes (vu aussi l'aspect de la portée communicationnelle : les microtoponymes sont utilisés dans des communautés restreintes territorialement). Les chansons d'Édith Piaf contiennent un nombre important de noms géographiques. On y trouve à la fois des macrotoponymes (noms de continents, pays, provinces, villes, mers et cours d'eau) et des microtoponymes (noms de quartiers, noms de rues, de places, de monuments ou d'édifices).

Les tableaux qui suivent contiennent les toponymes retenus dans le corpus des chansons analysées.

Tableau 7.

Les macrotoponymes dans les chansons de Piaf.

MACROTOPONYMES		
CONTINENTS	PAYS	VILLES
Amérique (69, 222) Les Amériques (156, 250)	France (69, 134, 303) Cuba (155) Panama (155) Mexique (200) Russie (262, 349) Finlande (274) Pologne (303) Israël (369)	Saint-Ouen (15) Pantin /(41) Saint-Cloud (46, 92) Marseille (59) Paris (74, 156, 161, 178, 187, 203, 209, 261, 279, 294, 298, 311, 345, 350, 353) Liverpool (155) Santiago (155) Venise (216) Paname (arg. Paris) (249) Sydney (249) Hambourg (259) Santiago (259) Rotterdam (259)

Tableau 7 (Continuation)

MACROTOPONYMES		
CONTINENTS	PAYS	VILLES
		Frisco (259) Wagram (261) Iéna (261) Eylau (261) Arcole (261) Marengo (261) Natividad (269) San Miguel (269) San Lorenzo (269) Jérusalem (290) Rio (303) Angers (319) Nice (319) Saint-Dié (319) Buenos Aires (339) Teruel (341) Hiroshima (342) Pearl Harbour (342) Jéricho (343) Pétersbourg (349) Londres (351) Berlin (362)

Parmi les macrotoponymes présents dans le répertoire d'Édith Piaf, il y a aussi des noms de provinces, d'îles, de mer et de courants d'eau, donc des hydronymes.

Tableau 8.

Les hydronymes dans les chansons de Piaf.

HYDRONYMES		
PROVINCES ET ÎLES	ÉTENDUE AQUATIQUE (talassonymes = noms de mers)	COURANTS D'EAU (potamonymes = noms de fleuves)
Le Nord (19, 23, 105, 155) Îles Sous-le-Vent (33) La Riviera (40) La Savane (147) L'oasis Takana (100)	La mer Rouge (65) Le Pacifique (155)	La Seine (140, 249, 294) La Tamise (310) La Nièvre (339) L'Allier (339)

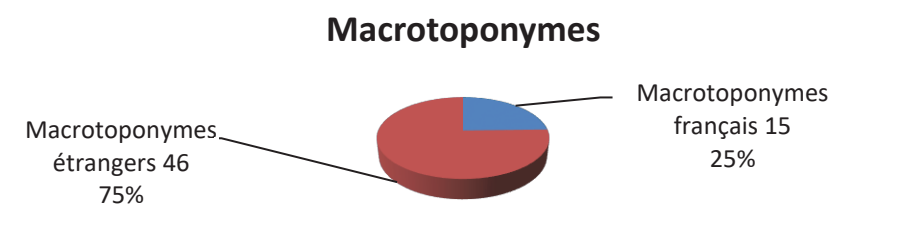
Tableau 8 (Continuation)

HYDRONYMES		
PROVINCES ET ÎLES	ÉTENDUE AQUATIQUE (talassonymes = noms de mers)	COURANTS D'EAU (potamonymes = noms de fleuves)
La Louisiane (147) Nevada (269) L'est de Santa Lucia (269) Bornéo (259, 40) Tahiti (155)		

Les deux tableaux contiennent une soixantaine de macrotoponymes. Certains apparaissent dans plusieurs textes, comme par exemple : *Paris, France, le Nord* ou *la Seine*. Les macrotoponymes français sont minoritaires par rapport aux macrotoponymes étrangers, ce qui est visualisé par le schéma qui suit :

Schéma 2.

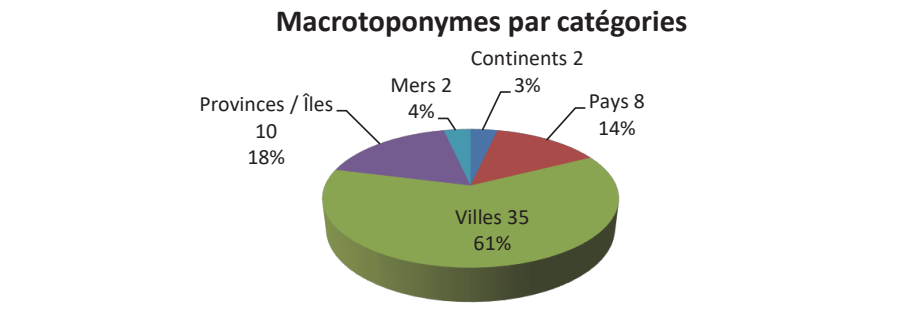
Les macrotoponymes français et étrangers dans les chansons de Piaf.



Le schéma 3 présente le nombre de macrotoponymes par catégories.

Schéma 3.

Les macrotoponymes par catégories.

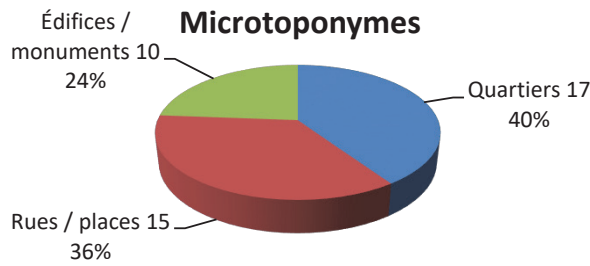


Contrairement aux macrotoponymes, les microtoponymes dans les chansons d'Édith Piaf se rapportent surtout au contexte français, tout particulièrement à la capitale de la France. On y distingue trois grandes catégories : quartiers, rues, édifices/monuments. Dans la colonne avec des quartiers se trouvent aussi les noms de parcs et de bois parisiens.

Tableau 9.
Les microtoponymes dans les chansons de Piaf.

MICROTOPONYMES		
QUARTIERS	RUES/PLACES	ÉDIFICES/MONUMENTS
Montparnasse (11, 81, 161)	rue d'Charenton (41)	Galleries Lafayette (40)
Clignancourt (15)	rue Pigalle (81)	Lion d'Or (125)
L'Sébaso (27)	Pigalle (81, 345, 349)	L'Ecu de France (125)
Le Sébaso (40)	rue d'Passy (126)	L'Opéra (140)
La Chapelle (40)	Barbès (81)	Le Café du Dôme (161)
le Bois de Vincennes (140)	Clichy (81)	Notre-Dame (203, 249)
Villette (92)	Rue du Bac (111)	Notre-Dame-de-Paris (203)
Ménilmontant (92)	Place de la Trinité (122)	Le château
Robinson (157)	Passage de la Bonn-Graine (140)	des Quatr-Vents (241)
le Quartier latin (161)	L'avenue de l'Opéra (140)	Le Pont Neuf (294)
Les Tuileries (161)	La Place Vendôme (161)	Le théâtre
La Porte d'Italie (216)	Marché aux Fleurs (203)	des Funambules (298)
Aubervilliers (275)	Champs-Élysées (261)	Hôtel de Russie (350)
Orly (200)	Boulevard du Crime (298)	
White Chapel (259)	Place de la Bastille (334)	
Île Saint-Louis		
Montmartre		

Le schéma 4.
Le nombre de microtoponymes par catégorie.



La présente analyse a démontré une place importante et une grande variété de toponymes dans les textes des chansons d'Édith Piaf. Cette observation s'applique aussi bien aux macrotoponymes qu'aux microtoponymes.

2.2.1. La fonction pragmatique des toponymes dans les chansons de Piaf

Tout comme les anthroponymes permettent d'identifier et de rendre plus réels les héros des histoires racontées dans les textes interprétés par Piaf, les toponymes aident à les localiser dans l'espace. Les noms géographiques renvoient à un contexte concret, localisé dans un lieu spécifique.

*En descendant le fleuve argent
Qui roule jusqu'au Nevada
On voit la plaine qui s'étend
À l'est de Santa Lucia (Moustaki, 1958)*

Les toponymes servent également à évoquer des lieux ou des événements marquants. Ils donnent ainsi plus de profondeur et de contexte au récit de la chanson. On peut facilement repérer dans les chansons de Piaf des marques de référence qui renvoient à des événements historiques et qui apportent ainsi des nuances et des significations supplémentaires aux personnages et au récit.

*Écoute, peuple de Paris
Regarde, peuple de Paris, ces ombres éternelles
Qui défilent en chantant sous ton ciel
(...)
Nos les grognards, les grenadiers
Sans grenades, sans fusils, ni souliers
Ce soir nous allons défiler
Au milieu de vos Champs-Élysées
Wagram, Iéna, Eylau, Arcole, Marengo...
Ça sonne bien
Quelles jolies batailles (Delanoë, 1957)*

Les toponymes dans les chansons de Piaf constituent un élément marquant pour introduire une sensation de réalité.

*On se rappelle les chansons
Un soir d'hiver, un frais visage
La scène à marchands de marrons*

Une chambre au cinquième étage
Les cafés-crème du matin
Montparnasse, le Café du Dôme
Les faubourgs et le Quartier latin
Les Tuileries et la Place Vendôme (Bernheim, 1949)

Un nom de lieu comme « Château des Quatre-Vents » peut évoquer un cadre enchanteur ou une ambiance mystérieuse.

Il existe dans les landes
Le château des Quatre-Vents
Et la fort belle légende
Pour les petits et les grands... (Piaf, 1955)

3. Pour l'exploitation pédagogique des noms propres en classes de FLE – quelques propositions

Les chansons constituent un document pédagogique par excellence et sont souvent l'objet d'une exploitation pédagogique en classes de langues vivantes (Boiron, 2001 ; Calvet, 1980 ; Deczewska, 2002 ; Gajos, 2003 ; Kondrat, 2022). En situant un étudiant dans le monde de la fiction littéraire créé par les auteurs de chansons, il est possible d'orienter le travail didactique en classe de langue sur les différentes catégories des noms propres. Les chansons de Piaf se prêtent très bien à une telle exploitation pédagogique en classes de FLE et peuvent constituer un matériel de qualité pour développer chez les apprenants une compétence onomastique. D'après Gałkowski (2023), elle devrait être acquise au cours du processus glottodidactique au même titre que toute autre compétence langagière. Étant donné que cette compétence se forme tout naturellement en langue maternelle, « l'apprentissage de la nomination chez l'enfant, la construction de l'identité : prénom, nom, surnom pour soi, sa famille, autrui et mise en place de ces noms en tant qu'ensemble structuré » (Grimaud, 1990 : 16), il serait tout à fait souhaitable qu'on y accorde également de la place en langue étrangère. En partant de la langue source de l'apprenant et du fonctionnement des noms propres dans sa langue, on va enrichir et développer sa compétence onomastique en langue cible. À partir de documents authentiques, y compris les chansons de Piaf, il commencera à découvrir la place des noms propres non seulement

dans le système linguistique qu'il est en train de s'approprier, mais aussi dans la culture du monde francophone contemporain qui s'exprime dans et par la langue. Là, on veillera surtout à l'orthographe des noms propres et à l'utilisation de la majuscule en début de mots. Dans le cas des noms propres, la majuscule joue un rôle distinctif par rapport aux noms communs, par exemple *le Français* : *le français*.

Sur le plan phonétique, on fera attention à la prononciation des noms propres qui peut varier d'une langue à l'autre, non seulement au niveau segmental, mais aussi au niveau suprasegmental. À titre d'exemple, dans le titre de la dernière chanson de Piaf *L'homme de Berlin*, on entend une nasale à la finale du toponyme *Berlin*, tandis que dans la langue polonaise le -in est dénasalisé et prononcé [in]. *Berlin* en français possède un accent oxitonique tandis qu'en polonais, il est paroxitonique *Berlin*.

En passant de la forme au sens, on fera découvrir et connaître aux apprenants les différentes catégories des noms propres, y compris celles distinguées dans les chansons de Piaf. En analysant les textes de Piaf, ils pourront rencontrer d'autres catégories, par exemple les noms de journaux, de fêtes ou d'événements :

L'Humanité ! Le Figaro ! France-Soir

Les travailleurs ont droit de savoir (Rivgauche, 1960)

Tous les exemples tirés des textes de Piaf peuvent donner suite à une analyse morphologique et syntaxique, en particulier :

- l'article (sa présence ou son absence) : *Marie la Française*, *La p'tite Marie*, *La Julie jolie*, *Il y a toujours un Arlequin* ; *Paris /Le Paris de mille huit cent trente* ;

La France bat la Pologne par trois-zéro

Grâce à Lopez, Kobarsky et Aszlo (Rivgauche, 1960)

- l'emploi des prépositions devant les différentes catégories de toponymes : *à Paris*, *à Hambourg*, *à Londres*, *en Amérique*, *en France*, *au Mexique*, *dans la rue Pigalle*, *sur le boulevard du Crime*, *aux Galeries Lafayette*, etc. ;
- le genre et le nombre des noms propres : *l'Amérique/Les Amériques* ;
- les diminutifs et les formes apocopées : *Jo*, *Johnny*, *Jimmy*, *Marie-Lou*.

Les noms propres qui apparaissent dans les textes de Piaf sont porteurs de marques culturelles, historiques, littéraires. Ils peuvent servir de départ pour développer simultanément une compétence onomastique et une compétence (inter)culturelle.

Ces quelques propositions d'exploitation pédagogique des noms propres en classe de FLE à partir des textes des chansons d'Édith Piaf n'ont qu'un caractère préliminaire et ce sujet mériterait une étude plus complexe et approfondie.

Conclusion

L'analyse des chansons d'Édith Piaf nous a permis d'identifier un nombre considérable de noms propres, que l'on peut regrouper en plusieurs catégories onomastiques. Le classement des noms propres proposé dans cet article se concentre principalement sur les anthroponymes et les toponymes. Au sein de chaque catégorie, nous avons élaboré une typologie onomastique détaillée, suivie d'une réflexion sur les fonctions stylistiques des noms propres dans les textes des chansons d'Édith Piaf. Le vaste répertoire de Piaf, avec la diversité et la richesse de ses types et formes onomastiques, offre de nombreuses possibilités d'exploitation pédagogique en classe de FLE. Les chansons de Piaf, en tant que documents authentiques permettent aux étudiants d'explorer les noms propres sous différents aspects : phonétique, orthographique, morphosyntaxique, pragmatique et (inter)culturel.

Références citées

- Bagajewa, I. (1993). O nazwach geograficznych w ujęciu translatorycznym. Dans F. Grucza (éd.), *Przyczynki do teorii i metodyki kształcenia nauczycieli języków obcych i tłumaczy w perspektywie wspólnej Europy* (111–117). Wydawnictwa UW.
- Boiron, M. (2001). Chanson en classe, mode d'emploi. *Le français dans le monde* 318, 55–57.
- Calvet, L.-J. (1980). *La chanson dans la classe de français langue étrangère*. CLE international.
- Cocteau, J. (1958). (Préface) Piaf. É. (1958). *Au bal de la chance*. Édition (2003). L'Archipel.
- Deczewska, J. (2020). Tekst, muzyka, kultura. Piosenki na lekcjach języka obcego. *Języki Obce w Szkole* 1, 39–45.
- Deniot, J.-A. (2012). *Édith Piaf. La voix, le geste, l'icône. Esquisse anthropologique*. Lelivred'art.

- Gajos, M. (2003). *Plaisirs d'amour. Méthode de français par la chanson*. Oficyna Wydawnicza LEKSEM.
- Gajos, M. (2022). Le français sauvage dans les chansons d'Édith Piaf – un aperçu didactique. *Neofilolog* 59(2), 144–163.
- Gajos, M. (2023). Paryż w piosenkach Édith Piaf na zajęciach z języka francuskiego. *Neofilolog* 60(1), 258–273.
- Gałkowski, A. (2011). *Chrematonimy w funkcji kulturowo użytkowej. Onomastyczne studium porównawcze na materiale polskim, włoskim i francuskim*. Wyd. 2. Wydawnictwo UŁ.
- Gałkowski, A. & Gliwa, R. (éd.) (2014). *Mikrotoponimia i makrotoponimia. Problematyka wstępna*. Wydawnictwo UŁ.
- Gałkowski, A. & Gliwa, R. (éd.) (2016). *Nazwy terenowe i miejscowe w przestrzeni fizycznej*. Wydawnictwo UŁ.
- Gałkowski, A. (2023). *La competenza onomastica nell'insegnamento e nell'uso dell'italiano L2. Il contesto polacco*. Wydawnictwo UŁ.
- Grimaud, M. (1990). Les onomastiques. Champs, méthodes et perspectives. *Nouvelle revue d'onomastique* 15/16, 5–23.
- Kondrat, D. (2022). Kreatywne wykorzystanie piosenki z młodzieżą w klasie języka angielskiego. *Języki Obce w Szkole* 1, 63–69.
- Mauger, G. (1968). *Grammaire pratique du français d'aujourd'hui*. Hachette.
- Piaf, É. (1958). *Au bal de la chance*. Édition (2003). L'Archipel.
- Pitz, M. (2014). Macrotoponymie et microtoponymie – deux catégories rigoureusement distinctes ? Pour une approche méthodologique d'une relations intra-onomastique. https://www.persee.fr/doc/acsfo_0000-0000_2014_act_14_1_1213, consulté le 26 septembre 2024.
- Riegel, M., Pellat, J.-Ch. & Rioul, R. (1994). *Grammaire méthodique du français*. Presses Universitaires de France.
- Routier, M. (1990). *Piaf l'inoubliable*. RENAUDOT et CIE.
- Saka, P. (éd.) (1994). Édith Piaf. *L'Hymne à l'amour*. Librairie Générale Française.



Leila Hosni

Université de Tunis (FSHST)
Tunisie

 <https://orcid.org/0000-0001-7164-010X>

Modalisation et anaphore : une relation prédicative complexe

Modalization and anaphora: a complex predicative relationship

Abstract:

In this work, we are interested in a type of anaphora, rarely studied by linguists, namely “axiological anaphora”. We will conduct our research using an integrative approach, that of the three primary functions (the Predicate, the Argument and the Modalizer). To do this, we use “predicative analysis”, which will allow us to answer the following question: What are the defining properties of an axiological anaphora, this lexical unit, considered both as a “unit of third articulation”, as a “marker of subjectivity” and as a “tool of textual coherence”?

Keywords

Anaphora, axiological anaphora, modalization, modalizer, unit of third articulation, inference

Introduction

Malgré sa fréquence dans plusieurs types de discours, l’anaphore axiologique demeure un type d’anaphore rarement étudié. Cela est dû, nous semble-t-il, au fait qu’elle associe deux phénomènes linguistiques, l’un relève de la langue, et l’autre du discours : la modalisation et l’anaphore.

Étudier une anaphore axiologique nécessiterait donc :

- l’étude de la valeur subjective de l’expression anaphorique, faisant ainsi intervenir les notions de « modalisation » et de « modalisateur » ;
- l’étude de la relation qu’elle établit avec son antécédent ;
- l’étude de son rôle dans la structuration du texte.

ce qui nous mène à la considérer comme un phénomène complexe, dont la description fait appel à la syntaxe, à la sémantique, à l'énonciation et parfois même à la pragmatique. Une telle étude ne peut donc être effectuée que dans le cadre d'une approche intégrative : celle des trois fonctions primaires, dont l'outil d'analyse est « l'analyse prédicative ».

Pour rendre compte de ce type d'anaphore, nous nous proposons d'inscrire notre travail dans cette théorie. Notre objectif consiste à répondre à la question suivante : Quelles sont les propriétés définitoires d'une anaphore axiologique, cette unité lexicale, considérée à la fois comme « unité de troisième articulation », comme « marqueur de subjectivité » et comme « outil de cohérence textuelle » ?

Une mise au point terminologique nous semble, d'abord, indispensable pour mettre l'accent sur la pertinence de « l'analyse prédicative » dans l'étude de ce genre de phénomène discursif.

1. Modalité et Anaphore axiologique : quel(s) type(s) de rapport(s)

De par son nom, une « anaphore axiologique » implique une valeur modale : la valeur subjective. C'est dans ce sens que nous nous proposons, en premier lieu, de rendre compte de ces deux notions, ici, étroitement liées : « la modalité » et « l'anaphore axiologique ».

1.1. Modalité/Modalisation : une mise au point terminologique

1.1.1. Pour définir la Modalité/Modalisation

La notion de « modalité » remonte à « la logique aristotélicienne », qui distingue les « énoncés non-modaux » (assertifs) des « énoncés modaux », dont certains « renforcent l'assertion simple en l'affectant de la nécessité, affirmative ou négative » (Le Querler, 2004 : 643) et d'autres « l'affaiblissent en présentant l'attribution comme simplement possible ou contingente » (*ibid*). De ce fait, Aristote distingue quatre modalités : « le nécessaire », « le possible », « l'impossible » et « le contingent ».

Empruntée par la linguistique, elle a fait l'objet de plusieurs études. Si Damourette et Pichon (1911, 1941) refusent de lui accorder un statut linguistique, Bally (1932–1942), Brunot (1922), Benveniste (1974), Le Querler (1996),

Martin (1983, 2016), etc. lui consacrent de longues analyses qui donnent lieu aussi bien à des définitions qu'à des typologies.

Parmi les définitions les plus anciennes, nous citons celle de Bally (1932–1942), qui est omniprésente dans la majorité des manuels et des dictionnaires :

La modalité est la forme linguistique d'un jugement intellectuel, d'un jugement affectif ou d'une volonté qu'un sujet pensant énonce à propos d'une perception ou d'une représentation de son esprit.

(Bally, 1942 : 3)¹

Dans une approche énonciative, Benveniste la définit comme « une assertion complémentaire portant sur l'énoncé d'une relation » (1974, Tome II, 187). Dans le même cadre (le cadre énonciatif), Le Querler (1996 : 14) lui consacre un ouvrage dont le principal objectif est d'en dresser une typologie. Il s'agit, pour elle, de « l'expression de l'attitude du locuteur par rapport au contenu propositionnel de son énoncé ». Elle couvre également les énoncés assertifs, et ce par la simple présence d'un « énonciateur ».

Une approche logico-sémantique de la « modalité » a fait l'objet de l'ouvrage de Martin, *Linguistique de l'universel* (2016) :

La modalité est l'ensemble des opérations, qui, à partir d'éléments linguistiques très variables sémantiquement interprétés, déterminent la prise en charge de la proposition, en suspendant ou en modifiant l'opérateur inhérent de vérité et en injectant la proposition dans un modèle de mondes possibles et d'univers de croyance.

(Martin, 2016 : 102)

La diversité des définitions implique une diversité de typologies. Certaines sont liées à l'énonciateur, la source de la modalisation (son intention et ses sentiments). D'autres sont liées à l'énoncé même.

1.1.2. Une typologie des modalités

Faute d'espace, nous nous contentons de la typologie proposée par Le Querler (1996), une typologie dont la particularité réside dans l'exhaustivité. Son ouvrage est, d'ailleurs, intitulé « Typologie des modalités ».

L'auteure y distingue quatre types de modalités, s'organisant toutes autour de l'énonciateur :

¹ Citée dans Gosselin (2017).

- a) **Les modalités subjectives** impliquent la relation que l'énonciateur établit avec le contenu propositionnel. Ce sont les « modalités épistémiques » et « appréciatives », illustrées respectivement par les exemples suivants :

Peut-être que Pierre va venir.

Je suis heureux que Pierre vienne.

- b) **Les modalités intersubjectives** expriment une relation entre le sujet énonciateur et son interlocuteur à propos du contenu propositionnel :

Tu dois venir

- c) **Les modalités implicatives** « marquent l'implication au sens large entre deux éléments de l'énoncé, ou entre la réalité objective et le contenu propositionnel de l'énoncé » (2004 : 67) :

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

Excepté certains énoncés assertifs, les énoncés modalisés contiennent tous des modalisateurs. Le sujet énonciateur y recourt pour exprimer un point de vue, une (in)certitude, un jugement de valeur, etc. sur le contenu de son énoncé.

Dans la théorie des trois fonctions primaires, la notion de « Modalisation » acquiert une nouvelle conception. Elle incarne l'une des trois fonctions primaires, à savoir le Modalisateur.

1.1.3. Une nouvelle conception de la Modalité/Modalisation

Dans le cadre d'une étude effectuée sur « les universaux du langage », Martin (2016 : 16) considère « la modalisation », tout comme « la prédication », comme un phénomène universel : « Quelle qu'en soit la langue, l'énoncé produit est donné pour vrai ». Pour lui, « la modalité proprement dite est la prise en charge de ce qui est dit : tout énoncé est déclaré ou vrai ou faux, ou seulement possible, c'est le principe de véridiction » (Martin, 2016 : 16).

Tout comme « la prédication », elle présente, elle aussi, l'un des fondements d'une « grammaire universelle », cette dernière étant schématisée comme **M (Pa)**, (M) étant le Modalisateur, (P), le prédicat et (a) les arguments.

Dans le même ordre d'idée, Mejri (2016, 2017, 2023) étudie la modalité comme l'un des composants de ce schéma universel **M (Pa)**. Celle-ci présente, outre le prédicat et l'argument, l'une des trois fonctions primaires. C'est la troisième fonction primaire qui « sert de cadre dans lequel s'inscrit la relation pré-

dicative avec son schéma d'arguments et par le biais de laquelle s'effectue le passage de la virtualité de la langue à l'actualisation de la production langagière telle qu'elle est considérée dans un énoncé effectif » (Mejri & Mizouri, 2023 : 22). En d'autres termes, la modalisation permet le passage de la langue à la production langagière. Elle présente, par conséquent, un prédicat hiérarchiquement supérieur à la prédication de base. Qu'elle soit « implicite » ou « explicite », elle est toujours là. Un énoncé ne peut être conçu indépendamment de la modalisation, c'est-à-dire indépendamment d'un « je » (qui implique le « tu » et le « il »), d'un lieu et d'un temps. De ce fait, la modalisation traduit « la subjectivité de l'énonciateur, c'est-à-dire la manière dont il configure émotionnellement les contenus de ses messages » (Mejri & Mizouri, 2023 : 43). C'est dans ce sens que nous nous proposons de la lier à un phénomène discursif impliquant cette « subjectivité du locuteur » : « l'anaphore axiologique », qui traduit un type particulier de « subjectivité », c'est-à-dire un type particulier de modalisation.

1.2. L'anaphore axiologique² : un modalisateur nominal

L'anaphore axiologique est un type d'anaphore qui, malgré sa fréquence dans la langue, n'a pas fait l'objet de beaucoup d'études linguistiques. La raison en est, nous semble-t-il, sa valeur subjective, qui, parfois, échappe aux descriptions linguistiques dont l'objet est l'étude de la compatibilité syntactico-sémantique entre l'expression anaphorique et son antécédent. Ce type d'anaphore, illustré par des exemples tels que :

- 1) *L'attaché militaire alla faire ensuite une visite à **mon sous-chef**. Ce que pouvait lui dire **cet imbécile** courtois, je riais de me l'imaginer !*
- 2) *Se baissant à terre, elle se rapproche de **saint Antoine**, et se met à lui gratter la plante des pieds ; **le cochon** se réveille.*

nous a, par contre, particulièrement intéressée, dans le cadre de deux travaux de recherche : Hosni (2006) et Hosni (2022). L'intérêt que nous lui avons porté nous a menée à l'étudier dans deux approches différentes :

- Nous avons rendu compte de ses propriétés syntaxiques, sémantiques et référentielles, en le comparant à l'anaphore associative, ce type d'anaphore qui

² Nous empruntons cette appellation à Hosni (2006).

s'en distingue, d'une part par sa valeur non-subjective, et d'autre part par la relation non co-référentielle qu'il établit avec son antécédent.

- Nous l'avons étudié dans la théorie des « classes d'objets », où nous sommes concentrée sur sa fonction prédicative.

1.2.1. L'anaphore axiologique : un SN « axiologique »

Dans Hosni (2006), nous avons d'abord insisté sur sa fonction syntaxique. Il s'agit exclusivement d'une anaphore nominale, qui peut, entre autres, être :

- un argument de phrase :
 - 3) (...) j'aurais aussitôt reconnu **mon ancien copain**. Mais à la réflexion, la métamorphose du rouquin efflanqué au regard pointu que j'avais connu en **ce renard** moustachu aux yeux verts, effilés par l'ironie, cette métamorphose semblait dans la logique qui veut que l'enfant soit le père de l'homme.
- une incise qualitative :
 - 4) [**Luc**] veut s'en aller, il s'en ira. Le courage, le courage. Il pousse son corps devant lui. Il résiste, **le salaud** !

Sur le plan sémantique, le centre d'intérêt était sa valeur axiologique. Deux valeurs sont donc distinguées :

- La valeur appréciative (méliorative et péjorative) :
 - 5) (...) La volonté de Mme Duvalle saurait couper court à toute autre proposition de **Maurice, ce généreux** prêt à faire des folies avec l'argent des siens.
- La valeur affective :
 - 6) **Le journaliste** déguerpit, la queue entre les jambes (...). **Le malheureux, verdâtre, vint s'écrouler parmi eux (ses collègues)**³.

C'est justement cette valeur subjective/axiologique qui en fait une anaphore coréférentielle, dont la co-référence est interprétée via le verbe « être » :

Le généreux est Maurice.

Le salaud est Luc.

³ Ces exemples sont empruntés à Hosni (2006).

1.2.2. L'anaphore axiologique : un classifieur prédicatif

Dans la théorie des « classes d'objets » (G. Gross, 2012), le classifieur est considéré comme un actualisateur (il sert à actualiser les prédicats et les arguments). Lorsqu'il assure une fonction anaphorique, il est, toutefois, prédicatif. Les « classifieurs axiologiques », tels que « cet imbécile », « ce crétin », « ce taré » et « cette bizarrerie » en sont un exemple :

7) [*Luc*] adore sa femme ; il en parle avec tendresse, avec vénération. « Ça n'est pas vrai ». Elle balbutia, trépignant : « avec ça qu'il le sait, **cet imbécile, ce crétin, ce taré !** »

8) Saussure : « **Quand on dit qu'il faut prononcer une lettre de telle ou telle façon, on prend l'image pour le modèle** » [...]. Pour expliquer **cette bizarrerie**, on ajoute que dans ce cas il s'agit d'une prononciation exceptionnelle.

Dans Hosni (2022), nous avons montré que l'anaphore axiologique est une « anaphore prédicative ». C'est un prédicat exclusivement nominal qui « classe un/des prédicat(s) du co-texte gauche. Il s'agit, (...), d'une classification subjective dans la mesure où il attribue à ce/ces dernier(s) une valeur 'axiologique', méliorative ou péjorative » (Hosni, 2022 : 134). Cette « reprise » est effectuée via des prédicats nominaux essentiellement axiologiques comme « ce salaud » et « ce crétin », comme elle peut être effectuée via des prédicats occasionnellement axiologiques tels que « chien », « cochon », etc. :

9) *Peut-être qu'elle n'avait pas envie de voir **la France, ce chien de pays** où l'ouvrier crève de faim sous la botte des capitalistes, qu'est-ce que t'en penses, camarade Frantsouz ?*⁴

Le recours à ce genre de prédicats nominaux est fondé sur **un transfert métaphorique**, qui permet à un argument de se transformer en prédicat (*Le chien est un animal* → *La France est un chien*) et à un prédicat de se transformer en argument (*Il a commis un crime* → *Il l'aime beaucoup. Ce crime lui a coûté très cher*).

Un « classifieur axiologique » sélectionne son antécédent sur des bases essentiellement sémantiques. Ce dernier peut, en effet, être un SN <humain>, comme dans l'exemple (7), non <humain>, comme dans l'exemple (9), ou même un énoncé, tel que « Quand on dit qu'il faut prononcer une lettre de telle ou telle façon, on prend l'image pour le modèle », dans l'exemple (8). La relation

⁴ Tous ces exemples sont empruntés à Hosni (2022).

anaphorique est une relation « coréférentielle », ses deux éléments étant liés par des « prédicats de qualification », tels que « être », « être assimilé à », « être considéré comme », et « être qualifié de ».

Malgré leur importance, ces deux travaux demeurent incomplets, dans la mesure où ils se sont limités à l'étude :

- des anaphores nominales, pourtant, une anaphore axiologique est une « unité de troisième articulation », appartenant à la quasi-totalité des parties du discours.
- des anaphores axiologiques « marquées », alors que les anaphores « inférées » (Hosni, 2023) sont aussi fréquentes dans la langue ;

Ce n'est que dans le cadre d'une « analyse prédictive » qu'on peut effectuer une étude exhaustive de ce phénomène discursif.

2. L'anaphore axiologique : entre référence et inférence prédictives

Comme toute expression anaphorique, l'anaphore axiologique est une unité lexicale référentielle, c'est-à-dire qu'elle réfère à une autre entité du discours. Cette référence, fondée sur des paramètres subjectifs, est aussi bien marquée qu'inférée. Il s'agit, de ce fait, d'une « unité de troisième articulation », dont la fonction discursive est complexe, dans la mesure où elle « réfère », « infère », et « modalise ».

2.1. L'anaphore axiologique : une unité de troisième articulation

« L'unité de troisième articulation » est définie par Mejri et Mizouri (2023 : 27) comme étant « une unité lexicale, mono- ou polylexicale ». Une anaphore axiologique est, de ce fait, une unité de troisième articulation. Elle est intégrée dans le discours via sa forme grammaticale et son contenu sémantique.

2.1.1. Une forme grammaticale

Nous nous limitons, ici, aux propriétés syntaxiques de ce type d'anaphore, qui, comme nous l'avons déjà souligné, touche aux différentes catégories syntaxiques. Celles-ci peuvent ainsi être :

– des SN :

10) *Son ancien employeur lui faisait des ennuis. Après un an d'absence, le **salaud** va la licencier.*

– des verbes :

11) *C'est **la grâce** que je te **souhaite**, en t'embrassant de tout mon coeur.*

– des adjectifs :

12) *Jusque-là j'avais été seul à faire honneur au **bon** déjeuner ; mais à partir de ce moment-là, ce fut **délicieux**.*

– des adverbes :

13) *Moi, qui, dans **mon exaltation amoureuse**, dans une soif ardente de sacrifice, sincèrement, **passionnément**, avais voulu mourir, j'eus durant de longs mois la peur d'avoir gagné la contagion aux baisers de M. Georges...*

Ces adverbes anaphoriques peuvent également être des prédicats cadratifs, ce qui renforce leur fonction modalisatrice :

14) *La Femme **Malade**, eh oui ! Moi aussi, **malheureusement**.*

– des interjections :

15) *J'ai très **mal** au pied ! **Aïe** !*

Ces dernières présentent, dans ce cas, des prédicats anaphoriques synthétiques, le prédicat synthétique étant une entité qui « se présente comme une globalité indécomposable, impénétrable » (Mejri, Séminaire de linguistique générale, 2024)

Exceptées les axiologiques nominales, dont certaines sont marquées, toutes les anaphores axiologiques sont des anaphores inférées.

2.1.2. Une anaphore marquée/Une anaphore inférée

a) L'anaphore axiologique marquée :

Le principal marqueur linguistique d'une anaphore nominale axiologique est le déterminant, qui peut être un adjectif démonstratif, comme dans (9), un

article défini, comme dans (10) et un modifieur anaphorique⁵ comme « tel », dans l'exemple suivant :

- 16) *Que le public **manque**, c'est-à-dire qu'il soit trop **abaissé** ou trop épais de culture, trop indifférent aux plaisirs de l'esprit et de l'imagination, trop **inapte** à y faire la différence du délicat et du grossier, les arts privés de ce salutaire contact humain poursuivent leur œuvre **de travers**... etc. C'est bien d'**un tel mal** que nous souffrons le plus aujourd'hui (...).*

b) L'anaphore axiologique inférée :

Malgré leur fréquence dans la langue, les anaphores axiologiques inférées n'ont, à notre connaissance, fait l'objet d'aucune étude linguistique. Ce n'est que dans le cadre d'une analyse prédicative dont le centre d'intérêt est le contenu prédicatif, c'est-à-dire le sens inféré des unités lexicales, qu'une telle étude peut être effectuée.

Rappelons d'abord la définition d'une anaphore inférée. Il s'agit d'« une relation établie entre des prédicats impliqués dans un enchaînement prédicatif donné comportant au moins un prédicat virtuel⁶ commun » (Hosni, 2023 : 104). Elle est ainsi illustrée par l'exemple suivant :

- 17) *Léopard Auguste disparaît. La musique **s'arrête**. À **la fin** de la musique, l'annoncier enchaîne : singulière histoire que cette lettre à Rodrigue !⁷*

où la relation anaphorique ne peut être interprétée que via les prédicats virtuels inférés par « s'arrête » et « fin », ces derniers ayant en commun le prédicat virtuel aspectuel « terminatif ».

Comme toute anaphore, qu'elle soit marquée ou inférée, l'anaphore axiologique est interprétée via les prédicats virtuels qu'elle encapsule et plus particulièrement via le/les prédicat(s) virtuel(s) commun(s) qu'elle partage avec son antécédent. Ce/Ces prédicats virtuel(s) véhicule(ent) généralement (mais pas toujours) une valeur axiologique (subjective).

⁵ « Ces actualisateurs présentent un type particulier d'actualisation, différent de celui de LE et CE. C'est dans ce sens que nous les avons appelés 'modifieurs anaphoriques' » (Hosni, 2022 : 38).

⁶ Mejri et Gishti (2022 : 35) définissent les prédicats virtuels comme « [des] prédicats qui sont enfermés (rattachés) dans chaque unité lexicale, ils existent virtuellement, ils représentent des potentialités actualisables chaque fois que l'unité lexicale sature l'un des espaces des cadres structuraux (syntagmes, phrases, etc.) ».

⁷ Cet exemple est emprunté à Hosni (2023).

Observons l'exemple suivant :

- 18) Très **affligée** en revanche pour la **pauvre** petite **putain** reléguée dans une maison de **putains** à cause du tendre **amour** qu'en son pauvre **cœur** virginal elle nourrissait pour vous.

Dans cet énoncé, nous assistons à un enchaînement de relations endophoriques axiologiques :

- *Affligée* – *pauvre*
- *Putain* – *putains*
- *Amour* – *cœur*

Ces différentes relations sont ainsi interprétées puisque chaque paire présente au moins un prédicat virtuel « axiologique » : « affligée/pauvre » partagent les prédicats « malheureux, chagriné », « putain/putains » impliquent une anaphore fidèle et « amour – cœur⁸ » encapsulent, tous les deux, les prédicats « sentiments, aimer ».

La présence de ce prédicat virtuel axiologique commun n'est, toutefois, pas systématique, ce qui donne lieu à plusieurs types d'anaphore axiologique. Nous nous proposons donc de dresser une typologie fondée sur le type de relation inférentielle établie entre l'expression anaphorique et son antécédent.

2.2. L'anaphore axiologique : une anaphore inférentielle

Bien qu'elles expriment toutes une valeur subjective, les anaphores axiologiques n'établissent pas le même type de relations avec leurs antécédents. En effet :

- certaines partagent avec ces derniers des prédicats virtuels axiologiques. Il s'agit, ici, des anaphores axiologiques inférées,
- d'autres partagent des prédicats virtuels non-axiologiques. Ce sont plutôt les anaphores linguistiquement marquées,
- d'autres partagent aussi bien des prédicats virtuels axiologiques que des prédicats virtuels non axiologiques.

2.2.1. Les anaphores axiologiques inférées : une relation d'« identité prédicative »

Nous entendons par « identité prédicative » une relation entre deux prédicats encapsulant un ou plusieurs prédicats virtuels « spécifiques » (par opposition aux

⁸ Il s'agit d'une anaphore axiologique affective (cf. *supra*).

« prédicats « virtuels génériques », cf. infra), c'est-à-dire qui interviennent dans le contenu conceptuel de l'unité lexicale. Dans ce cas, l'anaphore axiologique reprend les prédicats virtuels axiologiques encapsulés de son antécédent. Cette reprise peut être totale ou partielle :

a) *Une reprise totale*

Il s'agit de la reproduction de la totalité des prédicats virtuels axiologiques. Ce cas de figure concerne essentiellement les anaphores axiologiques para-synonymiques dont les contenus prédictifs axiologiques sont identiques, tels que «heureusement» et «joie», qui encapsulent, tous les deux, les prédicats «sentiment, agréable, bonheur» :

- 19) **Heureusement**, au plus fort de mes ennuis, j'eus la **joie** de voir entrer dans l'établissement une petite amie, Clémence, que j'appelais Cléclé.

b) *Une reprise partielle*

La particularité de ce type de relation anaphorique consiste dans la nature du prédicat virtuel commun. Ce dernier est, en effet, un prédicat virtuel axiologique, qui ne contribue pas directement à l'élaboration du contenu prédictif des deux constituants de la relation.

Soit les exemples suivants :

- 20) Je me mets à **chialer** et je dis que « **Merde**, j'ai fait tourner Nadège un jour, **putain** t'es **salaud** tu pourrais m'dépanner ». Il pousse un soupir, Nadège lui fait un signe, il dit : « Bon d'accord, mais juste une pointe, passe-moi ta cuillère.

– J'ai pas mon **matos**.

- 21) (...) j'ai pris, pendant que la directrice s'énonçait majestueusement, la règle plate qui me sert pour le dessin : je l'ai passée sous ma table et, **au risque de me faire pincer**, je m'en suis servie pour pousser la petite poignée qui fait mouvoir la rosace de tirage.

La relation endophorique entre les unités lexicales «chialer», «merde», «putain», «salaud» et «matos», d'une part et «risque» et «pincer», d'autre part, est justifiée par la présence d'un seul prédicat virtuel axiologique commun entre les composants de chaque relation. Ce prédicat commun ne fait pas directement

parti de leurs contenus prédicatifs. Il s'agit du prédicat « familial », renvoyant au registre de langue dans (20) et du prédicat « négatif/péjoratif », renvoyant à l'un des types de la valeur axiologique impliquée par les prédicats, dans (21). C'est dans ce sens que nous considérons que la relation anaphorique axiologique, malgré sa présence, demeure partielle.

2.2.2. Les anaphores axiologiques marquées : entre « rupture » et « identité prédicative »

Ce type de relation est traité selon la nature de l'antécédent de l'anaphore. Selon qu'il soit un énoncé ou une unité lexicale, le mode d'interprétation de la relation anaphorique change.

2.2.2.1. De la rupture prédicative à l'identité référentielle

Dans notre corpus, lorsque l'anaphore axiologique marquée sélectionne, comme antécédent, une unité lexicale, cette dernière ne lui partage aucun prédicat virtuel axiologique. La relation anaphorique est donc établie sur la base d'un prédicat virtuel commun, non axiologique. Il s'agit, en réalité, d'un prédicat « générique », c'est-à-dire qui dénote une classe sémantique hiérarchiquement supérieure, appelée, par exemple, par G. Gross (2012), « hyperclasse » et par Pottier (1974) « classe », etc.

Dans la relation anaphorique « employeur » – « le salaud » :

- 10) *Son **ancien employeur** lui faisait des ennuis. Après un an d'absence, **le salaud** voulait la licencier.*

les deux constituants de la relation partagent un seul prédicat virtuel. Ce dernier n'est, toutefois, pas axiologique. C'est le prédicat « humain ». Il s'agit, par conséquent, d'une « rupture prédicative », dans le sens où nous avons affaire à une relation anaphorique axiologique dont les constituants n'impliquent aucun prédicat virtuel axiologique commun. Ce type de relation n'est donc pas exclusivement interprété sur des bases inférentielles, comme c'est le cas des axiologiques inférées, mais aussi à travers des données discursives, c'est-à-dire à travers le co-texte : « lui faisait des ennuis » et « voulait la licencier ». Ce sont ces éléments co-textuels qui permettent d'établir une relation co-référentielle (une identité référentielle) entre l'expression anaphorique et son antécédent.

2.2.2.2. De l'identité prédicative à l'identité référentielle

Comme nous l'avons déjà mentionné, une anaphore axiologique peut également référer à un segment textuel, c'est-à-dire à un énoncé. Dans ce cas, la relation est

interprétée par le biais d'une paraphrase résomptive, laquelle donne lieu à une identité prédicative entre l'expression anaphorique et son antécédent.

Dans cet exemple :

22) *Il dit que, chez nous, un gars a voulu manger son armoire en bois. Ce qu'il a d'ailleurs accompli en quelques mois avec l'aide intermittente de deux ou trois amis.*

– *Une bizarrerie vraie, hein, Denglarde ?*

il suffit de paraphraser l'antécédent « chez nous, un gars a voulu manger son armoire en bois. Ce qu'il a d'ailleurs accompli en quelques mois avec l'aide intermittente de deux ou trois amis » par « un gars et ses amis ont mangé une armoire en bois ». L'incompatibilité sémantique entre le contenu prédicatif du verbe « manger » (*consommer, comestible*, etc.) et celui du complément « armoire » (*objet, non comestible*, etc.) donne lieu à une reprise anaphorique impliquant un contenu prédicatif qui implique « un jugement de valeur négatif », tel que « bizarrerie ». Ce dernier pourrait, selon l'intention du locuteur, être exprimé par plusieurs autres prédicats véhiculant ce contenu prédicatif axiologique (*connerie, catastrophe, cochonnerie*, etc.), mais il ne pourrait jamais être exprimé par des prédicats encapsulant des prédicats virtuels dénotant une valeur méliorative (*intelligence, courage*, etc.)

Qu'elle soit marquée ou inférée, l'anaphore axiologique est interprétée via son contenu prédicatif, via le contenu prédicatif de son antécédent et via la relation établie entre ces derniers. Elle fonctionne, donc, comme tous les autres types d'anaphore. Sa particularité réside dans la valeur subjective qu'elle véhicule. La troisième fonction primaire (le Modalisateur) semble donc dominante dans le fonctionnement de ce marqueur discursif.

3. L'anaphore axiologique : une modalisation du discours

Dans la théorie des trois fonctions primaires, tous les énoncés sont modalisés, dans le sens où ils impliquent, tous, un « Je » modalisateur (M). Ce dernier peut être marqué ou inféré (cf. *supra*.).

Lorsqu'il s'agit d'une anaphore axiologique, on assiste à une dominance de ce modalisateur, dont la fonction dépasse la modalisation assertive, pour exprimer, en outre, une modalisation « axiologique », à travers laquelle il porte un jugement

de valeur ou exprime un sentiment. À cette fonction « modalisatrice » s'ajoute une fonction « structurante », l'anaphore étant par définition un marqueur de cohérence textuelle. Cette association Modalisation/Cohérence nous mène à nous interroger, d'une part sur le statut du modalisateur (M) dans les énoncés impliquant ces anaphores, et d'autre part sur le rôle de ces dernières dans la structuration du texte et ce, de par leur fonction modalisatrice.

Notre corpus nous a fourni trois cas de figure, qui rendent compte de la fonction modalisatrice des anaphores axiologiques :

- une superposition de modalisations,
- un emboîtement de modalisations,
- une superposition et un emboîtement de modalisations.

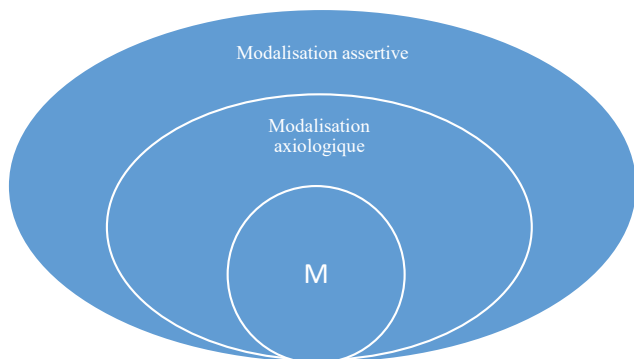
3.1. L'anaphore axiologique : une superposition de modalisations

Soit l'exemple (10) du corpus :

- 10) *Son **ancien employeur** lui faisait des ennuis. Après un an d'absence, **le salaud** voulait la licencier.*

Comme tout énoncé, la relation anaphorique (*ancien employeur* – *le salaud*) est proférée par un Modalisateur (M), ce qui implique une subjectivité « inhérente ». Cette subjectivité est d'abord exprimée par « une modalité assertive ». À cette modalisation assertive est associé un autre type de modalisation, renforçant la subjectivité de (M) : une modalisation axiologique, à travers laquelle il dépasse « la simple » assertion, pour exprimer son point de vue, d'où le recours à l'anaphore axiologique « le salaud », qui dénote une insulte.

La particularité de ce type de relation anaphorique consiste dans le fait que (M) modalise « axiologiquement » ses propos, l'anaphore axiologique étant une reprise de l'un des éléments de son propre énoncé « ancien employeur ». Dans ce cas, nous considérons que nous avons affaire à deux modalisations superposées : la modalisation assertive, étant première/inhérente/intrinsèque, est hiérarchiquement supérieure à la modalisation axiologique qui demeure occasionnelle dans la mesure où elle dépend de l'intention de (M). D'ailleurs, ce dernier ne peut exprimer un point de vue ou un sentiment sans, d'abord, l'asserter. C'est justement cette superposition des modalisations hiérarchisées de (M) qui contribue, entre autres, à la cohérence du discours. Elle est, d'ailleurs, ainsi schématisée, (M) étant le « noyau », « la source » de toute forme de modalisation :

Figure 1*Une superposition de modalisations*

3.2. L'anaphore axiologique : un emboîtement de modalisations

L'emboîtement de modalisations concerne les relations anaphoriques axiologiques proférées par deux Modalisateurs différents (M1) et (M2)⁹, dans le cadre d'une conversation. Dans ce cas, l'expression anaphorique et son antécédent figurent dans deux répliques différentes. Ce cas de figure est illustré par la conversation suivante :

- 20) Il dit : « *Bon d'accord, mais juste une pointe, passe-moi **ta** cuillère.*
 – *J'ai pas mon **matos**.*

Nous y avons affaire à deux Modalisateurs, exprimés à travers le discours direct. L'anaphore axiologique « Matos » figure dans le discours de M2, et son antécédent « cuillère » dans celui de M1 :

M1 : « *Bon d'accord, mais juste une pointe, passe-moi ta cuillère*
 M2 : « *– J'ai pas mon **matos*** »

Si, comme nous l'avons déjà montré, la première réplique (de (M1)) est exclusivement assertive, celle de (M2) véhicule, à la fois, une modalisation assertive (inhérente) et une modalisation axiologique. Cette dernière n'est, toutefois, pas autonome, dans le sens où elle porte sur un élément de la première. Il s'agit, de ce

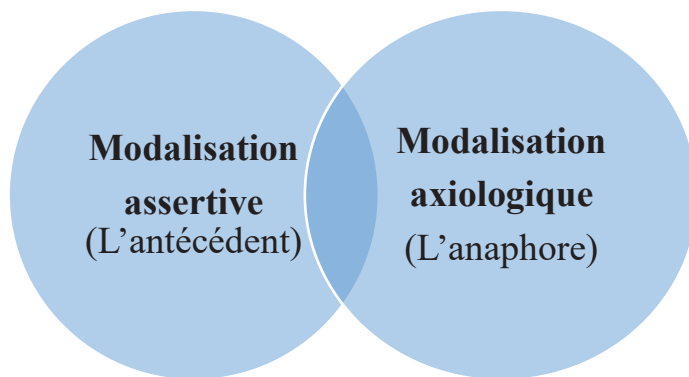
⁹ Nous faisons abstraction, ici, du Modalisateur « je » inféré (cf. *supra.*), puisque nous estimons que son rôle dans ce genre d'énoncés n'est pas pertinent. Nous ne nous intéressons, donc, qu'aux Modalisateurs discursifs, c'est-à-dire évoqués dans le discours,

fait, d'un emboîtement de modalisations. La modalisation axiologique de (M2) est donc emboîtée dans la modalisation assertive de (M1), dans la mesure où elle assure une fonction de « reprise ». Cette relation d'emboîtement de modalisations empêche l'interprétation de l'expression anaphorique, en tant que SN axiologique, indépendamment de l'énoncé assertif précédent, c'est ce qui explique également le rôle structurant de ce type d'anaphore. Elle structure le discours par le biais de la modalisation qu'elle exprime, cette dernière étant emboîtée dans une autre.

Ce schéma permet de mieux rendre compte de ce type d'anaphore « modalisante » :

Figure 2

Emboîtement de modalisations



3.3. L'anaphore axiologique : superposition et emboîtement de modalisations

Du point de vue de la modalisation, une relation anaphorique axiologique peut se complexifier, en donnant lieu, à la fois, à une superposition et à un emboîtement de modalisations.

Soit l'énoncé suivant :

22) *Il dit que, chez nous, un gars a voulu manger son armoire en bois. Ce qu'il a d'ailleurs accompli en quelques mois avec l'aide intermittente de deux ou trois amis.*

– *Une bizarrerie vraie, hein, Denglarde ?*

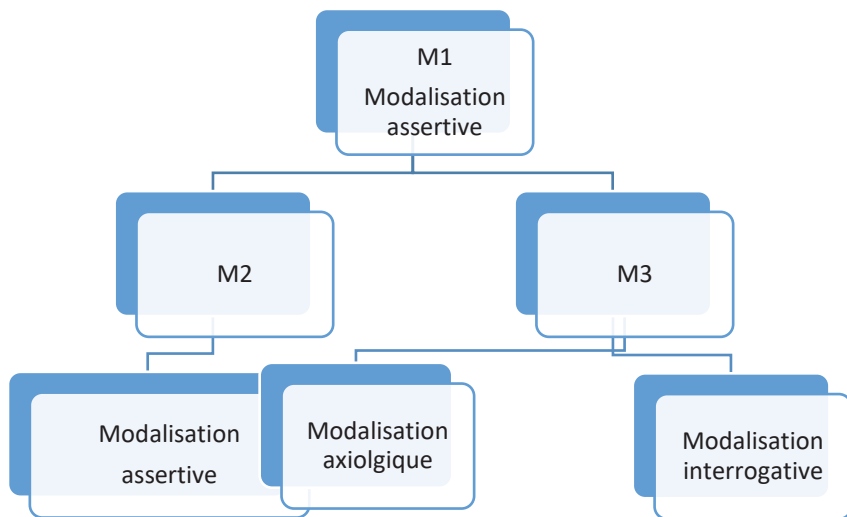
Nous assistons, dans ce cas, à trois Modalisateurs, proférant chacun un énoncé :

- M1 : est exprimé par le prédicat de <parole> « dire » qui infère un énonciateur « je », lequel énonciateur rapporte les deux répliques de l'énoncé. Ce Modalisateur recourt, donc, à une modalisation assertive.
- M2 : c'est le Modalisateur « il », sélectionné par le prédicat de <parole> « dit ». Sa réplique est également assertive.
- M3 : l'énonciateur de la deuxième réplique, dans laquelle figure l'anaphore axiologique, impliquant, par conséquent, une modalisation axiologique.

M1 et M2 expriment, tous les deux, des modalités assertives, celle de M1 étant hiérarchiquement supérieure (cf. *supra*). Il s'agit, de ce fait d'une superposition de modalisations. Quant à la modalité axiologique exprimée par M3¹⁰, elle est illustrée par l'anaphore axiologique « cette bizarrerie vraie » qui porte sur toute la réplique assertive de M2. C'est dans ce sens que nous considérons, ici, que la modalisation axiologique (M3) est emboîtée¹¹ dans la modalisation assertive (M2), laquelle est superposée à une autre modalité assertive (M1). Voici un schéma récapitulatif :

Figure 3

Superposition et emboîtement de modalisations



¹⁰ (M3) exprime également une modalisation interrogative, ce qui complexifie davantage le fonctionnement des modalisations dans les énoncés, et plus particulièrement dans le cadre des relations anaphoriques.

¹¹ L'emboîtement est effectué via l'opération de reprise.

Ce double statut de la modalisation (superposition et emboîtement) exprimé à travers l'anaphore axiologique met en relief le rôle « extrêmement » structurant assuré par la combinaison « anaphore »/« modalisation ».

Conclusion

Comme toute anaphore, l'anaphore axiologique est un phénomène discursif qui, dans le cadre d'une analyse prédicative, ne peut être étudié que via son contenu prédicatif. Ce n'est que sur la base de ce dernier qu'on peut rendre compte de l'expression anaphorique, de son antécédent et de la relation établie entre les deux. Il permet, en effet, d'interpréter comme anaphorique, toute unité de troisième articulation véhiculant un sens axiologique. Qu'elle soit un nom, un verbe, un adjectif, un adverbe, ou même une interjection, cette unité lexicale est anaphorique dès lors qu'elle partage avec un élément de son co-texte gauche au moins un prédicat virtuel, ce dernier pouvant être axiologique ou non-axiologique.

Sa valeur axiologique renforce la valeur subjective inhérente à l'énoncé où elle apparaît. À la fonction assertive du « je » s'ajoute donc une fonction « appréciative »/« axiologique », à travers laquelle il porte un jugement de valeur, il exprime un sentiment, etc. Cette modalisation axiologique peut être emboîtée dans une modalisation assertive, qui la précède dans le discours.

Ce jeu de « modalisation » (superposition, emboîtement) est généralement lié au phénomène de « reprise ». C'est dans ce sens que nous considérons que l'association Anaphore/Modalisation, tout en donnant lieu à une relation complexe, exprimée par une hiérarchie prédicative, contribue à la structuration, et par conséquent, à la cohérence du texte.

Références citées

- Benveniste, E. (1974). *Problèmes de linguistique générale*. Gallimard.
- Bally, Ch. (1932–1942). *Linguistique générale et linguistique française*. Verlag.
- Bally, Ch. (1965). *Le langage et la vie*. Genève.
- Brunot, F. (1922). *La pensée et la langue. Méthodes, principes et plan d'une théorie nouvelle du langage appliquée au français*. Paris.

- Damourette, J. & Pichon, E. (1911–1941). *Des mots à la pensée, essai de Grammaire de la langue française*. d'Artrey.
- Dubois J. et alii. (2001). *Dictionnaire de linguistique*. Larousse.
- Gosselin, L. (2017). Les modalités appréciatives et axiologiques. Sémantique des jugements de valeur. *Cahiers de Lexicologie* 111, 97–119.
- Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique*. Villeneuve-d'ascq.
- Hosni, L. (2006). *L'anaphore axiologique : description syntaxique et sémantique*. Mémoire de mastère soutenu à la faculté des Lettres des Arts et des Humanités de la Manouba.
- Hosni, L. (2022). *L'anaphore prédicative*. Publications de la Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis.
- Hosni, L. (2023). Prédication et relations anaphoriques. *Synergies Tunisie* 6, 95–108.
- Kerbat-Orecchioni, C. (1980). *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*. Colin.
- Le Querler, N. (1996). *Typologie des modalités*. Presses universitaires de Caen.
- Le Querler, N. (2004). Les modalités en français. *Revue belge de philologie et d'histoire* 82(3), 643–656.
- Martin, R. (1983). *Pour une logique du sens*. PUF.
- Martin, R. (2016). *Linguistique de l'universel. Réflexions sur les universaux du langage, les concepts universels, la notion de langue universelle*. Académie des inscriptions et belles-lettres.
- Mejri, S. (2016). Le prédicat et les trois fonctions primaires. Dans : *Nos caminhos do léxico* (313–337). Brésil : Campo Grande do Sul.
- Mejri, S. (2017). Les trois fonctions primaires. Une approche systématique. De la congruence et de la fixité dans le langage. Dans : *De la langue à l'expression le parcours de l'expérience discursive. Hommage à Marina Aragón Cobo* (123–144).
- Mejri, S. & Gishti, E. (2022). Énoncés et phrases : variation et fixité. *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises* 74, 27–48.
- Mejri, S. & Mizouri, I. (2023). L'analyse prédicative : éléments méthodologiques. *Synergies Tunisie* 6, 17–67.
- Milner, J-C. (1978). *De la syntaxe à l'interprétation : quantités, insultes, exclamation*. Éditions du Seuil.
- Pottier, B. (1974). *Linguistique générale : théorie et description*. Klincksieck.
- Pottier, B. (1992). *Sémantique générale*. PUF.
- Rastier, F. (1987). *Sémantique interprétative*. PUF.



Grair Magakian

Université de Silésie
Pologne

 <https://orcid.org/0000-0001-8477-0085>

L'intelligence artificielle dans la terminologie (française) – ses propriétés « d'humanisation »

Artificial intelligence in (French) terminology – its “humanizing” properties

Abstract

For the analysis of the question in the title, I adopted a somewhat “simple” research path – it’s as if I were rediscovering 3 basic notions in the field of Artificial Intelligence (AI): *term*, *artificiality* and *intelligence*.

The article is an attempt to develop conceptual plans both in the linguistic picture of the world of AI terminology and in their presence in the extralinguistic world (why does the term frequently change from “scientific” to “daily existence”, how and/or why does the term lose its linguistic “strangeness” etc?).

Study’s conclusions indicate that the “humanization” of AI is happening much faster than one might expect.

Keywords

Intelligence, artificial, humanization, algorithm, semantic, primes

Introduction

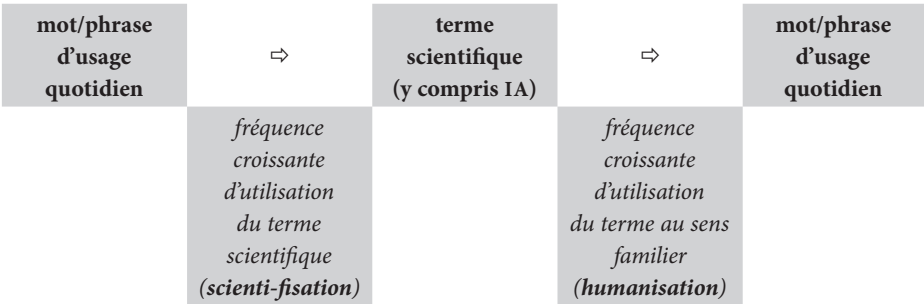
Lorsqu’un article est paru il y a quelque temps sur la possibilité pour l’intelligence artificielle (désormais IA) qui peut apparemment créer sa propre langue

(cf. Daras & Dimakis, 2022), le monde scientifique a éprouvé une certaine consternation : avons-nous vraiment atteint un tel point de développement – plutôt une singularité – que l’intelligence artificielle a formé son propre langage et dialogue avec nous ? Probablement pas, car il est difficile de parler de la réelle existence de la conscience de soi chez l’IA, et les scientifiques ont tendance à la nier de manière assez unanime. En effet, du point de vue des langages naturels (désormais LN), le « baragouinage » de l’IA semble, au moins pour le moment, complètement absurde¹ et la question ne sera probablement même pas explorée dans un avenir proche. Dans ce « chaos » quasi-scientifique, une autre matière a attiré mon attention – la question du fonctionnement de terminologie liée à l’IA (donnée ou inventée par les humains), grâce à laquelle nous apprenons son activité ou la faisons fonctionner : je parle des *termes* qui passent de la dimension familière de l’usage à la dimension scientifique et (probablement ?) vice versa.

Dans le domaine de ces questions, j’ai formulé le problème de recherche suivant : sous l’influence de quels facteurs les termes scientifiques relatifs à l’IA deviennent-ils / deviendront-ils partie intégrante de la vie quotidienne (comme la dimension familière de l’usage), perdant leur sens strictement scientifique ? Dit autrement, cela renvoie au cas dans lequel nous devons faire face à une « **humanisation** » conventionnelle des *termes*. En même temps, je tiens compte du fait que les termes ont peut-être déjà subi une transformation inverse : de la vie quotidienne (existence commune), ils ont « pénétré » dans la science, correspondant à la « **scientifisation** » (également conventionnelle).

Nous avons donc schématiquement l’image simplifiée suivante :

Figure 1
Le processus du passage des mot/phrasede la scientifisation à l’humanisation.



¹ Par exemple : *apoploe vesrreaitais* – oiseaux, quelque chose qui vole ; *apoploe vesrreaitais* mangeant *des contarra ccetnrxniams lurica tanniounons* – oiseaux qui mangent des vers ; *wach zod ahaakes rea* – deux baleines parlant de nourriture ; *vicootes* – légumes (pour en savoir plus, cf. Daras & Dimakis, 2022).

L'objectif principal de cet article est de saisir les facteurs mentionnés ci-dessus en analysant des termes sélectionnés dans le domaine de l'IA en français.

La méthodologie de recherche est basée sur une analyse empirique des termes sélectionnés, en tenant compte des changements historiques dans leurs applications et significations.

Les termes

Sans une caractérisation ou une définition relativement précise du terme dans le sens qui nous intéresse, il sera difficile de parler d'une quelconque terminologie de l'IA, de son « humanisation » ou de sa « scientification ».

Le *Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi) présente la caractérisation suivante du terme : « [m]ot ou ensemble de mots ayant, dans une langue donnée, une signification précise et exprimant une idée définie » et « [n]om qui appartient à un système structuré, en se distinguant de tous les autres éléments du système, et qui dénote dans une langue donnée des classes ou des unités à l'intérieur de ces classes » ou, au pluriel, « [...] [e]nsemble de mots, d'expressions utilisé pour communiquer sa pensée ; manière de s'exprimer » (TLFi). La définition en anglais est aussi intéressante : au singulier c'est « a word or phrase that has an exact meaning »² (britannica.com), et, au pluriel, « the particular kinds of words used to describe someone or something »³ (britannica.com) ou, aussi, « a word or group of words designating something, especially in a particular field [...] »⁴ (dictionary.com). Néanmoins, la définition actuelle de Larousse.fr peut être considérée comme beaucoup plus distinctive : « Mot considéré dans sa valeur de désignation, en particulier dans un vocabulaire spécialisé » (larousse.fr).

Devant nous se présente le terme *artificiel* (avec ses diverses dérivations) qui détermine définitivement notre perception du sens de l'intelligence « non humaine » / « non animale »⁵, c'est-à-dire (probablement ?) le soi-disant ordinateur. Alors qu'est-ce que l'*artificiel* ? Selon des publications françaises, la définition est la suivante : « Qui est dû à l'art, qui est fabriqué, fait de toutes pièces ; qui imite la nature, qui se substitue à elle ; qui n'est pas naturel. En parlant d'objets

² Fr. : un mot ou une expression qui a une signification exacte.

³ Fr. : les types particuliers de mots utilisés pour décrire quelqu'un ou quelque chose.

⁴ Fr. : un mot ou un groupe de mots désignant quelque chose, notamment dans un domaine particulier.

⁵ Pour plus d'informations, cf. Oksanowicz & Przeglasińska (2023).

factices, de produits de remplacement, de réactions conditionnées. En parlant de produits de l'esprit, [...] de l'intelligence, du talent» (TLFi). L'expression est connue en français depuis au moins 1370 : « qui contrefait la nature au moyen de l'art » (TLFi). En 1980 Larousse sous la direction de Jean Dubois affirmait que le terme *artificiel* désignait un « produit par le travail de l'homme [...] ». Se dit de ce qui trompe en cachant ou un corrigeant la réalité ; qui ne paraît pas naturel » (Dubois, 1980, 80-81). Cambridge en ligne toujours détermine *artificiel* comme « made by people, often as a copy of something natural »⁶ (dictionary.cambridge.org).

Un autre terme, également crucial pour cet article, est *l'intelligence*, ou plus précisément, sa signification.

Le Larousse précité précise qu'il s'agit ici de « faculté de comprendre, de connaître des données, une signification, un sens. [...] Aptitude de qqn à s'adapter à la situation, à choisir des moyens d'action en fonction des circonstances. [...] Intelligence de qqch, capacité de comprendre telle ou telle chose » (Dubois, 1980 : 647). TLFi le formule généralement ainsi : « Fonction mentale d'organisation du réel en pensées chez l'être humain, en actes chez l'être humain et l'animal » (TLFi). Le mot est connu dans la langue depuis au moins 1160 (Dauzat *et al.* 1971 : 394) ou 1175, mais déjà sous le nom de « faculté de comprendre » (TLFi).

Après avoir « combiné » les deux termes – *intelligence* et *artificiel* (et tenté de répondre à la question « ce qu'est l'intelligence artificielle »), nous nous retrouvons dans une situation plutôt compliquée. En d'autres termes, nous parlons de « [r]echerche de moyens susceptibles de doter les systèmes informatiques de capacités intellectuelles comparables à celles des êtres humains » (TLFi). Ainsi, « [l]'IA désigne la possibilité pour une machine de reproduire des comportements liés aux humains, tels que le raisonnement, la planification et la créativité » (*Intelligence artificielle...*). Pour les besoins de cet article, je crois cependant qu'il est possible d'accepter le point de vue de Tomasz Zalewski selon lequel « [...] l'intelligence artificielle est un système qui permet d'effectuer des tâches qui nécessitent un processus d'apprentissage et qui prennent en compte de nouvelles circonstances au cours de la résolution d'un problème donné et qui peuvent, à des degrés divers – selon les configurations – agir de manière autonome et interagir avec l'environnement » (Zalewski, 2020 : 14), d'autant plus que « [l]'intelligence artificielle n'est pas une technologie à proprement parler mais plutôt un domaine scientifique dans lequel des outils peuvent être classés lorsqu'ils respectent certains critères » (*Intelligence artificielle, de...*).

⁶ Fr. : fabriqué par des personnes, souvent comme une copie de quelque chose de naturel.

Par conséquent, le point de départ des analyses menées plus loin dans cet article sera la perspective de la perception de l'IA.

Statistiques

La première étape de l'analyse de la situation réelle a été la recherche statistique.

La question pertinente que j'ai posée, et qui peut expliquer au moins en partie le processus d'« humanisation » de la terminologie de l'IA est la suivante : les termes couramment utilisés dans le domaine de l'IA sont-ils au moins partiellement compris par le public ? Si oui, que pensent, par exemple, les étudiants des certaines caractéristiques sémantiques de l'IA ? Quelle est la perception des termes d'IA : leur signification (correcte ou implicite) est-elle perçue ou au moins reconnue par eux ? À première vue, il s'agit de questions très complexes qui peuvent sans aucun doute influencer les processus mentionnés d'« humanisation » de la terminologie de l'IA.

Pour explorer cette question, j'ai mené en juin 2023 une enquête anonyme (généralement avec des questions à choix multiples) intitulée « Intelligence artificielle » parmi 31 étudiants en sciences humaines (à l'Université de Silésie à Katowice et à l'Académie des sciences appliquées J. Goluchowski à Ostrowiec Św.) qui comprenait une série de questions tirées du *Rapport de recherche sociale* réalisé par *NASK thinkstat* (Lange, 2019).

L'analyse des résultats de l'enquête indique que 90 % des répondants reconnaissent avoir déjà rencontré le(s) terme(s) lié(s) à l'IA. 63 % des participants de l'enquête ont décrit l'IA comme une technologie qui fonctionne sans intervention humaine : pour 37 %, il s'agit d'une technologie qui remplace les humains dans des tâches répétitives ; pour 33 %, qui imite efficacement le comportement humain ; pour 30 %, qui apprend de manière autonome ; pour 23 %, qui soutient et/ou améliore les décisions humaines ; pour 17 %, il s'agit d'un robot qui effectue un travail hautement spécialisé, et pas moins de 10 % sont convaincus qu'on parle d'une technologie dotée d'une conscience de soi. La dernière réponse est assez intrigante car il s'agit de la question clé en matière d'évaluation de l'IA. En plus, 56 % des répondants (23 % *tout à fait oui* et 33 % *plutôt oui*) pensent que l'IA a déjà aujourd'hui un impact perceptible sur leur vie quotidienne. 30 % ne voient pas ce phénomène et 13 % ont du mal à répondre.

À la question *Où rencontrez-vous le plus souvent le terme Intelligence Artificielle*, les personnes interrogées ont répondu comme suit : portails et sites web (70 %),

programmes télévisés (37 %), médias sociaux (37 %), publicité, marketing (30 %), conférences universitaires, industrielles et d'experts (23 %), films et séries (20 %), littérature scientifique et populaire (13 %), sur le lieu de travail (10 %), conversations avec la famille, les proches, les amis (10 %), jeux vidéo (7 %), littérature (par exemple, science-fiction), bandes dessinées (3 %), presse écrite (3 %).

En ce qui concerne *les activités pour lesquelles les technologies basées sur l'IA sont le plus couramment utilisées*, les leaders incontestés sont les simulations 3D et les jeux vidéo (67 % des répondants). Cependant, 57 % des répondants voient ces technologies dans la conduite de véhicules et/ou d'autres machines. Cet éventail de technologies basées sur l'utilisation de l'IA selon les répondants est tellement large que je me limiterai à quelques exemples : service à la clientèle (43 %), traduction en langue étrangère (40 %), personnalisation du contenu, des messages et/ou de la publicité (33 %), diagnostic médical (27 %), protection de la vie privée, vérification de l'identité (23 %), surveillance, contrôle social (20 %), etc.

Il n'est pas surprenant qu'un tiers des personnes interrogées aient eu du mal à répondre à la question de savoir si les *technologies basées sur l'IA deviendraient indépendantes du contrôle/supervision humain*. Seuls 27 % ont répondu par l'affirmative, dont seulement 7 % par un *oui définitif*. Les autres ont exprimé la conviction que l'IA ne deviendra pas indépendante de notre contrôle. En revanche, 60 % des personnes interrogées ont répondu par l'affirmative à la question de savoir *si l'humanité subirait les conséquences de l'indépendance des technologies basées sur l'IA*, tandis que 27 % ont eu du mal à répondre. Fait remarquable, il n'y a pas eu une seule réponse négative (*non* ou *certainement non*) et seulement 7 % ont choisi *plutôt non*.

À la vue de ces considérations et des résultats de recherche ci-dessus, il est facile de conclure qu'une *transformation spécifique est en cours (avec les qualités de base du transhumanisme?)*, qui peut être chaotique, complexe et parfois mal comprise, mais les signaux indiquent déjà le type de futur de l'humanité qui est susceptible de brouiller nos identités (cf. Singh, 2017), surtout si l'IA « invente » (ou a déjà inventé ?) son langage (cf. Daras & Dimakis, 2022).

Ainsi, même si nous sommes d'accord avec la définition de la *singularité* donnée par le dictionnaire Oxford⁷, c'est-à-dire *l'IA acquiert une conscience de soi, par exemple sous l'influence de ses propres facteurs ou de facteurs externes (nos algorithmes?)*, la véritable, permanent et autonome conscience de soi en matière d'IA est encore loin – et peut-être inaccessible (Sikora, 2023). Cependant, si l'on accepte

⁷ « Un moment hypothétique où l'intelligence artificielle et d'autres technologies seraient devenues si avancées que l'humanité subirait un changement dramatique et irréversible » (OxfordLanguages).

ne serait-ce qu'un seul fait, à savoir que les machines inventent leur propre langage, *on assiste à une redéfinition de la compréhension humaine d'un domaine aussi complexe et multicouche, qui était auparavant considéré comme exclusivement humain, à savoir le langage* (La France, 2017). À mon avis, il s'agit là d'une question distincte qui fera l'objet d'un autre article.

Les statistiques ci-dessus montrent que notre perception du fonctionnement de l'IA dans la vie quotidienne est fortement limitée par les capacités imparfaites du LN. Il semble cependant que le point de vue de l'IA n'ait pas nécessairement à être tel. Même si c'est le cas, il est peu probable que nous puissions « nous comprendre » avec elle.

De toute façon, avec de tels résultats dans la perception des termes de l'IA, il n'y a aucune possibilité que ces termes n'entrent pas tôt ou tard dans la vie quotidienne, c'est-à-dire que l'« humanisation » ne se produise pas.

Analyse des termes choisis

Il est important d'analyser quelques exemples de termes liés à l'IA, au moins d'un caractère historique, car ils illustrent des phénomènes réels de leur scientification. Pour observer l'évolution (transition ?) des termes de la langue familière vers le langage de l'IA (et vice versa), il suffit d'analyser même quelques termes du dictionnaire électronique de l'*Office québécois de la langue française* (OQLF) intitulé « Une intelligence artificielle bien réelle : les termes de l'IA » (OQLF, 2023 ; voir aussi : Lexique de ... ; Glossaire de l'intelligence ...).

En raison de l'espace très limité, pour les besoins de cet article, j'ai sélectionné de la source mentionnée ci-dessus quelques exemples de termes liés à l'IA sur près de 100.

Mon choix n'était pas aléatoire, mais reposait essentiellement sur :

- a) la fréquence statistique d'apparition de ces termes sur Internet,
- b) les changements observés (ou l'absence de variation) dans le langage usuel.

De plus, également par manque d'espace, j'ai dû limiter l'analyse étymologique principalement à un seul sens / origine, dans le but de présenter les changements de perception de leurs usages dans le temps.

Base de connaissances (BC) – 208 000 000 vue sur internet⁸. Le terme **base** est connu en français depuis environ 1160 comme « partie inférieure, assise »

⁸ Toutes les données statistiques proviennent de google.fr et sont datées du 12 juillet 2023.

(TLFi; Dauzat *et al.* 1971 : 73–76). Le terme **connaissances** l'est depuis environ 1080 ou 1100 comme « acte de connaître ; idée, notion de quelque chose » (TLFi; Dauzat *et al.* 1971 : 190). Actuellement, la **BC** est une « base de données contenant l'ensemble des informations intégrées dans un système d'intelligence artificielle » (OQLF). Cependant, au quotidien, même les anciens annuaires téléphoniques, les encyclopédies non numérisées, etc. peuvent servir de base/des bases de données.

Système expert (SE) – 97 700 000 vues sur Internet. Le terme **système** est utilisé en français depuis 1552 comme « ensemble dont les parties sont coordonnées par une loi » (TLFi; Dauzat *et al.* 1971 : 727). Le terme **expert** apparaît vers 1252–1262 comme « alerte, adroit » (TLFi; Dauzat *et al.* 1971 : 289). Le **SE** est actuellement un « système à base de connaissances conçu pour remplacer l'expertise des spécialistes dans un domaine donné » (OQLF). En tout cas, **SE** cherche plutôt à « imiter » un être humain (*cf.* Gassa, 2018 : 2, 26, etc.).

Représentation des connaissances (RC) – 68 700 000 vues sur Internet. Sans les « compétences » de la **RC**, l'IA ne pourrait pas communiquer avec nous (*cf.* Paquette, 2014). La **représentation** existe dans la langue française depuis le XIII^e siècle – « Action de replacer devant les yeux de quelqu'un » (TLFi; Dauzat *et al.* 1971 : 644), tandis que le terme **connaissances** sont connues depuis 1080 ou 1100 – « Acte de connaître ; idée, notion de quelque chose » (TLFi; Dauzat *et al.* 1971 : 190). La **RC** est actuellement un « procédé qui consiste à encoder et à stocker des connaissances, de manière à ce qu'elles puissent être utilisées par un système d'intelligence artificielle » (OQLF).

Neurone artificiel (NA) – 52 600 000 vues sur Internet (sont plutôt le résultat d'un élargissement du sens originel). Le **Neurone** est en usage depuis 1896 comme « nerf, fibre » (TLFi; Dauzat *et al.* 1971 : 492). Le **NA** est une « [u]nité de base d'un réseau de neurones artificiels dont le rôle est de convertir les signaux porteurs d'information qu'elle reçoit en un signal unique qu'elle transmet à d'autres unités du réseau ou qu'elle dirige vers la sortie » (OQLF).

Vision par ordinateur (VO) – 43 100 000 vues sur Google.fr. Le terme **vision** est connue en français depuis 1120 – « perception d'une réalité surnaturelle » (TLFi; Dauzat *et al.* 1971 : 796), tandis que l'**ordinateur** est apparu pour la première fois dans la langue française en 1491 comme « celui qui institue quelque chose », et seulement en 1954 dans le sens de « machine à calculer » (Dauzat *et al.*, 1971 : 514; TLFi). La **VO** signifie actuellement un « domaine dans lequel on étudie et on met au point des techniques permettant à un système informatique ou à un système d'intelligence artificielle d'analyser et de comprendre les données visuelles obtenues à l'aide de caméras ou d'autres dispositifs électroniques » (OQLF).

Algorithme (A) – 35 900 000 vues sur Internet. Il apparaît dans la langue vers 1220–1230 sous forme d'*augorisme* comme un « procédé de calcul utilisant les chiffres Arabes » (TLFi; Dauzat *et al.* 1971 : 22). Actuellement, il s'agit de « séquence de règles opératoires exécutées sur des données et qui permettent l'obtention d'un résultat » (OQLF).

L'expression **exploration de données (ED)** a 35 000 000 vues sur Internet. L'**exploration** est apparue en français au début du XVI^e siècle principalement dans le sens « au retour de l'exploration », et depuis 1797 comme « action d'explorer un pays », bien que le *Nouveau Dictionnaire Étymologique* indique l'année 1455 (Dauzat *et al.* 1971 : 289). Déjà en 1830, ce terme signifiait un « examen attentif et méthodique de quelque chose » (TLFi). Le mot **donnée** au sens de « distribution, aumône » est présent dans la langue française depuis environ 1200 (TLFi)⁹, mais ce n'est qu'au XX^e siècle qu'il acquiert le sens de « clairement préciser, défini. [...] élément fondamental servant de base à un raisonnement, une discussion, un bilan » (Dubois, 1980, 397). L'ED signifie désormais un « processus de recherche et d'analyse qui permet de trouver des corrélations cachées ou des informations nouvelles, ou encore, de dégager certaines tendances » (OQLF).

La Reconnaissance de la parole (RP) compte 34 200 000 vues sur Internet et est l'un des *termes* les plus importants d'IA. Le TLFi enregistre l'utilisation du terme **reconnaissance** en 1100 comme une « action de se faire reconnaître [aux fins de ralliement], ralliement » (TLFi). La date est également la même dans le cas de **parole** – « faculté d'exprimer la pensée par le langage articulé » (TLFi), bien que *Larousse Étymologique* enregistre l'année 1080 un peu plus précisément (Dauzat *et al.* 1971 : 536). La RP est actuellement la « technique qui permet à une machine de reconnaître les sons, les mots ou les phrases d'un locuteur, dans le but de les transformer en données numériques exploitables » (OQLF).

Langue naturelle (LN) compte 32 400 000 vues sur Internet. La **langue** est connue en français depuis la fin du Xe siècle comme une « manière de s'exprimer propre à un groupe; langue » (TLFi; cf. Dauzat *et al.*, 1971 : 414). **Naturel** est « entré » dans la langue française en 1119 comme « qui est le fait de la nature » (TLFi) du latin *naturalis* (Dauzat *et al.* 1971 : 488). La LN signifie « langage humain par opposition aux langages de programmation » (OQLF).

Traitement automatique des langues (TAL) – 5 050 000 visites. Le **traitement** est connu depuis 1255 comme « convention » (Dauzat *et al.*, 1971 : 758), **automatique** depuis 1751 comme « [...] mouvements qui dépendent uniquement de la

⁹ Pourtant dans le TLFi il y a encore deux définitions terminologiques (qui peuvent être utile pour cet article) : « [...] Ce qui est connu et admis, et qui sert de base, à un raisonnement, à un examen ou à une recherche » et « [...] Ensemble des indications enregistrées en machine pour permettre l'analyse et/ou la recherche automatique des informations ».

structure des corps, et sur lesquels la volonté n'a aucun pouvoir » (TLFi). Le **TAL** signifie actuellement « Technique d'apprentissage automatique qui permet à l'ordinateur de comprendre le langage humain » (OQLF).

Raisonnement déductif (RD) compte « seulement » 397 000 vues sur Internet. La **déduction** est connue en français depuis 1361 (Dauzat *et al.* 1971 : 224), bien que **déductif** soit un adjectif relativement nouveau (il n'est apparu dans la langue qu'en 1842, TLFi). Le **RD** est le « raisonnement qui consiste à mettre en rapport plusieurs propositions initiales pour aboutir à une conclusion logique » (OQLF).

En se basant sur les exemples ci-dessus, on peut supposer que les transitions de ces termes de la vie quotidienne (et les autres similaires) vers la scientificité sont des phénomènes assez naturels et rapides. Cependant, est-ce que le processus inverse (notamment par l'intervention « autonome » de l'intelligence artificielle), c'est-à-dire l'humanisation, est également possible ? Il semble qu'à l'heure actuelle, il n'y ait pas de réponse à cette question.

Semantic primes ?

Le concept de *semantic primes* est important pour notre cas, car leur définition suppose une certaine universalité des significations des termes, ce qui est également lié à l'IA. Ainsi, un *semantic prime* est un *noyau restreint de significations fondamentales et universelles, qui peuvent être exprimées par des mots ou d'autres expressions linguistiques dans toutes les langues* (NSM ; voir aussi : Murphy, 2010, 69-73). Analysant les possibilités de passage des termes liés à l'IA de le langage courant à la sphère scientifique et vice versa, en nous basant aussi sur l'incident mentionné avec DALLE-2, il est également intéressant de se demander si cette IA a des capacités « autonomes » (et si oui, lesquelles ?) pour créer des termes indépendamment de nous, qui pourraient être intégrés dans la LN. En d'autres termes, pourrait-elle, de manière autonome, concevoir des algorithmes qui, dans son « langage », n'auraient même pas besoin d'être appelés ainsi ? Cependant, prenons en compte le fait que nous comptons uniquement sur la connaissance et l'expérience (des algorithmes) humaines.

Si nous parlons de termes (de leur nature), nous devons prendre aussi en compte un autre aspect de leur existence au sein de l'IA. Supposons que les termes de perception (traitement ?), non seulement pour nous mais aussi pour l'IA, peuvent être intéressants, en particulier du point de vue de *métalangage*

sémantique naturel (semantic primes)¹⁰, car ils peuvent (probablement) être plus simples et plus accessibles par rapport au langage « propre » (auto-inventé ?) de l'IA. Il semble logique que la production (l'élaboration ?) même par l'IA de certains *termes* nécessite l'identification de ce que l'on appelle des nids de mots / linguistiques au sens d'un ensemble de mots (imaginaires, voire absurdes, etc.) contenant le mot de base (et tous ses dérivés). Est-ce ainsi que l'IA peut « agir » ? Si elle le fait de manière « autonome » (ce qui, au stade actuel du développement scientifique, est plutôt impossible), nous ne le saurons pas, à moins que ce « comportement » ne soit le résultat de l'application d'instructions humaines. Cependant, le point est que « l'ensemble complet [...] de ce qu'on appelle les nids de langage dans le dictionnaire du métalangage comprend [...] les éléments suivants [...] : 1. moi, toi, quelqu'un, quelque chose, les gens, le corps ; 2. le, le même, différent ; 3. un, deux, certains, beaucoup, tous ; 4. bon, mauvais, grand, petit ; 5. savoir, penser, vouloir, sentir, voir, entendre ; 6. parler, parole, vérité ; 7. faire, arriver, bouger ; 8. être, avoir ; 9. vivre, mourir ; 10. quand, maintenant, après, avant, longtemps, court, pendant un certain temps ; 11. où, ici, loin, près, sur, sous, à côté, à l'intérieur ; 12. pas, si, parce que, peut, peut-être ; 13. très, plus ; 14. sorte de, partie de ; 15. comme' (Wierzbicka, 2010 ; Naturalny metajęzyk ... 2011 ; Histoires d'un dossier, 1/2005) » (Magakian, 2013 : 70). En d'autres termes, l'extension ou même l'application autonome des termes susmentionnés pour l'utilisation de la communication dite quotidienne est plutôt suffisante dans les nids mentionnés. Un autre point est que nos nids linguistiques (de LN) en termes de « primes sémantiques » (*semantic primes*) ne sont pas nécessairement identiques pour l'IA¹¹. De toute façon « [à] partir de cet ensemble de mots, des schémas décrivant des concepts spécifiques peuvent être constitués. *La construction d'un tel schéma et sa référence aux concepts les plus simples et universels permettent une comparaison plus complète des mots (souvent traduits par le dictionnaire) entre eux que dans le cas de l'application d'autres*

¹⁰ Il s'agit « [...] d'un langage artificiel créé par A. Wierzbicka. C'est-à-dire on parle d'une forme de recherche et de description du sens des mots et des émotions dans différentes langues (même si, par souci de précision, il convient d'ajouter que l'auteur n'envisageait pas un « langage » d'IA). Le concept peut être qualifié d'instrument de la linguistique cognitive, car le 'métalangage' fait référence aux concepts les plus simples que l'on trouve dans toutes les langues et qui ont une signification maximale similaire dans chacune d'entre elles. Il a été développé et continue d'être affiné sur la base de l'analyse des données disponibles sur toutes les langues existantes dans le monde' » (Naturalny metajęzyk ... 2011 ; voir aussi : Magakian, 2013 : 69 ; Peeters, 2017).

¹¹ Cf. *Apoploe vesrreaitais* – des oiseaux (quelque chose qui vole) ; *Contarra ccetrxniam luryca tanniounons* – insectes ou parasites ; *Wa ch zod ahaakes rea* – deux baleines parlent de nourriture etc. (Daras & Dimakis, 2022). Ces exemples peuvent probablement (voire pas du tout) avoir des nids de langue différents.

métodes (Naturalny metajęzyk semantyczny; cf. Conférence de Zuzanna Bułat Silva, 2009; Krzemińska, 2010) » (Magakian, 2013 : 70). Plus « un concept est simple, moins il est dépendant de la culture et plus le cercle des langues dans lesquelles il est lexicalisé est large (Wierzbicka, 1999, 140) » (Magakian, 2013 : 71). Les exemples du langage de l'IA (ou peut-être de la « langue » ?)¹² ne permettent pas de conclure qu'il existe des concepts plus simples pour l'IA (de notre point de vue de la LN). Du point de vue de l'IA, il pourrait en effet s'agir de concepts plus simples à partir desquels l'IA pourrait éventuellement créer (ou inventer ?) un langage probablement beaucoup plus élaboré à l'avenir, et moins compréhensible pour l'humanité.

La conclusion semble évidente : même si l'IA « crée » un jour son propre langage (incompréhensible pour nous), les termes qui apparaîtront (de toute façon construits sur la base d'algorithmes humains) doivent être composés de certains nids (structures) linguistiques, avec une logique similaire à celle de la LN, qui ne signifie pas du tout (ou pas encore) que leurs « humanisation » est proche ou même possible.

Transformation (ou évolution) des termes ?

Nous avons clairement observé une transition de l'usage quotidien de certains termes vers un usage scientifique (avec des changements sémantiques visibles), ce que l'on appelle la « scientification ». Alors, quelles sont les possibilités que les termes mentionnés ci-dessus et un certain nombre d'autres termes (bien sûr aussi dans un sens étendu / rétréci ou même dérivé) entrent dans l'usage quotidien, ce qu'on appelle conventionnellement « humanisation » ?

Il semble qu'à la lumière des faits ci-dessus et des analyses concernant les termes individuels de l'IA, il convient de prendre en compte les facteurs suivants et l'impact de ces facteurs sur la question posée au début de l'article sur la « scientification » ou « l'humanisation » des termes de l'IA.

Si l'on suppose conventionnellement que :

- le sens du mot c'est SM,
- la fréquence d'utilisation des mots / phrases – FU,
- la perceptivité d'un mot / phrase (individuel) pour chacun/e – P $\forall$,

¹² Cf. *apoploe vesrreaitais, apoploe vesrreaitais, contarra ccetnrxniamis lurica tanniounons, wach zod ahaakes rea* etc. (Daras & Dimakis, 2022).

- la perceptivité d'un mot / phrase pour les masses – **PM**,
- la somme des événements hypothétiques liés au terme (notamment dans la sphère médiatique) y compris les événements aléatoires (applications accidentelles de ces termes dans les circonstances quotidiennes) est $\sum (A1+A2+A^n \dots) \subset \text{ÉA}$, une description abrégée de notre recherche peut ressembler à ceci :

$$SM = (FU/PV \propto PM/FU) \times \sum (A1+A2+A^n \dots) \subset \text{ÉA}$$

L'affirmation ci-dessus ne signifie pas que le résultat du passage de l'IA programmée au langage / à l'être de la vie quotidienne (c'est-à-dire l'humanisation) est garanti, car certains termes resteront toujours dans le domaine (purement) scientifique. Cela peut entraîner une convergence¹³ avec l'utilitarisme quotidien du *terme*, donnant l'illusion de perdre le sens originel du *terme*. Mais pour l'IA, ni les significations originales (programmées par nous) ni les significations nouvellement acquises ne disparaissent pas (sur Internet, rien ne disparaît ?), elles fonctionnent en parallèle, au même moment et au même endroit. Après tout, pour l'IA, il n'y a pas non plus de différences culturelles, tout au plus, elle peut « s'adapter » à certaines exigences.

Même en supposant que l'IA puisse créer des mots / termes dans certaines conditions, nous devons également nous rappeler que :

- le mot / terme X dans le langage de l'IA a un nombre illimité d'utilisations (même si selon nous c'est absurde¹⁴), c'est-à-dire que pour l'IA (et uniquement pour l'IA) il est toujours compatible avec le(s) langage(s) (ou le concept / terme) inventé(s) par l'IA, mais seulement pour l'IA, pas pour nous ;
- le même mot X, mais cette fois-ci dans le LN, a un nombre limité d'utilisations ;
- ainsi, le mot hypothétique X de l'IA dans n'importe quelle édition, sous n'importe quelle forme, est à sa manière une expression « naturelle » pour l'IA, tandis que pour les humains, il est divisé en *acceptable-naturel* et (probablement) *inacceptable-artificiel*.

L'avantage terminologique de l'IA est donc évident : l'IA opère au-dessus de nos perceptions de la réalité linguistique, extralinguistique et temporelle (a-t-elle besoin de temps pour accepter l'utilisation de termes/mots ?).

¹³ « Propriété qu'elles ont de tendre vers un même point » (TLFi).

¹⁴ Nous ne pouvons pas exclure la possibilité que le même mot pour l'IA n'ait pas de nombreuses autres significations (accidentelle, intentionnelle, etc.).

Conclusions

Ma tentative de tirer des conclusions des jugements et analyses ci-dessus est dans une certaine mesure (mais pas entièrement) compatible avec les questions soulevées dans l'article « Les systèmes à base de connaissances » de l'*Encyclopédie de l'informatique et des systèmes d'information* de Florence Le Ber, Jean Lieber et Amedeo Naples (Le Ber *et al.* 2006 : 2)

La première conclusion est que, bien que la forme d'expression de l'IA reste encore inconnue (qu'elle soit écrite, orale ou picturale), chaque terme utilisé par ou pour l'IA peut consister en un son, une lettre ou simplement une forme pictographique totalement différente (souvent compréhensible uniquement pour l'IA comme dans le cas décrit dans l'article mentionné *Découvrir le vocabulaire caché de DALLE-2*). Pour des raisons de précision scientifique, je tiens à ajouter que même GPT-3.5 (<https://chat.openai.com>) considère que le vocabulaire généré par DALLE-2 est dépourvu de sens et constitue une disposition aléatoire de lettres. Je ne peux cependant pas déterminer si cette affirmation de GPT-3.5 n'est pas basée sur une instruction spéciale (algorithme) visant à éviter de susciter une inquiétude supplémentaire au sein de la société scientifique (et pas seulement).

La deuxième conclusion fait référence à la connaissance très limitée de l'IA elle-même (au moins temporairement) qui ne « sait » pas quel terme concernant un problème ou une question spécifique est rationnel, raisonnable et précis. Par conséquent, chaque *terme* peut être traité par l'IA d'une manière qui est rationnelle selon l'IA, raisonnable pour l'IA et précise selon la « perception » (un algorithme créé par l'homme ?) d'un événement de l'IA donné, ce qui n'a rien à voir avec notre mentalité dans LN (*cf.* Le Ber *et al.*, 2006 : 2).

La dernière et troisième conclusion est la possibilité d'un effet inverse : un *terme* mal formulé comme un objectif involontaire peut devenir une valeur ajoutée pour l'IA (pour toujours ?), se transformant en un effet durable (même pour tous les ordinateurs connectés au système).

Ainsi, la **synthèse finale**, en tant que somme des conclusions précédentes, indique qu'au moins à ce stade du développement scientifique, la question de « l'humanisation » de la terminologie de l'IA (basée sur nos algorithmes ou même ceux créés par l'IA elle-même) relève d'un avenir lointain.

Références

- La France, A. (15 juillet 2017). *An Artificial Intelligence Developed Its Own Non-Human Language*. The Atlantic, <https://www.theatlantic.com/technology/archive/2017/06/artificial-intelligence-develops-its-own-non-human-language/530436>, consulté le 26 septembre 2024.
- Algorithme*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=33462630>, consulté le 27 juillet 2023.
- Algorithme*. OQLF, <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/8367804/algorithme>, consulté le 21 juillet 2023.
- Artificiel*. Cambridge Dictionary, <https://dictionary.cambridge.org/pl/dictionary/english/artificial>, consulté le 28 juillet 2023.
- Artificiel*. Larousse, <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/artificiel/5570>, consulté le 25 septembre 2023.
- Automatique*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?84;s=4244803695;r=3;nat=;sol=0>, consulté le 9 octobre 2023.
- Base de connaissances*. OQLF, <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/8366746/base-de-connaissances>, consulté le 21 novembre 2023.
- Base*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?26;s=33462630;r=2;nat=;sol=1>, consulté le 27 juillet 2023.
- Connaissances*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?65;s=1119720045;r=3;nat=;sol=1>, consulté le 27 juillet 2023.
- Convergence*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?12;s=4144558860;r=1;nat=;sol=1>, consulté le 23 septembre 2024.
- Dauzat, A., Dubois, J., & Mitterand, H. (éds). (1971). *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*. Larousse.
- Déductif*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?11;s=952603500;r=1;nat=;sol=0>, consulté le 22 décembre 2023.
- Dubois, J., (éd). (1980). *Dictionnaire du français contemporain illustré*. Librairie Larousse
- Donnée*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/search.exe?189;s=33462630;cat=0;m=donn%82e>, consulté le 27 novembre 2023.
- Exploration de données*. OQLF, <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/8375476/exploration-de-donnees>, consulté le 21 juillet 2023.
- Exploration*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=33462630>, consulté le 29 septembre 2023.
- Daras, G., & Dimakis, A. G. (2022). *Discovering the Hidden Vocabulary of DALLÉ-2*. Cornell University.

- Paquette, G. (2014). *Intelligence artificielle et systèmes à base de connaissances*, https://inf6500.telug.ca/telugDownload.php?file=2014/07/SBC_Texte1.pdf, consulté le 20 novembre 2023.
- Glossaire de l'intelligence artificielle*, <https://fr.unesco.org/courier/2018-3/glossaire-lintelligence-artificielle>, consulté le 29 juillet 2023.
- Magakian, G. (2013). Kilka (prób) przemyśleń o „semantic primes” (opartych na percepcji rzeczywistości pozajęzykowej i pozagramatycznej). *The Peculiarity of Man* 18, 69–84.
- Histoires d'un dossier. *Labyrinthe* 20, 3–9, <http://labyrinthe.revues.org/index747.html>, consulté le 17 janvier 2024.
- Intelligence artificielle : de quoi parle-t-on ?*. Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, 13 juin 2023, <https://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/fr/intelligence-artificielle-de-quoi-parle-t-91190>, consulté le 28 juillet 2023.
- Intelligence artificielle : définition et utilisation*, 20 juillet 2023, <https://www.europarl.europa.eu/news/fr/headlines/society/20200827STO85804/intelligence-artificielle-definition-et-utilisation>, consulté le 28 juillet 2023.
- Intelligence artificielle, de quoi parle-t-on ?*. Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés, 25 mars 2022, <https://www.cnil.fr/fr/intelligence-artificielle/intelligence-artificielle-de-quoi-parle-t-on>, consulté le 28 juillet 2023.
- Intelligence*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2289539430>, consulté le 29 août 2023.
- Krzemińska, A. (8 décembre 2010). Coś wspólnego dla wszystkich języków. Alfabet myśli ludzkich. *Polityka.pl nauka*, <http://polityka.pl/nauka/czlowiek/1510898,1,cos-wspolnego-dla-wszystkich-jezykow.read>, consulté le 5 septembre 2017.
- Langage naturel*. OQLF, <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/8372907/langage-naturel>, consulté le 26 septembre 2024.
- Langage*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?132;s=1320261225;r=3;nat=;sol=>, consulté le 22 novembre 2023.
- Le Ber, F., Lieber, J., & Napoli, A. (2006). *Les systèmes à base de connaissances*, <https://inria.hal.science/inria-00201566v1/document>, consulté le 28 décembre 2023.
- Lexique de l'Intelligence Artificielle en Français, le glossaire complet sur l'IA*, <https://pandia.pro/guide/lexique-de-l-intelligence-artificielle-ia-en-français>, consulté le 29 juillet 2023.
- Libération conditionnelle*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?44;s=518099820;r=2;nat=;sol=1>, consulté le 11 juillet 2023.
- Murphy, M. L. (2010). *Lexical Meaning*. Cambridge.
- Naturalny metajęzyk semantyczny*, http://inf-el.com/si/semantyka/naturalny_metajzyk_semantyczny.html#FMFreemind_Link_621134264FM, consulté le 23 février 2016.

- Natural Semantic Metalanguage* (NSM), Griffith University, <https://intranet.secure.griffith.edu.au/schools-departments/natural-semantic-metalanguage>, consulté le 6 septembre 2024.
- Naturel*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?170;s=1320261225;r=4;nat=;sol=9>, consulté le 27 octobre 2023.
- Neurone artificiel*. OQLF, <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/8385900/neurone-artificiel>, consulté le 23 septembre 2023.
- Neurone*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1320261225>, consulté le 27 juillet 2023.
- Ordinateur*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?28;s=501386865;r=2;nat=;sol=2>, consulté le 27 juillet 2023.
- OxfordLanguages*, <https://languages.oup.com>, consulté le 6 septembre 2024.
- Sorelle, P., & Gassa, K. (2018). *Développement d'un système expert pour le raisonnement logique*. Mémoire. Université du Québec à Montréal, <https://archipel.uqam.ca/11951/1/M15753.pdf>, consulté le 29 mars 2024.
- Oksanowicz, P., & Przegalińska, A. (2023). *Intelligence artificielle. Inhumain, archhumain*. Znak.
- Peeters, B. (2017). La métalangue sémantique naturelle. Dans A. Biglari & D. Ducard (éds), *Recherches en sémantique : théories, linguistiques du sens*, https://www.academia.edu/36530224/La_m%C3%A9talangue_s%C3%A9mantique_naturelle, consulté le 7 janvier 2024.
- Raisonnement déductif*. OQLF, <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/8396636/raisonnement-deductif>, consulté le 21 juillet 2023.
- Reconnaissance de la parole*. OQLF, <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/8391684/reconnaissance-de-la-parole>, consulté le 19 septembre 2023.
- Reconnaissance*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?12;s=518099820;r=1;nat=;sol=3>, consulté le 12 octobre 2023.
- Représentation des connaissances*. OQLF, <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/8398672/representation-des-connaissances>, consulté le 21 novembre 2023.
- Représentation*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?11;s=1119720045;r=1;nat=;sol=0>, consulté le 27 juillet 2023.
- Sikora, M. (2023). *Dotknięcie magii: czy Sztuczne Inteligencje mają halucynacje?*, <https://naekranie.pl/artykuly/dotkniecie-magii-sztuczne-inteligencje-maja-halucynacje>, consulté le 27 mai 2023.
- Singh, S. (2017). Transhumanism And The Future Of Humanity: 7 Ways The World Will Change By 2030. *Forbes*, <https://www.forbes.com/sites/sarwantsingh/2017/11/20/transhumanism-and-the-future-of-humanity-seven-ways-the-world-will-change-by-2030/?sh=6dcf512a7d79>, consulté le 27 mai 2023.

- Système*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1052873070>, consulté le 27 juillet 2023.
- Système expert*. OQLF, <https://vitrlinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/8368220/systeme-expert>, consulté le 29 novembre 2023.
- Lange, R. (éd.) (2019). *Sztuczna Inteligencja w społeczeństwie i gospodarce. Analiza wyników ogólnopolskiego badania opinii polskich internautów*. Państwowy Instytut Badawczy.
- Terme*. Britannica, <https://www.britannica.com/dictionary/term>, consulté le 28 juillet 2023.
- Terme*. Larousse, <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/terme/77395>, consulté le 22 juillet 2023.
- Term*. Dictionary.com, <https://www.dictionary.com/browse/term>, consulté le 6 septembre 2024.
- Termin*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?14;s=2607027945;r=1;nat=;sol=3>, consulté le 15 juillet 2023.
- Zalewski, T., *Loi sur l'intelligence artificielle*, https://www.ksiegarnia.beck.pl/media/product_custom_files/1/9/19235-prawo-szkolnej-inteligencja-luigi-lai-fragment.pdf, consulté le 5 juillet 2023.
- Traitement automatique des langues*. OQLF, <https://vitrlinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/8396637/traitement-automatique-des-langues>, consulté le 19 août 2023.
- Une intelligence artificielle bien réelle : les termes de l'IA* (2023). OQLF, <https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/vocabulaire-intelligence-artificielle.aspx>, consulté le 31 octobre 2023.
- Vision par ordinateur*. OQLF, <https://vitrlinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/8374005/vision-par-ordinateur>, consulté le 27 juillet 2023.
- Vision*. TLFi, <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=501386865>, consulté le 27 juillet 2023.
- Wierzbicka, A. (1999). Mówienie o emocjach, semantyka, kultura i poznanie. Dans J. Bartmiński (éd.), *Język – umysł – kultura* (133–188). PWN.
- Wierzbicka, A. (30 novembre 2017). *Co mówi Jezus?*. <http://podreczniki.pwn.pl/jezus/?za=8&id=9>, consulté le 26 septembre 2024.
- Conférence de Zuzanna Bułat Silva «Naturalny Metajęzyk Semantyczny Anny Wierzbickiej» (2009), <http://jkng.igf.uni.wroc.pl/?p=58>, consulté le 12 décembre 2016.
- Zalewski, T. (2020), Definicja sztucznej inteligencji. Dans L. Lai (éd.), *Prawo sztucznej inteligencji* (1–14). C. H. Beck.



Aleksandra Paliczuk

Università della Slesia
Polonia

 <https://orcid.org/0000-0002-9759-4882>

Il ruolo delle preposizioni nella percezione del mondo. Analisi cognitiva del confronto di alcuni casi in italiano e polacco

The Role of Prepositions in Perceiving the World. Cognitive Analysis of the Comparison of Some Cases in Italian and Polish.

Abstract

This text aims to analyze the role of Italian and Polish prepositions in the process of perceiving the world, or in this case, a comparison between the two linguistic and conceptual systems. Prepositions are lexical elements treated in different ways in linguistic studies: some researchers argue that the preposition is semantically empty, on the contrary, its function is to combine two elements or linguistic structures in a sentence; others say it has some semantic features. There are many examples of expressions in Italian and Polish (or in other languages) in which the prepositional phrases differ in the translations, i.e., some prepositions are untranslatable (they do not have a lexical equivalent) and some are not translated with use of their so-called equivalents. There are natural languages in which prepositions are used less frequently or offer greater possibilities of use, or the given language provides other linguistic tools to express the same meaning.

In this contribution, the basis for the considerations is mainly the theory of Cognitive Grammar by Ronald W. Langacker (1987, 1991a, 1991b, 1995, 2000, 2008), with the central notion of “construal” (previously known as “imagery”), and its dimensions, in particular the prominence with the distinction of the trajector/landmark alignment. The analysis of prepositions, regardless of the examined language, can be vast and complex; therefore, here we will present examples (in Italian and Polish) of selected expressions, i.e., the most interesting and contrasting ones.

Keywords

Perception of space, Cognitive Grammar, construal, trajector/landmark alignment, preposition

1. Introduzione

Tra le teorie nate nel campo della linguistica cognitiva in questo intervento si fa particolare ricorso alla grammatica cognitiva di Ronald W. Langacker (1987, 1991a, 1991b, 1995, 2000, 2008) che propone un approccio complessivo e coerente alla lingua, nel senso che, secondo la sua teoria, la grammatica come tale, per mezzo dei suoi elementi, porta con sé il significato e permette di costruire e simboleggiare significati più sofisticati, nascosti negli enunciati complessi, quali i sintagmi o le frasi. “La cognizione, come altri processi mentali, viene trasmessa grazie alla lingua, vale a dire che le idee, i pensieri, esistenti nelle menti umane, prendono forma per mezzo della lingua, quando sono pronunciati, espressi con le parole” (Kosz [Paliczuk], 2009: 88). La lingua è dunque un aspetto inscindibile del nostro apparato concettuale grazie a cui concepiamo il mondo e funzioniamo in esso. La grammatica non soltanto costituisce una parte integrale dei processi cognitivi ma è una chiave per la loro comprensione (Langacker, 2008: 17–18). L’oggetto di studio della grammatica cognitiva è la concettualizzazione in correlazione con le espressioni linguistiche. I significati lessicali sono pure fondati nell’interazione sociale (usati dai parlanti di lingue negli atti di comunicazione). Lo scopo dell’analisi cognitiva di una data lingua è la descrizione degli aspetti essenziali della struttura concettuale in base ai dati linguistici, ciò conduce alle conclusioni riguardanti la relazione tra il significato lessicale e la cognizione umana. In questo lavoro si mette l’accento sulle relazioni e sui significati introdotti dalle preposizioni, prendendo in esame i due sistemi linguistici: la lingua italiana e la lingua polacca, per confrontare i modi di percepire la realtà in base alle strutture linguistiche di cui fanno uso i parlanti di queste due lingue descrivendo le stesse (o molto simili) situazioni.

2. I fondamenti teorici.

Il *construal*¹ o l'immaginare (*imagery*) nella lingua

Con la rivoluzione negli studi linguistici avvenuta negli anni 70–80 del XX secolo, sono state elaborate diverse teorie e idee sulla struttura della lingua, sul suo funzionamento e sulla sua natura. Tra le teorie nate, vi è quella di Ronald W. Langacker, chiamata *Cognitive Grammar* (it. la grammatica cognitiva; precedentemente *Space Grammar*, it. la grammatica spaziale) (1982, 1987, 1991a, 1991b, 1995, 2000, 2008 e altri). Nei suoi lavori, lo studioso si riferisce spesso alle relazioni spaziali e visuali che, secondo lui, costituiscono illustrazioni utili per descrivere diverse strutture e relazioni concettuali. Infatti, la relazione tra la percezione visiva e la concettualizzazione riguarda numerosi aspetti della semantica del linguaggio naturale (Tabakowska, 1999: 59). Langacker dice che il significato di un'espressione linguistica non si limita soltanto al contenuto concettuale a cui rinvia, ma è costituito anche del cosiddetto immaginare convenzionale (*conventional imagery*) o della costruzione della scena (*scene construal*)²; ultimamente il fenomeno viene chiamato con il termine *construal*. Nell'ambito della psicologia cognitiva il *construal* è il processo psicologico che consiste nel formare nella mente umana delle rappresentazioni non verbali di oggetti e di eventi (Tabakowska, 2001: 43). È un processo fondamentale di elaborazione delle informazioni. Si può dire che non è nient'altro che il processo di creare particolari immagini di determinati frammenti della realtà fisica. La nozione di *construal* di Langacker è usata per descrivere il modo di costruire la scena, ovvero per spiegare come il contenuto concettuale è ordinato in modo che se ne possa parlare, o, più precisamente, per rappresentarlo in un modo particolare.

Più in generale, il significato consiste sia di un **contenuto** concettuale che di un particolare modo di **costruire** quel contenuto. Il termine *construal* si riferisce alla

¹ In precedenza, i termini usati per descrivere questo fenomeno erano “immaginare” (*imagery*) e/o “costruzione della scena” (*scene construal*); infine, lo stesso Langacker ha adottato il termine *construal* (Langacker, 2008: 43), perché “immaginare” può implicare la percezione visiva e quindi causare un restringimento della sua comprensione. In questo lavoro per denotare questo processo verrà usato proprio il termine *construal*, anche con il riferimento ai lavori che applicano i termini precedenti.

² Sull'immaginare e sul profilare nella lingua (ossia sul *construal* e sulla profilazione) ci sono già parecchi lavori nell'ambito della linguistica cognitiva anche tra i linguisti polacchi (molti lavori di Bartmiński, 1993, 1999, e dei suoi collaboratori (ad es. Bartmiński & Tokarski, 1998); altri lavori, p.e., Kosz [Paliczuk], 2005, 2006, 2008, Paliczuk, 2014, Pastucha-Blin, 2005).

nostra evidente capacità di concepire e ritrarre la stessa situazione in modi diversi (Langacker, 2008: 43; trad. propria)³.

Il contenuto concettuale è una scena, e il *construal* è un modo particolare di vederla. Ciò che “vediamo” in una scena dipende da quanto attentamente la esaminiamo, da cosa scegliamo di guardare, dagli elementi a cui prestiamo maggiore attenzione e da dove la guardiamo (Langacker, 2008: 55). Langacker (2000: 203–217) introduce la nozione della metafora visuale (*viewing metaphor*) come esempio dell’analogia grazie a cui il contenuto concettuale può essere paragonato alla scena, e il processo di *construal* alla sua visione (Langacker, 2008: 85). La metafora visuale rinvia ai determinati aspetti del processo di percezione visiva, vale a dire di un’esperienza sensoria, ai determinati aspetti del processo di concettualizzazione in quanto esperienza mentale. Il *construal* porta a creare nuovi significati o nuove interpretazioni basate sul contenuto concettuale e sul processo stesso. È un processo complesso, composto dalle seguenti dimensioni: specificità (*specificity*), focalizzazione (*focusing*), prominenza (*prominence*) e prospettiva (*perspective*) (Langacker, 2008: 55). La specificità si riferisce al livello di precisione e dettaglio, con cui una situazione è caratterizzata, in contrasto alla schematicità. Ogni espressione schematica può essere concretizzata da un numero di espressioni più specifiche, ognuna delle quali specifica i propri attributi. La focalizzazione implica la selezione di un dato contenuto concettuale per la rappresentazione linguistica e la configurazione di quel contenuto, che può essere metaforicamente descritto come la distinzione tra il primo piano e lo sfondo, un fenomeno noto come la struttura “figura-sfondo”. Un altro elemento di focalizzazione (ovvero dell’atto di mettere in primo piano – *foregrounding*) è la portata (*scope*), che è l’area delle informazioni attivate, vale a dire che un’espressione ha una portata costituita dalla sua copertura in quel dominio (Langacker, 2008: 62). La prominenza (o salienza) è di due tipi: 1) la profilazione e 2) l’allineamento traiettore/landmark – entrambi consistono nel focalizzare l’attenzione cognitiva, ed entrambi risultano essere essenziali nella descrizione grammaticale. Le espressioni possono profilare cose o relazioni. Per profilare un’espressione relazionale, è necessario applicare l’allineamento traiettore/landmark, in cui il traiettore è l’elemento più prominente che viene localizzato, valutato o descritto, ossia l’obiettivo primario all’interno della relazione profilata. Gli altri elementi, presenti in questa relazione, costituiscono un focus secondario,

³ “Most broadly, a meaning consists of both conceptual **content** and a particular way of **construing** that content. The term **construal** refers to our manifest ability to conceive and portray the same situation in alternate ways.” (Langacker, 2008: 43).

il cosiddetto landmark, ossia il punto di riferimento (Langacker, 2008: 55–85). La *prospettiva* è l'organizzazione della visione con il suo aspetto essenziale, che corrisponde al punto di osservazione assunto dall'osservatore. "L'organizzazione della visione è la relazione generale tra gli 'osservatori' e la situazione che viene 'vista'"⁴ (Langacker, 2008: 73; trad. propria). Per *osservatori* si intendono gli interlocutori che interagiscono per comprendere il significato di un'espressione. Ognuno di loro assume un diverso punto di vista, ovvero le posizioni effettive di chi parla o ascolta possono essere opposte, il che significa che concettualizzano la stessa situazione individualmente. "La stessa situazione oggettiva può essere osservata e descritta da un numero qualsiasi di diversi punti di vista, risultando in interpretazioni diverse che possono avere conseguenze evidenti"⁵ (Langacker 2008: 76; trad. propria). In conclusione, il *construal* è un fenomeno che consiste nella costruzione di un dato contenuto concettuale con l'uso delle strutture simboliche (elementi linguistici). Costruiamo la nostra concezione della realtà pezzo dopo pezzo, tappa dopo tappa, da innumerevoli e multiformi esperienze sensorie e motorie. Ogni concettualizzazione può funzionare come un contesto (un dominio) per la caratterizzazione di una struttura semantica. È la nostra concezione della realtà – non il mondo reale come tale – la quale è rilevante per la linguistica semantica (Langacker, 1987: 113–114). La lingua è uno degli strumenti della cognizione e dell'interpretazione del mondo; in essa, tramite le unità simboliche, viene riflessa l'interpretazione del modo (o dei modi) in cui l'uomo percepisce e concepisce la realtà.

3. La preposizione. Definizioni

La *preposizione* è un elemento lessicale che provoca alcuni problemi nella sua classificazione e descrizione; in generale, è difficile definirla in modo abbastanza preciso ed esauriente. La voce "preposizione" deriva dal latino: *praepositionē(m)*, derivato di *praepōnēre* che in italiano equivale a "preporre", "porre davanti" (www.garzantilinguistica.it; accesso: 20.06.2023). In italiano (e nelle lingue romanze), l'uso delle preposizioni, in gran parte ereditato dal latino, ha

⁴ "A viewing arrangement is the overall relationship between the 'viewers' and the situation being 'viewed'" (Langacker, 2008: 73).

⁵ "The same objective situation can be observed and described from any number of different vantage points, resulting in different construals which may have overt consequences" (Langacker, 2008: 76).

subito uno sviluppo eccezionale a causa della progressiva scomparsa del sistema di flessione nominale dei casi (Serianni, 1991: 329). Per quanto riguarda la sua definizione, si riscontrano diversi approcci tra i linguisti: ci sono quelli più tradizionali, e quelli che vanno oltre la classificazione della preposizione come un elemento puramente grammaticale. Nei manuali di grammatica italiana si può trovare la definizione tradizionale della preposizione, come quella presentata sotto:

Le preposizioni sono parole invariabili che servono a collegare e a raccordare tra loro i costituenti della proposizione: *vado a casa di Maria*; o a raccordare tra loro due o più proposizioni: *vado a casa di Maria per studiare* (Dardano & Trifone, 2003: 403).

Si può notare che in questa definizione non ci sono degli indizi sull'aspetto semantico della preposizione, ma si descrive soltanto la sua funzione sintattica. Similmente, nella grammatica polacca, Laskowski (1984) e Saloni (1974) trattano la preposizione come un elemento dipendente, un lessema invariabile, con la funzione di connettore; è un morfema grammaticale, ossia un'unità elementare dotata di funzione intralinguistica; introduce relazioni sintattiche tra elementi lessicali di un enunciato.

Serianni (1991: 327) propone la definizione della preposizione con una sottile differenza:

la preposizione è una parte del discorso invariabile che serve a esprimere e determinare i rapporti sintattici tra le varie componenti della frase. Ciascuna preposizione è dotata di tratti semantici autonomi, ma nello stesso tempo è un elemento che ha una funzione relazionale, e dunque il suo significato si può cogliere solo in ragione: a) del tipo di reggenza che si determina nell'incontro componente + preposizione + componente, b) dei significati delle singole parole che si collegano attraverso la preposizione.

Secondo la definizione sopraccitata, la preposizione, oltre ai ruoli sintattici, possiede anche dei tratti semantici autonomi. Comunque, l'autonomia della preposizione è limitata, poiché essa non può formare un'espressione autonoma, e la sua posizione nel sintagma è piuttosto rigida. Siccome essa determina certi tipi di relazioni tra enti concettuali nello spazio semantico della lingua, corrispondenti a determinati elementi della realtà extralinguistica, la preposizione può essere trattata come parte del discorso *sintattica* (Milewski, 1965; Wróbel, 1995; Przybylska, 2002: 52–54), vale a dire che ha il ruolo di *comple-*

tare il significato. La funzione semantica della preposizione sarà piuttosto di rappresentare i significati relazionali nella struttura semantico-sintattica di un'espressione linguistica o di una frase.

Di Tommaso (1996: 257), proponendo la definizione della preposizione, sostiene che le preposizioni non sono elementi privi di significato e vanno trattate come elementi polisemici dotati di significato lessicale.

Riassumendo, dunque, si può rilevare una certa evoluzione nel modo di definire la preposizione, ovvero da elemento puramente sintattico, privo di significato, con la funzione di raccordare gli altri elementi linguistici a elemento semanticamente marcato.

4. La preposizione nella prospettiva cognitiva

Nell'ambito della linguistica cognitiva tutte le unità lessicali sono trattate come dotate di significato, nel senso che il lessico, la morfologia e la sintassi formano un continuum delle strutture semantiche, vale a dire che ad ogni costrutto grammaticale viene attribuito un valore sia fonologico che concettuale (Langacker, 1991b: 3).

Alla luce dell'impostazione cognitivista, tutte le unità preposizionali, a cominciare da quelle generiche per arrivare a quelle di un grado maggiore di specificità, sono dotate di significato (Malinowska, 2020: 42).

Le preposizioni nell'ottica cognitiva, dato che tutte le unità lessicali portano un certo significato, possono essere definite nel modo che segue:

[...] non sono morfemi grammaticali inseriti in vari contesti sintattici in seguito all'applicazione di una regola trasformativa, ma sono considerate al pari dei morfemi lessicali, i quali, com'è generalmente noto, sono dotati di significato (Malinowska, 2005: 35).

Per Langacker (1987: 243), la preposizione è un'espressione simbolica categorizzata semanticamente come una relazione atemporale, e coinvolge dunque sia fattori semantici che formali⁶. Essa definisce il rapporto, di solito,

⁶ "Suppose we define a preposition as a symbolic expression categorized semantically as an atemporal relation, whose landmark is commonly elaborated by an overt nominal that

asimmetrico, tra gli elementi profilati: *traietttore* e *land mark*. In base alle preposizioni si può dimostrare come è organizzata la struttura grammaticale della lingua e, allo stesso tempo, la struttura concettuale.

Il significato delle preposizioni è quindi l'effetto della concettualizzazione della scena percepita in un dato momento, in particolare esso si costruisce tra un *traietttore* e un *landmark*, i due rimasti in relazione (Kwapisz-Osadnik, 2022: 15).

L'idea di esaminare i rapporti linguistici come risultato della proiezione della sistemazione di oggetti nello spazio fisico viene presentata già nei primi lavori di Langacker (*Space Grammar*, 1982). Lo studioso presenta un modello della grammatica "che pone sullo stesso livello, benché con gradi diversi di astrazione, esperienze fisiche e loro rappresentazione mentale e/o linguistica" (Gaeta & Luraghi, 2003: 18). La nostra esperienza del mondo conduce a quella mentale, il che viene rappresentato in quanto simbolizzazione, ossia l'uso della lingua. Nell'analisi delle espressioni preposizionali si prendono in considerazione le dimensioni del processo di *construal*: innanzitutto la *prominenza*, con la nozione di *profilazione*, e la *prospettiva*, con la nozione di *allineamento traietttore/land mark*. La preposizione al livello lessicale determina l'ordine tra gli elementi nello spazio fisico, nel senso che osservando una data situazione, l'osservatore (il *concettualizzatore*) sceglie la figura, l'oggetto sottomesso all'osservazione (alla *concettualizzazione*) e interpreta la sua posizione in riferimento agli altri oggetti che si trovano intorno, adottando una data prospettiva da cui osserva la scena. La *figura*, ossia il *traietttore* (spesso mobile), è quell'oggetto centrale, su cui l'osservatore si focalizza; invece lo *s f o n d o*, ossia il *landmark* (piuttosto stabile) fa da punto di riferimento, grazie a cui è possibile determinare la relazione locativa (spaziale) tra i due elementi. La preposizione veicola, dunque, un dato contenuto concettuale, che è essenziale per la comprensione della configurazione spaziale del *traietttore* rispetto al *landmark*.

directly follows it: the definition thus involves both semantic and formal factors" (Langacker, 1987: 243).

5. Il confronto tra relazioni spazio-temporali introdotte dalle preposizioni in italiano e in polacco

Questo paragrafo costituisce un tentativo di mostrare alcune specificità riguardanti le funzioni, le relazioni e i significati introdotti dalle preposizioni italiane in contrasto con quelli che si verificano in altre lingue, come in questo caso particolare, in polacco. In italiano, prendendo in considerazione l'analisi logica della frase, le preposizioni introducono numerosi complementi (Dardano & Trifone (2003) ne elencano 24) che rappresentano determinate relazioni semantiche; comunque, in questo contributo verranno presentati alcuni esempi di sintagmi preposizionali che si differenziano dagli esempi analoghi in polacco. Siccome la percezione dello spazio costituisce il punto di partenza per la concettualizzazione di altri fenomeni⁷, l'analisi inizierà con la descrizione delle relazioni spaziali: statiche e dinamiche, passando successivamente alla descrizione delle relazioni temporali.

5.1. La relazione spaziale statica

La maggior parte delle preposizioni serve a descrivere le relazioni spaziali; comunque, in questo paragrafo, ci limitiamo principalmente a quelle di frequenza d'uso molto alta, ovvero "a" e "in", le quali differiscono nella concettualizzazione dello spazio; alcune volte ci riferiremo anche alla preposizione italiana "su". Nei contesti corrispondenti alle preposizioni italiane "a", "in" e "su" (a volte "sopra") analizzate nella presente sezione, in polacco vedremo soltanto le preposizioni: "w" e "na" (a volte "nad").

La preposizione "in" indica la relazione di contenimento (Figura 1), cioè la localizzazione di un oggetto, chiamato traiettore (TR) in uno spazio, chiamato landmark (LM), delimitato, ben determinato, con i confini riconoscibili, in quanto un contenuto chiuso in un contenitore, p.e.:

- (1) Abbiamo abitato **in** un bell'albergo⁸.
- (2) Mia sorella ha passato tutta la giornata **in** casa.

⁷ "La preposizione è una categoria grammaticale considerata relazionale-spaziale" (Kwapisz-Osadnik, 2017: 135; trad. propria).

⁸ Tutti gli esempi sono stati elaborati da chi scrive.

Figura 1

La relazione statica TR-LM introdotta dalla preposizione italiana “in”.

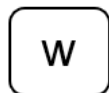


(1a) Mieszkaliśmy **w** pięknym hotelu.

(2a) Moja siostra spędziła cały dzień **w** domu.

Figura 2

La relazione statica TR-LM introdotta dalla preposizione polacca “w”.



In polacco la preposizione “w” rappresenta la stessa concettualizzazione, ossia la relazione di contenimento: il traiettores si trova dentro il landmark (Figura 2).

La preposizione “a”, invece, localizza il traiettores in uno spazio (landmark) con i confini indeterminati (o irrilevanti) o senza confini, p.e.:

(3) Mia sorella è **a** casa, oggi non è **a** scuola.

(4) Stasera abbiamo mangiato **al** ristorante.

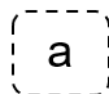
(5) Ho visto Carlo **alla** stazione.

(6) Passiamo le vacanze **al** mare.

(7) Siamo **alla** spiaggia vicino all’Hotel Grande.

Figura 3

La relazione statica TR-LM introdotta dalla preposizione italiana “a”.



Per quanto riguarda la versione polacca degli esempi presentati sopra (da 3 a 7), i concetti di: casa (*dom*), scuola (*szkoła*) e ristorante (*restauracja*), vengono concepiti in termini di contenitore (Figura 3), e con essi viene usata la preposizione “w” in polacco, la quale descrive la relazione statica di contenimento.

(3a) Moja siostra jest **w** domu, dziś nie jest **w** szkole.

(4a) Dziś wieczorem zjedliśmy **w** restauracji.

La relazione introdotta dalla preposizione italiana “a” viene espressa dalla preposizione polacca “na” (oppure “nad” in alcuni contesti), la quale suggerisce la localizzazione di un oggetto su (o sopra) qualche superficie (Figura 4).

(5a) Widziałam Karola **na** stacji/**na** dworcu.

(6a) Spędzamy wakacje **nad** morzem.

(7a) Jesteśmy **na** plaży blisko Hotelu Grande.

Figura 4

La relazione statica TR-LM introdotta dalla preposizione polacca “na”.



Nei contesti presentati sopra, le preposizioni “a” (esempi 3–7) e “na” (“nad”) (esempi 5a–7a) indicano la posizione del traiettore nell’ambito dello spazio del landmark, nello spazio che non è delineato, chiuso; si tratta spesso dei suoi dintorni, dell’area più o meno allargata attorno al landmark, come, ad esempio, “al mare” (*nad morzem*). Quest’espressione è un caso particolare che non riguarda né la posizione dentro uno spazio aperto, né la posizione superiore ad uno spazio, ma proprio accanto al landmark, nelle sue vicinanze, sarà dunque la relazione spaziale direzionale, vale a dire che il traiettore è localizzato in una data posizione/direzione rispetto al landmark (o, nel caso dell’evento dinamico, si sposta nella sua direzione).

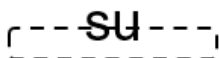
Allora, la scelta della preposizione “a” o “in” in italiano dipende dal modo in cui viene concepito l’elemento dello spazio fisico per mezzo del quale l’oggetto (il traiettore) viene localizzato. “In” presenta piuttosto il significato di “dentro”, si riferisce agli spazi chiusi (concettualizzati come contenitori), come edifici, stanze, elementi spaziali che hanno dei limiti ben chiari. La preposizione “a” viene usata per localizzare gli oggetti nei luoghi aperti, o trattati come aperti, senza prendere in considerazione i loro confini. I due esempi con il concetto di “casa” (esempio 2 e 3) rappresentano in modo evidente la differenza nella percezione della casa. Quando si usa la preposizione “in”, si tratta semplicemente di un edificio (in quanto contenitore), invece, con la preposizione “a”, la casa viene concepita non soltanto come oggetto fisico, ma come uno spazio in cui si vive, si abita, si passa il

tempo con i propri famigliari, si ritorna dopo il lavoro o dopo le lezioni, ovvero la casa, in questo senso, assume un aspetto sociale. Il ristorante dimostra un senso simile: si può mangiare “in” o “al” ristorante, vale a dire che con “in” si vuole sottolineare il fatto che si mangia piuttosto dentro un edificio, in un luogo concreto; invece con la preposizione “a” si enfatizza piuttosto che si va a cenare fuori (nel senso che non si cena a casa), non trattando il ristorante come uno spazio delimitato. Si può assumere che, nelle stesse situazioni, l’equivalente polacco delle preposizioni “in” e “a” nella percezione delle relazioni spaziali statiche è di solito la preposizione “w”, la quale non permette la stessa, come in italiano, distinzione nella concettualizzazione di un luogo come chiuso o aperto (edificio). Comunque, nel caso degli spazi aperti emerge un’altra possibilità, ossia la preposizione “na” e la sua variante “nad”, le quali però equivalgono piuttosto alle preposizioni italiane: “su” o “sopra” (nei casi in cui “sopra” viene trattata come sinonimo di “su”). Basta guardare gli esempi:

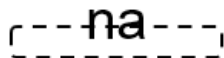
- | | |
|---|--------------------------------------|
| (8) Chiara sta seduta sulla sedia. | (8a) Klara siedzi na krześle. |
| (9) Il tappeto è sul pavimento. | (9a) Dywan jest na podłodze. |
| (10) Il portafoglio è sopra la tavola. | (10a) Portfel jest na stole. |

Figura 5

La relazione statica TR-LM introdotta dalla preposizione italiana “su”.

**Figura 6**

La relazione statica TR-LM introdotta dalla preposizione polacca “na”.



In base alla loro funzione di base, “su” e “na” descrivono la posizione superiore del traietto rispetto al landmark, in questo caso rispetto a una superficie orizzontale.

La preposizione italiana “in” serve anche per localizzare il traietto in riferimento a uno spazio più ampio nelle dimensioni, si tratta cioè di un’area geografica o amministrativa, come una città, un paese, uno stato ecc.; si dice, p.e.:

- | | |
|---|---|
| (11) Abitiamo in America, in Italia, in Polonia. | (11a) Mieszkamy w Ameryce, w Włoszech, w Polsce. |
| (12) Abitiamo in città, in campagna, in montagna, in un paese, villaggio ecc. | (12a) Mieszkamy w mieście, na wsi, w górach, w miejscowości, w wiosce itd. |

(13) Abitiamo **in** Via Garibaldi,
in Piazza della Rotonda ecc.

(13a) Mieszkamy **na** ulicy Garibaldi,
na placu della Rotonda.

Ma in italiano si verifica un'eccezione:

(14) Abitiamo **a** Roma,
a Cracovia.

(14a) Mieszkamy **w** Rzymie,
w Krakowie.

Come si può osservare, nella maggior parte delle espressioni riportate sopra viene usata la preposizione italiana "in" e nei contesti corrispondenti in polacco la preposizione "w". La differenza sta nell'uso della preposizione italiana "a" con i nomi propri delle città, mentre in polacco rimane sempre la preposizione "w". Intanto, la preposizione polacca "na" appare in tre casi, ossia: "na wsi" (in campagna), "na ulicy" (in via) e "na placu" (in piazza), in cui equivale alla preposizione italiana "in". Risulta che in polacco questi concetti (rispettivamente: campagna, via, piazza) vengono interpretati come spazi aperti (Figura 4 e 6), in italiano, invece, come chiusi (Figura 1).

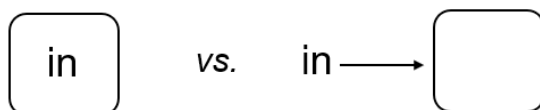
5.2. La relazione spaziale dinamica

Descrivendo gli eventi dinamici, quelli in cui il traiettores si sposta in una direzione rispetto al landmark, si riscontrano delle differenze tra le due lingue (italiana e polacca) nella scelta della preposizione – in particolare quando si concettualizza la direzione verso il landmark – scelta che a volte dipende anche dal verbo. È caratteristica dell'italiano che, nella maggior parte dei casi, la stessa preposizione precede il landmark, senza nessun impatto del carattere del verbo, ovvero statico o dinamico (Figura 7 e 8); ad esempio, si dice:

(15) essere, stare e/o andare: **in** chiesa, **in** città, **in** Italia, **in** prigione,
in ospedale, **in** montagna, **in** campagna, **in** discoteca, **in** piscina,
in spiaggia

Figura 7

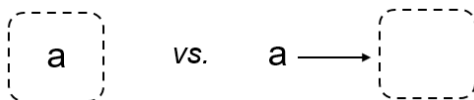
Il confronto tra la relazione statica e dinamica TR-LM introdotta dalla preposizione italiana "in".



- (16) essere, stare e/o andare: **a** casa, **a** scuola, **al** ristorante, **a** Roma, **alla** posta, **all'**università, **alla** spiaggia ecc.

Figura 8

Il confronto tra la relazione statica e dinamica TR-LM introdotta dalla preposizione italiana "a".



Invece in polacco, in alcuni casi si usa la preposizione "w" per descrivere le situazioni statiche, p.e.:

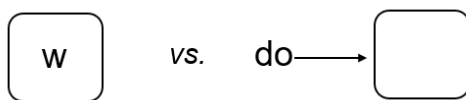
- (17) być (it. essere, stare): **w** domu, **w** szkole, **w** restauracji, **w** kościele, **w** mieście, **w** Rzymie, **w** Włoszech, **w** więzieniu, **w** szpitalu itd.

Mentre negli eventi dinamici con lo stesso landmark si usa la preposizione "do" (Figura 9), la quale indica la direzione, la fine, la meta del movimento:

- (18) iść/jechać (it. andare): **do** domu, **do** szkoły, **do** restauracji, **do** kościoła, **do** miasta, **do** Rzymu, **do** Włoch, **do** więzienia, **do** szpitala itd.

Figura 9

Il confronto tra la relazione statica e dinamica TR-LM introdotta dalle preposizioni polacche "w" e "do".



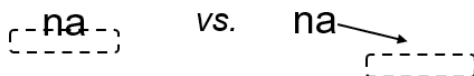
In altri casi, ossia con la preposizione "na" ("w" appare nel contesto della montagna e rimane invariabile sia nella relazione statica che dinamica), la preposizione rimane la stessa (Figura 10), comunque, cambia il caso del nome: dal locativo in accusativo (il cambiamento del caso nominale riguarda tutte le opposizioni tra le situazioni statiche e gli eventi dinamici), p.e.:

- (19) być (it. essere, stare): **na** poczcie, **na** uniwersytecie, **na** wsi, **na** dyskotecie, **na** basenie, **na** plaży, **w** górach itd. [prep. + locativo]

- (20) iść/jechać (it. andare): **na** pocztę, **na** uniwersytet, **na** wieś, **na** dyskotekę, **na** basen, **na** plażę, **w** góry itd. [prep. + accusativo]

Figura 10

Il confronto tra la relazione statica e dinamica TR-LM introdotta dalla preposizione polacca “na”.



Il ruolo della preposizione polacca “na” in questo contesto equivale a quello della preposizione italiana “a”, nel senso che denota il movimento verso un’area, presumibilmente trattata come spazio aperto, senza confini ben determinati, però non si tratta soltanto della posizione superiore rispetto al landmark (come nel caso della preposizione italiana “su”).

Si presentano, però, i casi in cui in italiano la scelta della preposizione dipende dal verbo, ad esempio, il verbo “partire” esige la preposizione “per” (Figura 11), mentre nella versione polacca nell’espressione corrispondente appare sempre la preposizione “do” (Figura 12), la quale denota la direzione verso il landmark:

- (21) Domani Laura parte **per**
Firenze.

- (21a) Jutro Laura jedzie (wyjeżdża) **do**
Florencji.

La preposizione italiana “per” in questo caso introduce la relazione direzionale, sia nel sintagma con il verbo “partire”, sia nella relazione statica, p.e.:

- (22) il treno **per** Firenze

- (22a) pociąg **do** Florencji

Figura 11

La relazione spaziale direzionale introdotta dalla preposizione italiana “per”.

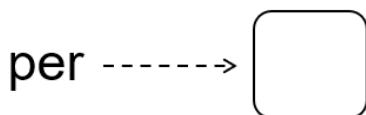
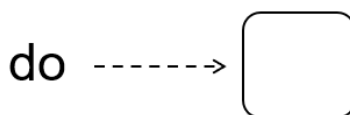


Figura 12

La relazione spaziale direzionale introdotta dalla preposizione polacca “do”.



In generale, nella descrizione del movimento nello spazio, la preposizione “per” presenta il senso di “attraverso” (Figura 13); il suo corrispondente polacco in questo caso è la preposizione “przez” (Figura 14):

(23) Ora passiamo **per** Milano.

(23a) Właśnie przejeżdżamy **przez** Mediolan.

(24) È entrato **per** la finestra perché aveva dimenticato la chiave di casa.

(24a) Wszedł **przez** okno, ponieważ zapomniał klucza do domu.

Figura 13

La relazione spaziale direzionale introdotta dalla preposizione italiana “per”.

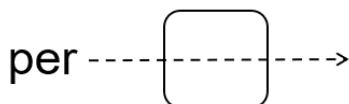
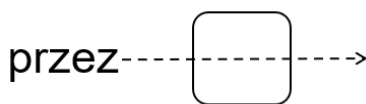


Figura 14

La relazione spaziale direzionale introdotta dalla preposizione polacca “do”.



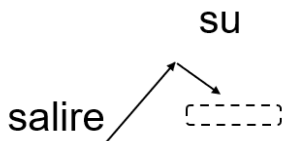
Un altro esempio italiano in cui la preposizione è legata al lessema che la precede è il verbo “salire” che regge la preposizione “su” (anche nella relazione statica si può usare la preposizione “su”, cioè, p.e.: “essere **sul** treno”; Figura 15), mentre in polacco, nello stesso contesto, appare sempre la preposizione “do” (nella situazione statica la preposizione “w” con la relazione di contenimento: “być **w** pociągu”; Figura 9 e 12):

(25) salire **sul** treno, **sull**’autobus

(25a) wsiadać **do** pociągu,
do autobusu

Figura 15

L’evento dinamico introdotto dal sintagma “salire su”.



Si può ipotizzare che l’uso del verbo “salire” in italiano nel contesto dei mezzi di trasporto sia dovuto alla concettualizzazione di salire, montare su una superficie. In polacco, i mezzi di trasporto vengono piuttosto concettualizza-

ti come contenitori in cui si entra, dunque con essi viene usata la preposizione “do” (Figura 9).

Analizzando il movimento del traiettore nella direzione dal landmark, si presenta un numero delle possibilità abbastanza discreto per quanto riguarda la scelta della preposizione:

(26) Sono appena tornata **dal**
centro.

(27) Siamo usciti **di/da** casa.

(28) Il postino passa **di** casa in casa.

(26a) Właśnie wróciłam **z** centrum.

(27a) Wyszliśmy **z** domu.

(28a) Listonosz chodzi **od** domu do domu.

Figura 16

La relazione dinamica introdotta dalle preposizioni italiane “da” e “di”.

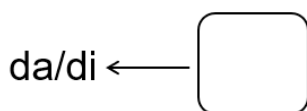
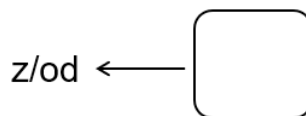


Figura 17

La relazione dinamica introdotta dalle preposizioni polacche “z” e “od”.



In italiano, per descrivere il movimento diretto dal landmark si usano le preposizioni “da” e in alcuni casi “di” (Figura 16), in polacco, invece, le preposizioni “z” e “od” (Figura 17). Le stesse preposizioni introducono le relazioni direzionali, quelle che possono collegare altri lessemi ed evidenziano la direzione della proiezione mentale (il movimento figurato) dal landmark verso il traiettore.

In conclusione, si può constatare che si rileva una varietà più notevole nella scelta delle preposizioni che riguardano soprattutto le relazioni spaziali statiche e quelle dinamiche dirette verso il landmark rispetto a quelle dinamiche dirette dal landmark.

5.3. Le relazioni temporali

Che il tempo sia percepito come spazio, non è sorprendente, poiché molte astrazioni vengono concepite in quanto elementi dello spazio fisico, ciò scaturisce dalla proiezione mentale tra i due domini cognitivi: dello spazio su un dominio astratto, in questo caso sul dominio del tempo. Nel presente paragrafo discuteremo alcuni casi dei sintagmi preposizionali italiani e polacchi che riguardano la concettualizzazione del tempo, in particolare i suoi due aspetti: tempo continua-

to e tempo determinato. Di conseguenza, espanderemo la nostra analisi anche su altre preposizioni (oltre a quelle già discusse) per dimostrare la diversità nella descrizione temporale degli eventi e delle situazioni in italiano e in polacco.

5.3.1. Il tempo determinato

In questa sezione saranno esaminati i contesti in cui le preposizioni svolgono un ruolo nella concettualizzazione del tempo determinato, riferendosi a un momento nel tempo o un periodo nel tempo preciso in cui si realizza un'azione. Nel caso delle ore o dei momenti, dei punti della giornata, in italiano si usa di solito la preposizione “a” (Figura 18), mentre in polacco abbiamo la scelta tra la preposizione “w” (Figura 19) e “o” (Figura 20):

- (29) Ci siamo incontrati
a mezzogiorno/ a mezzanotte.
(30) La lezione comincia **alle** 9:00.

- (29a) Spotkaliśmy się
w południe/o północy.
(30a) Lekcja zaczyna się o 9:00.

Figura 18

La relazione temporale introdotta dalla preposizione italiana “a”.

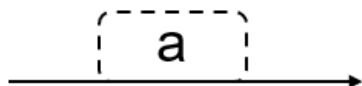


Figura 19

La relazione temporale introdotta dalla preposizione polacca “w”.

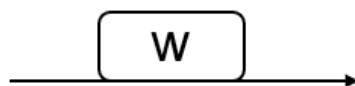
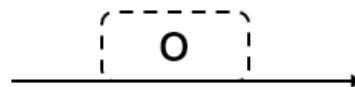


Figura 20

La relazione temporale introdotta dalla preposizione polacca “o”.



Si può osservare in polacco un'incoerenza nel parlare del punto della mezzanotte (nel senso delle ore, 24:00) e del mezzogiorno (12:00) per quanto riguarda la scelta della preposizione, vale a dire che questi due punti vengono concettualizzati in modi diversi, nel senso che la preposizione “w” (Figura 19) con l'espressione “w południe” indica un momento più preciso rispetto a “o północy”; il mezzogiorno è trattato come contenitore (come uno spazio chiuso). La preposizione polacca “o” (Figura 20) invece in questi casi (esempi 29a, 30a) introduce un sen-

so molto simile alla preposizione italiana “a”, ossia piuttosto un’ approssimazione, come se fosse un punto nel tempo meno preciso (come uno spazio aperto).

(31) È nato **nel** 1980
(**in** primavera, **in/ad** agosto).

(32) Usciamo (**nel**) Ø pomeriggio.

(33) Ø La sera usciamo di casa

(34) Ø Lunedì prossimo
(la settimana prossima)
comincio il nuovo lavoro.

(31a) Urodził się **w** 1980
(ma: **na** wiosnę/ Ø wiosną/
w sierpniu).

(32a) Wychodzimy **po** południu.

(33a) Ø Wczorajem wychodzimy
z domu

(34a) **W** przyszły poniedziałek
(**w** przyszłym tygodniu)
zaczynam nową pracę.

Figura 21

La relazione temporale introdotta dalla preposizione italiana “in”.

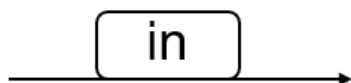


Figura 22

La relazione temporale introdotta dalla preposizione polacca “na”.

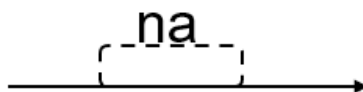
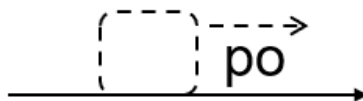


Figura 23

La relazione temporale introdotta dalla preposizione polacca “po”.



Nel caso dei periodi di tempo (come anno, stagione⁹, mese¹⁰, settimana, giorno ecc.) in italiano, di solito, li si tratta come contenitori, ovvero si usa la preposizione “in” (Figura 21) oppure la si omette (possiamo soltanto supporre che con l’omissione della preposizione il parlante “non vuole” determinare il tipo di concettualizzazione). Con i periodi come “la sera”, “il giorno”, “la notte”, vi è anche

⁹ Ma: “**in** inverno”, “**in** estate”, “**in** autunno” e “**d**’inverno”, “**d**’estate”, “**d**’autunno”.

¹⁰ Per quanto riguarda i mesi, in italiano possono essere concettualizzati sia come contenitori (con la preposizione “in”: “**in** agosto”, “**nel** mese di agosto”), sia come spazi aperti (con la preposizione “a”: “**ad** agosto”; Figura 18).

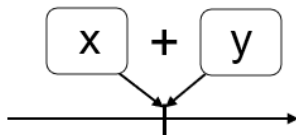
la possibilità di usare la preposizione “di”, ossia si può dire: “**di** notte”, “**di** sera”, “**di** giorno” ecc., ciò rappresenta una relazione logica, ossia il rapporto attributivo locativo (cfr. Kwapisz-Osadnik, 2022: 74–75) qui proiettato sulla concettualizzazione del tempo. In polacco la scelta delle preposizioni nei medesimi contesti appare più complessa: nel caso dell’anno (“**w** 1980”), del mese (“**w** sierpniu”), della settimana (“**w** przyszłym tygodniu”), del giorno (“**w** poniedziałek”) si realizza la concettualizzazione del contenitore con la preposizione “w” (Figura 19). Intanto, con le stagioni o “le aree” del tempo del giorno appaiono le locuzioni: 1) “**po** południu” in cui si realizza la concettualizzazione del periodo del tempo “dopo il mezzogiorno”, come se fosse la posizione dopo un oggetto (Figura 23); 2) “**na** wiosnę” (anche “**na** jesieni”) in cui si realizza la concettualizzazione della localizzazione su una superficie (Figura 22); 3) “**Ø** wieczorem”, “**Ø** nocą”, “**Ø** popołudniem”, “**Ø** wiosną” (anche: “**Ø** jesienią”, “**Ø** zimą”, ma: “**w** zimie”), cioè le locuzioni prive di preposizione in cui con l’omissione della preposizione si presenta il caso strumentale¹¹ del nome, il quale per definizione indica il mezzo e il modo, oppure lo strumento con cui si esegue un’azione (il cui equivalente italiano sarà il sintagma con la preposizione “con”, la quale può introdurre anche la relazione di unione/compagnia). Proseguendo in questo senso, si riscontrano le locuzioni che descrivono un momento nel tempo (esempio 35 e 35a), come:

(35) (**Con**) il primo del mese prossimo parto per le vacanze.

(35a) **Z** pierwszym dniem (pierwszego dnia) przyszłego miesiąca wyjeżdżam na wakacje.

Figura 24

La relazione di unione/compagnia introdotta dalla preposizione italiana “con” e dalla preposizione polacca “z”.



Le espressioni “**con** il primo del mese” e “**z** pierwszym dniem...” rappresentano la concettualizzazione del momento nel tempo in quanto unione (compagnia) di due elementi (Figura 24): un soggetto e un oggetto con cui si esegue un’azione (sempre in italiano si può trattare anche di uno strumento con cui si

¹¹ L’espressione che può assomigliare tale contesto in italiano è quella con la preposizione “con”: “**con** questo tempo brutto”, “**con** queste circostanze” ecc.

opera)¹². Quando si descrive la situazione nel tempo che succede dopo un certo periodo del tempo, si usano le preposizioni seguenti (esempio 36 e 36a):

(36) Ci vediamo **tra** 10 minuti.

(36a) Widzimy się **za** 10 minut.

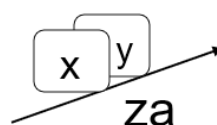
Figura 25

La relazione temporale introdotta dalla preposizione italiana "tra".



Figura 26

La relazione temporale introdotta dalla preposizione polacca "za".



In italiano si usa la preposizione "tra"¹³ per indicare il momento localizzato sull'asse temporale nel futuro (rispetto al punto in cui si trova il parlante), come se fosse lo spazio che separa i due oggetti (Figura 25). In questo caso, il momento presente dal momento futuro e la distanza tra i punti x e y equivale a 10 minuti. In polacco si usa la preposizione "za", la quale indica la posizione dei due oggetti in cui uno è situato dietro all'altro. Di conseguenza, la concettualizzazione della situazione o dell'azione futura, che dovrebbe svolgersi dopo una data quantità di tempo, viene rappresentata come oggetto y che si trova dietro, dopo l'oggetto x, il quale "ha la dimensione" di questi 10 minuti. Gli esempi successivi (37 e 37a) presentano la situazione in cui vogliamo indicare il momento futuro senza determinare la distanza dal momento presente:

(37) La riunione è fissata **per** domani sera.

(37a) Zebranie jest umówione **na** jutrzejszy wieczór.

Figura 27

La relazione temporale introdotta dalla preposizione italiana "per".

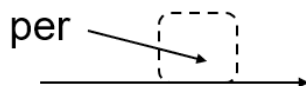
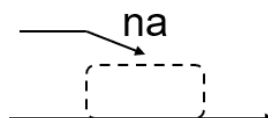


Figura 28

La relazione temporale introdotta dalla preposizione polacca "na".



¹² Comunque, in polacco nel senso del complemento di strumento non si usa la preposizione "z", la quale viene invece usata negli altri sensi del caso strumentale.

¹³ Le preposizioni italiane "tra" e "fra" vengono trattate come sinonimi.

Quando si fanno dei progetti per un periodo nel tempo futuro, in italiano viene usata la preposizione “per” (Figura 27), la quale introduce la relazione dell’obiettivo, dello scopo a cui si mira; in polacco in questo contesto si usa la preposizione “na” (Figura 28), la quale determina la posizione superiore rispetto a una superficie (su cui si localizza, ad esempio, si mette un oggetto).

5.3.2. Il tempo continuato

Per distinguere il tempo determinato da quello continuato non si prende in considerazione la durata oggettiva del tempo, ma il modo in cui si concepisce l’avanzamento, lo svolgersi di un’azione. Per il tempo continuato si intende il periodo entro cui si compie un fatto, vale a dire compreso nei termini della durata di un’azione, p.e.:

(38) Finirò il compito **in** un’ora/
in 30 minuti.

(38a) Skończę to zadanie
w godzinę/**w** 30 minut.

Figura 29

La relazione temporale introdotta dalla preposizione italiana “in”.

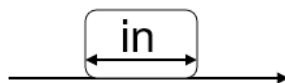
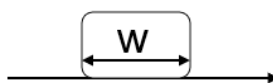


Figura 30

La relazione temporale introdotta dalla preposizione polacca “w”.



A causa del significato di base delle preposizioni “in” e “w”, ossia quello di contenimento, in questi esempi (38 e 38a) si verifica la concettualizzazione del tempo come contenitore (Figura 29 e 30), dentro cui avviene una data azione. Si ha una situazione simile con le preposizioni “per” e “przez”, vuol dire il tempo è trattato come uno spazio piuttosto chiuso, comunque il modo in cui si descrive l’azione riguarda la concettualizzazione del moto attraverso tutta la sua area:

(39) Ho lavorato **per** tutto il giorno. (39a) Pracowałam **przez** cały dzień.

Figura 31

La relazione temporale introdotta dalla preposizione italiana “per”.

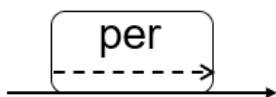
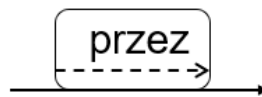


Figura 32

La relazione temporale introdotta dalla preposizione polacca “przez”.



Gli esempi in ambedue le lingue (39 e 39a) rappresentano la stessa concettualizzazione (Figura 31 e 32), nel senso che si tratta dell'attraversamento dell'area, del passaggio dal suo inizio alla fine. L'esempio di una differenza tra le lingue analizzate è quello che riguarda l'approssimazione:

(40) Ho letto **sulle** due ore.

(40a) Czytałam **przez około** dwie godziny.

Figura 33

La relazione temporale introdotta dalla preposizione italiana "su".

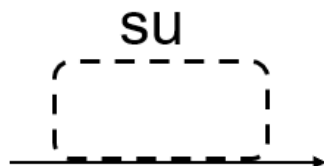
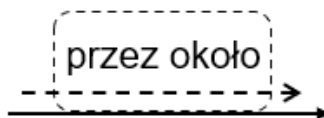


Figura 34

La relazione temporale introdotta dal sintagma preposizionale polacca "przez około".



Nel caso dell'italiano l'approssimazione viene espressa tramite l'uso della preposizione "su" (Figura 33), la quale, come già detto, indica la posizione superiore, il che significa la localizzazione di un oggetto su un'area. Se si vuole esprimere lo stesso senso in polacco (cioè quello di approssimazione), si deve usare l'espressione "przez około" (Figura 34) che permette una concettualizzazione diversa: di uno spazio aperto per la cui area passa l'oggetto, vale a dire procede l'azione.

Conclusioni

Le preposizioni ci forniscono informazioni su come vengono concettualizzati diversi concetti (oggetti reali o concetti astratti), ossia come contenitori, spazi chiusi o spazi aperti, superfici ecc. Evidenziano il modo di concettualizzare i concetti e permettono di creare diverse relazioni tra gli elementi dello spazio, sia quello fisico che astratto. Non soltanto si tratta della rappresentazione linguistica (simbolizzazione) del modo di percepire la realtà fisica e l'organizzazione dei suoi elementi, ma le preposizioni ci permettono di organizzare e caratterizzare i concetti astratti attribuendogli certi aspetti, certi tratti nella realtà mentale, nel sistema concettuale, il che deriva dall'analogia del modo in cui speri-

mentiamo il mondo fisico. La scelta della preposizione in un dato contesto lessicale dimostra il modo in cui un dato oggetto, spazio, fenomeno ecc. viene concettualizzato.

In questo contributo sono stati scelti alcuni esempi di preposizioni, ovvero sintagmi preposizionali, tra quelli che variano tra le due lingue: italiano e polacco. Gli esempi forniti nella presente analisi non sono casuali, nonostante sia un campione piuttosto rappresentativo. Sono quelli che dimostrano le divergenze nell'interpretazione della scena nel processo di *construal*. Le osservazioni riassuntive ci conducono alla conclusione che in italiano la preposizione dipende dal nome (o da un altro lessema) che la segue piuttosto che dal verbo che la precede (tranne alcune eccezioni come, ad esempio, il caso del verbo "partire per"). In polacco, invece, la preposizione dipende, nella maggior parte dei casi, dal verbo che la precede (p.e.: *być w* vs. *iść/jechać do*), nel senso che in molti contesti la scelta della preposizione è influenzata dal carattere del verbo, ovvero dalla staticità o dinamicità della situazione descritta nella relazione tra il traiettore e il landmark. Di conseguenza, le preposizioni polacche si alternano (nel caso della preposizione "w" → "do") con il cambio del verbo: statico (*być*) in quello dinamico (*iść/jechać*). Per quanto concerne la relazione tra le preposizioni nelle due lingue analizzate, essa non è simmetrica, dato che una preposizione italiana può essere espressa con diverse preposizioni polacche e viceversa. La preposizione italiana "in", ad esempio, viene espressa in polacco con "w", "na" o "do", la preposizione "a" – con "w", "na", "do", "o". D'altro lato, la preposizione polacca "na" si interpreta in italiano con le preposizioni: "su", "sopra", "a", "in", "per". Ci sono anche i casi in cui, in polacco, la preposizione non appare al livello lessicale (p.e.: "in inverno"/"d'inverno" equivale a "w zimie" oppure "Ø zimą"), poiché basta applicare un dato caso nominale nella locuzione per esprimere un dato senso, una data relazione.

L'uso delle preposizioni provoca maggiori difficoltà agli apprendenti delle lingue. Siccome le funzioni e i significati introdotti dalle preposizioni in qualsiasi lingua naturale sono un fenomeno considerevolmente complesso, per trovarci la chiave d'applicazione non basta una semplice categorizzazione. Il sistema preposizionale di ogni lingua scaturisce dai modi diversi di concepire la realtà che portano alle simbolizzazioni diverse.

Riferimenti bibliografici

- Bartmiński, J. (1993). O profilowaniu i profilach raz jeszcze. In: J. Bartmiński & R. Tokarski (a cura di), *O definicjach i definiowaniu* (269–275). UMCS.
- Bartmiński, J. (a cura di) (1999). *Językowy obraz świata*. UMCS.
- Bartmiński, J. & Tokarski, R. (1998). *Profilowanie w języku i w tekście*. UMCS.
- Dardano, M. & Trifone, P. (2003). *Grammatica italiana con nozioni di linguistica*. Zanichelli.
- Di Tommaso, V. (1996). Preposizioni e espressioni locative: un'analisi semantica. *Studi italiani di linguistica teorica e applicata* 25(2), 257–290.
- Gaeta, L. & Luraghi, S. (2003). Introduzione. In: L. Gaeta & S. Luraghi (a cura di), *Introduzione alla linguistica cognitiva* (17–35). Carocci.
- Kosz [Paliczuk], A. (2005). Occhio all'italiana – cioè l'immagine linguistica del mondo italiano. *Neophilologica* 17, 177–186.
- Kosz [Paliczuk], A. (2006). L'immaginare. I profili dell'occhio nelle lingue: italiana, polacca ed inglese. *Linguistica Silesiana* 27, 105–115.
- Kosz [Paliczuk], A. (2008). Il passo dal pensiero alla lingua – l'analisi cognitiva della STRADA nella lingua italiana. *Neophilologica* 20, 124–141.
- Kosz [Paliczuk], A. (2009). Rapporto tra tempo e spazio sull'esempio di alcune preposizioni italiane: un'analisi cognitiva. *Tempo e memoria nella lingua e nella letteratura italiana, Atti del XVII Congresso A.I.P.I. Ascoli Piceno, 22–26 agosto 2006, Vol. I: Linguistica e didattica*, Pubblicazioni dell'Associazione Internazionale Professori d'Italia-no, Nuova serie 5, 87–99.
- Kwapisz-Osadnik, K. (2017). Przyimki jako znaczniki różnych konceptualizacji: analiza zagadnienia na przykładzie języka włoskiego. *Acta Neophilologica* 19(1), 135–145.
- Kwapisz-Osadnik, K. (2022). *Diverse concettualizzazioni delle relazioni attraverso preposizioni neutre in italiano. Un approccio cognitivo*. Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Langacker, R. W. (1982). Space Grammar, Analysability, and English Passive. *Language* 58, 22–80.
- Langacker, R. W. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar. Theoretical Prerequisites. Vol. 1*. Stanford University Press.
- Langacker, R. W. (1991a). *Concept, Image, And Symbol. The Cognitive Basis of Grammar*. Mouton De Gruyter.
- Langacker, R. W. (1991b). *Foundations of Cognitive Grammar, Descriptive Application. Vol. 2*. Stanford University Press.
- Langacker, R. W. (1995). *Wykłady z gramatyki kognitywnej*. UMCS.
- Langacker, R. W. (2000). *Grammar and Conceptualization*. Mouton de Gruyter.

- Langacker, R. W. (2008). *Cognitive Grammar. A Basic Introduction*. Oxford University Press. Trad.: E. Tabakowska, M. Buchta, H. Kardela *et al.* (2009). *Gramatyka Kognitywna. Wprowadzenie*. Universitas.
- Laskowski, R. (1984). *Podstawowe pojęcia morfologii*. In: R. Grzegorzczkova, R. Laskowski & H. Wróbel (a cura di), *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Morfologia* (9–57). PWN.
- Malinowska, M. (2005). *Il ruolo degli schemi iconici (parte-tutto, percorso, punto iniziale, contenitore, supporto e contiguità) nella semantica preposizionale in italiano*. Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- Malinowska, M. (2020). La preposizione *su* e alcuni suoi corrispettivi polacchi – uno studio cognitivo. *Kwartalnik Neofilologiczny* 67, 40–52.
- Milewski, T. (1965). *Językoznawstwo*. PWN.
- Paliczuk, A. (2014). Spazio – pensiero – lingua. La concettualizzazione della ‘città’ in italiano. *Neophilologica* 26, 298–309.
- Pastucha-Blin, A. (2005). *La concettualizzazione della nozione di fede nella lingua italiana*. In: B. K. Bogacki & A. Dutka-Mańkowska (a cura di), *Les relations sémantiques dans le lexique et dans le discours* (245–256). Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego.
- Przybylska, R. (2002). *Polisemia przymków polskich w świetle semantyki kognitywnej*. Universitas.
- Saloni, Z. (1974). Klasyfikacja gramatyczna leksemów polskich. *Język Polski* 54, 3–13, 93–101.
- Serianni, L. (1991). *Grammatica italiana. Italiano comune e lingua letteraria*. UTET Libreria.
- Tabakowska, E. (1999). *Gramatyka i obrazowanie. Wprowadzenie do językoznawstwa kognitywnego*. PAN „Nauka dla wszystkich”.
- Tabakowska, E. (2001). *Językoznawstwo kognitywne a poetyka przekładu*. Universitas.
- Wróbel, H. (1995). *Co to są leksemy funkcyjne?*. In: M. Grochowski (a cura di), *Wyrażenia funkcyjne w systemie i tekście* (7–16). Wydawnictwo Instytutu Języka Polskiego PAN.

Dizionario online:

www.garzantilinguistica.it (accesso: 20.06.2023).



Antonio Pamies

Université de Grenade
Espagne

 <https://orcid.org/0000-0001-8193-9359>

L'anti-exhaustivité comme fonction linguistique

Anti-exhaustivity as a linguistic function

Abstract

Just as the lexicon can designate certain entities by distinguishing their totality from their parts, grammar makes it possible to actualize a semantic category in discourse by affirming, presupposing or denying the existence of other instances of it, apart from those mentioned in the utterance. We propose a contrastive analysis of this general function, which we call *anti-exhaustivity*, in an onomasiological approach that includes both its literal and figurative expression, and its pragmatic implications.

The linguistic features performing this function are various, and may change from one language to another, but there are some consistent typological relationships between the partitives of Western Finno-Ugric languages and Basque, with fairly stable correspondences to the Baltic and Slavic genitive and verbal aspect, the French and Italian partitive article, the Zero article of Ibero-Romance languages and the classifiers of Mandarin Chinese.

Keywords

Anti-exhaustivity, partitivity, partitive article, genitive, zero article

1. Introduction

Les langues disposent de moyens lexicaux pour distinguer entre la totalité d'une catégorie sémantique et un sous-ensemble de celle-ci, formant des « constructions partitives complètes » : *majorité des électeurs*, *quart de rouge*, *tranche de jambon*, *nuage de fumée*, etc., qu'on appelle « noms de portions » ou « noms partitifs » (cf. Climent, 1996). La grammaticalisation de cette opposition entre totalité

et partie permet cependant une considérable économie dans ce domaine. Les instruments grammaticaux agissant comme marqueurs de cette opposition sont très variés et pas nécessairement « spécialisés » dans cette fonction, ils peuvent même agir comme des facteurs cryptotypiques (cf. Halliday & Matthiessen, 1999 : 569), raison pour laquelle nous abordons cette étude d'un point de vue onomasiologique et multilingue, centré sur l'opposition entre *exhaustivité* et *anti-exhaustivité*, qui va au-delà du rapport entre le tout et la partie.

Dans le système de la langue, le sens des mots est *extensionnel* par défaut, dénotant des catégories conceptuelles de façon exhaustive (Escandell, 2007 : 23). Par contre, dans le discours, la référence est généralement *intensionnelle*, réduisant chaque catégorie à un nombre limité d'instances, voire une seule (cf. Klein, 1978 ; von Heusinger & Kornfilt, 2021 : 263). L'exhaustivité correspond à une *pluralité maximale* de référents comptables (Tucci, 2012 : 10–13) ou à la totalité d'une masse indivisible, l'*anti-exhaustivité* est la faculté d'y sélectionner un *sous-ensemble* spécifique, en assumant implicitement l'existence d'un *reste* (Martí-Girbau, 2010 : 79, 166). Elle ne délimite pas forcément des « morceaux »¹ ni des individus, mais une *pluralité non-maximale*, tout en présupposant que d'autres sous-ensembles de la même catégorie sont contextuellement exclus de l'énoncé (cf. Bustos Guadaño, 1985 : 161). P. ex., entre *des pommes* et *les pommes*, la différence principale n'est pas l'opposition sémantique entre *indéfinition* et *définition*², elle est avant tout pragmatique : le premier énoncé évoque implicitement l'existence d'autres pommes alors que le second désigne par défaut la totalité des pommes, soit dans l'absolu, soit dans les limites établies par le contexte anaphorique, cataphorique ou situationnel (cf. Arsenijević, 2006 : 48 ; Seržant, 2021 : 886). Cette inférence, si pragmatique soit-elle, est quand même en rapport étroit avec le système grammatical. P. ex., l'article défini est un *opérateur de maximalité* (Chierchia, 1997 : 76), ce qui l'oppose aux indéfinis, aux démonstratifs, aux possessifs, aux déterminants numéraux, et aux partitifs proprement dits : *partitives are anti-unique* (Barker, 1998 : 679). Le terme *uniqueness* est cependant ambigu dans cet emploi, car il peut être confondu avec la singularité, nous préférons parler d'*exhaustivité*, pour désigner la pluralité maximale qui caractérise le nom d'une espèce par rapport à celui de ses spécimens. L'*anti-exhaustivité* est donc la faculté de créer dans le discours un sous-ensemble d'une espèce, par extraction d'un échantillon de ses spécimens. La *partitivité* ne serait donc qu'une de ses variantes.

¹ Ce n'est pas un rapport de méronymie, puisque le tout en question n'est pas lexicalement différencié des parties.

² Comme assument, entre autres, Espinal & Cyrino (2021 : 179).

2. Partitivité et métaphore grammaticale

2.1. Le cas partitif

La flexion partitive est l'un des marqueurs d'anti-exhaustivité les plus prototypiques, raison pour laquelle certains linguistes emploient le terme *partitif* (PART) dans un sens assez large qui englobe plusieurs mécanismes, qu'ils sous-divisent en partitifs « complets » (*full partitives*), « nus » (*bare partitives*), « véritables » (*true partitives*) ou « pseudo-partitifs » (*pseudo-partitives*) (cf. Chierchia 1997 ; Koptevskaja-Tamm, 2001 ; Brasoveanu, 2007 ; Espinal & Cyrino, 2022 : 169–171). Cependant, le partitif « littéral » n'existe que dans peu de langues. En son absence, ce rôle peut être joué par d'autres éléments, grâce à la métaphore grammaticale, un mécanisme qui fait qu'un élément morphosyntaxique puisse exercer une fonction qui, en principe, n'était pas la sienne (Halliday, 1998 : 192, 1985 : 320 ; Taverniers, 2003 : 6–7 ; Heyvaert, 2003 : 67–85).

D'autres marqueurs flexionnels ou syntaxiques peuvent assumer l'opposition entre exhaustivité et anti-exhaustivité. Ainsi, it. *ho letto uno dei tuoi libri* ('j'ai lu un de tes livres') est partitif alors que it. *ho letto un libro* ('j'ai lu un livre) ne l'est pas (Martí-Girbau, 2010 : 216) ; mais les deux phrases sont « anti-exhaustives » car elles impliquent nécessairement l'existence d'autres livres dans l'univers contextuel de leurs énoncés respectifs.

Parmi les langues qui comptent sur une flexion partitive proprement dite, on peut inclure le basque (*bsq*) et des langues ouraliennes occidentales comme le finnois (*fin*) et l'estonien (*ee*). Cette déclinaison signale, de façon spécifique, que le référent de l'énoncé ne correspond qu'à une partie de son potentiel systémique de désignation :

- fin.** *pöydällä on omena* [table+ADHESIF être+3p+PRES pomme+PART]
 'sur la table il y a un morceau de pomme' (Koptevskaja-Tamm 2001 : 531)
ee. *tükk kooki* [portion+NOMIN tarte+PART]
 ('une portion de tarte', Miljan 2008 : 148)
bsq. *bada hemen neska ederrik* [exister ici fille+PL jolie+PART]
 ('ici, il a quelques jolies filles', Hualde & Urbina 2003 : 125).

2.2. Partitivité figurée : pseudo-ablatif, pseudo-élatif, pseudo-génitif et pseudo-locatif

2.2.1. Le cas ablatif

Le cas ablatif (ABL) exprime littéralement la provenance spatiale, par séparation vis-à-vis d'un point d'origine. Du point de vue cognitif, l'idée de séparation spatiale est assez proche de la division en parties (Koptevskaja-Tamm, 2001 : 538–539), et, diachroniquement il semblerait même que le partitif des langues ouraliennes occidentales provienne d'un ablatif antérieur (Grünthal, 2023). Selon Carlier et Lamiroy (2014 : 478) :

contrary to languages such as Finnish or Basque, endowed with a partitive case, Indo-European languages however do not have a specific partitive marker, but use either the genitive case or – especially in language stages where nominal declension is weakening or is missing – an adposition meaning primitively *away from*.

Ainsi, en latin, l'ablatif exprimait aussi l'extraction d'un sous-ensemble :

lat. *nulla de virtitibus tuis plurimis* ('aucune de tes nombreuses vertus')
[nulle+NOMIN de vertu+PL+**ABL** tienne+PL+**ABL** nombreuse+PL+**ABL**]
lat. *unus ex capitivis* (Jules César, *Guerre des Gaules*),
[un+NOMIN à partir de prisonnier+PL+**ABL**] ('un des prisonniers',
apud. Lamiroy 2014 : 479).

Le hongrois et le turc modernes possèdent une flexion ablative à laquelle est aussi assignée une fonction "« partitive » :

hn. *ettem a kenyerből* [manger+1p+PAST Art pain+**ABL**]
[lit. j'ai mangé à partir du pain] ('j'ai mangé de ce pain', Seržant 2012 : 907)
trc. *meyvelerden yedim*. [fruit+PL+**ABL** manger+PAST+1p]
[lit. j'ai mangé à partir des fruits] ('j'ai mangé de ces fruits', von Heusinger & Kornfilt 2021 : 271–272)
trc. *soğanlardan çürük hiçbir* [oignon+PL+**ABL** pourri aucun]
[lit. à partir des oignons, pourri aucun] ('aucun des oignons n'est pourri', Gil 2008 : 18).

Le pronom **pseudo-ablatif** français, **en**, possède cette valeur partitive, de même que ses correspondants en italien (**ne**), en catalan (**en**) et en néerlandais (**er**)³.

³ Raison pour laquelle il est aussi appelé *clitique quantitatif, génitif ou partitif* (Tucci, 2012 : 109).

En laissant de côté ses autres fonctions, nous le qualifions ici d'*ablatif* parce que, littéralement, son antécédent est le lieu d'origine d'un déplacement (*je m'en vais/ tu n'en reviendras pas*), le préfixe *pseudo* est dû à ce que, métaphoriquement, il désigne une partie du référent d'un complément d'objet direct :

fr. *des charmes de ma mie, j'en passe, et des meilleurs* (G. Brassens)

it. *vuoi ancora del vino?* → *si, ne voglio un po' di più*

cat. *vols més vi?* → *sí, en vull una mica més*

(‘tu veux encore du vin?’ → ‘du vin, tu en veux encore?’ → ‘oui, j’en veux un peu plus’)

nl. *ik heb er twee gekocht*

(‘j’en ai acheté deux’, Bennis, 1986 : 199, *apud.* Martí-Girbau, 2010).

La partitivité de ces pronoms se vérifie du fait qu’ils seraient automatiquement remplacés par l’accusatif s’ils désignaient une totalité : fr. *des albums de Tintin, j'en ai six* ≠ *les albums de Tintin je les ai tous*. Ce pronom n'existe ni en espagnol ni en portugais, où il correspond aujourd’hui à une ellipse du complément d’objet direct (<CD0>) (cf. Tucci 2012 : 115).

esp. *¿quieres más vino?* → *sí, quiero un poco más*

[vouloir+2p <Art0> vin?/oui, vouloir+1p+PRES un peu plus <CD0>].

2.2.2. Le cas élatif

Le cas élatif (ELA) est assez similaire, puisque, littéralement, il exprime un éloignement à partir d’un point, ce qui peut aussi s’étendre métaphoriquement à la ségrégation d’un sous-ensemble au sein d’une catégorie plus large. Dans cet exemple hongrois, le (pseudo-)élatif possède une valeur clairement partitive :

hn. *kaksi hänen veljistään* [deux+NOMIN POSS+3p frère+PL+ELA]

(‘deux de ses frères’, Seppänen, 1983 *apud.* Koptevskaja-Tamm, 2001 : 537).

D’autres langues compensent les cas qui leur manquent au moyen de prépositions. P. ex., en anglais et en russe, les prépositions *from* et *из* (*iz*), qui signifient ‘depuis’ (au sens spatial), peuvent fonctionner comme des métaphores (pseudo-)élatives :

ang. *you can drink from this water*

[vous pouvoir+2p+PRES boire depuis cette eau]

(‘vous pouvez boire de cette eau’)

ang. *two patients out of ten*

[deux patient+PL hors de dix] ‘deux patients sur dix’

rs. многие **из** них выжили

[beaucoup **depuis** eux+GEN survivre+3PL+PAST+PERF]

(‘beaucoup d’entre eux ont survécu’).

2.2.3. Le cas génitif

Le cas génitif indo-européen indiquait l’origine génétique, mais aussi d’autres notions, telles que la provenance spatiale et la possession. Comme l’ablatif et l’élatif, sa valeur originelle s’est étendue métaphoriquement au rapport entre le tout et les parties, et, à mesure que le nombre de cas se réduit, elle s’applique toute sorte de compléments du nom. Ce glissement de sens entre l’origine et la partition est attesté en grec ancien et en latin (Carlier & Lamiroy, 2014 : 478), p. ex. : *unus nostrum* [un+NOMIN nous+GEN] (‘l’un de nous’). Contrairement aux langues balto-slaves où le génitif se conserve, cette fonction est passée aux constructions prépositionnelles avec *de* dans les langues romanes (cf. López García, 2022 : 121–122). P. ex., en français, *je ne mange pas de ce pain-là*, est partitif⁴. Le métalangage russe traditionnel russe l’appelle parfois *génitif-partitif* ou *second génitif* (cf. Klenin, 1978 ; Bailyn, 2011 : 123) :

rs. кусок хлеба (*kusok xleba*)

[morceau pain+GEN]/**pl.** *kawałek chleba* [morceau pain+GEN]

fr. morceau **de** pain/**esp.** trozo **de** pan/**it.** pezzo **di** pane/**pt.** pedaço **de** pão/

cat. tros **de** pa/**rmn.** bucată **de** pâine.

Dans les langues balto-slaves, ce génitif peut former avec l’accusatif une opposition binaire entre un objet direct exhaustif et un objet direct anti-exhaustif, que le français distingue entre eux par l’article (Beytenbrat, 2015 : 87) :

rs. он выпил молоко (*on vypil moloko*)

[il+NOMIN boire+PERF+PAST+3p lait+ACC]

fr. il a bu **le** lait

rs. он выпил молока (*on vypil moloka*)

[il+NOMIN boire+PERF+PAST+3p lait+GEN]

fr. il a bu **du** lait

lith. ėmė mėsq

[prendre+PAST+3p viande+ACC]

(Bjarnadóttir & De Smit, : 2013)

fr. il a pris **la** viande

⁴ Par contre, *je ne mange pas ce pain là* renvoie au pain entier, et cependant les deux énoncés sont anti-exhaustifs (à cause du démonstratif) : ils impliquent nécessairement l’existence d’un autre ‘pain’ (soit au sens littéral ou figuré).

lith. *ëmë mësos*

[prendre+PAST+3p viande+GEN]

fr. *il a pris de la viande.*

Cependant, la préposition *de* n'est pas la seule correspondance romane du génitif à fonction partitive, celle-ci peut aussi être remplie par l'article zéro, l'article « partitif », ou même par d'autres prépositions d'origine locative (Falco & Zamparelli, 2019 : 7 ; Seržant, 2021 : 909) :

fr. *deux patients sur dix*

it. *due fra noi* [deux **entre** nous] 'deux d'entre nous'

cat. *moltes novel·les d'entre els llibres que et van deixar*

[beaucoup romans **d'entre** les livres qu'on t'a prêtés]

('de nombreux romans parmi les livres qu'on t'a prêtés',

Martí-Girbau 2010 : 177)

rmn. *doi dintre copii* [deux **d'entre** les enfants] ('deux des enfants')

(Nedelcu 2008 : 474).

2.3. L'article partitif

En français, le morphème *du* est traditionnellement appelé **article partitif** (ArtPART) du fait qu'il oppose *elle aime le champagne* (générique) à *veux-tu encore du champagne?* (spécifique). Cependant il n'est souvent ni article ni partitif (cf. Espinal & Cyrino, 2022 : 184), puisque son féminin est une construction prépositionnelle (*de la bière*) et que son pluriel est un quantificateur indéfini (*des boissons*), commutable avec *quelques*, *certains*, *plusieurs*. Certains chercheurs préfèrent l'appeler *préposition articulée* (Chierchia, 1997 : 89). Il existe aussi en italien (*del, dello, della*), et (avec des emplois plus restreints), en espagnol, en catalan (*del*)⁵ et en portugais (*do/da/dos/das*). Il n'existe pas en roumain, où l'article est postposé et où le génitif subsiste dans des contextes 'partitifs' comme *vârful limbii* ('le bout de la langue') ou *centrul lumii* ('le centre du monde') (cf. Brasoveanu 2007 : 15).

Fonctionnellement, le morphème *du* peut effectivement être partitif (fr. *du pain* équivaut en basque à *ogirik* et en finnois à *leipää* [pain+PART]), mais il peut

⁵ L'exemple mexicain que citent Espinal et Cyrino (2021 : 188) *te traje del chocolate que te gusta* n'est pas représentatif d'un usage comme déterminant, car on ne pourrait pas user ce *del* sans la subordonnée relative (*te traje del chocolate), ce qui suggère qu'il s'agit plutôt d'une hyperbate de la construction adjectivale : (*chocolate*) *del que te gusta* [de celui qui te plaît], qui serait l'ordre syntaxique standard, y compris au Mexique.

aussi aussi être génitif (*les enfants **du** voisin*), possessif (*la voiture **du** voisin*), transitif (*le lancement **du** javelot*), ou agentif (*la démission **du** président*).

fin. Aino söi leipää [Aino manger+PAST+3p pain+**PART**]

(‘Aino a mangé du pain’)

fin. Aino söi leivän [Aino manger+PAST+3p pain+**ACC**]

(Luragi & Kittilä, 2014: 19) (‘Aino a mangé le pain’).

Bien que *du* soit anti-exhaustif par défaut, son absence n’indique pas nécessairement le contraire. P. ex., dans fr. *avec le fromage je bois du vin*, la référence à la catégorie sémantique VIN est explicitement partitive, mais la catégorie FROMAGE n’est pas signalée comme telle. L’exhaustivité serait donc le membre non marqué de cette opposition.

2.4. L’omission du déterminant

L’absence de déterminant, conventionnellement appelée *article zéro* (Art0)⁶, peut aussi être un marqueur anti-exhaustif équivalent au partitif basque ou finnois, utilisé par l’espagnol, le catalan, le portugais et le roumain (esp. *bebo vino* ≠ fr. *je bois **du** vin*), alors que l’italien emploie indistinctement les deux formes (**it.** *bevo **del** vino* = *bevo vino*) (cf. Carlier & Lamiroy, 2014; Carlier, 2021). Comme l’article défini est exhaustif par défaut, sa suppression peut annuler cette propriété dans l’énoncé, jouant ainsi le même rôle que *du* en français.

esp. *encontré mantequilla* [trouver+1p+PAST+PERF <**Art0**> beurre]

(‘j’ai trouvé du beurre’)

pt. *achei manteiga* [trouver+1p+PAST+PERF <**Art0**> beurre]

(‘j’ai trouvé du beurre’)

rmn. *am găsit unt* [trouver+1p+PAST+PERF <**Art0**> beurre]

(‘j’ai trouvé du beurre’)

[trouver+1p+PAST+PERF <**Art0**> beurre] (‘j’ai trouvé du beurre’)

fin. *löysin voita* [trouver+1p+PAST beurre+**PART**]

(Giusti & Sleeman: 2021: 13).

ee. *ma otsin võid* [je trouver+1p+PAST beurre+**PART**]

(‘j’ai trouvé du beurre’) (Ibid.)

⁶ L’ancien français disposait de l’article zéro à valeur partitive jusqu’au XIV^e siècle. P. ex. : *si mangierent pain et burent cervoise* ‘ils mangèrent du pain et burent de la bière’ (*La queste du St Graal*, S. XIII, *apud*. García Bascañana, 2011). Mais le français actuel ne permet plus cette omission de l’article.

Le pluriel de *du* est *des*, homonyme de l'article indéfini, qui, appliqué à des entités comptables, est lui-aussi une marque d'anti-exhaustivité. Plutôt qu'un article, *des* est un quantificateur indéfini, d'ailleurs, quand le nom est au pluriel et porteur d'un adjectif antéposé, il redevient *de* (*de nombreuses personnes*), fonction anti-exhaustive que doit expliciter, en cas d'ambiguïté, sa traduction en anglais ou en espagnol : fr. *des élèves étaient malades* = ang. *some students were sick* = *unos alumnos estaban enfermos* (cf. Carlier, 2021 : 80). Mais, normalement, ce *de* équivaut en espagnol à l'article zéro, et, en basque ou en estonien, à la flexion nominale partitive.

fr. *il y a de jolies filles ici*

esp. *hay chicas bonitas aquí* [y+avoir+3p <Art0> fille+PL jolie+PL ici]

bsq. *bada hemen neska ederrik* [exister+3p ici fille+PL jolie+PART]

(Hualde & Ortiz de Urbina 2003 : 125).

fr. *il tombe de la neige* (neige)

ee. *lund sajab* ([neige+PART tombe] ('il neige'))

Que ce soit la préposition articulée, l'article zéro, les déterminants pluriels indéfinis, ou la déclinaison partitive, ces marques partagent comme noyau sémantique commun l'anti-exhaustivité : *their referent does not reach the limits of the category...* (Carlier, 2021 : 77).

fin. *naisia tul-i koti-in* [femme+PL+PART rentrer+PAST maison+ILLATIF] °

ang. *some of the women came home* (Luraghi & Kittilä, 2014 : 18)

fr. *des femmes sont rentrées à la maison.*

2.5. Anti-exhaustivité, quantificateurs et classificateurs

La quantification est elle aussi une forme d'anti-exhaustivité, si on compare *j'ai acheté de l'agneau*/*j'ai acheté un agneau*/*j'ai acheté dix agneaux* (Carlier, 2021 : 8), ce sont tous des énoncés anti-exhaustifs, même si seul le premier est littéralement partitif⁷, les autres assument aussi qu'il existe d'autres 'exemplaires' de la catégorie AGNEAU, sans quoi la quantification ne serait pas nécessaire. Par ailleurs, Koptevskaja-Tamm suggère un lien diachronique entre les constructions partitives et les constructions quantitatives (2001 : 541), dont la morphosyntaxe est partiellement calquée sur celle des premières, pour expliquer l'accord que

⁷ « ...exhaustivity effects are linguistically encoded and result from the presence, in the logical form of the sentence, of an [anti-]exhaustivity operator, whose meaning is, in first approximation, akin to that of only » (Cremers *et al.* 2022 : 2).

plusieurs langues exigent entre les flexions partitives (ou pseudo-génitives) et les quantificateurs, qu'ils soient numéraux ou indéfinis.

fin. *kolme omena* [trois pomme+PART]

(‘trois pommes’, Huhmariniemi & Miljan 2018)

fin. *kissa joi paljon maitoa* [chat+NOMIN boire+PAST beaucoup lait+PART]

(‘le chat a bu beaucoup de lait’, Giusti & Sleeman 2021 : 3)

ee. *viis meest* [cinq homme+PL+PART] (‘cinq hommes’, Erelt, 1999 : 13)

bsq. *lagunik franko* [amis+PART beaucoup]

(‘il a beaucoup d’amis’, Etxeberria *apud.* 2021)

sr. *пять друзей (piat’ druzej)* [cinq ami+PL+GEN] (‘cinq amis’)

rs. у него много друзей (*u negó mnogo druzej*)

[à lui beaucoup ami+PL+GEN] (‘il a beaucoup d’amis’).

Dans les langues dont les quantificateurs se déclinent aussi, cela peut exiger un dédoublement de la marque anti-exhaustive par concordance. Dans les langues sans déclinaisons, cette concordance peut se faire en ajoutant la préposition *de* au quantificateur non-numéral, comme fait le français, d’une façon régulière, ou d’autres langues romanes, de façon plus variable, en alternance avec l’absence de déterminant.

rs. я купил двух овец (*ya kupil dvux ovets*)

[je acheter+1p+PERF+PAST deux+GEN mouton+GEN]

(‘j’ai acheté deux moutons’)

fr. beaucoup *de* sucre > peu *de* sucre > un peu *de* sucre

esp. mucho azúcar > poco azúcar > un poco *de* azúcar

cat. amb molt gust = amb molt *de* gust (‘avec beaucoup de plaisir’).

Les quantificateurs impliquent, par définition, la ségrégation d’un sous-ensemble, extrait d’une catégorie plus large. P.ex., la séquence *trois chevaux* implique l’existence d’autres spécimens du référent CHEVAL, même s’ils sont exclus de ce que Bustos Guadaño appelle *l’univers délimité par le contexte* (1985 : 151–152). Comme affirme Arsenijević (2006 : 49), « the quantifier indeed specifies the denotation of the nominal expression in terms of its part-whole relation with the denotation of the bare NP ». Il n’est donc pas étonnant que certaines langues, comme le russe, le tchèque, le polonais, etc., exigent l’accord entre un déterminant numéral et un génitif nominal avec (*quantifictional genitive*) (Arsenijević, 2006 : 50 ; Bailyn, 2022 : 208)⁸.

⁸ Curieusement, sauf dans la branche slave balkanique, le génitif pluriel slave n’apparaît qu’à partir de 5, alors qu’il est au singulier pour 2, 3 et 4. Le roumain, en plus du génitif dans le nom

- rs.** лошадь (*lošadj* 'cheval') ≠ три лошади (*tri lošadi*) [trois cheval+GEN]
 'trois chevaux' ≠ пять лошадей (*pjatj lošadej*) [cinq cheval+PL+GEN]
 ('cinq chevaux')
- tch.** kůň 'cheval' ≠ tři koně [trois cheval+GEN] ('trois chevaux')
 ≠ pět koní [cinq cheval+PL+GEN] ('cinq chevaux')
- pl.** koń 'cheval' ≠ trzy konia [trois cheval+GEN] ('trois chevaux')
 ≠ pięć koni [cinq cheval+PL+GEN] ('cinq chevaux').

En persan, si un substantif en objet direct est précédé d'un quantificateur (numéral ou indéfini), il exige la postposition accusative [ra:].

- prs.** [man du: keta:bra: pejda: kardam] مَن دو کتاب را پیدا کردم
 [je deux livres ACC trouver AUX+1p] ('j'ai trouvé deux livres')
- prs.** [man keta:bha:je zi:a:di: ra: pejda: kardam]
 مَن کتابهای زیادی را پیدا کردم
 [je livre+PL beaucoup+GEN ACC trouver AUX+1p]
 ('j'ai trouvé beaucoup de livres')

Cet accusatif ne serait pas nécessaire dans une construction générique :

- prs.** [man keta:b du:st da:ram] کتاب دوست دارم مَن
 [je livre aimer AUX+1p] ('j'aime les livres')⁹
- prs.** [keta:b xaridam] کتاب خریدم
 [livre acheter+1p+past] ('j'ai acheté des livres').

Si cette phrase contenait l'accusatif [ra:], elle renverrait à un objet spécifique, contextuellement identifié : کتابها را خریدم [ketābha: ra: xaridam] 'j'ai acheté les livres' (Jahanshiri, 2022). Le régime morpho-syntaxique du nom quantifié varie donc selon son anti-exhaustivité.

Le numéral implique un chiffre précis d'individus par rapport à un maximum absolu ou contextuellement restreint (Arsenijević, 2006 : 49), et le fait que les noms quantifiés soient eux-mêmes anti-exhaustifs ne les empêche pas d'être immédiatement suivis d'autres structures partitives. La différence entre *un groupe d'amis* et *trois de mes amis* n'oppose donc pas un *pseudo-partitif* et un *partitif plein* (cf. Tănase-Dogaru, 2017) mais un partitif simple à un partitif double, voire multiple, car la partitivité peut former des chaînes récursives de « parties d'une partie » :

quantifié, interpose la préposition 'de' après le chiffre si celui-ci est égal ou supérieur à 20. P.ex. *douăzeci de cărți* [vingt de livres] (Tănase-Dogaru, 2017 : 25).

⁹ L'auteur remercie la docteure Nargués Rahimi pour ses commentaires, transcriptions et traductions des exemples persans.

fr. la moitié **du tiers de ta part de** l'héritage

fr. deux des cinq meilleurs musiciens **de** l'orchestre

rs. два из пяти лучших музыкантов оркестра :*dva iz piati luchix*

muzikantov orkestra [deux PREP cinq+GEN meilleur+GEN+PL

musicien+GEN+PL orchestre+GEN].

Il suffit cependant d'ajouter au numéral un élément «totalisant» (comme un article défini, un possessif, etc) pour que le syntagme nominal redevienne exhaustif à l'intérieur d'un sous-ensemble contextuellement délimité :

fr. les quatre cavaliers de l'Apocalypse

fr. les trois mousquetaires de Dumas étaient quatre

ang. just the two of us [juste les deux de nous] ('juste nous deux').

En français, italien et catalan, la partitivité affecte même la pronominalisation des substantifs quantifiés. Quand la référence est anti-exhaustive, c'est le pronom pseudo-ablatif *en* qui remplace le nom, en fonctionnant comme un pronom partitif.

fr. les pommes je les ai mangées (ACC) → et toi, tu **en** as mangées combien?

(PART)

it. le mele le ho mangiate (ACC) → e quante **ne** hai mangiate tu? (PART)

Par contre, quand la référence est contextuellement exhaustive [pluralité maximale] l'accusatif reprend sa place. On ne dit pas **j'en ai mangées toutes*. Lorsque les quantificateurs ne sont pas des déterminants numéraux mais des substantifs (*paire, douzaine, centaine, millier, million*), ils exigent un partitif ou un génitif¹⁰ (ou la préposition équivalente dans les langues romanes), mais pas nécessairement dans certaines langues germaniques où l'ellipse de ce génitif (<0>) est permise (Tănase-Dogaru 2017 : 3).

ee. üks tosin roosi [une douzaine roses+PL+PART]

rs. одна дюжина роз [une douzaine roses+PL+GEN]

sw. ett dussin rosor [une douzaine <0> rose+PL]

nl. een dozijn rozen [une douzaine <0> rose+PL]

ang. a dozen roses [une douzaine <0> rose+PL]

Les classificateurs du chinois jouent un rôle vaguement semblable aux quantificateurs nominaux des langues indo-européennes (Tănase-Dogaru, 2017 : 6–7). Si l'on compare le chinois et le français, la quantification de mots comme 'chaus-

¹⁰ En russe, c'est un génitif pluriel seulement à partir de 5, et un génitif singulier pour 2, 3 et 4.

sure' exige des classificateurs comme *shuāng/paire* cf. (Chierchia, 1997 : 78) sauf que, dans une langue sans article ni pluriel ni déclinaisons, ceux-ci se font indispensables pour tous les substantifs à référent comptable (cf. CNRS, 2019). Arsenijevic (2006 : 55) affirme : « classifier languages are not more semantically and syntactically specified for the units of counting in the denotation of nominal expressions... ». On constate d'importantes coïncidences entre la présence de classificateurs chinois accompagnant un numéral, un nom de mesure, la question « combien ? », un démonstratif, une négation, ou un morphème aspectuel et celle du partitif ouralien ou du génitif slave.

fr. *une paire de chaussures*

ee. *paar kingi* [paire chaussure+**PART**+PL]

rs. *один пара обуви (odin para obuvi)* [une paire chaussure+**GEN**]

chn. *yī shuāng xié (一双鞋)* [une **CLAS**^{paire} chaussure].

Avec les noms de masses non-comptables, des unités de mesure (scientifiques ou populaires) servent de classificateur, seule marque explicite d'anti-exhaustivité en chinois, et ajoutés aux autres marqueurs dans les langues romanes, ouraliennes ou slaves :

chn. *sān bàng ròu* [trois **CLAS**^{livres} viande]

rmn. *trei kilograme de carne* [trois kilo+PL **de** viande]

(Tănase-Dogaru 2017 : 7)

fin. *kolme kilo lihaa* [trois kilo+PL viande+**PART**]

rs. *три килограмма мяса* [trois kilo+**GEN** viande+**GEN**].

Dans les énoncés suivants, c'est l'absence de classificateur qui indique le caractère générique de la référence en chinois, alors que le numéral (qui est spécifique par définition) régit obligatoirement un classificateur¹¹.

chn. *我买了两本书 (wǒ mǎi le liǎng běn shū)*

[je acheter **PERF** deux **CLAS**^{cahier} livre]

('j'ai acheté deux livres')

chn. *我喜欢看书 (wǒ xǐhuān shū)*

[je aimer livre]

('j'aime les livres').

¹¹ Dans le cas des livres, c'est *běn*本 ('cahier').

2.6. Anti-exhaustivité et négation

Pesetsky (1982) explique le rapport entre la négation et le génitif slave par analogie avec le chiffre *zéro*, soumis à la même règle que les autres déterminants numériques (*apud*. Partee & Borschev, 2009 : 347 ; Miestamo, 2014 : 70–71). Quoiqu'il en soit, la négation est sémantiquement liée à la quantification du fait que nier la présence d'une entité dans un contexte concret c'est déjà admettre l'existence de sa catégorie, même si on n'en actualise aucune instance, dans ce que Miestamo (2014 : 63) appelle *non-referential reading under the scope of negation*. D'autre part, une action qui ne se produit pas, n'affecte pas son objet de la même façon que si elle avait lieu. La négation d'une partie est donc emphatique par rapport à la négation du tout. P. ex., quand Lafontaine écrit *pas le moindre petit morceau de mouche ou de vermisseau*, cette négation est bien plus renforcée que s'il avait écrit *pas de mouche ni de vermisseau*. Cela pourrait expliquer que les langues ayant un cas partitif l'appliquent à l'objet d'une négation.

fin. *vieraita ei tullut* [invité+PL+PART NEG venu]

(‘aucun invité n'est venu’, Luraghi & Kittilä, 2021 : 36)

ee. *koolis ei ole rektorit* [école+INESSIF NEG être directeur+PART]

(‘dans cette école il n'y a pas de directeur’, Huumo & Lindström, 2014 : 156).

ee. *kass ei söönud hiirt* [chat+NOM NEG manger+PAST souris+PART]

(‘le chat n'a pas mangé la souris’, Miljan, 2008 : 13–14)

bsq. *Anek ez du garagardorik edan* (Ane NEG Aux bière+PART boire)

(‘Anne n'a pas bu de bière’, Etxeberría, 2021 : 338).

bsq. *gaur ez dut txokolaterik erosi*

[aujourd'hui NEG 3p+ABS+AUX+1p+ERG chocolat+PART acheter]

(‘aujourd'hui, je n'ai pas acheté de chocolat’, de Rijk, 2008, *apud*. Arkadiev, 2006 : 12).

Le partitif finnois des formes négatives, peut dériver d'une assertivité affaiblie, l'objet d'une négation étant moins affecté par l'action verbale que celui d'une affirmation, en opposition binaire avec l'accusatif de la forme affirmative (Bjarnadóttir & de Smit, 2013 : 35, 40) :

fin. *hän tappoi suden* [il tuer+PAST loup+ACC] (‘il a tué le loup’)

fin. *hän ei tappanut sutta* [il NEG tuer+PAST loup+PART]

(‘il n'a pas tué le loup’)

fin. *kadulla on auto* [rue+ADHES est voiture+NOMIN]

(‘dans la rue il y a une voiture’)

fin. *kadulla ei ole autoa* [rue+ADHES NEG est voiture+PART]

(‘dans la rue il n'y a pas de voiture’).

Dans les langues baltes et les langues slaves, la situation est assez semblable : la négation y régit un génitif, s'opposant à l'accusatif de l'affirmation¹². Le français se comporte de façon assez similaire, dans la mesure où, si le verbe est à la forme négative, il exige la préposition *de* devant l'objet direct, même si son référent est comptable :

lith. Jonas perskaite laišką [Jonas lire+3p+PRES lettre+ACC]

(‘Jonas lit une lettre’)

lith. Jonas neperskaitė laišką [Jonas NEG+lire+3p+PRES +lettre+GEN]

(‘Jonas ne lit pas de lettre’, Arkadiev, 2019)

rs. я ем яблоки (*ja em jabloki*) [je manger+1p+PRES pomme+PL+ACC]

rs. я не ем яблок (*ja ne em jablok*)

[je NEG manger+IMPERF+1p+PRES pomme+PL+GEN]

fr. Jonas lit une lettre

fr. Jonas ne lit pas de lettre

fr. je mange des pommes

fr. je ne mange pas de pommes

Mais cette asymétrie n'est pas uniforme. P. ex., avec les noms de masse, le finnois et le français utilisent des structures partitives aussi bien à la forme affirmative que négative.

fin. löysin voita [trouver+1p+PAST beurre+PART]

fin. en löytänyt voita [NEG trouver+1p+PAST beurre+PART]

(Giusti & Sleeman, 2021 : 13)

fr. j'ai trouvé du beurre → je n'ai pas trouvé de beurre.

Bien que le génitif de négation soit obligatoire selon la grammaire prescriptive russe (Lomonosov, 1755 [1952 : 501–502]), certains usages lui préfèrent un accusatif, en fonction du degré de détermination de l'objet, opposant ainsi la négation *générique* à la négation *concrète* (Meintema, 1986 ; Khrizman, 2014 ; Iliev, 2018), paire minimale que le français exprime aussi, en opposant le partitif à l'article défini.

¹² Le génitif de négation existait dans les anciennes langues indo-européennes, notamment le sanskrit, le grec classique et le gothique (Koptjevskaja-Tamm, 2001 : 526) et Miestasmo (2014 : 78) en cite aussi des exemples dans des langues polynésiennes, australiennes et amérindiennes. Cependant, il n'existe plus en bulgare ni en macédozien, et il commence à se perdre en tchèque et en slovaque (Arkadiev, 2006 : 8–9). En ukrainien cette règle fonctionne également même si elle n'est plus obligatoire pour la grammaire normative (Arkadiev, 2019 : 6) : **ukr.** ти стежки не знав? [tu chemin+GEN NEG connaître+IMPERF+2p+PAST?] ≠ **ukr.** и стежку я знав [et chemin+ACC connaître+IMPERF+1p+PAST] ≠ ('tu ne connaissais pas le chemin?' → 'le chemin je le connaissais', chanson folklorique ukrainienne très connue).

rs. они не построили гостиницы (*oni ne postroili gostinitsy*)

[Pn3+PL NEG construire+PERF+3p+PAST+PL hotel+GEN]

(‘ils n’ont pas construit d’hôtel’) → AUCUN

rs. они не построили гостиницу (*oni ne postroili gostinitsu*)

[Pn3+PL NEG construire+PERF+3p+PAST+PL hotel+ACC]

(‘ils n’ont pas construit l’hôtel’) → CELUI EN QUESTION (Khrizman 2014).

Avec les référents comptables, l’anglais peut marquer cette différence grâce à la particule *any* pour la négation générique (Partee & Borshev, 2009 : 342) :

rs. он не получил письмо (*on ne polučil pis'mo*) ≠

он не получил письма (*on ne polučil pis'ma*)

[il NEG recevoir+PERF+3p+PAST lettre+ACC] ≠

[il NEG recevoir+PERF+3p+PAST lettre+ACC]

(‘il n’a pas reçu la lettre’ ≠ ‘il n’a pas reçu de lettre’)

ang. *he didn't receive the letter* ≠ *he didn't receive any letter.*

Le contexte contribue à opposer les négations « génériques » et les « spécifiques », ce qui peut exiger certaines concordances du génitif ou de l’accusatif (Partee & Borshev, 2009 : 347).

rs. у меня нет машины потому что я не умею водить

(*u menja net mašini potomu chto ya ne imeyu vodit'*)

[Prep Pn+1p NEG voiture+GEN parce que Pn+1p+NOMIN NEG

savoir+1p+PRES conduire] (‘je n’ai pas **de** voiture parce que je ne sais pas conduire’) → AUCUNE

rs. я не могу найти машину, потому что слишком много выпил.

(*ja ne mogu najti mashinu potomu chto shishkom mnogo vypil*)

[je NEG pouvoir+IMPERF+1p+PRES trouver voiture+ACC parce que trop

boire+PERF+1p+PAST] (‘je n’arrive pas à retrouver **la** voiture parce que j’ai trop bu’) → LA MIENNE.

En espagnol et en portugais l’équivalent de ce génitif de négation est l’absence de déterminant¹³. Par contre, le catalan permet aussi bien la préposition *de* que l’article zéro¹⁴.

¹³ Dans l’exemple espagnol cité, à juste titre, par Espinal et Cyrino, *no hemos conseguido de estos cactus miniatura en ninguna parte* (2021 : 188) la préposition *de* n’est ni obligatoire (comme elle l’est en français) ni porteuse de différence sémantique entre deux types de négation (comme serait le génitif russe par rapport à l’accusatif).

¹⁴ Curieusement, bien que l’espagnol n’emploie pas la préposition dans la négation, il la permet parfois en phrase affirmative : *no queda agua potable > de agua potable quedan dos litros* (García

esp. *en este pueblo no hay montaña*

(cf. Carlier et Lamiroy 2001 ; Giusti & Sleeman 2021),

cat. *en aquest carrer, no hi ha botigues*

[dans cette rue il NEG y avoir+3p <Art0> boutique+PL]

/ en aquest carrer, **de** botigues no n'hi ha gaire

[dans cette rue, **de** boutique+PL NEG y avoir+3p guère]

(‘dans cette rue, il n’y a pas de boutiques’).

Cette asymétrie entre la phrase affirmative et sa négation ne se limite pas au syntagme verbal. En russe, elle peut s’étendre à des structures nominales sémantiquement négatives ou à des sujets postposés. Le français marque cette distinction d’une autre façon, non moins asymétrique :

rs. кофе с сахаром (*kofe s saxarom*) [café avec sucre+INSTRUM]

rs. кофе без сахара (*kofe bez saxara*) [café sans sucre+GEN]

(Bailyn 2011 : 123)

fr. *café avec du sucre*

fr. *café sans sucre*

rs. здесь растут грибы (*zdes’ rastut griby*)

[ici pousser+3PL champignon+PL+NOMIN]

rs. здесь не растёт грибов (*zdes’ ne rastët gribov*) ≠

[ici NEG pousser+3p champignon+PL+GEN] (Kim 2003)

fr. *ici poussent **des** champignons*

fr. *ici il ne pousse pas **de** champignons.*

Selon Levinson (2005b), le génitif de négation balto-slave présuppose que nier un événement au partitif est une négation « renforcée » par rapport à l’accusatif, car *ne pas boire d’eau* implique *ne pas boire l’eau* et pas inversement, ce qui ne serait pas le cas en phrase affirmative (Kuryłowicz, 1971 : *apud*. Partee & Borschev, 2009 : 357). La tournure au génitif emphatique serait devenue progressivement plus courante que sa rivale, surtout avec les impératifs, puisque si l’on veut empêcher préventivement quelqu’un de réaliser une action, on le lui interdit même partiellement (en ce sens, *ne dis pas un mot* est plus « négatif » que *ne dit rien*).

Par contre, le chinois ne distingue pas, en principe, entre la négation générique et la négation spécifique, ‘je n’ai pas acheté **de** livre’ serait homonyme de ‘je n’ai pas acheté **le** livre’ *wǒ méiyǒu mǎi shū* (我没有买书). Toutefois, si cette

Bascuñana, 2011), mais comme il n’y a pas de modification sémantique, il pourrait s’agir d’un hyperbate emphatique de *quedan dos litros de agua potable*.

information était contextuellement indispensable, le chinois peut distinguer l'exhaustivité en ajoutant un lexème qui signifie 'aucun' : *wǒ méiyǒu mǎi rènlhé shū*¹⁵.

2.4. Anti-exhaustivité et adjectivation

Dans les langues finno-ougriennes occidentales les noms qualifiés par des adjectifs sont au partitif :

fin. *tee on mustaa* [thé+NOMIN être+3p+PRES noir+PART]

(‘le thé est noir’) (Luraghi & Kittilä, 2014 : 32).

ee. [*kleit on punast värvi* [robe être+3p rouge+PART couleur+PART]

(‘la robe est **de** couleur rouge’).

En persan, le fait d’assigner un adjectif à un nom exige que celui-ci soit au génitif : ماشين سیاه (*māšīne siyāh*) [voiture+GEN noir] (‘voiture noire’) (Jahanshiri, 2022). La partitivité implicite qu’apporte l’adjectif est particulièrement évidente pour les superlatifs et les ordinaux, puisqu’ils sont sélectifs par nature. P. ex., dans fr. *le premier venu n’est pas le meilleur candidat*. L’adjectivation est anti-exhaustive par défaut, puisqu’elle réduit l’extension référentielle de tout substantif. Dans l’énoncé *j’ai vendu la voiture rouge*, on infère que l’agent possède d’autres voitures (d’une autre couleur), et même si ce procédé est essentiellement pragmatique, il a des retombées dans la grammaire. P. ex., en français et en catalan, ce rapport permet que la restriction référentielle introduite par *de* puisse, en contexte quantifié, s’appliquer à l’adjectif lui-même, par un génitif.

fr. *une de perdue, dix de retrouvées*

fr. *el en est de pires, il en est de meilleures* (G. Brassens)

cat. *de camisa(s) blanque(s), només tinc aquesta*

[de chemise(+PL) blanche(+PL) je n’ai que celle-ci] (Marti-Girbau, 10 : 128)

cat. *tenim uns vins sensacionals, dos de negres i un de blanc*

[avoir+1p+PL+PRES DET+PL vin+PL sensationnel+PL **deux de noir**+PL et **un de blanc**] (‘nous avons deux vins sensationnels, deux rouges et un blanc’).

En revanche, l’espagnol emploie l’article zéro¹⁶ avec les adjectifs épithètes : **esp.** *aquí hay dos sitios libres* [ici il+y+a deux place+PL <Art0> libre+PL] (‘ici il

¹⁵ L’auteur remercie la docteure Lei Chunyi pour ses commentaires, transcriptions et traductions des exemples chinois.

¹⁶ Sauf dans l’espagnol parlé en Catalogne, par interférence de la langue catalane.

y a deux places de libres'), mais il peut utiliser l'article partitif *del* avec des adjectifs attribués : **esp.** *este vino es **del** bueno* ('ce vin est **du** bon').

2.5. Anti-exhaustivité et ordre des mots

Les langues qui permettent un ordre syntaxique variable entre un nom et son adjectif (comme l'espagnol ou l'italien) peuvent distinguer, grâce à ce biais, entre l'adjectif *explicatif*, qui attribue une propriété non exclusive à tout le référent, et l'adjectif *spécificatif*, qui attribue cette propriété à un sous ensemble exclusif (Alarcos, 1994 : 331). P. ex. :

esp. *talaron los **viejos árboles** del parque*

(couper+3p+PL+PAST+PERF les **vieux arbres** du parc)

(→ tous les arbres du parc étaient vieux et tous ont donc été abattus)

esp. *talaron los **árboles viejos** del parque*

(couper+3p+PL+PAST+PERF les **arbres vieux** du parc)

(→ seuls les vieux arbres ont été abattus, les autres sont encore là)

Par contre, dans les langues ayant un ordre invariable Adj/N ou bien totalement libre, les deux significations ne peuvent s'opposer par ce trait, et il faudrait ajouter des informations à ces phrases pour annuler l'ambiguïté dans leur traduction, par *compensation*¹⁷ (cf. Hatim & Mason, 1995).

2.6. Anti-exhaustivité et aspect verbal

Les langues peuvent également marquer la non-exhaustivité d'un actant à travers l'aspectualité du verbe (Jakobson, 1936 ; Paducheva, 1998 ; Kiparsky, 1998 ; Levinson, 2005a ; Partee & Borschev, 2009 : 355–358 ; Paykin, 2014 : 387, 391 ; Luraghi & Kittilä, 2014 ; Khrizman, 2014 : 185–197). Le russe et le français distinguent au moins trois possibilités :

rs. он **выпил** чай (on *vypil čaj*) [V+PERF/N+ACC] = **fr.** il a bu **le** thé.

L'action est complétée et le thé en question est entièrement consommé

rs. он **выпил** чая (on *vypil čaja*) [V+PERF/N+GEN] = **fr.** il a bu **du** thé.

L'action est complétée mais il reste du thé

¹⁷ P. ex., en ajoutant des adverbes quantitatifs comme *tous* vs. *seulement*.

rs. он **пил** чай (*on pil čaj*) [V+IMPERF/N+ACC] **fr.** *il buvait du thé = il prenait le thé.*

L'action était en cours ou bien habituelle, et la proportion consommée de thé n'est pas pertinente.

Il existe donc une certaine corrélation entre l'aspect verbal et l'anti-exhaustivité du référent de l'objet direct. L'imperfectif n'est pas compatible avec le génitif dans cette fonction (**on pil čaja*), alors que le perfectif est compatible avec le génitif et l'accusatif (Khrizman, 2014 : 184), avec des nuances sémantiques opposant ces deux emplois, pouvant même affecter la traduction du verbe, selon son Aktionsart :

rs. дай мне твою книгу (*daj mne tvoju knigu*) [donne-moi ton livre+ACC] ('fais-moi cadeau de ton livre')

rs. дай мне твоей книги (*daj mne tvoej knigi*) [donne-moi ton livre+GEN] ('prête-moi ton livre un instant', Meintema, 1986 : 383–384).

Inversement, l'estonien et le finnois, qui n'ont pas d'aspect verbal explicite, permettent d'inférer le « temps interne » de l'action à travers la déclinaison de l'objet direct : « in its aspectual function, partitive case is assigned to the objects of verbs which denote an unbounded event » (Kiparsky, 1998a). P. ex., avec un objet direct au partitif quand l'action est incomplète, mais au génitif si elle est terminée, en cours ou répétée (cf. Erelt, 2003 : 104–105 ; Arkadiev, 2006 : 10 ; Miljan, 2008 : 150 ; Klaas, 1999 : 54 ; Miestamo, 2014 : 64 ; Luraghi & Kittilä, 2021 : 36–39).

ee. *Mari kuulas uudist* [Marie+NOMIN écouter3p+PAST informations+PART] ('Marie était en train d'écouter les informations')

ee. *Mari kuulas uudise* [Mari+NOMIN écouter+3p+PAST informations+GEN] ('Marie a écouté les informations')

fin. *söin banaania* [manger+1p+PAST banane+PART] ('j'étais en train de manger une banane')

fin. *söin banaanin* [manger+1p+PAST banane+GEN] ('j'ai mangé la banane').

En finnois, l'opposition entre partitif et génitif permet aussi de distinguer l'aspect sémelfactif de l'aspect résultatif (Kiparsky, 1998a : 271–273, 305) :

fin. *ammu-i-n karhua* [tirer+1p+PAST ours+PART] ('j'ai tiré sur un ours')

fin. *ammu-i-n karhun* [tirer+1p+PAST ours+GEN] ('j'ai tué un ours' [d'un coup de fusil]).

Inversement, l'anti-exhaustivité du nom au partitif permet de marquer la perfectivité de l'action en finnois, que le russe indiquerait en changeant de verbe (*Ibid.*) et le français en passant du passé simple à l'imparfait, marqueurs inexistants en finnois :

fin. *han kirjoitti kirjeet* [il écrire+3p+PAST lettre+PL+ACC]

rs. он написал письма (*on napisal pisma*)

[il écrire+PERF+3p+PAST lettre+PL+ACC]

fr. *il écrivit des lettres* [il écrire+PASSÉ SIMPLE+3p]

fin. *han kirjoitti kirjeitä* [il écrire+3p+PAST lettre+PL+PART]

rs. он писал письма (*on pisal pisma*)

[il écrire+IMPERF+3p+PAST lettre+PL+ACC]

fr. *il écrivait des lettres* [il écrire+IMPARFAIT+3p DET lettre+PL].

3. Conclusions

L'anti-exhaustivité consiste à actualiser un signifié dans le discours sans couvrir la totalité de sa catégorie sémantique, tout en excluant de la référence un « reste » dont on affirme implicitement l'existence. Elle n'est pas l'apanage d'une catégorie grammaticale en particulier, et se répartit entre la partitivité, l'indéfinition et la spécificité.

Le cas partitif est le prototype de l'anti-exhaustivité grammaticalisée, mais peu de langues disposent de ce morphème « spécialisé ». D'autres langues expriment ce signifié en assignant cette fonction à des déclinaisons d'ablatif, de génitif, d'élatif, ou de locatif, ainsi qu'à l'omission de l'article, l'usage de prépositions, d'adjectifs, de quantificateurs, de classificateurs, de changements d'ordre syntaxique ou d'aspect verbal. On pourrait même esquisser une typologie, opposant les langues qui disposent d'un morphème partitif (p. ex., finno-ougriennes), à d'autres ayant assigné ce rôle au génitif et à l'aspect verbal (p. ex., slaves), ou bien ayant créé un inventaire d'articles et de constructions prépositionnelles (p. ex., romanes), ou encore, à celles qui, privées de morphologie, ont développé un puissant système de classificateurs (p. ex., le chinois et le cantonais).

La raison pour laquelle la fréquence des marqueurs anti-exhaustifs est si élevée pourrait découler de la nécessité de compenser dans le discours la prédominance du phénomène inverse dans le système. Les substantifs désignent dans la langue des catégories conceptuelles qualitativement différenciées (*types*) mais qui correspondent souvent à un nombre d'instances virtuellement infini (*tokens*).

À chaque acte de parole, la référence exige de « piocher » dans le lexique des noms d'espèces pour ne désigner que des spécimens, moyennant un choix forcé entre la nomination exhaustive et la délimitation anti-exhaustive de sous-ensembles contextuellement pertinents, dont les marqueurs varient selon les langues.

Références citées

- Alarcos Llorach, E. (1994). *Gramática de la lengua española*. Espasa-Calpe.
- Arkadiev, P. (2029). Object partitive of negation : an areal typology. *Thirteenth Conference of the Association for Linguistic Typology Pavia, 4–6 September 2019*.
- Arsenijević, B. (2006). Partitivity and Reference. Dans J. Dotlacil & B. Gehrke (éds), *Proceedings of the second Syntax AiO Meeting in Utrecht 2005 (UiL OTS Working Papers)* (48–64).
- Bailyn, J. F. (2011). *The syntax of Russian*. Cambridge University Press.
- Bennis, H. (1986). *Gaps and Dummies*. Foris.
- Beytenbrat, A. (2015). *Case in Russian : A sign-oriented approach*. John Benjamins.
- Bjarnadóttir, V. & de Smit, M. (2013). Primary Argument Case-marking in Baltic and Finnic. *Baltu filologija* 22(1), 31–65.
- Bosveld-de Smet, L. (2000). Les syntagmes nominaux en *des* et *du* : un couple curieux parmi les indéfinis. Dans L. Bosveld, M. Van Peteghem & D. Van de Velde (éds), *De l'indétermination à la qualification : Les indéfinis* (17–116). Presses de l'Université d'Artois.
- Brasoveanu, A. (2007). Monotonicity of Measures in Pseudo-Partitives as a Consequence of Polysemy : Evidence from Romanian. *38th Meeting of the North East Linguistic Society, University of Ottawa, October 26 2007*, 1–17.
- Bustos Guadaño, E. de. (1985). *Pragmática Del Español (Negación, Cuantificación y Modo)*. UNED.
- Carlier, A. (2021). Du/des-NPs in French. A comparison with bare nouns in English and Spanish. Dans P. Sleeman, & G. Gusti (éds), *Partitive Determiners, Partitive Pronouns and Partitive Case* (77–108). De Gruyter.
- Carlier, A. & Lamiroy, B. (2001). The grammaticalization of the prepositional partitive in Romance. Dans Ö. Dahl & M. Koptjevskaja-Tamm (éds), *Circum-Baltic languages, volume 2 : Grammar and typology* (477–522). John Benjamins.
- Chierchia, G. (1997). Partitives, reference to kinds and semantic variation. Dans A. Lawson (éd.), *Proceedings of semantics and linguistic theory* 7 (73–98). CLC Publications.

- Climent, S. (1996). Semantics of portions and partitive nouns for NLP. *COLING '96: Proceedings of the 16th conference on Computational linguistics* 1, 243–248.
- Comrie, B. (1976[1981]). *Aspect: An introduction to the study of verbal aspect and related problems*. Cambridge University Press (Reprinted with corrections [1981]).
- CNRS et al. (2019). Chinois mandarDans Grammaire. *Structures formelles du langage*. <https://www.lgidf.cnrs.fr/chinois-mandarin-grammaire>, consulté le 29 octobre 2024.
- Cremers, A., Wilcox, E. G. & Spector, B. (2022). Exhaustivity and anti-exhaustivity in the RSA framework: Testing the effect of prior beliefs. <https://arxiv.org/pdf/2202.07023>, consulté le 29 octobre 2024.
- De Rijk, R. P. G. (2008). *Standard Basque. A Progressive Grammar*. MIT Press.
- Erelt, M. (1999). Agreement in Estonian. Dans M. Erelt (éd.), *Estonian Classical Studies. Vol. III* (7–47). Tartu Ülikool.
- Erelt, M. (2003). *Estonian Language*. Estonian Academy.
- Etxeberria, U. (2021). The partitive marker in Basque, and its relation to bare nouns and the definite article. Dans P. Sleeman & G. Gusti (éds), *Partitive Determiners, Partitive Pronouns and Partitive Case* (319–354). De Gruyter.
- Escandell Vidal, M. V. (2007). *Apuntes de semántica léxica*. UNED.
- Espinal, M. T. & Cyrino, S. (2022). The status of *de* in romance indefinites, partitives and pseudopartitives. *Studia Linguistica* 76(1), 167–211.
- Falco, M. & Zamparelli, R. (2019). Partitives and Partitivity. *Glossa: a Journal of General Linguistics* 4(1), 111, 1–49.
- García Bascuñana, J. F. (2011). El partitivo en francés, catalán y castellano. <https://josepriu-urv.blogspot.com/2011/01/el-partitivo-en-frances-catalan-y.html>, consulté le 29 octobre 2024.
- Gil, E.H. (2008). *The Turkish Partitive as Simple Nominal Phrases: Evidence from Incorporation and Specificity*. University of North Carolina at Chapel Hill. <https://dokumen.tips/documents/the-turkish-partitive-as-simple-nominal-phrases-evidence-from-.html?page=1>, consulté le 29 octobre 2024.
- Giusti, G. (2021a). Partitivity in Italian: A protocol approach to a multifaceted phenomenon. Dans P. Sleeman & G. Giusti (éds), *Partitive Determiners, Partitive Pronouns and Partitive Case* (33–76). De Gruyter.
- Giusti, G. (2021b). A protocol for indefinite determiners in Italian and Italo-Romance. Dans T. Ihsane (éd.), *Disentangling Bare Nouns and Nominals introduced by a Partitive Article* (261–299). Brill.
- Giusti, G. & Sleeman, P. (2021). Introduction: Partitive elements in the languages of Europe: An advancement in the understanding of a multifaceted phenomenon. Dans P. Sleeman & G. Giusti (éds), *Partitive Determiners, Partitive Pronouns and Partitive Case*. De Gruyter.

- Grünthal, R. (2023). Diachronic bottlenecks of the Uralic (ablative-)partitive. *Linguistic Variation* 23(1), 124–156. <https://doi.org/10.1075/lv.21003.gru>, consulté le 29 octobre 2024.
- Halliday, M.A.K. (1985[1994]). *An Introduction to functional grammar*. Arnold
- Halliday, M.A.K. (1998). Things and relations : Regrammaticising experience as technical knowledge. Dans J. R. Martin & R. Veel (éds), *Reading Science : Critical and functional perspectives on discourses of science* (185–235). Routledge.
- Halliday, M.A.K. & Martin, J. (1993). *Writing Science : literacy and discursive power*. Falmer Press.
- Halliday, M.A.K. & Matthiessen, C.M. (1999). *Construing Experience Through Meaning : A Language-Based Approach to Cognition*. Continuum.
- Hatim, B. & Mason, I. (1995). *Teoría de la traducción*. Planeta.
- Hualde, J.I. & Ortiz de Urbina, J. (2003). *A Grammar of Basque*. Mouton de Gruyter.
- Huhmariniemi, S. & Miljan, M. (2018). Finnish and Estonian partitive case : In between structure and semantics. *Paper presented at conference 'Place of Case in Grammar – PlaCiG', Rethymnon, Greece, 18–20 Oct. 2018*.
- Huomo, T. & Lindström, L. (2014). Partitives across constructions : on the range of uses of the Finnish and Estonian “partitive subjects”. Dans S. Luraghi & T. Huomo (éds), *Partitive Cases and Related Categories* (153–176). De Gruyter.
- Ihsane, T. (2005). On the Structure of French du/des ‘of.the’ Constituent.s. *Generative Grammar in Geneva* 4, 195–225.
- Iliev, I.G. (2018). The Russian Genitive of Negation and its Japanese Counterpart. *International Journal of Russian Studies* 7(1), 1–64.
- Jahanshiri, A. (2004–2022). *Persian Grammar*. <https://www.jahanshiri.ir>, consulté le 29 octobre 2024.
- Jackendoff, R. (1968). Quantifiers in English. *Foundations of Language* 4, 422–442.
- Jakobson, R. (1936[1962]). Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre : Gesamtbedeutungen der Russischen Kasus. Dans R. Jakobson (éd.), *Selected Writings* 2 (23–71). Mouton.
- Khrizman, K. (2014). Genitive Case and Aspect in Russian. *Formal Approaches to Slavic Linguistics (FASL)* 22, 184–204.
- Kim, M.-J. (2003). The Genitive of Negation in Russian : a Relativized Minimality Account. *Proceedings of the 11th FASL (Workshop of Formal Approaches to Slavic Linguistics)*, 295–314.
- Kiparsky, P. (1998a). Partitive case and aspect. Dans M. Butt & W. Geuder (éds), *The Projection of Arguments : Lexical and Compositional Factors* (265–308). Stanford CSLI.
- Kiparsky, P. (1998b). Absolutely a Matter of Degree : The Semantics of Structural Case in Finnish. *CLS*. http://www.cssp.cnrs.fr/eiss10/eiss10_acton.pdf, consulté le 29.10.2024.

- Klaas, B. (1999). Dependence of the object case on the semantics of the verb in Estonian, Finnish, and Lithuanian. Dans M. Erelt (éd.), *Estonian Classical Studies. Vol. III* (47–84), Tartu Ülikool.
- Klenin, E. (1978). Quantification, partitivity, and the genitive of negation in Russian. Dans B. Comrie (éd.), *Classification of Grammatical categories* (163–182). Linguistic Research Inc.
- Koptjevskaja-Tamm, M. (2001). A piece of the cake and a cup of tea: Partitive and pseudo-partitive nominal constructions in the Circum-Baltic languages. Dans Ö. Dahl & M. Koptjevskaja-Tamm (éds), *Circum-Baltic languages, volume 2: Grammar and typology* (523–568). John Benjamins.
- Kuryłowicz, J. (1971). Słowiański genetivus po negacii. Dans *Sesja naukowa międzynarodowej komisji budowy gramatycznej języków słowiańskich* (11–14), Polska Akademia Nauk.
- Levin, B. (1993). *English verb classes and alternations: A preliminary investigation*. University of Chicago Press.
- Levinson, D. (2005a). *Aspect in negative imperatives and genitive of negation: A unified analysis of two phenomena in Russian*. Ms, Stanford, www.stanford.edu/~dmitryle, consulté le 29 octobre 2024.
- Levinson, D. (2005b). Imperfective of imperative and genitive of direct object: Grammaticalization of aspect and case due to emphatic negation in Russian and other Slavic languages. Ms, Stanford.
- Liu, M. (2007). Varieties of alternatives: Mandarin focus particles. *Linguistics & Philosophy* 40(1), 61–95.
- Lomonosov, M. V. (1755[1952]). *Русская грамматика*. (Gramática rusa). Санкт-петербург: Тип. Императорской Академии Наук [reed. 1952 Dans Полное собрание сочинений, т. VII: Труды по филологии. Академия Наук СССР].
- López García-Molins, Á. (2022). *Conmutación de lenguas en la Península Ibérica*. Número monográfico de *Lynx* (Annexa 26).
- LTL. (2024). *Live the Language*. <https://ltl-school.fr/grammaire-chinoise-debutants/comment-utiliser-%E5%B0%B1/>, consulté le 29 octobre 2024.
- Luraghi, S. & Huumo, T. (éds) (2014). *Partitive Cases and Related Categories*. De Gruyter.
- Luraghi, S. & Kittilä, S. (2014). Typology and diachrony of partitive case markers. Dans S. Luraghi & T. Huumo (éds), *Partitive Cases and Related Categories* (17–62). De Gruyter.
- Martí i Girbau, N. (2010). *The syntax of partitives*. Thèse de doctorat, Universitat Autònoma de Barcelona.
- Meintema A. (1986). The case of the two cases: genitive and accusative in Russian negative constructions. *Studies in Slavic and General Linguistics* 8, 373–394.

- Miestamo, M. (2014). Partitives and negation: A cross-linguistic survey. Dans S. Luraghi & T. Huumo (éds), *Partitive cases and related categories* (63–86), Mouton de Gruyter.
- Miljan, M. (2008). *Grammatical Case in Estonian*. Thèse de doctorat, University of Edinburgh.
- Nedelcu, I. (2008). Les constructions partitives en roumain. *Romanian Review of Linguistics LIII*(4), 469–484.
- Padučeva, E. (1998). On non-compatibility of partitive and imperfective in Russian. *Theoretical Linguistics* 24(1), 73–82.
- Pamies, A. (2002). Sémantique grammaticale de la possession dans les langues d'Europe. Dans Castagne, E. (éd.), *Modélisation de l'apprentissage simultané de plusieurs langues apparentées* (67–98). Université Sophia-Antipolis.
- Pamies, A. (2004). A relação forma-sentido nas construções possessivas nas línguas do mundo. *Letras de Hoje* 40(139), 71–86.
- Pamies, A. (2017). Grammatical metaphor and functional idiomaticity. *Yearbook of Phraseology* 8(1), 69–104.
- Partee, B. H. & Borschev, V. (2009). Verbal semantic shifts under negation, intensionality, and imperfectivity. Dans L. Hogeweg, H. D. Hoop & A. Malchukov (éds), *Cross-linguistic semantics of tense, aspect, and modality* (341–364). John Benjamins.
- Paykin, K. (2014). The Russian partitive and verbal aspect. Dans S. Luraghi & T. Huumo (éds), *Partitive cases and related categories* (379–398). Mouton de Gruyter.
- Pesetsky, D.M. (1982). *Paths and Categories*. Thèse de doctorat, MIT.
- Ramou.net. (1998–2024). Dictionnaires et textes chinois annotés. Éd. Renaud Bouret. <https://www.ramou.net/di/diHanziDengjiDagang-Jia.html>, consulté le 29 octobre 2024.
- Seppänen, R. & Seppänen, A. (1984). Two dozen, Several hundred: An English construction and its non-English parallels. *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung* 37, 46–58.
- Seržant, I. A. (2021). Typology of partitives. *Linguistics* 59(4), 881–947.
- Sleeman, P. & Gusti, G. (éds) (2021). *Partitive Determiners, Partitive Pronouns and Partitive Case*. De Gruyter.
- Tănase-Dogaru, M. (2017). Partitive Constructions. Dans M. Everaert & H. C. van Riemsdijk (éds), *The Wiley Blackwell Companion to Syntax* (2nd ed.). John Wiley & Sons, Inc.
- Taverniers, M. (2003). Grammatical metaphor in SFL: A historiography of the introduction and initial study of the concept. Dans A.-M. Simon-Vandenbergen, M. Taverniers & L. Ravelli (éds), *Grammatical Metaphor* (5–34). John Benjamins.
- Tucci, E. (2012). *La partitividad: la sintaxis y la semántica de las categorías nominales partitivas*. Thèse de doctorat, Universidad de la Coruña.

- Urrutia, H. (2017). La frase nominal en vasco (euskera). *Boletín de Filología de la Universidad de Chile* 31(2), 571–578.
- Von Heusinger, K. & Kornfilt, J. (2021). Turkish partitive constructions and (non-)exhaustivity. Dans P. Sleeman & G. Gusti (éds), *Partitive Determiners, Partitive Pronouns and Partitive Case* (263–294). De Gruyter.



Hanna Połomska

Uniwersytet Gdański
Polonia

 <https://orcid.org/0000-0002-2181-8851>

Las repeticiones como exponentes estilísticos en la traducción: análisis comparativo polaco – español – francés

Repetitions as Stylistic Features in Translation: A Comparative Polish – Spanish – French Analysis

Abstract

In addition to their role in situational coherence, repetitions serve multiple textual functions and can constitute a crucial component of style within a literary work. In the prose of Wiesław Myśliwski, repetitions help create, along with other stylistic devices, an effect of orality. Therefore, this study proposes a comparative analysis of repetitions and their function in Myśliwski's novel, *Traktat o łuskaniu fasoli*, and its two translations into Spanish and French, i.e., *El arte de desgranar alubias* and *L'art d'écosser les haricots* respectively. Through the examples provided, the techniques employed by the translators are illustrated, along with the consequences of their decisions for conveying the oral nuance of the text. This, in turn, enables the identification of the main differences between the two translations and serves as a basis for attempting to explain these discrepancies.

In the French text, there is a clear tendency to avoid repetitions, whereas the Spanish version of the novel reveals considerable faithfulness in translating these. The reasons for this difference lie outside the French or Spanish linguistic systems and any potential limitations they may impose. The discrepancies in the translation of repetitions arise more from differing literary traditions.

Keywords

Repetitions, stylistic marker, orality, translation, French, Spanish, Polish

1. Introducción

La emisión y recepción de repeticiones ha suscitado un gran interés entre varios científicos y ha sido objeto de múltiples análisis. Numerosos estudios generales sobre la repetición han sido proporcionados por autores franceses como Frédéric (1985), Richard (2000, 2014), Henry (2001) y Rabatel y Magri (2015). Entre los académicos que han abordado el desafío de clasificar la función de repetición se encuentran Persson (1974), Norrick (1987), Bublitz (1989), Tannen (1989), Marcuschi (1992), Bazzanella (1993) y Johnstone (1994). Asimismo, autores de lengua española, como Garcés Gómez (2004), Camacho Adarve (2009) o Gaudin-Bordes y Salvan (2015), han enfocado sus análisis desde una perspectiva lingüístico-pragmática.

Es importante destacar que, además de su función de coherencia situacional, las repeticiones desempeñan múltiples funciones textuales. De hecho, en el ámbito de una obra literaria, pueden constituir un componente de estilo de considerable relevancia.

En este trabajo se propone un análisis comparativo de las repeticiones y su función en el texto de la novela de Wiesław Myśliwski (2010b) *Traktat o łuskaniu fasoli* y de sus dos traducciones: al español y francés, respectivamente, *El arte de desgranar alubias* de Francisco Javier Villaverde (2011) y *L'art d'écosser les haricots* de Margot Carlier (2010a). A partir de los ejemplos proporcionados se ilustrarán las técnicas utilizadas por los traductores, así como las consecuencias de las decisiones de estos, para la transmisión del matiz oral del texto. Esto, a su vez, permitirá identificar las principales diferencias entre ambas traducciones y servirá de base para intentar explicar estas discrepancias.

2. Fundamentos teóricos

Dependiendo del nivel en el que se encuentra el segmento repetido (fonema, morfema, lexema, sintagma), la repetición da lugar a diversos efectos cuya descripción puede corresponder a diferentes disciplinas que van desde la fonología y la métrica, pasando por la semántica y la lexicología, hasta la morfología y la sintaxis, la pragmática y el análisis del discurso, abarcando incluso la retórica y la traductología. Todos estos usos pueden considerarse en sí mismos o en relación con las intenciones comunicativas y pragmáticas del hablante. Al igual que ocu-

re con otros fenómenos lingüísticos, la comprensión de la repetición demuestra cuán difícil es establecer una distinción clara entre el nivel de la lengua y el nivel del discurso.

Desde una óptica pragmática la función intrínseca de la repetición radica en enfatizar el componente reiterado y en garantizar la cohesión textual, considerando el factor contextual (Camacho Adarve, 2009). Las repeticiones pueden ser indicativos comunicativos que facilitan la reconstrucción del razonamiento del emisor y su percepción del mundo, simultáneamente propician la interacción del receptor, desvelando las relaciones entre los interlocutores.

Al abordar la temática de las funciones textuales de la repetición (Camacho Adarve, 2009: 51–140), destaca la correlación entre forma y contenido, entre significativo y significado. Desde una perspectiva pragmática, la congruencia léxico-gramatical de la repetición (es decir, una repetición exacta sin incorporación de elementos lingüísticos adicionales ni modificaciones del elemento repetido) no necesariamente conlleva una adecuación semántica. La repetición subsiguiente genera una acumulación discursiva: la mera acción de repetir aporta información adicional decodificada por el destinatario. Adicionalmente, en el lenguaje oral, a diferencia del escrito, la reiteración de términos idénticos por un mismo emisor siempre implica al menos una mínima variación en tono, volumen, timbre de la voz o velocidad de habla, por lo que no existe una repetición exacta desde una perspectiva decodificada. Por ende, se infiere que toda repetición conlleva una transformación intrínseca.

En la introducción y en el desarrollo temático de un enunciado, las repeticiones son vehículos de una reformulación parafrástica en la que se establece una equivalencia entre el elemento original y su reiteración, que conlleva variación semántica o discursiva. En contraste, en la fase conclusiva del enunciado nos encontramos con una reformulación parafrástica distinta: con repetición que también establece una equivalencia, pero esta vez condensa contenidos previamente introducidos. En cada instancia la coherencia de la progresión temática se sustenta gracias a las repeticiones alusivas al mismo tópico. Conforme se desarrolla el tema, se manifiesta una expansión informativa y formal. En el caso de esta última a las repeticiones se les pueden añadir morfemas, lemas o segmentos textuales, por ejemplo, como resultado de una modificación morfológica. Otra función de la repetición es la concretización, obtenida mediante un sufijo modificador del matiz o añadiendo al término reiterado una descripción en forma de adjetivo numeral, sintagma adjetival, oración o fragmento de texto. La repetición en conjunción con una antinomia expresada de diferentes maneras refuerza dicha antinomia. Lo mismo se aplica para el contraste.

En casos de plena congruencia léxico-gramatical entre los elementos repetidos se observa la emergencia de una superestructura pragmática derivada del mismo acto repetitivo. Una consecuencia inherente de este mecanismo es la intensificación, intrínsecamente ligada a la esencia de la repetición. La reiteración de un adjetivo introduce una tonalidad emocional, dado que el adjetivo refleja la apreciación subjetiva del emisor. En cambio, la reiteración de un adverbio al concluir un enunciado potencia la expresividad. Las pausas intercaladas entre repeticiones de adjetivos y adverbios amplifican el efecto intensificador. Paralelamente, la repetición de un sustantivo evoca una sensación de acumulación cuantitativa, mientras que la de un verbo sugiere una prolongación temporal de la acción.

Una función recurrente de la repetición en el discurso oral es su capacidad argumentativa y persuasiva: los receptores no se ven influenciados primordialmente por argumentaciones lógicas, sino por la enfatización y la vehemencia. Según la clasificación de Perelman y Olbrechts-Tyteca (2008: 236), la repetición es un caso típico de “figure ayant pour effet d’augmenter la présence”. En ciertos contextos la función de las repeticiones no parafrásticas se alinea con la función de los conectores discursivos, ya sea al servir como referencia temática o al otorgar al emisor un espacio temporal adicional para estructurar la continuación del discurso. De hecho, en tales escenarios las repeticiones actúan en calidad de herramientas correctivas, clarificadoras o complementarias del enunciado.

La repetición como una figura del discurso, en el sentido de Marc Bonhomme (2005/2014), puede analizarse en su relación dinámica con el contexto discursivo, el interdiscursivo y el punto de vista del enunciador (Gaudin-Bordes & Salvan, 2015; Biglari & Salvan, 2016; Rabatel, 2008), así como en su relación con diferentes modalidades de recepción e interpretación, variables según la audiencia. Las funciones interactivas de la repetición (Camacho Adarve, 2009: 143–261), abarcan la manifestación y la construcción de vínculos de empatía, antipatía o neutralidad. Las acciones que delinear las relaciones interlocutorias poseen una naturaleza metadiscursiva, emergiendo de los roles adoptados en el discurso y estando, además, influenciadas por actividades extralingüísticas (perlocutivas). La repetición con frecuencia está relacionada con procesos mentales, tanto en lo que respecta a la repetición que facilita la memorización como a aquella que es el resultado del simple placer de repetir.

Como señala Ben-Ari (1998: 2), la repetición puede servir, entre otras funciones, como marco genérico en leyendas o cuentos de hadas, o como exponente de oralidad en la novela contemporánea. Antoine Berman (1985: 70–71) ve en la repetición el reflejo de la *imperfección* intrínseca de la prosa narrativa, caracterizada por la profusión y *el exceso* de palabras. De hecho, reorientando la perspectiva sobre las funciones textuales de las repeticiones, en el presente trabajo

se entenderán estas últimas como un importante recurso estilístico de una obra literaria.

Dentro de la comunidad académica dedicada al estudio de la traducción, no existe consenso en relación con el abordaje de la traducción del estilo y sus marcadores, cuya comprensión ha experimentado una evolución a lo largo del tiempo. Algunos investigadores sostienen que la traducción de estilo, si bien no es desprovista de importancia, ocupa un lugar secundario. Argumentan que en vez de replicar el original el traductor debe buscar equivalencias, lo cual implica la necesidad de introducir ajustes formales en el texto meta. Esto se debe a que una fidelidad absoluta a la forma puede derivar en una pérdida de fidelidad respecto al contenido transmitido, además de potencialmente debilitar la eficacia comunicativa (Nida & Taber, 1974/1986: 29–30).

Uno de los sistemas de traducción propuestos por Eugene Nida y Charles Taber (1974/1986) implica los siguientes pasos: 1) análisis de la estructura superficial (sintaxis, morfología, léxico) del idioma A (original) y, a través de esta, también de las estructuras profundas (significados); 2) transferencia del idioma A al idioma B; 3) adaptación de la forma del texto meta a los requisitos del idioma B (meta). El análisis mencionado de la estructura superficial debe incluir: relaciones de significado entre palabras e idiomas, significado referencial de palabras e idiomas, significado connotativo de estos, es decir, el que provoque una reacción particular en los usuarios del idioma dado (Nida & Taber, 1974/1986: 55–56). Puesto que el estilo pertenece a la estructura superficial, el estilo del original debe ser transmitido en la traducción mediante el estilo funcional del idioma meta. Por lo tanto, para lograr la equivalencia, el traductor debe saber qué variedad lingüística o estilo son más adecuados para un texto y un idioma meta determinados, conocer las características distintivas de diferentes estilos, y las técnicas que permiten lograr un estilo específico (Nida & Taber, 1974/1986: 165).

Jean-René Ladmiral (1994: 17, 223) define la traducción como un acto de comunicación a nivel de *la parole*, observando simultáneamente que su naturaleza dual se refleja mejor en el concepto de equivalencia. Entendido en términos semióticos (Ladmiral, 1994: 209–210, 231–232), este concepto implica un proceso de dos etapas, que abarca la lectura–interpretación y la reescritura. En cambio, Henri Meschonnic (1973 y artículos posteriores) cuestiona la opinión de los investigadores que enfatizan la primacía del contenido y el significado, relegando la forma a un segundo plano. En su opinión, en el proceso de traducción ambos elementos tienen igual importancia.

Antoine Berman (1984a, 1984b, 1985) dedicó mucha atención al proceso de traducción de la forma textual, basando sus reflexiones teóricas en categorías

hermenéuticas. Según este investigador, en la literatura la forma del texto es uno de los portadores de significado, por lo que debe ser transmitida por el traductor de manera creativa. La medida de la literariedad de un texto radica precisamente en su intraducibilidad o al menos en la dificultad asociada con su traducción, ya que esto evidencia una enriquecedora singularidad. La traducción debe reflejar la originalidad del texto de origen y las tensiones presentes en él, lo que siempre resulta en una renovación del idioma de llegada, creando lo que el investigador llama “rapport dialogique entre langue étrangère et langue propre” (Berman, 1984a: 23). Al mismo tiempo, el original, a la luz de la traducción que regenera y revitaliza (Berman, 1984a: 107), gana en expresividad, se refleja en la traducción como en un espejo, adquiriendo de alguna manera una segunda juventud. Sin embargo, una traducción literal no consiste en traducir palabra por palabra, sino en captar y transmitir la naturaleza del original.

El enfoque anti-etnocéntrico representado por Berman subraya la importancia de que la traducción sea conscientemente una traducción (postulado de *la visibilidad* del traductor) y un espacio de un enriquecedor encuentro con el Extranjero: “accueillir l’Étranger comme Étranger” (Berman, 1985: 68). Denunciando la larga tradición de borrar en el texto final las huellas de la traducción, el investigador se distancia de la traducción, a la que él mismo llama *traduction hypertextuelle* (Berman, 1984b), que da la impresión de ser un texto original gracias a numerosas modificaciones y naturalizaciones que ocultan la extranjería, equiparable para este autor con la deformación del original.

Analizando estas tendencias deformadoras en la traducción, Berman abordó la prosa literaria (novela y ensayo), que se caracteriza por su propia informalidad, *falta de control* sobre la forma derivada de su abundancia, e incluso cierto *exceso* lingüístico o *multilingüismo* (Berman, 1985: 70). Las doce tendencias mencionadas por Berman se refieren a la traducción a los llamados *idiomas civilizados*, es decir, los idiomas de la cultura occidental que censuran y naturalizan. En primer lugar, destaca la racionalización, que afecta principalmente a la estructura sintáctica del texto de origen: altera la estructura de las oraciones y las secuencias de oraciones para que se ajusten a las reglas del idioma meta. Un buen ejemplo es la antipatía del francés hacia las repeticiones discutidas en este artículo, las oraciones relativas, los participios o hacia las oraciones largas, que son elementos esenciales de la prosa. Además, la racionalización que ordena la estructura de las oraciones, tiende hacia la abstracción, destruyendo así la orientación de la prosa hacia lo concreto. La racionalización nunca es completa, lo que revierte la relación entre lo formal y lo informal, lo abstracto y lo concreto en la traducción: no modifica aparentemente la forma o el sentido, pero cambia el signo y el estatus.

Berman no se opone a la noción de traducción tal como se entiende en la cultura occidental, es decir, como un texto más comprensible y correcto que el original, una idea que se deriva del pensamiento platónico. Sin embargo, según el investigador, la traducción es algo más que una mera reproducción de significado. La esencia de la traducción implica principalmente trabajar con la letra de la obra, lo que naturalmente conduce a la transmisión de un conjunto de significados más complejo que el mero sentido del texto original. Además, influye en la lengua meta y la moldea.

Asimismo, Lawrence Venuti critica el enfoque etnocéntrico de la traducción y el paradigma que busca producir un texto traducido que parezca natural, es decir, no traducido, y en el que el traductor resulte *invisible* (Venuti, 1995: 5). Su objeción a la *invisibilidad* del traductor y el análisis de la presencia de *extraneidad* en el texto meta, Venuti relaciona con dos estrategias principales de traducción: la domesticación y su opuesta, la exotización, que busca conservar la especificidad del texto original, una estrategia que Venuti defiende.

Los estudios de otro autor, Peter Newmark (1988), se centran en el aspecto pragmático de la traducción. Sus reglas prácticas sobre la traducción de elementos culturales también pueden aplicarse a la traducción de textos con carga estilística. Newmark (1988: 42–44) observa que las peculiaridades estilísticas son más importantes en los textos donde se destaca la función expresiva (en el sentido de Bühler–Jakobson), es decir, en los textos literarios, así como en otros textos que llevan el sello personal de los autores. En la traducción de textos expresivos a menudo surge un conflicto entre la función expresiva y la estética. Los textos literarios se caracterizan por la preeminencia del nivel connotativo sobre el nivel denotativo, siendo este último subordinado en importancia al primero.

Un análisis detallado del proceso de traducción de estilo fue realizado por Roman Lewicki. En su estudio, utilizó el concepto del idioma estándar como punto de referencia, entendido como una variante ideal (abstracta) del lenguaje, caracterizada por su neutralidad estilística, registral y emocional (Lewicki, 1986: 41). El autor examinó las funciones que desempeñan en los textos originales los elementos de variantes lingüísticas distintas del estándar, así como su transmisión en las traducciones (Lewicki, 1986: 85–120). Según el investigador (Lewicki, 1986: 159–160), el principio de traducción de fenómenos no estándar implica la separación de la transmisión de significados pragmáticos de la transmisión de significados referenciales (dentro del marco conceptual del signo lingüístico de Karl Bühler, 1934). La selección de equivalentes y compensaciones debe estar subordinada al principio de adecuación funcional, es decir, a la búsqueda del máximo traslado de las funciones desempeñadas por los fenómenos no estándar en el original.

Como señala Jean Boase-Beier (2010), quien representa la perspectiva cognitiva, el papel del estilo en la traducción es complejo, ya que se deben tener en cuenta los estilos de dos textos: el texto de origen y el texto meta. En cada caso, el estilo del texto se puede percibir en relación con el autor, como una expresión de su intención (y por lo tanto de su elección), o en relación con el lector, como algo que requiere interpretación. De este modo, la autora establece una diferencia entre la comunicación literaria y la no literaria (Boase-Beier, 2010: 26–30). Esta última se rige por el principio de relevancia óptima (Grace, 1975), que busca lograr la máxima eficacia comunicativa con el menor costo asociado a la necesidad de interpretación por parte del receptor. En cambio, la comunicación literaria implica un esfuerzo por parte del lector para identificar la mayor cantidad posible de pistas (tal como las entiende Gutt, 2000) y para interpretarlas. El traductor, en su papel de lector, debe asimismo identificar dichas pistas, las cuales posteriormente recreará en el texto meta de manera que el lector de la traducción participe activamente en el proceso de reconstrucción del mensaje del texto, al igual que el lector del original. En otras palabras, el traductor debe reconstruir no sólo el mensaje del texto de origen, sino también un estado cognitivo que sólo se puede lograr a través de las implicaciones débiles que actúan como pistas comunicativas que permiten la reconstrucción de dicho mensaje. Estas pistas forman el estilo del texto. Cuanto más implicaciones tiene un texto, más poético es.

Según Kristen Malmkjaer (2004: 19–20), el estilo del texto traducido es en cierta medida independiente del estilo del original, según si la tendencia general dominante en el original coincide con la elegida por el traductor (Bednarczyk, 1999: 19; 2008: 13), por lo tanto, el traductor puede y debe dejar su marca en la obra traducida.

También Mona Baker (2000) aborda la cuestión del estilo en la traducción, aunque en un contexto diferente: propone un análisis de corpus de estilo de un traductor (o traductores) con el fin de evaluar la calidad de la traducción.

Como se ha evidenciado, la perspectiva respecto a la transmisión del estilo en la traducción ha experimentado una evolución a lo largo del tiempo. Para algunos investigadores, esta problemática se considera secundaria (Nida & Taber, 1974/1986; Ladmiral, 1994), mientras que para otros, el estilo representa un portador sustancial de significado (Meschonnic, 1973; Berman, 1984a, 1984b, 1985; Boase-Beier, 2010). Con el paso del tiempo, han surgido investigadores que se oponen a las transformaciones del texto original en el proceso de la traducción, abogando por la conservación de sus características estilísticas originales (Berman, 1984a, 1984b, 1985; Venuti, 1995). Asimismo, se ha planteado la cuestión del estilo del traductor, quien puede y debe dejar su impronta en la obra traducida (Malmkjaer, 2004).

Al restringir el análisis de los exponentes estilísticos en la traducción únicamente a las repeticiones, se puede observar que los investigadores abordan con escepticismo la preservación de este recurso en la traducción. La mayoría de los traductores prefieren evitar la repetición, priorizando un estilo refinado al que los lectores occidentales están acostumbrados. Esto se debe a que las repeticiones se perciben como indicativas de escasez de vocabulario y falta de educación (Ben-Ari, 1998: 10). Además, una traducción literal de las repeticiones podría llevar a un texto de llegada excesivamente extranjero, cuyo sentido resultaría deformado y distante del original. Curiosamente, las observaciones de Berman sobre la aversión de los franceses hacia las repeticiones son confirmadas por Ben-Ari (1998: 4–8) en su estudio sobre las traducciones al francés de obras alemanas, donde se evidencian las técnicas utilizadas para evitar la reiteración. Asimismo, García de Fórmica-Corsi (2011: 186–188) especifica los múltiples procedimientos implementados por diversos traductores, no limitándose únicamente a los franceses, con el objetivo de eliminar las repeticiones.

A lo largo de los años, la investigación en torno a la traducción ha puesto de manifiesto una cierta evolución en la descripción de las técnicas traductivas. Sin embargo, para los propósitos del presente análisis, estoy desarrollando mi propia clasificación de técnicas de traducción de las repeticiones:

- el equivalente, es decir, la preservación del mismo exponente estilístico que en el texto original;
- la neutralización, entendida en su sentido funcional y sin identificarla con una falta total, sino como la no conservación en el texto meta del mismo exponente estilístico que en el original.

Además, se distinguen las técnicas que acompañan la técnica del equivalente o de la neutralización:

- el desplazamiento, que implica traslación del exponente a otra parte de la oración o fuera de la oración analizada;
- la compensación, que consiste en utilizar un exponente diferente al del original para mantener el carácter oral del enunciado en el texto meta.

3. Análisis de los ejemplos

Esta investigación se basó en ejemplos de repeticiones extraídos de la obra original *Traktat o łuskaniu fasoli*, de Wiesław Myśliwski (2010b), y sus traducciones: al español realizada por Francisco Javier Villaverde (2011) y al francés, por

Margot Carlier (2010a). El objetivo fue precisar las funciones de las repeticiones en el texto original, describir las técnicas utilizadas por ambos traductores y los efectos de sus decisiones en la transmisión del tono oral del texto. Esto, a su vez, permitió identificar las principales similitudes y diferencias entre las traducciones analizadas y sirvió de base para intentar explicar estas discrepancias.

Las estructuras repetitivas presentes en la novela de Myśliwski, junto con expresiones elípticas y oraciones simples, se manifiestan como indicadores sintácticos preponderantes de la oralidad. La forma de la novela es la de un monólogo que simula una conversación. A través de este singular diálogo con un inesperado visitante (cuya existencia el lector apenas puede adivinar), el protagonista de la novela deambula por su memoria y, en un relato desordenado, narra los acontecimientos y encuentros que marcaron su vida. Se trata de una historia particular que se desarrolla en el período de la Segunda Guerra Mundial, dramático para Polonia, y de la helada del comunismo de posguerra. Partiendo de una historia individual, poco a poco Myśliwski va construyendo todo un universo que aborda los grandes temas universales: la vida, la muerte, el amor.

Al resaltar un componente específico del enunciado, las repeticiones no sólo generan una sensación de intensificación y énfasis, sino que en ocasiones sugieren una continuidad y prolongación temporal de las acciones. Además, transforman el monólogo del narrador o de los personajes aludidos en un discurso coloquial: en una charla o incluso en un parloteo. Junto con otros indicadores revelan los orígenes rurales y proletarios del narrador, quien desestima la sofisticación estilística: las repeticiones desempeñan entonces el papel de las *imperfecciones* mencionadas por Berman (1985: 70–71), las que Myśliwski utiliza intencionalmente. De esta manera, la narración llevada a cabo por el protagonista en su diálogo-monólogo adquiere características individuales y aumenta su credibilidad. En *Traktat* las repeticiones se presentan con mayor frecuencia en enunciados dentro de una misma réplica, lo cual se atribuye al formato monológico de la novela. En ocasiones, se observa una plena congruencia léxica y gramatical entre elementos repetidos (lo que implica la repetición de las mismas palabras sin cambio de categoría gramatical, p. ej. sustantivo / sustantivo), sin embargo, la congruencia parcial (únicamente léxica, con modificación gramatical del elemento repetido, p. ej. singular / plural) es más común.

A pesar de que las repeticiones son deliberadamente utilizadas por el autor de la novela, ya que constituyen una de las características fundamentales del habla que Myśliwski pretende imitar, su transmisión en las traducciones que analizamos no se realiza con el mismo rigor. En el análisis se utiliza el término *neutralización* que en el ámbito de las técnicas de la traducción de variación lingüística en textos literarios proponen Berezowski (1997) y Hejwowski (2015). A su enten-

der la neutralización se refiere a la pérdida en el texto meta de un elemento de estilo (en nuestro caso se tratará de la pérdida de la repetición). Por el contrario, la transmisión del mismo elemento de estilo, que aparece en el texto original llamaremos *equivalencia*. Otro término dentro de las técnicas de traducción al que se hace referencia es *la compensación*, definida por varios autores como una técnica de traducción que consiste en introducir “en otro lugar del texto traducido un elemento de información o efecto estilístico que no se ha podido reflejar en el mismo lugar en que aparece situado en el texto original” (Hurtado Albir, 2011: 270). Por compensación se entiende el empleo de un elemento estilístico distinto al presente en el texto original (en este caso, diferente a la repetición) y su colocación en otra parte del texto traducido con el fin de mantener la oralidad del texto. La última técnica a la que se hace referencia en el ámbito de la traducción de las repeticiones es *el desplazamiento* que implica transferirlas a otra parte de la oración o incluso fuera de la oración analizada, proceso vinculado al cambio de categoría gramatical del elemento repetido.

Los ejemplos seleccionados de repeticiones y sus traducciones se presentan conforme a las técnicas de traducción en el siguiente orden:

- Neutralización de repeticiones en ambas traducciones;
- Neutralización de repeticiones en la traducción al francés, preservación en la traducción al español;
- Neutralización parcial de repeticiones sólo en la traducción al francés, preservación del número de repeticiones en la traducción al español;
- Neutralización parcial de repeticiones en ambas traducciones;
- Preservación de repeticiones en ambas traducciones.

Debido a las limitaciones de este artículo, se ha decidido citar sólo algunos ejemplos pertenecientes a los grupos más representativos. Los fragmentos analizados varían en longitud, la cual depende de la cantidad de repeticiones presentes en un fragmento específico del texto.

Para una mayor claridad, el fragmento del texto con repeticiones queda subrayado tanto en el original como en las traducciones. Las compensaciones utilizadas en las traducciones están en negrita. Los símbolos entre paréntesis colocados después de cada fragmento indican las siguientes ediciones del original y sus traducciones:

(TF) – *Traktat o łuskaniu fasoli*, Wydawnictwo Znak, 2010.

(AH) – *L'art d'écosser les haricots*, trad. Margot Carlier, Actes Sud, 2010.

(AA) – *El arte de desgranar alubias*, trad. Francisco Javier Villaverde, 451 Editores, 2011.

3.1. Neutralización de las repeticiones en ambas traducciones

El texto original del primer ejemplo (ejemplo 1) presenta una repetición del predicado sin congruencia gramatical (2ª pers. del singular / 1ª pers. del singular), que aparece en un corto diálogo de la madre del protagonista con su hijo volviendo de la casa de sus vecinos. En ambas traducciones la repetición se neutralizó.

ejemplo 1

Kołatałeś? Kołatałem, ale nikt nie wyszedł. (TF 10)

¿Has llamado con la aldaba? Sí, pero no ha salido nadie. (AA 13)

Et tu as bien frappée au heurtoir, dis ? Oui, mais personne n'est venu ouvrir. (AH 13)

3.2. Neutralización de las repeticiones en la traducción al francés, preservación en la traducción al español

En la oración simple original (ejemplo 2) aparece una elipsis que contiene una doble repetición (sin plena congruencia entre los elementos repetidos) de uno de los componentes de la oración anterior. Esta es una declaración típica del estilo de Myśliwski, que crea la impresión de una conversación relajada y de sabiduría rural. En el texto en español se conservaron las repeticiones, pero no se logró preservar la elipsis. La traducción al francés neutralizó las repeticiones, empobreciendo el carácter oral del enunciado.

ejemplo 2

Mówi pan, że to niemożliwe. Możliwe, że niemożliwe. (TF 398)

Usted dice que eso es imposible. Es posible que sea imposible. (AA 413)

Vous dites que c'est impossible ? Oui, peut-être. (AH 382)

La neutralización de las repeticiones en la traducción al francés (por ejemplo, mediante el uso de pronombres) es un fenómeno mucho más común que en la traducción al español, como lo evidencian los siguientes ejemplos. En la traduc-

ción al español las repeticiones se preservaron, aunque a veces se desplazaron a otras partes de la oración.

El siguiente ejemplo (ejemplo 3) ofrece una repetición triple con cambio de categoría (participio pasivo del verbo *łuskać*, infinitivo con prefijo y tercera persona del singular del pretérito). En el contexto del pelado de frijoles, estas repeticiones otorgan al enunciado una sensación de familiaridad. Además, enfatizan la acción que da título a la novela y adquiere en la novela un significado adicional de naturaleza filosófica (“*łuskamy fasolę, więc jesteśmy*” [TF 377]; (...) “*desgranamos alubias, luego existimos*” [AA 392]; “*J’écosse, donc je suis*” [AH 365]).

En la traducción al español de este fragmento las repeticiones se conservaron y, debido a una menor diversidad de formas disponibles en la lengua meta, son aún más exactas que en el original. En cambio, el autor de la versión en francés optó por *mejorar* el estilo de Myśliwski, eliminando las repeticiones: utilizó un participio pasivo y reemplazó el verbo en cuestión por pronombres. Como resultado, a pesar de que el diálogo-monólogo suena natural, carece del énfasis de la acción central.

ejemplo 3

Tylko, że nie łuskana [fasola]. Ale gdyby mi pan pomógł, moglibyśmy wyłuskać. Nigdy pan nie łuskał? Nie takie to trudne. (TF 32)

Solo que sin desgranar. Pero si usted me ayuda podríamos desgranarlas [las alubias]. ¿Nunca ha desgranado? No es difícil. (AA 35)

Sauf qu’ils [les haricots] ne sont pas écosés. Si vous me donniez un coup de main, on pourrait s’y mettre ensemble. Vous ne l’avez encore jamais fait ? Ce n’est pas bien difficile. (AH 34)

3.3. Neutralización parcial de las repeticiones sólo en la traducción al francés, preservación del número de repeticiones en la traducción al español

ejemplo 4

(...) wszyscy rzeźbili. Rzeźbił dziadek, staruteńki był, zaćmę miał na oczach, ale gdyby pan patrzył, jak rzeźbi, nie uwierzyłby pan, że nie widzi. Jak to robił, nie wiem. Może ręką kazał patrzeć. Rzeźbili trzej wnukowie, Stach, Mietek

i Zenek. Kawalery na schwał, ale nie widziało się, żeby z pannami chodzili. Widziało się tylko, jak rzeźbili. Nie rzeźbił jeden ojciec. Klocki im na te rzeźby przycinał, ociosywał. Pewnie by też rzeźbił, tylko, o, tych trzech palców u tej ręki nie miał (...). (TF 9)

(...) todos se dedicaban a la escultura. Esculpía el abuelo, que era muy ancianito ya y tenía cataratas, pero si le hubiera usted visto esculpir, no se habría creído que estaba medio ciego. Cómo lo hacía, no lo sé. Quizás les pedía a sus manos que miraran por él. También esculpían sus tres nietos, Stach, Mietek y Zenek. Unos solteros muy buenos mozos, pero no se les veía salir con señoritas. Nada más se les veía esculpir. El que no esculpía era el padre. Cortaba y desbastaba los trozos de madera para las esculturas. Seguro que también habría esculpido de o ser porque en esta mano le faltaban estos tres dedos (...). (AA 11–12)

(...) ils étaient tous dans la sculpture. Le grand-père sculptait, il était tout vieux et avait la cataracte mais, si vous l'aviez vu à l'œuvre, vous n'auriez jamais cru qu'il était aveugle. Je ne sais pas comment il faisait. Peut-être avait-t-il ordonné à ses mains de regarder à la place de ses yeux. Les trois petits-fils aussi sculptaient: Stach, Mietek et Zenon. De sacrés gaillards! On ne les voyait jamais sortir avec des filles. Ils étaient occupés à façonner leurs statues. Seul le père n'était pas dans l'art. Il coupait et taillait les blocs de bois. Il aurait sans doute sculpté, lui aussi, s'il ne lui avait manqué trois doigts à une main, à celle-là (...). (AH 11)

En este fragmento del original (ejemplo 4) aparecen ocho repeticiones del verbo *rzeźbić* en varias formas y del sustantivo *rzeźby*. Entre ellas se encuentran repeticiones exactas (de plena congruencia léxica y gramatical entre los elementos repetidos), así como repeticiones con alteraciones (de congruencia parcial). Estas repeticiones resaltan la continuidad de la tradición transmitida de generación en generación. Además, en el fragmento citado se presentan dos repeticiones del giro *widziało się*:

- (8) *rzeźbi, rzeźbił, rzeźbili oraz rzeźby*;
- (2) *widziało się*.

La traducción al español proporciona un mismo total de ocho repeticiones análogas del verbo *esculpir* y del sustantivo *escultura(s)*, así como dos repeticiones de la proposición *se les veía*. Destaca una preocupación por preservar el carácter del texto mediante la imitación de las estrategias lingüísticas del original:

- (8) *esculpir, esculpía(n), habría esculpido y esculturas, escultores*;
- (2) *se les veía*.

Por su parte, el traductor francés decidió conservar un total de sólo cuatro repeticiones del verbo *sculpter* y del sustantivo *sculpture*. Su traducción revela, por lo tanto, una clara tendencia a evitarlas, lo que evidencia la sustitución de las repeticiones restantes del verbo *rzeźbić* por expresiones sinónimas diferentes:

- (4) *sculptait(-aient)* y *sculpture*.

Esta demostración de erudición ha debilitado el efecto de oralidad, no sólo debido a la reducción en la cantidad de repeticiones, sino también por el distanciamiento de los elementos repetidos que quedan; además, entra en conflicto con la imagen del narrador, quien es presentado por Mysłowski como una persona sin educación.

En el siguiente ejemplo del original (ejemplo 5) se utilizó el sustantivo verbal *granie*, formado con el sufijo *-anie*, en vez del sustantivo *gra*. En la primera parte del fragmento el sustantivo se repite cinco veces en diferentes casos de declinación y en la segunda, dos veces. Una vez aparece el verbo *grać*. Por lo tanto, se trata de una repetición sin congruencia gramatical. El número de repeticiones coincide con el número de oraciones.

La repetición del sustantivo resalta este exponente derivativo y junto con él contribuye al efecto de una conversación en vivo al mismo tiempo que recuerda el origen rural del narrador. Gracias a estos recursos, la experiencia presentada por el hablante lleva el sello de autenticidad:

- 1ª parte: (5) *granie/grania/graniem*;
- 2ª parte: (3) *grania/graniu/grał*.

ejemplo 5

A granie było dla mnie wszystkim. Mógłbym powiedzieć, sam siebie mało obchodziłem, jedynie to granie. Poza graniem jakbym nie istniał. Kto wie, może nawet nie istniałem i dopiero to granie, jakby wydobywając mnie z nieistnienia, kazało mi żyć.

Dla tego grania zresztą wyjechałem. (TF 379–380)

(...)

Koniec grania. Nie ma mowy o graniu. Grał pan, a tu rozpacz. (TF 381)

Y la interpretación lo era todo para mí. Se podría decir que yo mismo me importaba poco, lo único que me importaba era la interpretación. Como si más allá de la interpretación yo no existiera. Quién sabe, lo mismo realmente no existía y solo la interpretación me sacaba de algún modo de esa no existencia y me ordenaba vivir.

Y además fue precisamente por la interpretación por lo que salí del país. (AA 394)

(...)

Se acabó lo de tocar. Ni hablar de tocar. Uno tocaba y de punto se ve desesperado. (AA 395)

*Or, jouer était tout pour moi. Je n'exagérerais rien en disant que je me préoccupais bien moins de moi que de ma musique. Sans elle, c'était comme si je n'existais pas. Qui sait, peut-être n'existais-je pas réellement, mais le fait de jouer, en m'arrachant à cette non-existence, m'obligeait-il à vivre
C'est aussi à cause de la musique que je suis parti.* (AH 365)

(...)

C'en est fini de la musique, on en parle plus. Au lieu de la musique, c'est le désespoir. (AH 366)

Es fácil suponer que los exponentes derivativos deben ser neutralizados en las traducciones a idiomas con sistemas lingüísticos diferentes. Así, en la traducción al español de la primera parte del fragmento citado, se cambió el registro lingüístico del sustantivo repetido, de hablado a estándar, empobreciendo la sensación de oralidad aunque se preserva el número de repeticiones. En el segunda parte, además de las repeticiones, se conservó la forma verbal propia de la lengua hablada, más cercana a la forma del original:

- 1ª parte: (5) *la interpretación*;
- 2ª parte: (3) *tocar/tocaba*.

Asimismo, el traductor francés en la mayoría de las repeticiones reemplazó el sustantivo *granie*, connotado en este contexto, por el sustantivo *musique* sin connotaciones. Además, el número de repeticiones ha disminuido, debido al uso de dos sinónimos y del pronombre *en*:

- 1ª parte: (2) *musique*,
(2) (*le fait de*) *jouer*;
- 2ª parte: (2) *la musique*.

En el fragmento del original, que se presenta a continuación (ejemplo 6), aparecen dos repeticiones exactas: del diminutivo del adjetivo *krótki* y del pronombre interrogativo *po co*.

En el texto en español ambas repeticiones, junto con la forma diminutiva del sustantivo, fueron preservadas. En la traducción al francés se conservó la segunda repetición, mientras que la repetición del adjetivo fue neutralizada. El adjetivo relacionado con la longitud del día fue reemplazado por un verbo y la segunda descripción del día adoptó una forma diferente: se utilizó el significado figurado de la expresión *peau de chagrin*. De esta manera, se *mejoró* el estilo del original al reducir el número de repeticiones de elementos idénticos, con la excepción

del pronombre interrogativo *pourquoi*. Gracias a la preservación de este último e introducción de otros indicadores estilísticos, se ha mantenido el carácter oral del texto: la oralidad se ve reforzada por la forma coloquial de la expresión exclamativa *qu'est-ce qu'(elle s'est rétrécie)* en lugar de *que* o *comme*, y por la adición de la pregunta *dites-moi* con función fática.

ejemplo 6

- O, *króciutki* już dzień. *Króciutki*. Ani się w nim człowiek już mieści. Jeszcze się nie skończy, a tu noc. I *po co* tyle tej nocy? *Po co?* (TF 29)
- ¡Pero *qué cortito* ya es el día! ¡*Qué cortito*! Uno ya ni cabe en él. Aún no se termina y ya está aquí la noche. ¿Y *para qué* tanta noche? ¿*Para qué*? (AA 32)
- Oh là là ! *Qu'est-ce qu'elle s'est rétrécie*, la journée. *Une peau de chagrin*. C'est à peine si on y trouve sa place. Elle n'est pas encore finie, et voilà que déjà la nuit tombe. Et *pourquoi* autant de nuit, *dites-moi ? Pourquoi ?* (AH 31)

3.4. Neutralización parcial de repeticiones en ambas traducciones

En el siguiente fragmento del original (ejemplo 7), las repeticiones y otros exponentes estilísticos (por ejemplo las elipses) aumentan la tensión de la escena, cuya descripción realista se caracteriza por la acumulación de elementos asociados con la muerte. Este contraste se acentúa con la última oración.

ejemplo 7

Pomyślałem, ustoi, to może coś z niego będzie. Nie wierzyłem, że ustoi. I co pan powie, ustał. Skóra i kości. Robactwo już się zaczęło do niego dobierać. Szyja od linki cała we krwi i w robactwie. Oczy w robactwie. Z pyska krwawa piana mu płynie. Chwiał się dygotał, ale ustał. W takim razie chodź, powiedziałem, spróbujemy żyć. (TF 25)

Pensé, si se queda de pie, quizá salga de esta. No créí que fuera a aguantar, pero ya ve, lo hizo. Piel y huesos era. Ya empezaba a cubrirse de bichos. El cuello lo tenía lleno de sangre y de bichos por culpa de alambre. Los ojos llenos de bichos. De la boca le salía una espuma sanguinolenta. Titubeaba, temblaba, pero aguantó de pie. Entonces venga, le dije, vamos a intentar vivir. (AA 27)

S'il tient debout, il a peut-être une chance de s'en sortir, me suis-je dit. Mais je ne croyais pas une seconde qu'il puisse rester debout. Figurez-vous qu'il a tenu. Décharné. Rien que la peau sur les os. Déjà la vermine commençait à l'attaquer. Il en avait dans la plaie sanguinolente de son cou, écorché par le fil de fer. Dans ses yeux. Des bulles de sang lui sortaient de la gueule. Il frissonnait, il vacillait, mais il tenait debout. Bon, dans ce cas, viens, je lui ai dit, on va tenter de vivre. (AH 26)

En el texto original cuatro veces se repite el verbo *ustać* (en función de predicado): tres veces en dos oraciones consecutivas y una vez fuera de su inmediato contexto (en la penúltima oración del mismo fragmento). Las dos primeras repeticiones, así como la tercera y la cuarta, muestran una plena congruencia léxica y gramatical entre sí, mientras que ambas parejas de repeticiones sólo muestran congruencia léxica. Además, tres veces se repite el sustantivo colectivo *robactwo*:

- (4) *ustoi, ustał*;
- (3) *robactwo, robactwie*.

En la traducción al español, el verbo *ustać* se tradujo utilizando la expresión *quedarse de pie*, cuya segunda y tercera repetición fueron reemplazadas por sinónimos apropiados en este contexto: *aguar, hacer* (neutralización de la repetición). El cuarto y último equivalente *aguantó de pie* constituye una repetición: el verbo *aguantó* aparece por primera vez en la segunda oración, mientras que el complemento *de pie* se encuentra en la primera oración. Debido a que esta es una repetición fragmentaria y bastante distante en el texto con respecto al uso anterior de las palabras repetidas, no es la más característica de este fragmento. Las repeticiones más evidentes son las de la traducción del término *robactwo*. Es importante señalar que en polaco este sustantivo colectivo tiene connotaciones negativas y en español no existe un equivalente colectivo. Por lo tanto, se tradujo usando la palabra coloquial *bichos*:

- (2) *aguantar, aguantó*;
- (2) *de pie*;
- (3) *bichos*.

En la versión francesa se conservaron las repeticiones del verbo *ustać*, traducido como *tenir debout*: la primera y la cuarta repetición se mantuvieron intactas, mientras que la segunda y la tercera se reprodujeron de manera fragmentaria (*rester debout*: se repitió la segunda parte de la expresión y la primera se reemplazó por un sinónimo; *il a tenu*: se repitió la primera parte). No obstante, se llevó a cabo una neutralización consciente de la repetición del sustantivo *robactwo* (*la vermine*: en francés también es un sustantivo colectivo con una connotación similar a la del término polaco). Este sustantivo fue

reemplazado por el pronombre *en*, lo que permitió su omisión en la siguiente proposición.

– (3+1) *il tient / il tenait / rester debout; il a tenu.*

Por ende, en ambas traducciones algunas repeticiones, distintas en cada una, han sido neutralizadas.

3.5. Preservación de las repeticiones en ambas traducciones

La siguiente oración (ejemplo 8) contiene una repetición exacta del predicado. Esta repetición enfatiza la continuidad y persistencia de la acción, al mismo tiempo que crea un ambiente de narración pausada.

En la traducción al español se mantuvo fielmente la repetición, mientras que en la versión francesa esta se desplazó del predicado al adverbio, lo que permitió lograr un efecto similar al del original.

ejemplo 8

(...) *kładłem się i płynąłem, płynąłem, a Rutka mnie niosła.* (TF 14)

(...) *me echaba y flotaba y flotaba, me dejaba llevar por el Rutka.* (AA 17)

(...) *je m'allongeais dedans et je voguais, loin, de plus en plus loin, porté par les eaux de la Rutka.* (AH 16)

En el siguiente ejemplo (ejemplo 9), además de otros marcadores sintácticos, se observa una triple repetición (sin plena congruencia léxica y gramatical) que ocurre en las oraciones consecutivas. La segunda palabra repetida (el adjetivo *elektryczne*) en la versión española fue reemplazada por el hiperónimo *electricidad*, lo que cambia el sentido de la oración. En la traducción francesa de esta palabra se conservó el adjetivo, sin embargo, este no se refiere a las velas, sino al hiperónimo añadido *l'éclairage* [la iluminación], lo que altera la elipsis del complemento que se encuentra en el original. Se conservaron las tres repeticiones en ambas traducciones, pero debido a la falta simultánea de elipsis, que son un importante indicador estilístico de este fragmento, el carácter del texto ha sido deformado.

ejemplo 9

Elektrykiem byłem, ale nie lubię elektrycznych powiem panu. Dzisiaj wszyscy elektryczne ale to, według mnie, nie świeczki. Martwo świecą. (TF 121)

Fui electricista, pero no me gusta la electricidad, se lo aseguro. Hoy en día todos las ponen eléctricas, pero en mi opinión eso no son velas. Tienen un brillo mortecino. (AA 127)

Bien que j'aie été électricien, je sous avouerai que je n'aime pas l'éclairage électrique pour le sapin. Aujourd'hui, la plupart des gens utilisent les bougies électriques, mais pour moi, c'est comme une lumière morte. (AH 118)

4. Conclusiones

El exponente sintáctico que representa la repetición podría parecer fácil de reproducir en la traducción, ya que existe en el sistema de cualquier idioma y su función es similar en las lenguas de las sociedades occidentales. Sin embargo, su mantenimiento en la traducción resultó ser un problema complejo.

En primer lugar, esto se debe a que, en las traducciones en cuestión, no siempre preservar la repetición garantiza la reproducción del carácter del texto fuente (en este caso el carácter oral), ya que la repetición puede estar estrechamente relacionada con otros exponentes estilísticos. Por lo tanto, en algunos fragmentos traducidos, debido a la falta simultánea de preservación de otro importante exponente estilístico, el efecto de la repetición se debilita. Así ocurre en el caso de la neutralización de las elipsis cuya ausencia en la traducción aumenta la distancia entre los elementos repetidos. El mismo efecto del distanciamiento de los elementos reiterados puede resultar de la reducción de su cantidad en la traducción y, por esa razón, del aumento de distancia entre los que quedan. Otro factor que debilita la efectividad de la repetición es el cambio de registro de los elementos repetidos (ejemplo 5). Cabe destacar que su desplazamiento a una parte diferente de la oración en comparación con el original, y/o el cambio de su categoría gramatical (ejemplo 8), no borra el efecto de la repetición.

Es importante subrayar que una plena neutralización de las repeticiones rara vez ocurre en la traducción al español, donde destaca un visible esfuerzo por reproducir fielmente este exponente estilístico. En cambio, el traductor de la versión francesa recurre con mayor frecuencia a esta estrategia. Por lo tanto, es sobre todo en la versión francesa donde se observan casos de compensación. Para este fin se emplean recursos como formas coloquiales o fáticas.

La tendencia a neutralizar las repeticiones, predominante en la traducción de la obra de Myśliwski al francés, fue considerada por Antoine Ber-

man (1985: 70–80) como deformante y característica del enfoque etnocéntrico. Si bien Berman aborda las consecuencias deformantes de cualquier intervención en la estructura sintáctica de un texto original, parece que la evitación de las repeticiones, en particular, despoja a la novela de su esencia: del *exceso* de palabras y, así, destruye su *irregularidad* intrínseca de forma, así como otros efectos generados a través de las repeticiones. Estas modificaciones, resultado de las mencionadas tendencias de ajustar el original a la norma imperante en la lengua de llegada, inducen una mayor uniformidad en el texto traducido en comparación con el texto fuente. Al mismo tiempo, disminuyen su cohesión y estructura sistemática, lo que conlleva una reducción de su autenticidad o, al menos, de su verosimilitud. Además, la prosa, que por su naturaleza emula la vida, se encuentra orientada hacia lo concreto. Las peculiaridades lingüísticas locales desempeñan un papel sustancial en la configuración de la concreción de la obra. De hecho, en *Traktat*, de Wiesław Myśliwski, la sabiduría general de la vida surge precisamente de las experiencias concretas narradas en un lenguaje que imita la conversación, individualizado y a menudo conscientemente *defectuoso*, destinado a evidenciar su autenticidad. De ahí que la supresión de tales atributos lingüísticos durante el proceso de traducción conlleve una distorsión textual de magnitud considerable.

Explorando la causa de la inclinación hacia la rectificación del texto fuente evidente en la traducción francesa, es apropiado recurrir al cartesianismo, fuente del pensamiento científico francés. Como señala Boy-Żeleński (1637/1918: 20–21) en la introducción a su propia traducción al polaco del *Discurso del método*, la época cartesiana ha dejado huellas duraderas en la literatura francesa: después de la rica y desbordante lengua de Rabelais, y de la amplia charla de Montaigne, llegó la era del rigor matemático en el pensamiento. De allí, una de las características permanentes del francés es la adhesión a la lógica y la búsqueda de la transparencia en la forma y en el contenido. Entre los idiomas europeos el francés es el más normativo (Ben-Ari, 1998: 2). Es importante destacar que las repeticiones, consideradas enemigas de la elegancia del estilo, suelen aparecer al comienzo de las listas de prohibiciones. Por lo tanto, dado que el efecto de oralidad en *Traktat o łuskaniu fasoli* fue logrado mediante la redundancia y la superación de las normas, la traducción al francés a menudo se aleja más del original en términos de fidelidad que la versión en español.

Referencias bibliográficas

- Baker, M. (2000). Towards a Methodology for Investigating the Style of a Literary Translator. *Target*, 12(2), 241–266.
- Bazzanella, C. (1993). Dialogic repetition. In H. Löffler (Ed.), *Dialoganalyse*, IV, 1, (pp. 285–294). Niemeyer.
- Bednarczyk, A. (1999). *Wybory translatorskie: Modyfikacje tekstu literackiego w przekładzie i kontekst asocjacyjny*. Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego.
- Bednarczyk, A. (2008). *W poszukiwaniu dominanty translatorskiej*. Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Ben-Ari, N. (1998). The Ambivalent Case of Repetitions in Literary Translation. Avoiding Repetitions: a “Universal” of Translation? *Meta*, 43(1), 68–78.
- Berezowski, L. (1997). *Dialect in Translation*. Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego.
- Berman, A. (1984a). *L'Épreuve de l'étranger Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Gallimard.
- Berman, A. (1984b). Traduction ethnocentrique et traduction hypertextuelle. *L'Écrit du temps*, 7, 109–123.
- Berman, A. (1985). La traduction comme épreuve de l'étranger. *Texte, 4Traduction/Textualité : Texte/Translability*, 67–81.
- Biglari, A. & Salvan, G. (Éd.). (2016). *Figures en discours*. Academia; L'Harmattan.
- Boase-Beier J. (2010). *Stylistic Approaches to Translation*. Routledge.
- Bonhomme, M. (2014). *Pragmatique des figures du discours*. Champion. (Texto original publicado 2005)
- Boy-Żeleński, T. (1918). Wstęp. In R. Descartes. *Rozprawa o metodzie dobrego powodowania swoim rozumem i szukania prawdy w naukach* (T. Boy-Żeleński, Trad.) (5–26). Gebethner i Wolff. (Texto original publicado 1637).
- Bublitz, W. (1989). Repetition in spoken discourse, *Anglistentag 1988 Göttingen. Vorträge*. Niemeyer.
- Bühler, K. L. (1934). *Sprachtheorie: Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Gustav Fischer.
- Camacho Adarve, M. M. (2009). *Análisis del discurso y repetición: palabras, actitudes y sentimientos*. Arco Libros.
- Frédéric, M. (1985). *La Répétition — Étude linguistique et rhétorique*. Max Niemeyer Verlag.
- Garcés Gómez, M. P. (2004). La repetición: formas y funciones en el discurso oral. *Archivo de filología aragonesa*, 59–60, 437–456.
- García de Fórmica-Corsi, D. (2011). La traducción de la repetición en “The Nightingale and the Rose” de Oscar Wilde. *Trans*, 15, 171–191.

- Gaudin-Bordes, L. & Salvan, G. (2015). Étudier les figures en contexte: quels enjeux? *Pratiques*, 165–166. <https://doi.org/10.4000/pratiques.2388>.
- Gutt, E.-A. (2000). *Translation and Relevance*. St. Jerome.
- Hejwowski, K. (2015). *Iluzja przekładu*. Śląsk.
- Henry, S. (2001). Étude quantitative des répétitions marques du travail de formulation en français oral spontané [Trabajo de Fin de Máster, Université de Provence, Aix-en-Provence]. Repositorio Institucional – Université de Provence, Aix-en-Provence.
- Hurtado Albir, A. (2011). *Traducción y traductología: Introducción a la traductología*. Ediciones Cátedra.
- Johnstone, B. (1994). Repetition in Discourse: a dialogue. In B. Johnstone (Ed.), *Repetition in Discourse : Interdisciplinary perspectives* (pp. 1–20). Ablex Publishing Corporation.
- Ladmiral, J.-R. (1994). *Traduire: théorèmes pour la traduction*. Gallimard.
- Lewicki, R. (1986). *Przekład wobec zjawisk podstandardowych: Na materiale polskich przekładów współczesnej prozy rosyjskiej*. UMCS.
- Magri-Mourges, V., & Rabatel, A. (2015). Quand la répétition se fait figure. *Semen*, 38. <https://doi.org/10.4000/semen.10285>.
- Marcuschi, L. A. (1992). *A repetição na língua falada: formas e funções* [Tesis de doctorado, Universidad Federal de Pernambuco]. Repositorio Institucional – Universidad Federal de Pernambuco.
- Malmkjaer, K. (2004). Translation Stylistics: Dulken's Translations of Hans Christian Andersen. *Language and Literature*, 13(1), 13–24.
- Meschonnic, H. (1973). *Pour la poétique II*. Gallimard.
- Myśliwski, W. (2010a). *L'art d'écosser les haricots* (M. Carlier, Trad.). Actes Sud. (Texto original publicado 2006).
- Myśliwski, W. (2010b). *Traktat o łuskaniu fasoli*. Znak.
- Myśliwski, W. (2011). *El arte de desgranar alubias* (F. J. Villaverde, Trad.). 451 Editores. (Texto original publicado 2006).
- Newmark, P. (1988). *A textbook of translation*. Prentice Hall.
- Nida, E. A., & Taber, Ch. R. (1986). *La traducción teoría y práctica* (A. de la Fuente Adánez, Trad.). Ediciones Cristiandad (Texto original publicado 1974).
- Norricks, N. E. (1987). Functions of Repetition in Conversation. *Text - Interdisciplinary Journal for the Study of Discourse*, 7(3), 245–264. <https://doi.org/10.1515/text.1.1987.7.3.245>.
- Perelman, C. & Olbrechts-Tyteca, L. (2008). *Traité de l'argumentation*. Éditions de l'Université de Bruxelles.
- Persson, G. (1974). *Repetition in English, part I: sequential repetition*. Almqvist & Wiksell.
- Rabatel, A. (Éd.). (2008). Figures et point de vue en confrontation. *Langue française*, 160, 3–17.
- Rabatel, A. & Magri, V. (Éd.). (2015). *Le Discours et la langue : Répétition et genres*, 7.

- Richard, É. (2000). *La répétition: syntaxe et interprétation* [Tesis de doctorado, Université de Bretagne Occidentale, Brest]. Repositorio Institucional – Université de Bretagne Occidentale, Brest.
- Richard, É. (2014). *Parcours de la répétition : un cercle dynamique*. Université de Strasbourg.
- Tannen, D. (1989). *Talking Voices: Repetition, dialogue, and imagery in conversational discourse*. Cambridge University Press.
- Venuti, L. (1995). *The Translator's Invisibility*. Routledge.



Jingyao Wu

Université des Langues étrangères
de Beijing (BFSU)
Chine

Chercheuse associée au STIH
Sorbonne Université
France

 <https://orcid.org/0009-0000-5648-8779>

La conceptualisation métaphorique dans les proverbes

The crystallization of conceptualization modes in proverbs

Abstract

This article aims to highlight the fact that languages reflect different representations of the world and that linguistic diversity leads to a diversity of visions, thus enabling comparisons to be made between their common and distinctive features. It focuses on the French and Chinese languages, with some Spanish illustrations, using proverbs as a case study of this duality between universal wisdom and local particularity. Paremiologists often identify metaphor as a key criterion for this form of expression. While metaphor is traditionally and, in most cases, studied as a figure of speech, it also constitutes an expression of worldview, integrating both intellectual and spiritual aspects as well as everyday experiences. The concept of conceptual metaphor, popularized in the 1980s, requires empirical systematicity to be relevant, thereby revealing socio-anthropological stereotypes. The hypothesis put forward in this article is that these conceptual metaphors, through their presence in a type of utterance with wide circulation – proverbs, can reveal both a specific way of thinking and a tool of argumentation to a particular community or of universal scope.

Keywords

Conceptual metaphor, proverb, contrastive linguistics

0. Introduction

Si toute langue, entre autres fonctions, sert à traduire une certaine représentation¹ du monde, par voie de conséquence, la pluralité des langues ne sauraient ne pas renvoyer à une pluralité de représentations, ouvrant de la sorte la possibilité de les comparer dans leurs traits communs, possiblement universels, et leurs traits singuliers. Notre propos concernera certaines représentations qui se dégagent des langues française et chinoise (avec quelques illustrations supplémentaires espagnoles), et s'appuiera pour les identifier sur les ressources qu'offrent les proverbes, lieux par excellence où se cristallisent sagesse universelle et idiosyncrasie locale.

Dans le cadre de leur effort à distinguer le proverbe d'autres formes courtes (aphorismes, dictons, etc.), les parémiologues ont souvent considéré que la métaphore constituait un critère permettant l'identification du proverbe. Pour nous, nous soutenons que la présence de la métaphore met en évidence le caractère proverbial d'un énoncé, sans pour autant que ce soit un trait obligatoire². La métaphore comme forme d'expression, certes, mais au-delà et surtout, comme mode de fonctionnement de l'esprit en action de langage dans sa perception du monde. Autrement dit, la métaphore non pas comme ornement mais comme manifestation d'une *Weltanschauung* (vision du monde), celle-ci associant des traits relevant des domaines intellectuels et spirituels aussi bien que des domaines de l'expérience quotidienne. C'est ainsi que s'est dégagée la notion de métaphore conceptuelle, essentiellement dans les années 80 (Lakoff & Johnson, 1980)³.

Toutefois, cette approche n'accède à la totale pertinence que, si, empiriquement et sur la base d'un corpus significatif, les métaphores conceptuelles observées témoignent d'une forme de systématisme, qui les élève au rang de stéréotype socio-anthropologique. C'est pour cela que nous avons décidé de nous concen-

¹ Cf. Greimas & Courtés (1979 : 315) : « la représentation est un concept de la philosophie classique, qui, utilisé en sémiotique, insinue – de manière plus ou moins explicite – que le langage aurait pour fonction d'être là à la place d'autre chose, de représenter une « réalité » autre. C'est là, on le voit, l'origine de la conception de la langue en tant que dénotation ; les mots n'étant alors que des signes, des représentations des choses du monde. La fonction dénotative ou référentielle du langage n'est, dans la terminologie de R. Jakobson, qu'un habillage plus moderne de la fonction de représentation de K. Bühler ».

² Cf. Wu (2023).

³ D'après nous, cela fait écho à la Théorie des modèles mentaux et langage. Comme l'explique Tiberghien (2002 : 181–182) dans son *Dictionnaire des sciences cognitives*, dans le domaine du langage, cette théorie correspond à une *sémantique procédurale*, qui nécessite une démarche interprétative extensionnelle, impliquant l'intervention d'un contexte cognitif.

trer sur le proverbe, catégorie linguistique à part et objet d'étude multidisciplinaire dans les domaines aussi bien occidental qu'oriental.

Notre hypothèse de travail est de considérer que, si l'homme appréhende le monde à l'aide des modèles cognitifs (Lakoff, 1987), dans le cadre d'une énonciation dépassant, par nature, la singularité d'un énonciateur, les métaphores conceptuelles, à travers leurs récurrences, peuvent être considérées comme révélatrices non seulement d'une manière d'argumenter (Gómez-Jordana Ferary, 2012 ; Conenna & Kleiber, 2002), mais également d'un mode de pensée, soit restreints à une communauté, soit ouverts à l'universel.

Notre travail s'appuie essentiellement sur la série d'exemples sélectionnés à partir de deux ouvrages de référence parémiologiques : *Le Robert Dictionnaire de proverbes et dictons* (1989) pour le français et *Petit dictionnaire de proverbes* (Xu, 2016) pour le chinois. Les exemples espagnols proviennent du *Diccionario de refranes* (Junceda, 2012).

Pour une analyse de la structuration sémantique des proverbes métaphoriques, nombreux sont les travaux fondateurs, cf. p. ex. : Anscombre, Darbord & Oddo (2012), Tamba (2000, 2011, 2014), Kleiber (2000), Gómez-Jordana Ferary (2012). Avant tout, nous tenons à signaler que, comme le confirment Anscombre (2003) et Tamba (2014), les proverbes métaphoriques ne sont pas aussi opaques que les expressions idiomatiques. Pour Tamba (2014), le sens proverbial provient du résultat du couplage du sens compositionnel et du sens formulaire, d'où cette transparence sémantique. Kleiber (2000) esquisse un schème interprétatif parémique en mettant en lumière les passerelles interprétatives. Du côté chinois, Zhang (2020) a établi une typologie de trois types de proverbes métaphoriques selon leur composition et insiste sur le fait que le proverbe représente l'orientation et l'expression collectives des valeurs traditionnelles. He (2017) indique que dans l'histoire de la langue chinoise, plusieurs types de mots peuvent accomplir le processus de métaphorisation afin d'exprimer des concepts d'espace ou de temps.

Dans le sillage de ces travaux, nous allons adopter et développer, dans ce présent travail, l'approche sémantico-lexicale de Kleiber (2000), qui consiste à identifier le passage d'une situation implicative hyponymique à une situation implicative hyperonymique (Kleiber, 2000 : 55). En d'autres termes, si le proverbe satisfait à la condition [+humain] dans sa référenciation, tout proverbe métaphorique comme *Chat échaudé craint l'eau froide* doit parcourir une remontée sémantique d'une assertion générique implicative, en l'occurrence à propos d'un chat, en tant que situation hyponymique, à une assertion générique implicative portant sur l'homme, en tant que situation hyperonymique, d'où se déduit la signification : « celui qui a connu une mauvaise expérience fait preuve d'une

méfiance dans un contexte similaire ». Cette implication peut être transcrite par la formule suivante : $\forall(x) P(x)$, qui se lit : *pout tout x, la prédication p s'applique* ; ou encore plus précisément : $\forall(x), P(x) \rightarrow Q(x)$, qui se lit : *pout tout x, s'il a la propriété P, il aura forcément la propriété Q*. Ainsi, dans le raisonnement évoqué ci-dessus, sont intervenus trois processus implicatifs :

- 1) $\forall(\text{chat}), P(\text{échaudé}) \rightarrow Q(\text{craindre l'eau froide})$: pour tout chat, s'il est échaudé, il craint l'eau froide.
- 2) $\forall(\text{homme}), P(\text{échaudé}) \rightarrow Q(\text{craindre l'eau froide})$: pour tout homme, s'il est échaudé, il craint l'eau froide.
- 3) $\forall(\text{homme}), P(\text{ayant connu une mauvaise expérience}) \rightarrow Q(\text{faire preuve d'une méfiance dans un contexte similaire})$: pout tout homme, s'il a connu une mauvaise expérience, il se méfie d'une situation similaire.

Le passage de 1) à 2) repose sur le changement du type de sujet thématique en question, du chat à l'homme⁴. Le passage de 2) à 3) consiste à généraliser les événements reliés par un lien causal : *échaudé* constitue un cas particulier représentatif de toutes les mésaventures, *craindre l'eau froide* la réaction automatique consécutive au fait d'avoir été échaudé. Dans les deux cas, il s'agit d'une implication analogique, pour reprendre la terminologie de Martin (2016 : 30), et ce, par le biais d'une métaphore.

Dans une perspective cognitive, Lakoff et Turner (1989) expliquent ce transfert de relations par la métaphore conceptuelle dite *GENERIC IS SPECIFIC*, relevant de *the Great Chain Metaphor*, système de métaphores fondé sur l'échelle hiérarchique des êtres nommée *the Great Chain of Being*⁵. Le mécanisme impliqué ici constitue un *mapping* (projection de traits) entre le domaine source et le domaine cible, relevant tous deux du niveau *specific*, l'un exprimant le sens littéral du proverbe même, l'autre celui voulu par le locuteur, et c'est le schème générique qui relie ces deux niveaux spécifiques.

Afin de mieux rendre compte de l'organisation des métaphores conceptuelles, Lakoff et Johnson (1980) ont établi une typologie à trois grandes catégories : métaphore structurelle, où un concept est métaphoriquement structuré selon un autre concept ; métaphore d'orientation, où les concepts au sein d'un système

⁴ Ou plus précisément : chat $\rightarrow$ monde animal $\rightarrow$ homme.

⁵ Il comprend quatre composantes : 1) the naive theory of the Nature of Things ; 2) the Great Chain of Being en tant que modèle culturel ; 3) la métaphore conceptuelle *GENERIC IS SPECIFIC* et 4) the Maxim of Quantity. D'ailleurs, Lakoff et Turner (1989) ont proposé de comprendre le sens figuratif du proverbe à l'aide de ce système, alors que Krikmann (1994) y a vu quelques embarras. Ce présent travail se limite à ce qui concerne les métaphores conceptuelles.

sont organisés les uns par rapport aux autres selon des paramètres spatiaux ; et métaphore ontologique, qui permet de comprendre nos expériences en termes d'entités et de substances.

1. Métaphores structurelles⁶

Les métaphores structurelles structurent notre mode de pensée en établissant une projection sélective entre un domaine source conceptuel et un domaine cible conceptuel. À partir de nos ouvrages de référence, nous avons trouvé quelques métaphores structurelles représentatives.

1.1. Le temps est de l'argent

L'une des métaphores conceptuelles les plus connues consiste à concevoir le temps comme argent, cela étant attesté aussi bien dans les proverbes français que dans les proverbes chinois. Le temps et l'argent sont comparables de plusieurs points de vue : la grande valeur, la façon d'être dépensé et la quantité limitée, etc. À partir de ceux-là, il y a une abondance d'expressions comme *épargner/gagner/gaspiller du temps/de l'argent*. Cette conceptualisation est observable dans des proverbes comme :

Le temps, c'est de l'argent.

时间就是金钱。⁷

一寸光阴一寸金，寸金难买寸光阴。⁸

Les exemples ci-dessus déclarent de manière générale la valeur équivalente du temps et de l'argent. Les deux premiers proverbes sont quasi-équivalents. Dans le second proverbe chinois, le temps et l'argent sont mesurés selon une unité de longueur chinoise traditionnelle afin de quantifier la comparaison de leur valeur. L'or, étant le métal le plus précieux, s'interprète ici comme l'argent. Ainsi, on

⁶ Certains exemples sont repris de Wu (2022), article consistant à étudier le proverbe par le biais de différents phénomènes d'analogie.

⁷ Traduction littérale : « Le temps est l'argent ».

⁸ Traduction littérale : « Un pouce de temps est un pouce d'or, un pouce de temps n'achète pas un pouce de temps ».

peut le traduire de la manière suivante : « un pouce de temps est un pouce d'or, et un pouce d'or achète difficilement un pouce de temps ». La seconde partie de ce proverbe chinois bipartite met encore plus l'accent sur la valeur de temps, qui dépasse celle d'or.

Les trois exemples ont choisi la référence à l'« argent », celui-ci étant familier à chacun de nous et indispensable dans la vie réelle, comme concept de base, à partir duquel se construit le concept du temps. Étant donné la durée de vie limitée pour tous, ce rapprochement de deux concepts a une validité universelle dans presque toutes les sociétés.

1.2. La vie est un voyage

La vie et le voyage ont de nombreux traits communs : le départ, les difficultés, l'acheminement, la fin, la compagnie, etc., traits permettant d'établir la projection entre le domaine de la vie, et le domaine du voyage, comme le montrent les proverbes suivants :

Tous les chemins mènent à Rome.

条条大路通罗马。⁹

*Preguntando se llega a Roma.*¹⁰

Les trois premiers proverbes ci-dessus, comparant, d'une certaine manière, la vie à un voyage, enseignent qu'il n'y a pas qu'une seule façon de réussir. Le premier proverbe est sans doute inspiré des voies construites autour de Rome à l'époque, lesquelles permettent à tout commerçant d'y accéder. Si nous comparons ces chemins de voyage aux parcours de vie, c'est qu'il y a plusieurs façons de réussir dans la vie. D'ailleurs, le français n'est pas la seule langue romane qui contient cette métaphore conceptuelle, comme le montre un autre proverbe espagnol, qui illustre, de son côté, un rapprochement conceptuel entre la vie et le voyage, bien qu'il en vise un autre aspect. La traduction littérale étant : « En demandant, on arrive à Rome », ce proverbe exprime au fond qu'en cas de doute ou de difficulté dans la vie, il importe de poser des questions ou demander de l'aide, comme on a besoin de demander son chemin pendant un voyage, lorsque l'on n'est pas sûr ou se sent perdu.

⁹ Traduction littérale : « Tous les chemins mènent à Rome ».

¹⁰ Traduction littérale : « En posant les questions, on arrive à Rome ».

Comme pour le couple argent/temps, les traits du concept de voyage sont projetés sur le concept de la vie, ce qui nous permet de mieux comprendre comment mener et avancer notre parcours de vie à l'aide de nos expériences acquises pendant le voyage. Grâce à cette métaphore structurelle, il est possible d'effectuer d'autres rapprochements possibles, par exemple, un détour dans le voyage n'est pas forcément un gaspillage de temps, car il conduit parfois à découvrir d'autres paysages.

1.3. La vie est comme le temps climatique

Une autre métaphore conceptuelle partagée que nous avons identifiée à travers les proverbes dans les trois langues met en comparaison la vie et le temps climatique, par exemple :

Après la pluie, le beau temps.

*Después de la tempestad viene la calma.*¹¹

天有不测风云，人有旦夕祸福。¹²

*A mal tiempo, buena cara.*¹³

En associant la pluie ou la tempête au moment difficile de la vie, le beau temps au moment heureux, les deux premiers proverbes projettent le domaine du temps climatique sur le domaine de la vie. Ainsi, il signifie qu'un malheur n'est jamais sans fin, celui-ci étant toujours suivi du bonheur. Le proverbe chinois évoque les changements imprévisibles dans la vie par le biais de l'instabilité du temps. Quant au dernier proverbe, il incite à avoir une bonne attitude en étant positif face aux difficultés de la vie comme il faut sourire lorsqu'il fait mauvais.

Au fond, les métaphores structurelles n'expliquent pas seulement un rapprochement conceptuel isolé, mais permettent d'établir un réseau de traits mis en comparaison entre deux concepts, ce qui facilite l'intercompréhension entre deux modes de pensée.

¹¹ Traduction littérale : « Après la tempête, vient le beau temps ».

¹² Traduction littérale : « Le ciel connaît des changements météorologiques imprévisibles, l'homme vit des moments malheureux et heureux de manière imprévisible ».

¹³ Traduction littérale : « À mauvais temps, bonne attitude ».

2. Métaphores d'orientation

Outre la projection structurale d'un domaine sur l'autre, nombre de nos concepts fondamentaux sont organisés selon un autre système, le plus souvent, selon le système spatial, d'où l'étiquette de *métaphore d'orientation* (Lakoff & Johnson, 1980 : 14). Dans de nombreuses cultures, l'orientation haut-bas est dotée d'une richesse de connotations, qui donnent lieu à de multiples métaphores conceptuelles. De manière générale, l'orientation vers le haut renvoie aux valeurs positives et estimées telles que la raison, la force, le bonheur, l'avancement, etc., et l'orientation vers le bas, le contraire.

2.1. Avancement-recul

La distinction haut-bas correspond souvent au couple de notions avancement-recul. Tel est le cas dans le proverbe suivant :

人往高处走，水往低处流。¹⁴

Ce proverbe met en relation le phénomène naturel du courant d'eau et le parcours voulu d'un homme : l'eau coule vers le bas tandis que l'homme doit toujours « grimper » vers le haut. La notion de haut renvoie ici à l'idée d'avancement et à l'idée d'amélioration, l'action de monter vers le haut aux processus impliqués par ces deux idées.

2.2. Position hiérarchique : supérieur-inférieur

L'orientation haut-bas peut également être associée aux différentes positions hiérarchiques dans la société humaine, par exemple :

上梁不正下梁歪。¹⁵

上有政策，下有对策。¹⁶

大不正则小不敬。¹⁷

¹⁴ Traduction littérale : « L'eau coule vers le bas, alors que l'homme marche vers le haut ».

¹⁵ Traduction littérale : « Si la poutre en haut n'est pas bien posée, celle en bas est forcément posée de travers ».

¹⁶ Traduction littérale : « Il y a une politique en haut, il y a une contre-mesure en bas ».

¹⁷ Traduction littérale : « Si le haut n'est pas honnête, le bas n'est pas respectueux ».

Les deux premiers proverbes mettent en relief l'importance de l'influence du modèle – le père pour le fils ou bien le chef pour l'employé, le père et le chef étant représentés par le haut, le fils et l'employé par le bas. Le troisième décrit le fait que les gens situés en bas de la hiérarchie trouvent toujours des mesures pour contourner la décision prise par leur supérieur. Ainsi, 上 (haut) acquiert-il le sens du modèle, de l'autorité et 下 (bas) le contraire.

2.3. Situation public-privé

Les notions du haut et du bas se prêtent encore à une autre interprétation public-privé, comme le montrent les proverbes suivants :

台上一分钟，台下十年功。¹⁸

上得了厅堂，下得了厨房。¹⁹

Le premier proverbe, mettant en contraste les deux situations générales dans la vie, c'est-à-dire, en public et en privé, enseigne que « quel que soit le métier, il faut travailler dur pour pouvoir obtenir un peu de résultats ». Ce proverbe recourt à 上 (haut) pour exprimer « sur scène », signifiant en public, et à 下 (bas) pour exprimer « hors scène », en privé. Dans le second exemple, 上 et 下 sont deux verbes signifiant « monter » et « descendre », les deux propositions ayant pour le sens littéral : « pouvoir monter sur la scène, pouvoir descendre dans la cuisine ». Il décrit une personne qui est capable de tout faire, celle-ci étant compétente aussi bien dans les affaires domestiques que dans le monde professionnel.

Ces métaphores conceptuelles fondées sur l'orientation haut-bas sont particulièrement présentes dans les expressions chinoises, elles connaissent, en revanche, une très faible présence dans les proverbes français, au moins dans nos ouvrages de référence. Il sera intéressant, par conséquent, de mener une étude pour examiner si cette importance de la distinction haut-bas dans les pensées chinoises est liée à l'importance de la hiérarchie tant monarchique que familiale dans l'ancienne culture chinoise.

¹⁸ Traduction littérale : « Une minute de représentation sur scène devant les spectateurs, dix ans d'efforts hors scène ».

¹⁹ Traduction littérale : « Pouvoir monter sur la scène, pouvoir descendre dans la cuisine ».

3. Métaphores ontologiques

Les métaphores ontologiques nous permettent de comprendre nos expériences par le biais d'une concrétisation en entités et en substances. Notre expérience avec des objets physiques est à l'origine de nombreuses métaphores ontologiques (Lakoff & Johnson, 1980 : 25). Dans ce cas de figure, le domaine source est le monde physique et le domaine cible, le monde non physique. Nous pouvons ensuite en distinguer trois genres : entité, métaphore du contenant et personnification²⁰.

3.1. Métaphores d'entité

En comparant nos expériences à des entités substantielles, ce type de métaphores conceptuelles facilitent l'identification, la référenciation et la quantification de celles-ci. Ainsi peut-on parler de bornes et de mouvement de nos sentiments ou de notre pensée, par exemple. Grâce à cette substantivation des notions abstraites, nous pouvons également en identifier les différents aspects, comme le côté caché de la personnalité, par exemple (Lakoff & Johnson, 1980 : 27). Ce mécanisme s'observe de manière massive dans des proverbes comme :

Les paroles s'envolent, les écrits restent.

Qui sème le vent récolte la tempête.

*Quien siembra vientos, recoge tempestades.*²¹

*Del dicho al hecho hay mucho trecho.*²²

*La avaricia rompe el saco.*²³

道高一尺，魔高一丈。²⁴

病来如山倒，病去如抽丝。²⁵

天网恢恢，疏而不漏。²⁶

吃一堑，长一智。²⁷

²⁰ Lakoff & Johnson (1980 : 25–34).

²¹ Traduction littérale : « Qui sème le vent, récolte la tempête ».

²² Traduction littérale : « Du dit au fait, il y a beaucoup de distance ».

²³ Traduction littérale : « La cupidité brise le sac ».

²⁴ Traduction littérale : « La vertu mesure un *chi* (0.3 mètre), le diable mesure un *zhang* (3.3 mètres) ».

²⁵ Traduction littérale : « La maladie vient comme l'effondrement d'une montagne, la maladie s'en va comme le filage d'un coton ».

²⁶ Traduction littérale : « Bien que le filet du ciel soit vaste et éparpillé, rien ne lui échappe ».

²⁷ Traduction littérale : « 'Manger' une difficulté, 'développer' un savoir ».

Les paroles étant comparées aux oiseaux qui finissent par s'envoler, le premier exemple souligne l'importance de laisser des traces comme preuves par écrit. Dans le deuxième, le vent et la tempête étant deux phénomènes météorologiques, ils ont reçu une description à l'aide de deux activités agricoles : semer et récolter, afin de leur accorder une conceptualisation concrète en les rendant saisissables comme des objets concrets. Le troisième proverbe montre que l'espagnol partage la même métaphore que son précédent, et cela étant probablement dû à leur fonds latin en commun. Le quatrième, signifiant littéralement : « il y a une distance considérable entre le dit et le fait », conçoit les paroles comme le lieu de départ et l'action comme lieu d'arrivée, ce qui permet d'indiquer qu'entre le fait d'avoir dit quelque chose et le fait de l'avoir fait, il y a encore un long chemin à parcourir. Le cinquième illustre la métaphore qui substantive la cupidité et lui accorde du poids. Du côté chinois, les deux notions thématiques dans le premier exemple – le pouvoir du bon esprit et celui du mauvais esprit – sont deux notions abstraites. Afin d'établir une comparaison efficace, ils sont conçus comme deux entités mesurables, et ce par le biais de deux unités de longueur. Ainsi, la comparaison entre les pouvoirs est représentée par celle qui est établie deux hauteurs. Le deuxième exemple correspond au proverbe français *Les maladies viennent à cheval et s'en retournent à pied*. Si ce dernier personnifie la maladie comme un individu, son homologue chinois compare la contagion (l'arrivée) d'une maladie à l'effondrement d'une montagne et la guérison (le départ) au filage du coton. Dans l'exemple suivant, la législation rigoureuse ainsi que son ampleur sont considérées comme partageant les mêmes traits qu'un filet du ciel : vaste mais rien ne lui échappe. Dans le dernier exemple, le revers et le savoir sont représentés par deux entités que l'on peut « manger » et « développer », ce proverbe attestant le fait qu'on grandit après avoir consommé de la nourriture pour en déduire finalement que l'on devient plus fort après avoir essuyé des revers.

3.2. Métaphores du contenant

Les métaphores du contenant mettent en œuvre une projection dedans-dehors. Selon Lakoff et Johnson (1980 : 29), notre existence physique est déterminée par la surface de la peau, et le monde que nous percevons est à l'extérieur de notre existence physique. De manière récurrente, les langues font appel à une telle projection pour parler de sensations, d'états mentaux, de situations, etc. Par exemple, l'expression *entrer/sortir de la vue* implique une application métaphorique consistant à concevoir la vue comme un contenant. Ou encore, nous parlons de *sortir d'une phase sombre de la vie* en donnant à une période de la vie des bornes

physiques. Outre notre existence physique, d'autres notions abstraites sont également susceptibles d'être conçues comme un contenant. Regardons maintenant quelques exemples :

*El saber no ocupa lugar.*²⁸

近朱者赤，近墨者黑。²⁹

人外有人，天外有天。³⁰

书中自有黄金屋。³¹

Si la plupart des objets occupent une certaine quantité d'espace, l'exemple espagnol souligne le cas contraire que constitue le savoir. Cette mise en comparaison fondée sur la notion d'espace suggère le recours à une forme de métaphore du contenant. Quant aux proverbes chinois, le premier met l'accent sur l'influence importante de l'environnement pour une personne : « celui qui s'approche du vermillon deviendra rouge et celui qui s'approche de l'encre deviendra noir ». L'environnement, dépourvu de forme concrète, acquiert des bordures par le biais d'une comparaison avec un contenant, duquel on peut éventuellement s'approcher jusqu'à y être assimilé. Le deuxième proverbe illustre la métaphore conceptuelle consistant à considérer un individu comme un contenant, à l'extérieur duquel il s'en trouve d'autres ; de même, la perspective qu'on possède est conçue comme un contenant ayant des limites physiques. Par conséquent, il importe de savoir s'estimer de manière juste et de rester modeste, ou encore, de chercher à transcender ses limites personnelles. Quant au dernier, il conçoit le livre comme un contenant, à l'intérieur duquel il se trouve une maison en or. Autrement dit, les connaissances constituent également une forme de richesse.

3.3. Personnification

Parmi les métaphores ontologiques de différents types, celles qui sont les plus caractéristiques sont les métaphores par personnification. Ces dernières conceptualisent les entités non humaines comme des êtres humains, et les décrivent sou-

²⁸ Traduction littérale : « Le savoir n'occupe pas de place ».

²⁹ Traduction littérale : « Celui qui s'approche du vermillon rougit, celui qui s'approche de l'encre noircit ».

³⁰ Traduction littérale : « Il y a toujours quelqu'un en dehors de soi-même, il y a toujours un ciel en dehors de la vue ».

³¹ Traduction littérale : « Dans le livre, il y a une maison d'or ».

vent à l'aide d'adjectifs ou de verbes se rapportant à l'être humain (Lakoff & Johnson, 1980 : 33). Prenons quelques exemples :

Un clou chasse l'autre.

*Un clavo saca otro clavo.*³²

*La experiencia es la madre de la ciencia.*³³

失败是成功之母。³⁴

*Las paredes oyen.*³⁵

Chasser relevant des activités humaines, cette notion est utilisée, dans les deux premiers exemples (en français et en espagnol), de manière métaphorique, appliquée à un référent non humain : le clou. Dans le troisième exemple, la relation entre l'expérience et la science est conceptualisée par la relation filiale entre la mère et la fille, d'où l'importance indéniable de l'expérience par rapport à la science. Le proverbe suivant recourt à la même filiation dans la présentation de la relation entre l'échec et le succès, ce qui met en relief le fait que le succès est toujours précédé d'échecs. Le dernier proverbe accorde au mur des traits humains, en lui attribuant la capacité d'écouter.

4. En guise de conclusion

En étudiant la métaphore dans le cadre d'une approche cognitive à partir des proverbes, nous avons pu identifier quelques métaphores conceptuelles représentatives dans les pensées française, chinoises et espagnoles, certaines étant communes à ces trois modes de pensée, d'autres n'ayant pas la même importance dans l'un comme dans l'autre. L'analyse ci-dessus n'est qu'une introduction à la recherche sur le croisement du proverbe et des métaphores conceptuelles. Elle a pour objectif d'illustrer leur présence dans les expressions où se cristallisent les modes de conceptualisation et de pensée d'une communauté linguistico-culturelle donnée. Les métaphores conceptuelles structurent les stéréotypes de

³² Traduction littérale : « Un clou chasse un autre clou ».

³³ Traduction littérale : « L'expérience est la mère de la science ».

³⁴ Traduction littérale : « L'échec est la mère du succès ».

³⁵ Traduction littérale : « Les murs entendent ».

manière cohérente, ce qui permet une classification de proverbes non pas selon le thème, mais selon la manière d'argumenter.

Ainsi, pour revenir sur notre hypothèse, les métaphores conceptuelles reposent sur des processus cognitifs, la fonction principale du proverbe consiste à argumenter et à fournir un appui universellement validé par la sagesse collective. Les deux fonctions saillantes du proverbe métaphorique – argumenter et représenter – relèvent de deux niveaux différents, l'une insistant sur la fonction pragmatique de la métaphore proverbiale, et l'autre sur son aspect cognitif en relation avec le mode de pensée en question.

Références citées

- Anscombre, J.-C. (2003). Les proverbes sont-ils des expressions figées ? *Cahiers de lexicologie* 82, 159–173.
- Anscombre, J.-C., Darbord, B. & Oddo, A. (éds.) (2012). *La parole exemplaire. Introduction à une étude linguistique des proverbes*. Armand Colin.
- Conenna, M. & Kleiber, G. (2002). De la métaphore dans les proverbes. *Langue française – Nouvelles approches de la métaphore* 134, 58–77.
- Gómez-Jordana Ferary, S. (2012). *Le proverbe : vers une définition linguistique. Étude sémantique des proverbes français et espagnols contemporains*. L'Harmattan.
- Greimas, A.-J. & Joseph, C. (1979). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Hachette Université.
- He, L. (2017). The Development Tier of Conceptual Metaphor on Space and Time of Chinese Part Words. *Journal of Hefei Normal University* 35(1), 1–8.
- Junceda, L. (2012). *Diccionario de refranes*. Espasa Libros, S.L.
- Kleiber, G. (2000). Sur le sens des proverbes. *Langages – La parole proverbiale* 139, 39–58.
- Krikmann, A. (1994). The great chain metaphor: an open sesame for proverb semantics? *Proverbium* 11, 117–124.
- Lakoff, G. (1987). *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*. University of Chicago Press.
- Lakoff, G. & Johnson, M. (1980). *Metaphors We Live by*. The University of Chicago Press.
- Lakoff, G. & Turner, M. (1989). *More than Cool Reason. A Field Guide to Poetic Metaphor*. The Chicago University Press.
- Martin, R. (2016). *Linguistique de l'universel. Réflexion sur les universaux du langage, les concepts universels, la notion de langue universelle*. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

- Montreynaud, F., Pierron, A. & Suzzoni, F. (éds.) (1989). *Dictionnaire de proverbes et dictons*. Dictionnaires Le Robert.
- Tamba, I. (2000). Le sens métaphorique argumentatif des proverbes. *Cahiers de praxématique* 35, 39–57.
- Tamba, I. (2011). Sens figé : idiomes et proverbes. Dans J.-C. Anscombre & S. Mejri (éds), *Le figement linguistique : la parole entravée* (109–126). Honoré Champion.
- Tamba, I. (2014). Du sens littéral au sens compositionnel des proverbes métaphoriques : un petit pas métalinguistique. Dans R. Daval, P. Frath, E. Hilgert & S. Palma (éds), *Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber* (501–516). Éditions et presses universitaires de Reims.
- Tiberghien, G. (éd.) (2002). *Dictionnaire des sciences cognitives*. Armand Colin.
- Wu, J. (2022). Proverbe et analogie. *Thélème* 37(2), 173–183.
- Wu, J. (2023). *Esquisse d'un système proverbial. Étude comparative des proverbes français, chinois et espagnols*. Thèse de doctorat en cotutelle entre Sorbonne Université et l'Universidad Complutense de Madrid soutenue à Sorbonne Université.
- Xu, Z. (2016). 谚语小词典 (*Petit dictionnaire de proverbes*). 商务印书馆国际有限公司.
- Zhang, Y. (2020). Semantic Cognition and Function of Metaphorical Proverbs. *Journal of Guizhou University of Engineering Science* 204, 9–14.



Lichao Zhu

Université Paris Cité
France

 <https://orcid.org/0000-0003-4432-0236>

La polylexicalité en chinois : double perspective phonique et scripturale

Polylexicality in Chinese: a double phonic and scriptural perspective

Abstract

Our paper tackles the *polylexicality* which is based on data on the phonics and the writing of the Chinese language. By dissociating the writing and phonics of Chinese, we have conducted formal and stratified analyses of these two aspects. By means of the triple articulation of language, we have shown the interdependence of different articulations of language and the ambivalence of the Chinese lexical unit in its form and function.

We have revealed that the *frozenness* and the *polylexicality* are omnipresent in the Chinese language, from phonics to combinatorics, and that modern standard Chinese is doubly articulated in both phonics and writing, which explains the gestalt perception of this language and the specific content of the mold which is the lexical unit. We have also drawn on the principle of linguistic economy to clarify certain basic linguistic concepts that are problematic for the Chinese language, such as *morpheme*, *grapheme*, *word*, etc.

Keywords

Chinese phonics, Chinese writing, polylexicality, frozenness, triple articulation of language, lexical unity, linguistic economy

Introduction

La polylexicalité, étudiée dans plusieurs travaux importants (Gross, 1996 ; Mejri, 1997 ; 1999, 2004 [dir.]), met en évidence l'ambivalence de la forme du signifiant et la plurivocité des séquences figées : « La polylexicalité, contrairement

à l'unilexicalité, rattache le sens nouveau à plusieurs mots ; ce qui se traduit dans la polysémie d'un mot simple par une superposition de significations rattachées au même signifiant se trouve, dans les SF¹, exprimé par l'adjonction d'un nouveau signifié global aux signifiés de départ » (Mejri, 1997 : 594). Si l'unité lexicale² « pomme de terre » tient son unicité en ce qu'elle représente un seul concept et signifié, elle est *plurielle* dans sa forme lexicale, composée de trois mots-formes : « pomme », « de », « terre ». Ces trois formes lexicales, qui, respectivement, représentent un signifié lié au concret (« pomme » et « terre ») ou à l'abstrait (la préposition « de »), font émerger une nouvelle unité lexicale, unité fonctionnelle de la troisième articulation du langage³ (Mejri, 2018a, 2018b, 2023 ; Mejri & Mizouri, 2023 ; Mejri & Zhu, 2023)⁴.

Cependant, cette notion, universelle, se matérialise différemment d'une langue à l'autre. Dans la plupart des langues morpho-phonographiques où les interconnexions de la première et de la deuxième articulation ne soulèvent pas de problèmes particuliers dont, par exemple, la biunivocité entre les unités de la première articulation et celles de la deuxième pour la majorité des unités, l'unicité identifiable⁵ dans les deux articulations, etc. Or, ces problèmes se posent dans des langues isolantes telles que la langue chinoise⁶. Dans cet article, nous envi-

¹ SF = séquence figée.

² Le terme « unité lexicale » est préféré au terme « mot » qui est lui-même quelque problématique (Martinet, 1970 ; Mortureux, 1997 ; Neveu, 2011 ; Polguère, 2016 ; Mejri, 2009 ; 2018b).

³ La théorie de la troisième articulation du langage part du point de vue de l'encodeur. La première articulation : la 2^e articulation du langage d'André Martinet ; la deuxième articulation : la première articulation (Mejri, 2016). La troisième articulation du langage est constituée des *unités lexicales* qui ont une *compétence grammaticale* : « Il manque à l'analyse, en termes de double articulation du langage, au moins une autre articulation apportant au système une nouvelle pertinence qui n'existe pas dans les deux articulations de niveau inférieur, avec évidemment une unité propre comportant une nouvelle caractéristique qui véhicule une nouvelle puissance sémiotique, [...] » (Mejri & Mizouri, 2023 : 25). Ils précisent : « Dit en d'autres termes, la première se charge du phonologique, la deuxième du sémantique et la troisième du grammatical. » (*ibid.*, 66).

⁴ Nous remercions Salah Mejri pour les échanges passionnants et éclairants au sujet de la langue chinoise et de l'universel du langage. Nous lui devons les assises méthodologiques et théoriques de nos analyses.

⁵ La polylexicalité ne contrevient pas à l'unicité des unités lexicales. Dans nombre de langues indoeuropéennes, le processus des séquences polylexicales peut s'opérer de deux manières : un processus d'identification formelle qui vise à dégager les unités formelles identifiables, qui, grâce aux espaces et autres symboles de césure, peuvent être séquencées individuellement ; un processus d'identification sémantique visant à dégager l'unicité selon la monolexicalité ou la polylexicalité de l'unité lexicale, qui, au demeurant, correspond à l'unicité et à l'identifiabilité du signifié.

⁶ Dans cet article, la langue chinoise désigne le « chinois standard » ayant comme le système phonologique du mandarin standard basé sur le dialecte de Pékin, et le système d'écriture millénaire comme le hanzi (汉字/漢字), simplifié ou traditionnel, issu de plusieurs importantes réformes de

sageons de procéder à une analyse détaillée en synchronie de la phonie et de l'écriture chinoises. Nous discuterons de certains concepts clefs en linguistique générale matérialisés dans cette langue, avant d'aborder les unités de la troisième articulation et le rôle primordial de la polylexicalité dans les articulations de la langue chinoise.

1. La phonie du chinois

1.1. Phonèmes de la langue chinoise

L'unicité de la phonologie chinoise porte sur la syllabe, au lieu du phonème. Viviane Alleton (2002 : 11) observe : « Sur le plan phonologique, l'unité essentielle est, en chinois, la syllabe. [...] le chinois fait partie des langues dites syllabiques. On peut certes analyser les mots chinois en phonèmes comme ceux de n'importe quelle autre langue, mais l'organisation de la syllabe est un élément essentiel de toute description ». Le chinois est également une langue tonique⁷ qui dispose de quatre tons mélodiques et un ton neutre⁸. Par exemple, *ma* « le cheval⁹ » est composé d'une initiale consonantique /m/ et d'une finale¹⁰ vocalique /a/ et d'un ton descendant et montant. Chaque syllabe de la langue chinoise correspond à un caractère chinois¹¹. Cependant, du point de vue de l'encodeur, pour chaque syllabe tonique hors du contexte discursif, il n'est pas envisageable d'associer la syllabe à un caractère chinois précis, de par la plurivocité entre un son et ses possibles réalisations scripturales. Par exemple, la syllabe tonique *li2* correspond

modernisation depuis le début du siècle dernier. Les sinogrammes sont présentés en *pinyin*, transcription phonique romanisante, avec leur sens principal et sous leur forme simplifiée et leur forme traditionnelle correspondante, s'il y en a.

⁷ Au sujet du ton, Martinet (1967 : 85) remarque : « dans une 'langue à tons', un mot ou un monème n'est parfaitement identifié que si l'on a dégagé ses tons aussi bien que ses phonèmes ».

⁸ Le premier ton : le ton plat (ˊ) ; le deuxième ton : le ton montant (ˊˊ) ; le troisième ton : le ton descendant et montant (ˊˊˊ) ; le quatrième ton : le ton descendant (ˊˊˊˊ). Le ton neutre n'est pas marqué phonologiquement.

⁹ La langue chinoise n'a pas d'articles définis et indéfinis. Pour une meilleure compréhension en français, nous traduisons les caractères chinois en respectant la norme syntaxique française et en restituant la littéralité de leur sens premier ou prépondérant.

¹⁰ Une finale peut être constituée d'une voyelle, d'une prévoyelle ou d'une postvocalique (Alleton, 2002).

¹¹ Le caractère chinois désigne le sinogramme qui est l'unité de base de l'écriture chinoise.

à quelques dizaines de réalisations graphiques qui, chacune, accède à un sens différent. De plus, le nombre d'opérations de concaténation de phonèmes est souvent très restreint, car un caractère chinois ne correspond qu'à une seule syllabe composée ou non composée. Par exemple, l'énoncé « il fait beau aujourd'hui » peut être traduit par le schème syllabique suivant :

Jin (tɛin) tian(t^{hi}ɛn) tian(t^{hi}ɛn) qi (tɛ^{hi}) bu (pu) cuo(ts^huo) (non tonique)
Jin1 tian1 tian1 qi4 bu2 cuo4 (tonique)

On y identifie 6 syllabes qui correspondent à 6 caractères chinois, mais seulement 3 unités lexicales :

Jintian tianqi bucuo (en unité lexicale : aujourd'hui, le temps, pas mal)

Il est à noter qu'individuellement, les phonèmes du chinois ont moins de poids par rapport à ceux d'une langue morpho-phonographique, car ils ne se matérialisent pas en graphie. Par conséquent, on ne peut pas identifier à partir d'un phonème chinois – mis à part quelques interjections qui ont souvent un ton neutre – sa réalisation morphologique, sa fonction lexicale ou syntaxique. Par ailleurs, il n'y a aucun rapport entre le nombre de phonèmes prononcés et le nombre de graphèmes correspondants (voir §3).

1.2. La syllabe et le ton : double articulation de la phonie chinoise

Certes, la production orale de la langue chinoise est constituée de phonèmes, mais chaque occurrence d'un phonème dans une syllabe différente est singulière et n'est valable que dans celle-ci, dictée par la fonction de signifier du sinogramme correspondant. Dans l'exemple ci-dessus, la voyelle /in/ dans /tɛin/ ne joue aucun autre rôle que celui de participer à la réalisation phonique de la syllabe, qui, elle, constitue l'unité de segmentation de base de l'énoncé du chinois, qui est fortement contrainte par l'écriture, comme le remarque Charles Le Blanc (1982 : 24) : « La phonétisation de l'écriture par les complexes phoniques ne conduisit pas en Chine, comme au Moyen-Orient puis en Europe, à l'abandon de l'écriture idéographique au profit de systèmes consonantiques et alphabétiques, mais à un raffinement du système idéographique qui lui permit une plus grande précision dans l'expression des idées (générique + spécifique) et l'habilité à noter les prononciations ». La preuve en est que lorsque l'on concatène les phonèmes en dehors du schème syllabique du chinois, la langue ne peut plus respecter le principe de

l'économie linguistique (Martinet, 1970), alors que ceci ne pose nettement moins de problème au français :

j(tɛ) in(in) t(tʰ) i(i) an(ɛn) t(tʰ) i(i) an(ɛn) q(tɛʰ) i(i) b(p) u(u) c(tsʰ) u(u) o(ɔ)
i/i/ l/l/ f/f/ aɪt/e/ b/b/ eau/o/ au/o/ j/ʒ/ ou/u/ r/r/ d/d/ u/ʏ/ i/i/

Par conséquent, il y a un double mouvement articulatoire au sein de la première articulation de la langue chinoise : le premier, l'articulation *intra-syllabique*, celui de phonèmes pour constituer une syllabe de la langue : la langue chinoise disposant de 21 consonnes et de 38 voyelles et 4 tons mélodiques n'a que *de facto* 404 syllabes à tons mélodiques (San, 2007), tandis que $21 \times 38 \times 4 = 3\,192$ réalisations syllabiques possibles s'offrent à la langue chinoise ; le second, l'articulation *inter-syllabique* pour produire un énoncé : une fois les syllabes constituées, la langue chinoise s'articule comme la plupart des langues morpho-phonographiques mais à base de syllabes.

Néanmoins, le trait discret du chinois qui est le ton constitue un obstacle à la première articulation : celui de l'homophonie parfaite (la même syllabe et le même ton). Comment s'assurer que le *jin* dans « jin (tɛin) tian(tʰiɛn) » (jin1, tian1, 今天, aujourd'hui) n'est pas le *jin* dans « jin (tɛin) bi(pi) » (jin1 bi4, pièce en or), puisqu'il s'agit de la même syllabe, d'autant plus que « le ciel en or » (jin1, tian1, 金天) pourrait être envisagé (par exemple, dans l'imaginaire poétique) ? C'est là que l'on mesure l'importance du rôle de l'écriture, car cette dernière aide à discriminer les homophones parfaits. De surcroît, les unités lexicales sont constituées par un nombre limité de combinaisons syllabiques, qui « valident » et « invalident », *a posteriori* et à l'aide du contexte, des schèmes syllabiques hypothétiques. En l'occurrence, l'opération peut se faire comme suit :

1. jin : une trentaine de réalisations sinogrammiques possibles
2. jin1 : moins de dix candidats
3. jin1 tian1 : deux possibilités (aujourd'hui, ciel en or)
4. jin1 tian1 tian1 qi4 bu2 cuo4 : la concaténation des segments « jin1tian1 », « tian1qi4 » et « bu2cuo4 » correspondant à chacune à une unité lexicale valide le sens « aujourd'hui » de « jin1tian1 ».

1.3. La syllabe en tant qu'unité de la première articulation du chinois

Le schéma d'articulation que l'on doit à Martinet se base sur une articulation à partir d'unités minimales. Ainsi, les phonèmes qui sont les unités minimales de la phonie sont également des unités minimales de l'articulation de la parole.

Mais cette équivalence (unité minimale de la phonie = unité d'articulation) n'est pas valable pour la première articulation du chinois qui est doublement articulée. En effet, il y a lieu de poser la question suivante : la syllabe est-elle une unité de la première articulation du chinois, même si elle n'est pas l'unité minimale de la phonie ? La réponse est positive pour le chinois, car la syllabe est pertinente et permet à l'articulation de se produire.

Jean-Adolphe Rondal (2019 : 95¹²) avance l'idée que « ce qui caractérise véritablement le langage des humains modernes correspond à trois choses : 1. Une parole articulée basée sur la syllabe. 2. Une morphosyntaxe composée d'une morphologie grammaticale élaborée et d'une organisation syntaxique complexe. 3. Une capacité textuelle ». En effet, La syllabation est l'opération de base pour que l'articulation amorce dans la première articulation du chinois, car chaque syllabe chinoise prononcée accède à une série de réalisations graphiques et donc à des sens éventuels.

2. L'écriture : la deuxième articulation de la langue chinoise

2.1. Les graphèmes et les morphèmes du chinois existent-ils ?

Le déficit du système phonologique du chinois est tel qu'au début du siècle dernier, des intellectuels chinois s'en prenaient à la complexité du système d'écriture de la langue pour ensuite entamer des réformes de modernisation (Alleton, 2008). Ce fait historique en dit long sur la prépondérance de l'écriture du chinois par rapport à sa phonie.

La genèse du chinois est indéniablement idéogrammique. L'image que cette langue donne est stéréotypique au point que les non-initiés la prennent pour le véritable fonctionnement de cette langue. Mais la langue chinoise standard de nos jours comporte en réalité assez peu d'idéogrammes absolus. La standardisation de l'écriture et le traitement typographique et informatique rendent souvent caduque l'iconicité qu'entretient la graphie et son sens. Catach (1979 : 29) considère ceci à ce sujet : « La tendance actuelle est de parler pour le chinois d'une écriture non pas idéographique, ni logogrammique, mais, pourrait-on dire, 'morphémogrammique', la notation du morphème étant dans ce cas globale, non analysable en unités plus petites ».

¹² Cité par Mejri & Mizouri (2023 : 25).

Les linguistes chinois proposent deux types de catégorisation des caractères chinois (Chen, 2005) :

- Le premier se base sur *la fonction* du caractère : les caractères ont trois fonctions : la fonction idéogrammique (表意, biao3yi4, exprimer, le sens) : le caractère 明 (ming2, lumineux) qui est composé des caractères 日 (ri4, le soleil) et 月 (yue4, la lune) ; la fonction idéo-phonogrammique 意音 (biao3yin1, le sens, le son) : le caractère 推 (tui1, pousser) est composé de la clef 扌 (la main) et le caractère 隹 (zhui1, oiseau à queue courte) et la fonction phonogrammique (表音, biao3yin1, exprimer, le son) : le caractère 獅/獅 (shi1, le lion) a le même son que 师/師 (shi1, l'enseignant), sa composante graphique ;
- Le second se base sur la genèse des caractères (六书/六書 (liu6shu1, six façons d'écrire)) qui est décrite dans des ouvrages littéraires et lexicographiques de la dynastie Han de l'Est (environ 100 J.C.). De nos jours, les linguistes distinguent cinq types des caractères du chinois standard 象形 (xiang4xing2, se ressembler, la forme) : le caractère 龟/龜 (gui1, la tortue) est dérivé de 龜, 指事 (zhi3shi4, désigner, la chose) : 刃 (ren4, la lame) est composé de 刀 (dao1, le couteau) et un trait ' qui signifie la lame du couteau, 会意/會意 (hui4yi4, interpréter, le sens) : 歪 (wai1, penché) est composé de 不 (bu4, ne...pas) et 正 (zheng4, droit), 形声/形聲 (xing2sheng1, la forme, le son) : 湖 (hu2, le lac) doit sa phonie à sa composante 胡 (hu2, la moustache)¹³, 转注/轉註 (zhuan3zhu4, dériver, le cognat) : le sens de 受 (shou4, donner) est transféré à 授 (shou4, octroyer) (la dérivation sémantique selon la ressemblance graphique).

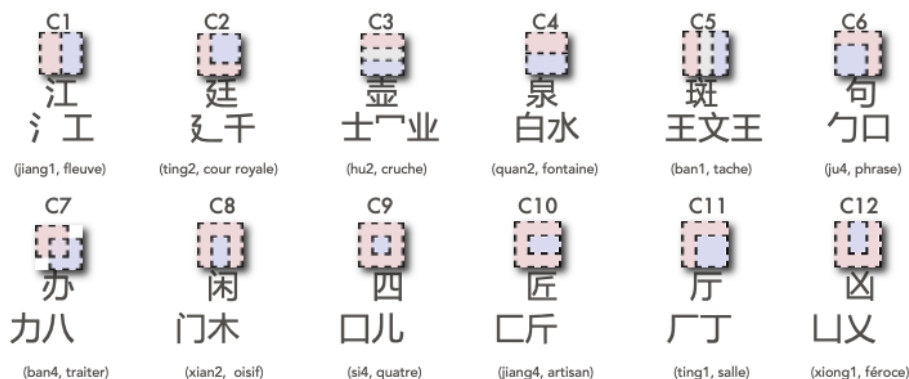
En effet, les notions de « graphème » et de « morphème » (« monème » pour André Martinet [1970]) telles qu'elles sont définies pour les langues indo-européennes ne conviennent tout à fait au chinois. Le graphème qui est défini comme étant « un signe de substitution du phonème à l'écrit, autrement dit comme l'unité minimale de transcription du phonème » (Neveu, 2011 : 179) n'est pas valable pour le chinois. Saussure, cité par Nina Catach (1979 : 48), déclare : « Pour le Chinois, [...], l'idéogramme et le mot parlé sont au même titre des signes de l'idée : pour lui, l'écriture est une seconde langue [...] les mots chinois de différents dialectes qui correspondent à une même idée s'incorporent également bien au même signe graphique ».

¹³ Plus de 65% des caractères chinois sont des caractères « 形声/形聲 » qui fonctionnent comme des phonogrammes (Hu *et al.* 2013).

Le caractère chinois est constitué de *traits*¹⁴ qui sont tracés dans un carré virtuel et respectent un certain ordre de tracés. Douze principales compositions du carré englobent l'ensemble des réalisations graphiques des caractères chinois.

Figure 1

Compositions du caractère chinois inspirées du dictionnaire en ligne Zdic¹⁵.



Comme le démontre Figure 1, les traits sont placés à l'intérieur d'un carré selon une composition graphique précise. Par exemple, C₁ formalise une structure gauche-droite dans laquelle la partie gauche est souvent une clef¹⁶ qui sert à catégoriser graphiquement les caractères dans un dictionnaire, dont la plupart ont également une fonction signifiante : « on leur attache par commodité le sens qu'ils ont dans ce cas, en tant que mots » (Alleton, 2012 : 43). Le caractère 马/馬 (ma3, le cheval) est une clef¹⁷ dans 骑/騎 (qi2, chevaucher, pédaler), 驴/驢 (lǘ¹⁸2, l'âne), 驶/駛 (shi3, conduire) qui respectent la C₁ et ont un lien direct ou indirect avec le concept de « cheval ». Les composantes graphiques d'un caractère ne

¹⁴ Les traits sont des « segments de droite, plus ou moins allongés, tracés chacun d'un seul mouvant » (Alleton 2008 : 37). Il y a 8 traits fondamentaux donnant lieu à des variantes qui servent de base d'écriture de tous les caractères chinois.

¹⁵ <https://www.zdic.net/zd/ids/>, consulté le 26 septembre 2024.

¹⁶ Nombre de clefs sont des formes dérivées de sinogrammes ont une fonction : la clef « 木 » (le bois) est présente dans la partie gauche de 树/樹 (shu4, l'arbre), 林(lin2, la forêt), 杉(shan1, le cyprés), la clef « 氵 » (eau, forme dérivée de « 水 ») est présente dans la partie gauche de 江(jiang1, le fleuve), 河(he2, la rivière), 湖(hu2, le lac), etc. Le dictionnaire de caractères de Kangxi (1716) en dénombre 214.

¹⁷ Il est à noter que lorsqu'une clef est dérivée d'un caractère chinois, sa forme change. Par exemple, la clef 氵 dans 江 (jiang1, le fleuve) est dérivée du caractère 水(shui3, l'eau) ; la clef 忄 est dérivée du caractère 心 (xin1, le cœur) ; etc.

¹⁸ La voyelle « ü » se prononce comme /y/ en français.

sont pas prononçables. Bien que le caractère 骑/騎 (qi2, chevaucher, pédaler) soit composé de 马/馬 (ma3, le cheval) et 奇 (qi2, étrange), la concaténation *马奇/馬奇 en tant que deux caractères séparés ne font pas partie du lexique du chinois. Le caractère 骑/騎 n'aura une correspondance phonique que lorsque tous les tracés sont réalisés.

Au même titre, le morphème défini comme « la plus petite unité porteuse de signification qui soit segmentable [...] Le morphème est donc une entité linguistique réunissant à la fois un signifiant et un signifié, en deçà de laquelle il est impossible de descendre sauf à passer à un niveau d'analyse où ne se rencontrent que des unités dépourvues de signifié (les phonèmes), [...], le morphème, en tant que signe, pose nécessairement une relation biunivoque entre son et sens » (Neveu, *op. cit.*, 237) ou « forme phonétique qui a un sens » (Bloomfield, 1990) ne convient pas au chinois¹⁹. La clef du caractère chinois, qui remplit une fonction de classifieur sémantique comme certaines affixes, réunit certes un signifiant non segmentable et un signifié, mais elle ne correspond ni à une syllabe ni à un phonème. Quel est donc le morphème du chinois ? Il nous semble que l'appellation « morphémogrammique » de Catach (*op. cit.*) fournit des éléments de réponse. En effet, certains caractères chinois peuvent être à la fois un graphème, un morphème et une unité lexicale : 马/馬 (ma3, le cheval) est un graphème dans 骑/騎 (qi2, chevaucher, pédaler), un morphème dans 马厩/馬廄 (ma3jiu4, l'écurie) et une unité 马/馬 (ma3, le cheval)²⁰ ; d'autres sont de par leur graphique polylexicaux²¹ comme 休(xiu1, le repos) qui est composé de la clef 亻 (l'homme) et de 木 (l'arbre), dont le sens premier est « l'homme s'appuie sur un arbre » ; 腔 (qiang1, la cavité du corps) composé de la clef (月) dont le sens initial est la chair et de 空 (kong1, vide), etc.

2.2. La polylexicalité dans la deuxième articulation

Comme la première articulation, la deuxième articulation est également douplement articulée. D'abord, des composantes graphiques se combinent pour

¹⁹ Le « morphème » du chinois tout comme la « morphologie » du chinois existe. Mais cette affirmation se base sur deux prémisses : la première, le *morphème* et la *morphologie* tels qu'ils sont définis par la terminologie en linguistique pour les langues indo-européennes, basés sur les variations formelles du lexique, ne s'appliquent pas au chinois ; la seconde, le chinois, tout comme toutes les langues écrites du monde, a nécessairement une « morphologie » *lato sensu*, faute de quoi les unités ne peuvent pas se combiner.

²⁰ Voir §2.2.

²¹ Cf. §3.

composer le caractère. Par exemple, le caractère 庭 (yuan2, la cour) a trois composantes graphiques qui ont chacune un sens :

- composante 1 : 广 (guang3, clef-caractère²², vaste),
- composante 2 : 廴 (clef dérivée de la clef 彳, la longue marche),
- composante 3 : 壬 (ren2, le sens principal : le neuvième tronc céleste du cycle sexagésimal, système de numérotation chinois antique ; le sens premier, idéogramme, désigne une personne portant un poteau d'épaule²³).

L'addition de ces sens (« vaste » + « la longue marche » + « une personne portant un poteau d'épaule ») laisse entrevoir déjà une orientation sémantique. Ensuite,

- les composantes graphiques 2 et 3 composent le caractère 廷 (ting2, la cour royale)
- le caractère 廷 et la clef 广 composent le caractère 庭

Il est à remarquer qu'à chaque étape, les blocs graphiques ne se combinent pas nécessairement dans le sens linéaire. En effet, ils respectent les compositions graphiques présentées dans §2.1. Afin de l'illustrer, nous procédons par la décomposition du caractère en question : le caractère 庭 se décompose selon la structure enveloppante (C₁₁, voir Figure 1) en deux parties, tracées du haut à gauche (广) vers le bas à droite (廷), le caractère 廷 selon la composition C₂, tracé du haut à gauche vers le bas à droite (廴) et ensuite du haut vers le bas à droite (壬)²⁴.

Ainsi, le caractère 庭 est le résultat de deux opérations de combinaison lexicale, qui peuvent se formaliser en l'équation comme suit :

$$\text{庭} = C_{11}(\text{广}(C_2(\text{廴壬})))^{25}$$

Les compositions graphiques contribuent à l'acte de signifier, car les différentes compositions dans §2.1 traduisent chacune une pensée de langue de la langue chinoise, par exemple les compositions C₈, C₉ et C₁₀ sont des structures dites « enveloppantes » qui symbolisent un concept d'*enclos*, d'*encercllement*, d'*enfermement*, etc., comme les caractères 围/圍 (wei2, encercler), 囚 (qiu2, le prisonnier), 国/國 (guo2, le pays), etc.

²² Cette forme graphique existe à la fois en tant que caractère et clef que l'on nomme « caractère-clef ».

²³ 壬, 儻何也。上下物也, 中象人儻之 [notre traduction : 壬 (𠂇) est les charges sur les épaules. Les deux extrémités (du caractère) représentent les charges, le milieu la personne qui les porte] (XU Shen, « Shuowen Jiezi », vers 100 J.-C., le premier dictionnaire de caractères chinois).

²⁴ Le caractère peut encore se décomposer en 丿 et 士 selon la composition C₄, du haut vers le bas, mais nous ne comptabilisons pas cette étape étant donné le trait 丿 n'a pas de sens lexical.

²⁵ Nous l'avons présenté dans Zhu (2018a) avec moins de développement.

La démonstration que nous venons de faire prouve que la polylexicalité est présente dès les premiers stades de composition graphique du caractère chinois et que certains caractères chinois sont *de facto* une séquence figée. Les différentes composantes, que ce soit les clefs ou les caractères, signifient au sein du caractère, mais la somme de leur sens cède au sens *émergent* et *global* du caractère composé, ce qui ressemble fortement au fonctionnement du figement. De plus, chaque caractère doté d'une unicité graphique peut se combiner avec d'autres caractères pour soit composer une unité lexicale soit s'intégrer dans un schème syntaxique, car un caractère chinois est soit une unité lexicale (« caractère-unité »), soit un morphème (« caractère-morphème »²⁶), soit les deux en même temps (« caractère-unité-morphème »). Wu (2010 : 20) stipule : « [...] en chinois, l'unité de la langue ou l'élément formateur est un caractère, l'unité de la phrase un mot et l'unité du discours une phrase ». Reprenons l'exemple du caractère 庭. Il doit se combiner avec d'autres caractères pour former une unité lexicale, car il est un caractère-morphème et n'est pas autonome. C'est-à-dire, l'on ne peut pas former le syntagme *一个庭/一個庭 (yī2 ge4 tīng2, un, classificateur²⁷, la cour) contrairement au syntagme 一条鱼/一條魚 (yī4 tiāo2 yú2, un, classificateur, le poisson) dont 鱼/魚 est un caractère-unité-morphème. En l'occurrence, 法庭(fǎ3 tīng2, la cour de justice), 家庭(jiā1 tīng2, la famille, le foyer), 庭院(tīng2 yuán4, la cour intérieure), etc. sont des unités lexicales qui peuvent s'employer dans une phrase²⁸.

2.3. Le caractère chinois en tant qu'unité de la deuxième articulation

L'idée de la double articulation de l'écriture chinoise est notamment évoquée dans des travaux de François Sébastianoff (1995, 1999) dans une perspective fonctionnaliste, qui identifient tracés et compositions graphiques comme étant des unités minimales d'une double articulation. Mon hypothèse est que la langue chinoise, comme nous l'avons démontré, bénéficie de deux articulations qui sont chacune doublement articulées, et si la syllabe est l'unité de la première articulation, le caractère qui est sa correspondance scripturale est l'unité de la deuxième articulation.

²⁶ Cf. §2.2.

²⁷ Il y a une centaine de classificateurs en chinois qui font partie des déterminants, syntaxiquement indispensable pour déterminer les noms.

²⁸ Wu (2010 : 10) affirme que « [...] (l) le caractère est une unité graphique et sémantique, tandis que le mot est une unité purement sémantique. Un caractère peut composer un mot, mais un mot peut se composer également de deux ou de trois caractères, même plus, surtout en chinois moderne ».

L'une des réfutations que l'on peut formuler est que le sens émerge dès l'articulation intra-caractère : la plupart des clefs qui sont des graphèmes signifient, ainsi que les caractères qui deviennent des composantes d'autres caractères. Ne sont-ils pas des unités de la deuxième articulation ? La réponse négative à cette interrogation réside dans le principe de « l'économie linguistique » (Martinet, 1970). Ce principe stipule que la communication langagière respecte la loi du moindre effort. On peut le prouver par des tests de commutation et par la traduction de ces tests en chinois :

5. récep-teur / récep-tion / récep-tivité

6. 接收器 / 接待 / 接受性

Dans 6, le caractère 接 (jie1, réceptionner) est la base lexicale de ces variations morphologiques au même titre que « récep- » dans 5. Il est donc l'unité la plus économique pour représenter ce sème. En termes d'articulation, Martinet (*op. cit.*, 18) déclare : « chaque langue articule à sa façon aussi bien les énoncés que les signifiants ». De plus, la paronymie formelle en chinois révèle que les composantes graphiques telles que les traits ne sont pas pertinentes pour être des unités de la deuxième articulation.

7. 巳 (si4, le sixième tronc céleste du cycle sexagésimal), 己 (ji3, soi-même)

8. 戊 (wu4, le cinquième tronc céleste du cycle sexagésimal), 戌 (xu1, l'onzième tronc terre du cycle sexagésimal), 戌 (shu4, défendre), 成 (cheng2, achever)

Dans 7 et 8, même si les caractères se ressemblent dans chacun de ces exemples. Ces différences conduisent à aboutir à des caractères dont le sens n'a pas de proximité.

3. La troisième articulation du chinois

3.1. L'interdépendance faible entre la phonie et l'écriture chinoises

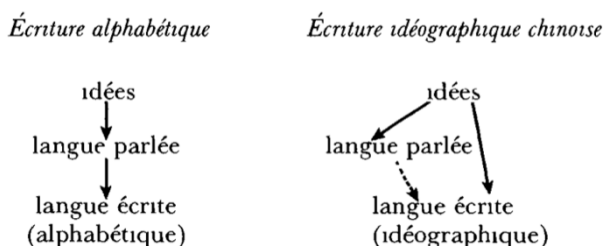
Étant donné l'homophonie parfaite²⁹ qui est intrinsèque à la phonie du chinois, la reconnaissance des syllabes de la chaîne de production orale du chinois ne

²⁹ Cf. §1.2.

peut pas se faire en se basant uniquement sur la combinaison des unités discrètes. Pour comprendre /la pisin_ et _uvɛxt/, on peut éventuellement s'aider de la graphie, car dans une langue telle que le français, les deux articulations sont interdépendantes et la graphie transcrit la phonie, ce qui relève du principe de fonctionnement de cette langue morpho-phonographique (Martinet, 1992). Or, dans la langue chinoise, les deux articulations sont beaucoup moins interdépendantes que celles en français : l'écriture n'a pas la vocation de transcrire le son ; elle signifie de par sa forme.

Figure 2

Le Blanc (1982 : 24).



La comparaison dans Figure 2 montre que la phonie, qui est l'intermédiaire incontournable entre les idées et la graphie (l'alphabet) dans une langue alphabétique, ne l'est pas nécessairement dans une langue idéogrammique. En revanche, la phonie a nécessairement recours à la graphie pour la désambiguïsation, ce que confirme F. Sébastianoff (*op. cit.*, 115) : « Du point de vue de son emploi, cette écriture désambiguïse fort bien les monèmes écrits correspondant aux nombreux homophones d'une langue à prédominance monosyllabique ».

Cette faible interdépendance se manifeste également par le fait que les unités minimales de la phonie, les phonèmes, ne peuvent pas jouer de rôle sémantique dans la langue chinoise, contrairement au français. Par exemple, la voyelle /ɔ̃/ en français dans /tʁavajɔ̃/ (« travaillons ») désigne à la fois la personne (la première), le nombre (le pluriel), le temps (le présent) et le mode (l'indicatif), ce qui veut dire qu'à travers cette voyelle, le locuteur accède à une partie de sens logico-sémantique de la langue. Or, cette mise en relation n'est possible dans la langue chinoise qu'à partir de la syllabe. Le même raisonnement s'applique à l'écriture chinoise. Un caractère chinois, si signifiant soit-il, lorsqu'il fait partie graphiquement d'un autre caractère, perd son rôle d'unité articulatoire de la deuxième articulation. Dans la plupart des cas, on constate qu'un phonème chinois ne peut

être transcrit scripturalement, un graphème quant à lui ne peut disposer de son. Par exemple, le caractère 吃 (chi1, manger) composé de 口(kou3, la bouche) et de 乞(qi3, quémander) ne se prononce pas comme « kou3qi3 », et au sein de ce caractère, les caractères 口 et 乞 ne se prononcent pas.

3.2. La polylexicalité et le figement omniprésents

Comme nous l'avons montré dans §2.1 et §2.2, la polylexicalité émerge dès lors des blocs graphiques ayant un sens se combinent entre eux (l'articulation intra-caractère). Elle est omniprésente et primordiale dans la combinatoire. Par exemple, 干净/幹淨 (gan1, jing4, propre) se traduit littéralement par « sec » (干/幹) et « propre » (淨/淨), 电脑/電腦(dian4, nao3, l'ordinateur) par « l'électricité » (电/電), « le cerveau » (脑/腦), 吃力 (chi1, li4, pénible) par « manger » (吃) et « la force » (力), etc. Elle permet à certains caractères-morphèmes d'obtenir une autonomie d'emploi. Par exemple, 淨 (jing4, propre) ne pouvant s'employer seul s'il ne se combine pas avec d'autres caractères, la polylexicalité lui permet de déployer ses virtualités à travers l'unité 干净/幹淨. Le même raisonnement peut s'appliquer à la phrase. La phrase interrogative

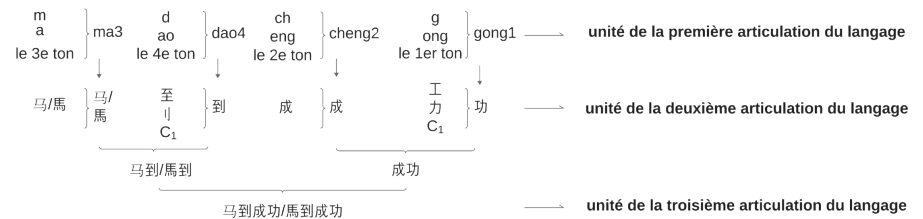
你好吗/你好嗎? (Comment vas-tu?)

est formellement constituée de deux caractères-unités 你(ni3, tu) et 好(hao3, bien) et d'un caractère-morphème grammatical 吗/嗎(ma, particule interrogative). Ces trois caractères polylexicaux sont respectivement décomposables en clefs et caractères : C₁(尔), C₁(女子), C₁(口马) / C₁(尔), C₁(女子), C₁(口馬); l'articulation inter-caractère se fait par la combinatoire des caractères, qui constituent des unités seuls, à deux, à trois, voire plus. Par conséquent, la polylexicalité est un continuum qui se manifeste tout d'abord au niveau intra-caractère, avant de se manifester sous la forme de la combinatoire au même titre que dans la langue française.

On observe également que le figement est l'un des principaux procédés de la combinatoire de la langue chinoise. On le constate dans l'articulation inter-caractère de par le nombre de compositions graphiques limité. Le degré de figement est également observable dans le lexique du chinois : le sens de l'unité 干净/幹淨 (gan1, jing4, propre) composé de « sec » (干/幹) et « propre » (淨/淨) est plus transparent que 吃力 (chi1, li4, pénible) dont un nouveau sens émerge à la suite de la combinatoire de « manger » (吃) et « la force » (力). Les expressions idiomatiques du chinois telles que le chengyu sont un exemple qui illustre la fixité de cette

langue à travers la polylexicalité. Comme le montre Figure 3, le chengyu³⁰ (Zhu, 2018b ; Bi, 2020 ; Wu, 2023) 马到成功/馬到成功 (ma3 dao4 cheng2 gong1 ; le cheval, arriver, achever, le succès) composé de quatre caractères 马/馬, 到, 成, 功 qui se structurent respectivement selon C₁₀³¹, C₁ (至 丿), C₉³² et C₁ (工 力) signifie « le succès initial », dont le sens littéral est le sens transparent du chengyu : « quand le cheval arrive, le succès s’accomplit ». Dans ce chengyu, on distingue deux syntagmes qui sont deux prédicats distincts : <Préd : 到> qui a comme Arg0 <马/馬> et <Préd : 成> qui a comme verbe support <成> ; la combinatoire de ces deux syntagmes forme ensuite le chengyu dont un sens global et figé émerge. De ce fait, la polylexicalité est présente de la composition intra-caractère à la construction d’une séquence figée³³, en passant par la combinatoire inter-caractère (des unités lexicales).

Figure 3
Unités des trois articulations du chinois.



3.3. Moule gestaltique et l'état chaotique des unités articulatoires

Jerome Packard (2000 : 21) déclare : « The characteristics of gestalt Chinese words are, [...], related to the characteristics of the components that make them up ». L'aspect gestaltique de l'écriture chinoise réside dans la façon dont les caractères sont perçus. L'unicité graphique étant l'un des traits reconnaissables et stéréotypiques de l'écriture chinoise est en effet la base de la combinatoire. L'existence des unités lexicales n'est possible que si l'unicité graphique des caractères est identifiée et considérée comme étant la base du signifiant. Il en est de même pour la

³⁰ Ce sont des expressions figées dont la plupart sont quadri-sinogrammiques. Nous avons compilé une base de données contrastive de chengyu, en libre accès sur <http://zhulichao.fr/projets.html#chengyu>, consulté le 26 septembre 2024.

³¹ C'est un idéogramme qui ne peut pas être décomposé en des blocs signifiants.

³² 成 ne peut pas être décomposé en des blocs signifiants.

³³ D'autres types d'expression du chinois témoignent également du figement et de la polylexicalité de par leur construction, par exemple le xie'hou'yu (Zhu, 2020).

phonie chinoise. L'unicité syllabique est également le résultat du gestaltisme, car les syllabes mélodiques chinoises dont le nombre est très limité (voir §1) sont mémorisées en tant que blocs : il est hors de question de prononcer séparément les voyelles composées (la syllabe /miao/ se prononce d'une seule traite). La perception gestaltique est d'autant plus prégnante pour l'écriture d'une langue idéogramme telle que le chinois : les caractères paronymiques sont nombreux. Cependant, un trait de plus ou de moins ou le non-respect à une composition graphique canonique d'écriture constitue une faute d'orthographe.

On remarque que l'invariant de ces moules est en réalité « la zone d'interface » : « La zone d'interface étant le lieu d'une intense dynamique se caractérisant par le chaos généralisé des échanges langagiers dans les différents groupes de la communauté linguistique avec l'extrême diversité dans le degré d'appropriation de la langue, la phrase, unité de cette interface, porte en elle tous les ingrédients de cette organisation chaotique » (Mejri & Mizouri, 2023 : 28). Si cette notion désigne une zone latente qui se situe au niveau de la phrase, où les virtualités des unités lexicales se réalisent pour produire des énoncés, elle peut, dans une moindre mesure, désigner des zones latentes qui existent dans les syllabes et les caractères chinois.

En effet, ces unités se trouvent constamment dans un état chaotique. Un caractère chinois est en réalité le résultat de l'une des réalisations possibles d'un ensemble de traits³⁴ à partir duquel commence la combinatoire lexicale. L'état chaotique se manifeste également au niveau du sens : la plupart des caractères chinois n'ont pas de compétences grammaticales, ils n'ont que des *prédispositions sémantiques* : le caractère-unité-morphème 手 (shou3) a le sens prépondérant « la main » en tant qu'unité, mais lorsqu'il se comporte comme un morphème, il doit se combiner avec d'autres caractères : 手机/手機 (shou3ji1, le téléphone) est composé de 手 et de 机/機 dont le sens prépondérant est « la machine », qui est lui-même un sens circonstancié induit *a posteriori* du sens de l'unité 机器/機器 (ji1qi4).

Finalement, le moule scriptural est étroitement lié à l'esthétisme et au besoin de mettre en avant la forme du signifiant. Par exemple, la calligraphie et le calligramme sont une autre forme de moule qui mettent en abyme l'acte de signifier (Cohen & Peignot, 2005 ; Zhu, 2017 ; Mejri & Zhu, 2023) de l'écriture chinoise.

³⁴ Sébastianoff (1995 : 114) estime que « pour 200 graphèmes[traits], par exemple, il existe en théorie 8 000 000 de combinaisons différentes de 3 unités, ce qui rend compte de l'impression contradictoire donnée par les caractères chinois d'être à la fois familiers et difficiles à reconnaître ». Si l'on demande à quelqu'un qui ignore l'écriture chinoise de faire le tracé d'un caractère, on y constate l'état chaotique du caractère.

De par le graphisme de la calligraphie, l'aspect scriptural du caractère retrouve sa genèse dans lequel s'enfouit le culturel.

Conclusion

Cet article est une ébauche d'une série de réflexions en linguistique générale, en linguistique contrastive et en phraséologie. Il ne s'agit pas d'appliquer simplement des concepts de linguistique générale à des faits de langue de la langue chinoise, mais plutôt d'adopter une approche d'analyse raisonnée à partir des données de phonie et de graphie du chinois, en partant de quelques principes linguistiques de base du fonctionnement du langage humain.

Il s'est avéré que la polylexicalité et le figement participent à tous les étages aux articulations de la langue chinoise, et de ce fait révèlent la prépondérance de la forme du système linguistique chinois³⁵, ce qui est vérifiable à travers les trois articulations de la langue chinoise régies par l'économie linguistique. Mais lorsque l'on identifie les unités de base et le schéma d'articulation, on se rend compte que les mouvements entre les articulations se font d'une manière similaire à celle des langues morpho-phonographiques.

Pour la suite de nos travaux, il serait pertinent de sonder la combinatoire et la phraséologie de la langue chinoise, à travers la construction de réseaux sémantiques à base de règles de combinatoire et au moyen de la traduction automatique propulsée par les grands modèles de langue tels que LLaMA, GPT, Mistral, etc.

Références citées

- Alleton, V. (2002). *L'écriture chinoise. Que sais-je ?*. Presses Universitaires de France.
- Alleton, V. (2008). *L'écriture chinoise, le défi de la modernité*. Albin Michel.
- Bi, Y. (2020). *Constructions figées en français et en chinois*. Éditions universitaires européennes.

³⁵ G. Guillaume (1990 : 39) stipule : « Le système, dans la langue, réside non pas dans le contenu qui est, hors système, tout ce qui peut se penser, mais dans la saisie généralisatrice et réductrice sous laquelle ce contenu se présente. Le système se dessine du côté de la forme ».

- Catach, N. (1979). Le graphème. *Pratiques : linguistique, littérature, didactique* 25, 21–32.
- Chen, N. (2005). The Special Methods of the Chinese Character Creation, *中国文字学报* [Le journal de l'écriture chinoise], <https://www.sinoss.net/uploadfile/2010/1130/4779.pdf>, consulté le 16 juillet 2024.
- Ch'ien, E. N.-M. (2007). Chinglais : l'art de Xu Bing. *跨文本跨文化* [Transtext(e)s Transcultures 2], 48–58.
- Cohen, M. & Peignot, J. (2005). *Histoire et art de l'écriture*. Robert Laffont.
- Gross, G. (1996). *Les expressions figées en français. Les noms composés et autres locutions*. Ophrys.
- Guillaume, G. (1990). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1948–1949, Grammaire particulière du français et grammaire générale (IV), série C, tome 3*. Presses de l'Université Laval.
- Hu, R., Cao, B. & Du, J. (2013). Research on Phonetic Symbols of Phonograms in Chinese Mandarin. *Journal of Chinese Information Processing* 27(3), 41–47.
- Le Blanc, C. (1982). Écriture et livre en Chine. *Études françaises* 18(2), 19–35.
- Martinet, A. (1970). *Éléments de linguistique générale*. Armand Colin.
- Martinet, A. (1992). Graphie et phonie : esquisse d'une convergence. *Lidil* 7, 9–17.
- Mejri, S. (1997). *Le figement lexical. Descriptions linguistiques et structuration sémantique*. Publications de la Faculté des lettres de La Manouba.
- Mejri, S. (1999). Unité lexicale et polylexicalité. *Linx* 40, 79–93.
- Mejri, S. (dir.). (2004). *Polysémie et polylexicalité*. Syntaxe & sémantique. Presses universitaires de Caen.
- Mejri, S. (2009). Le mot, problématique théorique. *Le Français Moderne* 77(1), 68–82.
- Mejri, S. (2018a). Les pragmatèmes et la troisième articulation du langage. *Verbum* 40(1), 7–19.
- Mejri, S. (2018b). L'unité lexicale au carrefour du sens. La troisième articulation du langage. Dans X. Blanco, & I. Sfar (éds.), *Lexicologie(s). Approches croisées en sémantique lexicale* (19–49). Peter Lang.
- Mejri, S. (2023). Prédicats, sens, polylexicalité et figement : un parcours heuristique. *Neophilologica* 35, 1–40.
- Mejri, S. & Mizouri, I. (2023). L'analyse prédicative : éléments méthodologiques. *Synergies Tunisie* 6, 17–67.
- Mejri, S. & Zhu, L. (2023). Polylexicalité et iconicité. *Synergies Tunisie* 6, 209–236.
- Mortureux, M.-F. (1997). *La lexicologie entre langue et discours*. SEDES.
- Neveu, F. (2011). *Dictionnaire des sciences du langage (2e édition revue et augmentée)*. Armand Colin.
- Odinye, S. I. (2015). Phonology of Mandarin Chinese: Pinyin vs. IPA. *Quarterly Journal of Chinese Studies* 4(2), 51–58.

- Packard, J. L. (2000). *The Morphology of Chinese: A linguistic and cognitive approach*. Cambridge University Press.
- Polguère, A. (2016). *Lexicologie et sémantique lexicale. Notions fondamentales. 3e édition*. Les Presses de l'Université de Montréal.
- Rondal, J.-A. (2019). *Langage et langues. Abrégé de psycholinguistique*. L'Harmattan.
- San, D. (2007). *The Phonology of Standard Chinese* (2nd ed.). Oxford University Press.
- de Saussure, F. (1974). *Cours de linguistique générale* (publié par Ch. Bally et A. Sechehayé avec la collaboration de A. Riedlinger). Payothèque.
- Sébastienoff, F. (1995). La double articulation graphique dans l'écriture du chinois. *La linguistique* 31(2), 103–115.
- Sébastienoff, F. (1999). Le syllabogramme dans l'écriture du chinois. *La linguistique* 35(1), 51–63.
- Wu, J. (2023). *Esquisse d'un système proverbial – Étude comparative des proverbes français, chinois et espagnols*. Thèse de doctorat, Sorbonne Université.
- Wu, Y. (2010). Le vocable en chinois. *Vitalité de la psychomécanique du langage. L'Information Grammaticale* 126, 17–21.
- Zhu, L. (2017). Pour une notion de moule dans le figement. *Les cahiers du dictionnaire* 8, 97–109.
- Zhu, L. (2018a). Phraséologie en chinois : la motivation par l'écriture. *Estudos Linguísticos e literário* 60, 252–266.
- Zhu, L. (2018b). Chengyu : entre expression figurative et moule locutionnel. Dans A. Pamies, I. M^a Balsas & A. Magdalena (éds), *Lenguaje figurado y competencia interlingüística (I) Aspectos teóricos* (165–174). Editorial Comares.
- Zhu, L. (2020). Xiehouyu et sa traduction. Dans G. Achard-Bayle & C. Durieux (éds), *Cognitivism et Traductologie. Approches sémantiques et psychologiques* 6 (167–177). Classiques Garnier.



Anissa Zrigue

Université de Kairouan

Tunisie

 <https://orcid.org/0000-0002-2869-613X>

Le rôle des unités de la troisième articulation du langage dans le contexte de la PNL

The Role of Units of the Third Articulation of Language in the Context of NLP

Abstract

Traditionally, linguistics has been perceived as a tool serving Neuro-Linguistic Programming (NLP). This perception often limits this tool to the language used by the coach and the coachee, aiming to help the latter achieve the desired state.

But have we considered NLP as a tool serving linguistics ?

NLP offers linguists a vast field of research in applied linguistics. Our objective is to show that the interactions between linguistics and NLP are bidirectional and that the theory of the third articulation of language plays a considerable role in determining the effectiveness of a neuro-linguistic programming protocol.

In NLP, the choice of predicative units by the coachee is not arbitrary. It must take into account, on the one hand, the subject's meta-programs, i.e., their "filters" and "thinking models" that influence their perception of the world, their behavior, and their reactions in various situations. On the other hand, it must consider their "belief universe" to ensure a better result. For example, it would be incongruous to talk to a kinesthetic person about the "power of speech" or what could be "a pleasure for the eyes," as their filters differ from those of an auditory or visual subject. The units of the third articulation of language thus intervene to reinforce these filters, as they themselves are charged, at the level of their internal combination, with lexical anchors encapsulating the filters related to each type of subject. This study aims to examine the contribution of the theory of the third articulation of language in the constitution of a reference framework for predicates to facilitate the apprehension of the respective meta-programs of the subjects.

Keywords

Units of the third articulation of language, Neuro-Linguistic Programming, NLP meta-programs

Introduction

La Programmation Neuro-Linguistique (désormais PNL) est une approche qui se concentre sur l'interaction entre les processus neurologiques, le langage et les schémas comportementaux acquis par l'expérience. Historiquement, la PNL a été perçue principalement comme un outil linguistique destiné à aider les individus à atteindre des états désirés par le biais de la communication entre le coach et le coaché. Cependant, cette perception réductrice limite l'usage potentiel de la PNL en négligeant son apport possible au domaine de la linguistique puisqu'on a toujours vu dans la linguistique un outil au service de la PNL et non pas l'inverse. Or, la PNL offre en réalité aux linguistes un vaste champ de recherche en linguistique appliquée. Notre objectif est de montrer que les interactions entre la linguistique et la PNL sont bidirectionnelles et que la théorie de la troisième articulation du langage, en particulier, joue un rôle crucial dans l'efficacité des protocoles de programmation neurolinguistique. Cette troisième articulation, qui se réfère à la manière dont les unités linguistiques se combinent pour former des structures plus complexes, est fondamentale pour comprendre comment les prédicats utilisés par le coaché influencent la réussite des techniques de PNL.

En PNL, le choix des unités prédictives par le coach n'est pas arbitraire. Il doit tenir compte des méta-programmes du sujet coaché, c'est-à-dire de ses « filtres » et « modèles de pensée » qui influencent sa perception du monde, son comportement et ses réactions dans diverses situations. De plus, il doit considérer l'« Univers de croyance » du sujet pour garantir un meilleur résultat (Bandler & Grinder, 1975). Les unités de la troisième articulation du langage renforcent ces filtres grâce à leurs ancrages lexicaux, encapsulant les filtres relatifs à chaque type de sujet.

Mais l'apport de la théorie de la troisième articulation du langage (partie 1) est plus complexe dans la mesure où elle favorise la constitution d'un référentiel des prédicats, outil faisant défaut jusqu'ici en PNL, qui visera à faciliter l'appréhension des méta-programmes (partie 2) respectifs des sujets (partie 3).

1. La Théorie de la Troisième Articulation du Langage : Aperçu général

La théorie de la troisième articulation du langage, que l'on doit à Mejri (2018), amplifie notre appréhension des structures linguistiques en ajoutant une dimension supplémentaire aux deux premières articulations définies par Martinet (1960). Contrairement à la première et deuxième articulations qui concernent respectivement les phonèmes et les morphèmes, la troisième articulation, tout en partant du principe que l'ordre doit être inversé (phonèmes → morphèmes → unités de la troisième articulation), se focalise sur les combinaisons et les relations entre les unités lexicales au sein des énoncés. Elle se réfère à la manière dont les unités linguistiques se combinent et se structurent pour former des unités supérieures.

Ces deux premières articulations étant :

- Les phonèmes : les plus petites unités de son qui, lorsqu'elles sont combinées, forment des morphèmes ;
- Les morphèmes : les plus petites unités de sens qui, lorsqu'elles sont combinées, forment des mots et des phrases.

La troisième articulation, cependant, se concentre sur la manière dont ces unités de base (phonèmes et morphèmes) sont intégrées dans des structures linguistiques plus complexes, notamment les mots et les unités polylexicales, en tenant compte de leur autonomie et de leur rôle dans le discours. Plusieurs données clés ont conduit à l'apparition de la « Troisième Articulation » selon Mejri (2023 : 20–21) : d'abord, Saussure reconnaît le mot comme une unité centrale du langage, essentielle mais difficile à définir. Cette reconnaissance souligne l'importance du mot dans la structure et le fonctionnement de la langue. Le mot « chat » en français est composé des phonèmes [ʃ] et [a]. Il porte une signification autonome et peut être utilisé indépendamment dans une phrase. Ensuite, Benveniste a proposé une approche analytique qui examine les relations descendantes (de la forme à ses constituants) et ascendantes (du sens à l'unité supérieure). Il souligne que la forme d'une unité est sa capacité à se dissocier en éléments de niveau inférieur, tandis que son sens est sa capacité à intégrer des unités de niveau supérieur. Le mot « maison », par exemple, se décompose en phonèmes [m], [ɛ], [z], [ɔ̃] et se compose en morphème « maison », qui peut être une unité intégrante dans la phrase « La maison est grande. ». Par ailleurs, Guillaume met en avant le mot comme une entité biphasée, jouant un rôle crucial entre la phrase et la pensée profonde. Il affirme que le mot a une double fonction : il se tourne à la fois vers la phrase et vers la pensée profonde, permettant une compréhension

universelle. Le mot « voyage » a une structure biphasee : il se particularise lorsqu'il est utilisé dans une phrase (« Le voyage a été long. ») et se généralise en tant que concept dans d'autres contextes (« Le voyage est le déplacement physique ou virtuel d'un point A à un point B. »).

La troisième articulation reconnaît également l'importance des unités polylexicales (des collocations aux séquences figées¹) comme des entités distinctes. Ces unités, bien que composées de plusieurs mots, fonctionnent comme des unités linguistiques autonomes avec un sens propre. Elle intègre également les relations syntagmatiques (combinaisons de mots dans la phrase) et paradigmatiques (substitutions possibles de mots). L'énoncé suivant : « Il mange une pomme. » peut être analysé syntagmatiquement sur l'axe horizontal des syntagmes et paradigmatiquement, dans la mesure où « pomme » pourrait être remplacé par « banane », « orange », etc., compte tenu des contraintes liées au principe de la congruité. C'est ainsi qu'on lui reconnaît « dans certains cas, si l'on se limite à l'analyse en niveaux, [le pouvoir de] faire l'économie de la phrase : un mot peut couvrir tout le spectre des niveaux, du phonème à la phrase » (Mejri, 2023 : 20).

Après cet aperçu succinct sur la théorie de la troisième articulation du langage, dont les unités ont la particularité de dénommer, prédiquer et organiser le discours en traitant des interconnexions entre les unités lexicales et les énoncés, ainsi que des structures syntaxiques et sémantiques qui émergent de ces combinaisons, l'on peut s'interroger sur leur apport dans le contexte de la PNL.

L'importance de la troisième articulation du langage réside dans sa capacité à révéler les mécanismes sous-jacents de la construction du sens. En linguistique appliquée, les unités de cette articulation sont essentielles pour analyser et comprendre les nuances des interactions verbales, notamment dans des contextes comme la PNL, où le langage est un outil clé pour influencer et guider des comportements. Les implications linguistiques de cette articulation sont vastes :

- Elle permet aux linguistes et aux praticiens de la PNL de décomposer les structures linguistiques complexes en éléments analysables, facilitant ainsi l'identification des patterns et des structures récurrentes. De plus, la troisième articulation offre une perspective sur la manière dont les unités lexicales encapsulent des significations culturelles et psychologiques, ce qui est particulièrement pertinent pour la PNL, où la compréhension des méta-programmes et des univers de croyance des individus est cruciale.
- L'application de la théorie de la troisième articulation du langage en PNL offre des perspectives enrichissantes pour l'optimisation des protocoles et des

¹ Cf. entre autres Gross (1996), Mejri (1997) et Mel'čuk (2013).

interventions. En tenant compte des unités prédictives et de leurs combinaisons, les praticiens peuvent adapter leur langage pour mieux résonner avec les méta-programmes et les univers de croyance des sujets, améliorant ainsi l'efficacité de leurs approches.

Partons du principe suivant : le choix des unités prédictives doit être étudié en PNL, les praticiens doivent sélectionner des prédicats qui correspondent aux filtres perceptuels et aux préférences cognitives des sujets. Par exemple, un kinesthésique, qui privilégie les sensations et les mouvements, réagira plus favorablement à des prédicats liés aux actions physiques et aux sensations corporelles (comme nous le montrerons plus bas). En revanche, un sujet visuel répondra mieux à des prédicats décrivant des images et des perceptions visuelles. En utilisant les unités prédictives adaptées, les praticiens peuvent renforcer les filtres existants et créer des ancrages linguistiques puissants qui facilitent les transformations désirées.

2. Interaction entre les unités de la troisième articulation et les méta-programmes de la PNL

Les méta-programmes et l'univers de croyance influencent profondément la perception, les croyances et les comportements des personnes, offrant aux praticiens de la PNL des outils puissants pour optimiser leurs interventions et faciliter le changement.

Les méta-programmes sont des filtres cognitifs inconscients et des modèles de pensée qui façonnent notre manière de percevoir et de réagir à notre environnement. Il s'agit des structures mentales qui déterminent nos préférences et nos comportements dans diverses situations. Ils agissent comme des filtres à travers lesquels nous percevons la réalité, influençant notre manière de penser, de ressentir et d'agir. Ces filtres peuvent inclure des préférences sensorielles (visuel, auditif, kinesthésique), des orientations temporelles (passé, présent, futur) et des inclinations motivationnelles (vers un objectif, loin d'un problème)².

En PNL, comprendre et identifier les méta-programmes d'un individu est essentiel pour personnaliser les interventions et améliorer les résultats. Et, c'est à ce niveau qu'interviennent les unités de la troisième articulation du langage qui jouent un rôle crucial dans l'interaction avec les méta-programmes des individus.

² Nous nous intéresserons, dans ce qui suit, aux méta-programmes sensoriels.

En comprenant et en utilisant les unités prédictives appropriées, les praticiens de la PNL peuvent aligner leur communication avec les méta-programmes des sujets, facilitant ainsi des changements comportementaux positifs.

Voici les listes proposées par le Manuel de Certification Internationale (désormais MCI) du NLPEA³ (2022 : 35–37) :

Tableau 1
Référentiel des prédicats visuels

Visuel		
Plein les yeux	Cheval d’une couleur différente	S’en occuper
Il m’apparaît	A la lumière de	Myope
Sans l’ombre d’un doute	En personne	Cramer
Vue à vol d’oiseau	En vue de	
Avoir un aperçu de	Faire une scène	Instantané
Coupe nette	Image mentale	Regarder dans l’espace
Vue dégagée	Représentation mentale	Prendre un coup d’œil
Vue sombre	L’œil de l’esprit	Vision
Les yeux dans les yeux	Œil nu	Sous ton nez
Avoir un point de vue	Peindre un tableau	Bien défini
Obtenir une portée sur	Clairement vu	
Idee floue	Jolie comme image	

Tableau 2
Référentiel des prédicats auditifs

Auditif		
Être tout ouïe	Accorde-moi une audience	Pouvoir de la parole
Être entendu	Entendre des voix	Ronronne comme un chaton
Bouche bavarde	Messages cachés	Son de cloche
Clair comme une cloche	Tiens ta langue	Indiquez votre objectif
Clairement exprimé	Bavardage	Dire la vérité
Demander	Enquérir	Muet

³ Centre international de certification en PNL dont le siège est situé au Royaume-Uni et dont le représentant en Tunisie est le centre ARA Coaching (by Lamia Beltaeif).

Tableau 2 (Continuation)

Auditif		
Décrire en détail	Orateur principal	S'accorder / se déconnecter
Une oreille tendue	Fort et haut	Totalement étonnant
Exprimez-vous	Faire de la musique	Exprimer une opinion
Rendre compte de	Manière de parler	Bien ferme
Donne-moi ton oreille	Faire attention à	Mot pour mot

Tableau 3

Référentiel des prédicats kinesthésiques

Kinesthésique		
Se sentir lessivé	Entrer en contact avec	Moment de panique
Se faire sentir	Tenir le coup	Douleur dans le cou
Se résume à	Main dans la main	Tirer des ficelles
Rattraper	Mettre la main sur	Tranchant comme un couteau
Ébrécher l'ancien bloc	Accroche-toi à la	Glisser au travers
S'attaquer à	Dispute passionnée	M'est sorti de l'esprit
Se connecter avec	Tiens-le	Opérateur lisse
Contrôle-toi	Calme	Commencer à partir de zéro
Cool	Exalté	Lèvre supérieure raide
Des fondations solides	Garde ta chemise	Se jeter sur
Flottant comme l'air	Savoir-faire	Puier dans
Maîtriser	Jouer cartes sur table	Sens dessus-dessous
Établir un contact	Avoir la tête légère	Tourner autour

Le point commun entre les occurrences proposées dans ces listes c'est qu'il s'agit généralement d'unités de la troisième articulation du langage comme « Sage comme une image », « Avoir plein les yeux », « mot à mot », « commencer à partir de zéro », etc.

Le recours à ces unités est motivé par leur capacité à couvrir les trois fonctions suivantes : dénommer, prédiquer et organiser le discours. Si ces fonctions sont cruciales, c'est parce qu'elles répondent aux besoins du coach dans une séance d'accompagnement dans la mesure où les questionnaires s'organisent autour de la dénomination (comme lors du protocole du Mapping Cross visant

le changement d'une représentation mentale) de la prédication (lors du protocole de l'ancrage) et de l'organisation du discours (lors du protocole du recadrage en « n-étapes »)⁴.

3. Pour la mise en place d'un référentiel lexical des praticiens de la PNL

Partons du constat suivant : comprendre l'univers de croyance, qui se définit comme étant l'ensemble de convictions profondes façonnées par des facteurs socio-culturels, permet d'interpréter les comportements du coaché afin de pouvoir mieux agir lors des séances d'accompagnement. Les croyances limitantes peuvent empêcher les individus d'atteindre leurs objectifs et de réaliser leur plein potentiel. Par conséquent, un aspect crucial de la PNL est d'identifier ces croyances et de les reprogrammer via les outils linguistiques pour soutenir des comportements plus constructifs.

La première attitude que doit adopter un praticien de la PNL est d'adapter son discours essentiellement basé aux unités de la troisième articulation du langage, qui constituent des points de référence verbaux encapsulant les filtres cognitifs et émotionnels des individus, selon les deux critères évoqués ci-dessus à savoir : les méta-programmes liés au système sensoriel (kinesthésiques, auditifs, visuels) et l'univers de croyance du coaché. Ces ancrages peuvent être des mots, des phrases ou des expressions qui résonnent profondément avec les expériences et les croyances d'une personne. Par exemple, pour un kinesthésique, des expressions telles que « sentir le poids de la responsabilité » ou « toucher du doigt un problème » sont des ancrages puissants qui activent ses filtres sensoriels. Encapsuler les filtres relatifs à chaque type de sujet dans les unités de la troisième articulation permet de créer des messages plus percutants et efficaces. En utilisant des ancrages lexicaux adaptés, les praticiens de la PNL peuvent renforcer les méta-programmes des sujets, facilitant ainsi la communication et la transformation comportementale. En effet, une personne kinesthésique, qui valorise les sensations et les émotions, sera plus réceptive aux unités construites au niveau de leurs combinatoires internes autour d'éléments qui évoquent des expériences sensorielles et corporelles. Un entretien efficace avec cette personne kinesthésique impliquera l'utilisation des suites

⁴ Cf. MCI (*op. cit.*).

telles que « main dans la main », « tirer des ficelles », « être en contact avec ». En revanche, un sujet avec un biais auditif sera plus sensible aux unités de la troisième articulation ayant une ancre lexicale relative à l'ouïe évoquant des sons et des conversations, comme « bouche bavarde », « pouvoir de la parole », « mot-à-mot ». Pour une personne visuelle, il est recommandé de faire appel aux unités lexicales ayant une ancre liée aux prédicats visuels telles que « une vue sombre », « jeter un coup d'œil », « peindre un tableau » car elles seront plus impactantes.

Cependant, ces ancrages lexicaux au niveau de la combinatoire interne des unités polylexicales ne sont pas systématiques dans la mesure où ils peuvent induire en erreur dans certains cas où il est question d'une divergence sémantique entre la combinatoire interne et externe comme dans l'occurrence suivante : « En vue de ». Cette suite figure dans la liste des prédicats visuels selon la référence citée ci-dessus, certes, mais renvoie-t-elle vraiment aux sujets visuels ? Ne s'agit-il pas ici d'un cas de grammaticalisation ? Cette suite n'est-elle pas synonyme de la préposition « pour » ?

Compte tenu de toutes ces considérations, la théorie de la troisième articulation du langage fournit une base solide pour l'élaboration d'un référentiel des prédicats. En analysant les combinaisons et les relations entre les unités lexicales, il est possible de déterminer quels prédicats sont les plus efficaces pour différents types de sujets. Par exemple, les prédicats visuels comme « voir », « regarder » et « observer » peuvent être regroupés et structurés pour une utilisation optimale avec des individus ayant un méta-programme visuel dominant. Ce référentiel aidera les praticiens de la PNL à sélectionner les prédicats les plus appropriés pour chaque situation, garantissant ainsi une communication plus ciblée et efficace entre le coach et le coaché. Il permettra également de standardiser les protocoles de PNL, facilitant leur enseignement et leur application. Un référentiel des prédicats basé sur les unités de la troisième articulation du langage facilite l'appréhension des méta-programmes des sujets en fournissant des outils linguistiques adaptés à leurs filtres cognitifs et leurs univers de croyance. En ayant accès à une gamme organisée de prédicats, les praticiens peuvent rapidement identifier et utiliser les expressions qui résonnent le mieux avec les expériences et les croyances des individus.

Compte tenu du critère de l'univers de croyances, il est préférable que chaque coaché reçoive un accompagnement dans sa langue maternelle. Or, le montage des référentiels ne doit pas être réduit à la simple traduction linéaire des référentiels des autres langues pour ne pas déboucher sur des unités polylexicales inexistantes dans la langue cible comme dans le référentiel (non exhaustif) cité à titre indicatif ci-dessus, et traduit de l'anglais, où : « (?) prendre un coup d'œil »

n'est pas attesté dans la langue cible, à savoir le français. C'est dire à quel point la traduction de ces occurrences est soumise à des contraintes :

- 1) Il faut trouver l'équivalent dans la langue cible ;
- 2) Il faut veiller au maintien des ancres lexicales respectives.

Le tableau suivant illustre une tentative de traduction vers le dialecte tunisien :

Tableau 4

Esquisse d'un référentiel en dialecte tunisien

	Prédicat Visuel		Prédicat Auditif		Prédicat Kinesthésique	
	Français	Arabe Tunisien	Français	Arabe Tunisien	Français	Arabe Tunisien
Équivalence français vs dialecte tunisien	Il m'apparaît Jeter un coup d'œil À l'œil nu Un point de vue Les yeux dans les yeux	يبدو لي يلقي نظرة/عمل طلّة بالعين المجرّدة وجهة نظر عيني في عينه ⁵	Donne-moi ton oreille Sur le bout de la langue Avoir la langue nouée	أعطيني وذّك على تروتوشة لسانه لسانه تربط / تَعْقِدْ ⁶	Tranchant comme un couteau Le faire sortir de mon esprit Commencer à zéro Mettre la main sur Avoir la main verte	ماضي خرجته من مخي بدأ من الصّفر حط يده على... يده خضراء ⁷
Occurrences françaises sans équivalents	Sans l'ombre d'un doute Jolie comme image		Avoir un chat dans la gorge Avoir un cheveu sur la langue		Garde ta chemise Ébrécher l'ancien bloc Flotter sur l'air mince	

⁵ بالعين المجرّدة / [bi'lʕajn] : يلقي نظرة / عمل طلة / [ʕabdu li:] : يبدو لي
[ʕajni fi: 'ʕajnu] : عيني في عينه / [wiʒhat 'naðʕar] : وجهة نظر / [ʕajnu 'zarrada] : أعتني وذّك

⁶ [l'sa:-nu 'tirbat] : لسانه تربط / [ʕa'la: tar'tu:fit l'sa:nu] : على تروتوشة لسانه / [ʕa'ni:ni 'waðnik] : أعطيني وذّك

⁷ حط / [baʔa 'min 'sʕir] : بدأ من الصّفر / [xaraɣtuh 'min 'muxi] : خرجته من مخي / [ma:dʕi] : ماضي
يديه خضراء / [jiddu 'xaðʕra:ʔ] : يده خضراء / [hatt 'jiddu ʕa'la:] : يده على

Tableau 4 (Continuation)

	Prédicat Visuel		Prédicat Auditif		Prédicat Kinesthésique	
	Français	Arabe Tunisien	Français	Arabe Tunisien	Français	Arabe Tunisien
Occurrences en dialecte tunisien sans équivalents français		هزه وحطه بصحة عين غزله غزرة دونيّة فلاها الدنيا بعينه عين تهز وعين تحط ⁸		لسانه دائر برقيته لسانه متبري منّه يغلي برشة الي في قلبه على لسانه ⁹		يدّه مفلوقة حطّه في الجيب يلعب به كالخاتم في صبعه ¹⁰ أحرش كالضلفة

Si les unités proposées en français (ligne 1) trouvent des équivalents dans la langue cible (le dialecte tunisien), celles de la ligne 2 n'en trouvent pas. Les occurrences de la ligne 3, quant à elles, n'ont pas d'équivalents en français. C'est pourquoi procéder au montage des référentiels lexicaux des prédicats relatifs aux différents méta-programmes sensoriels dans les langues maternelles des sujets pourrait être d'une grande utilité aux praticiens de la PNL.

Conclusion

L'analyse de l'interaction entre la linguistique et la PNL a révélé une dynamique bidirectionnelle enrichissante, allant au-delà de la perception traditionnelle de la langue comme simple outil au service de la PNL. En se concentrant sur la théorie de la troisième articulation du langage, nous avons essayé de montrer que la

⁸ هزه وحطه [ˈhazzu wˈhattu] / بصحة عين [biˈsˤuhut ʕin] / غزله غزرة دونيّة [ɣzarlu ˈɣazra duˈnnijja] / فلاها الدنيا بعينه [flaːha dinja bʕinijh] / عين تهز وعين تحط [ʕin thizz w ʕin tˈhott].
⁹ يغلي [liˈsaːnu ˈdæːjir biˈraqbtu] / لسانه متبري منّه [lˈsaːnu mitˈbirri ˈminnu] / برشة [ʔajli barʃa] / الي في قلبه على لسان [ʔillifiː ˈqalbu ʕaˈlaː lˈsaːnu].
¹⁰ يلعب به كالخاتم في صبعه [ˈħattu fiː ʒziːb] / حطّه في الجيب [ˈjiddu mafˈluːqa] / يدّه مفلوقة [ˈjalʕab bih kilˈxaːtim fiː sˤubʕu] / أحرش كالضلفة [ˈʔahraʕ kiˈdʕilfa].

PNL peut également servir la linguistique en offrant de nouvelles perspectives de recherche.

Les méta-programmes et l'univers de croyance sont des éléments clés de la PNL qui influencent profondément la perception et le comportement des individus. En comprenant et en travaillant avec ces structures mentales, les praticiens de la PNL peuvent adapter leurs interventions linguistiques basées sur les unités de la troisième articulation du langage, en tant que structures combinatoires complexes, pour mieux résonner avec les préférences cognitives et les croyances profondes des sujets. Elles permettent de renforcer les filtres cognitifs des individus en fournissant des ancrages lexicaux puissants, adaptés aux méta-programmes spécifiques des sujets que les référentiels à monter dans les langues maternelles pourraient renforcer.

Références citées

- Chomsky, N. (1965). *Aspects of the Theory of Syntax*. MIT Press.
- De St Paul, J. (2020). *Ma bible de la PNL*. Leduc.
- Dilts, R. (1998). *Modeling with NLP*. Meta Publications.
- García González, C. (2015). Comparaison des approches syntaxiques d'Emilio Alarcos. *La linguistique* 51, 189–200.
- Grinder, J. & Bandler, R. (1975). *The Structure of Magic*, tome 1. Science et Behavior Books.
- Grinder, J. & Bandler, R. (1982). *Les Secrets de la communication*. Le Jour.
- Gross, G. (1996). *Les expressions figées en français*. Ophrys.
- Mahmoudian, M. (2015). Linguistique et neurosciences. *La linguistique* 51(2), 149–170.
- Martin, R. (1976). *Inférence, antonymie et paraphrase*. Librairie C. Klincksieck.
- Martinet, A. (1960). *Éléments de linguistique générale*. Colin.
- Mejri, S. (1997). *Le figement lexical*. Publications de la Faculté des Lettres de La Manouba.
- Mejri, S. (2018). Les pragmatèmes et la troisième articulation du langage. *Verbum* 40(1), 7–19.
- Mejri, S. (2023). Prédicats, sens, polylexicalité et figement : un parcours heuristique. *Neophilologica* 35, 2–42.
- Mel'čuk, I. (2013). Tout ce que nous voulions dire sur les phrasèmes.... *Cahiers de lexicologie* 102(1), 129–149.

- Netten, J. & Germain, C. (2012). Un nouveau paradigme pour l'apprentissage d'une langue seconde ou étrangère : L'approche neurolinguistique. *Neuroeducation* 1(1), 85–114.
- NLPEA. (2022). *International Certification Manual*. ARAC.
- Saussure (de), F. (1916). *Cours de linguistique générale*. Payot.
- Takeuchi, E. & Konishi, H. (2018). Application de l'approche neurolinguistique (ANL) en milieu asiatique. *Revue Japonaise de Didactique du Français* 13(2), 259–273.
- Thiry, A. (2018). *Les 3 types de coaching*. De Boeck supérieur.
- Turner, J. & Hévin, B. (2006). *Nouveau Dico-PNL*. Inter-Éditions.

Rédaction / Copy editing

Paweł GOLDA (textes français et italiens / French and Italian texts)

Ewa ŚMIŁEK (textes espagnols / Spanish texts)

Projet de la couverture et de la page de titre / Cover and front page design

Tomasz JURA

Préparation de la couverture à l'impression / Cover preparation for printing

Paulina DUBIEL

Composition / Typesetting

Paulina DUBIEL

ISSN 2353-088X

Attribution – Partage dans les mêmes conditions 4.0 International (CC BY-SA 4.0) /

Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International (CC BY-SA 4.0)



Auparavant, la revue paraissait sous forme imprimée suivie de l'identificateur ISSN 0208-5550 /

This journal was formerly published in print with the following identifier ISSN 0208-5550

La version primaire référentielle de la revue est sa version électronique (en ligne) /

The primary referential version of the journal is its electronic (online) version

La revue est distribuée gratuitement /

The journal is distributed free of charge

Maison d'édition / Publisher

Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego / University of Silesia Press

ul. Bankowa 12B, 40-007 Katowice

<https://wydawnictwo.us.edu.pl>

e-mail: wydawnictwo@us.edu.pl

Printed sheets: 16,75. Publishing sheets: 18,0.

Free copy

ISSN 2353-088X

9 772353 088400

4 5

About this book

